PREVIEWS BLADE 3 ★ RESIDENT EVIL 2 ★ SKY CAPTAIN

MAD MOVIES

PLUS FORT DU CINÉMA

EXCLUSIF !
TOUT SAVOIR SUR
SIN CITY
EN AVANT-PREMIÈRE

AMERICAN HERO

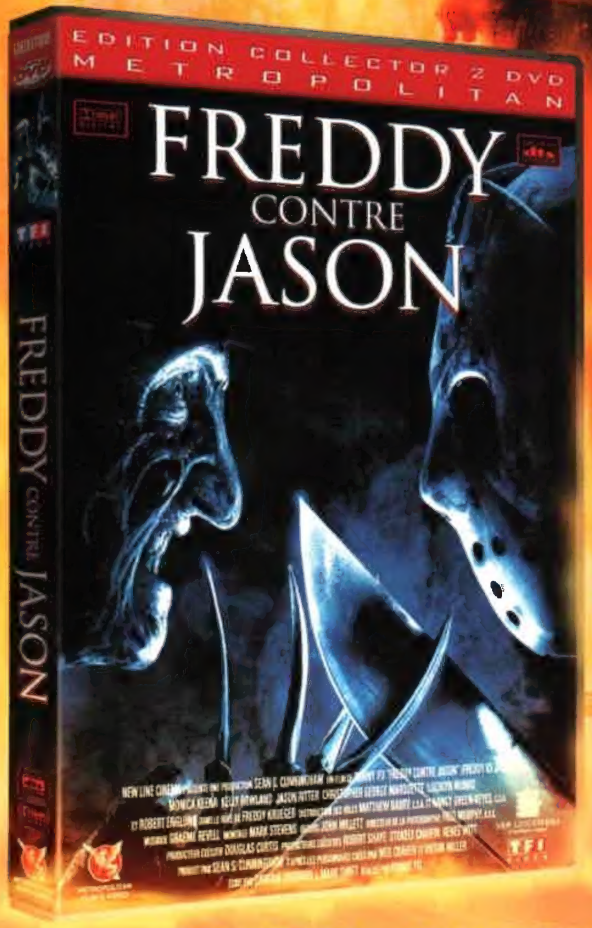
BATMAN BEGINS

CHRISTIAN BALE LE NOUVEAU **BRUCE WAYNE**

STEAMBOY ★ COLLATERAL ★ OLD BOY ★ INFERNAL AFFAIRS
LOVE OBJECT ★ LES EFFETS SPÉCIAUX DE SPIDER-MAN 2
INTERVIEW CARRIÈRE RONNY YU

DOM : 5 € BEL : 4,00 € CH : 9FS CAN : 8,25CAN ESP : 5 €
TN : 6 € LUX : 4,00 € PORT.CONT : 5 € TCH : 280KCZK

LE MAL AFFRONTE LE MAL !



ÉDITION COLLECTOR 2 DVD

DVD 1 LE FILM

- LE FILM en VF 5.1 DOLBY DIGITAL EX et 5.1 DTS
- LE FILM en VO 5.1 DOLBY DIGITAL EX
- LES SOUS-TITRES français et anglais
- LE COMMENTAIRE AUDIO du réalisateur Ronny Yu, Robert Englund et Ken Kirzinger (vost)

DVD 2 DERRIÈRE LE CAUCHEMAR

- LES SCÈNES COUPÉES en Dolby Digital 5.1 avec ou sans commentaire audio du réalisateur et du producteur exécutif (15 mn / vost)
- AUTOUR DU FILM : de nombreux documentaires sur les lieux de tournage, les cascades etc... (56 mn / vost)
- LES EFFETS VISUELS par l'équipe du film (34 mn / vost)
- LES GALERIES PHOTOS (story-boards...)
- MATÉRIEL PROMOTIONNEL : conférence de presse, spots TV, vidéo-clip, la première mondiale du film (14 mn / vost)
- BONUS CACHÉS (vost)

...ET POUR LA PREMIÈRE FOIS DISPONIBLE EN VERSION INTÉGRALE

JASON VA EN ENFER

LE DUEL COMMENCE LE 23 SEPTEMBRE

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

METROPOLITAN FILM & VIDEO

NEW LINE CINEMA

DIGITAL dts SOUND

DOLBY DIGITAL

TF1 VIDEO

LYCOS.fr

DTS et le logo DTS Digital Sound sont des marques de Digital Theater Systems, Inc. Dolby et [D] sont des marques déposées de Dolby Laboratories Licensing Corporation.

TOUS FOUS DE COMIC-BOOKS !

Là, tous ceux d'entre vous qui n'en ont strictement rien à cirer des super-héros doivent se dire *« encore un film comic-book en couv' ?! »*. Bah ouais... En même temps, un nouveau **Batman** qui se profile enfin à l'horizon, après sept ans d'absence, c'est plutôt excitant, non ? Surtout quand on sait que c'est Christopher **Memento** Nolan qui réalise, David **Blade** Goyer qui scénarise et Christian **American Psycho** Bale qui endosse le costume du célèbre justicier de Gotham City ! On est donc en droit de penser que c'en est fini des ambiances disco-tendancieuses et rétro-kitsch à la Joel Schumacher puisque toute l'équipe de **Batman Begins** s'accorde à dire que leur film explorera les origines et le côté sombre de Bruce Wayne et de son alter-ego, à la manière des polars secs des années 70. Voilà donc une très bonne nouvelle qui nous fait bien plaisir. Parce qu'ici, on aime tous ça les comic-books et les super-héros. Ces personnages généralement costumés et inspirés des mythes de l'antiquité, qui sauvent la veuve et l'orphelin et font péter le décor à la moindre occasion. On est donc aux anges de voir que la majorité des films qui en sont aujourd'hui les adaptations, contrairement aux années noires des deux précédentes décennies, leur rendent enfin justice, à quelques exceptions près (**The Punisher** par exemple, ou encore **Catwoman**, qui vient juste de débouler sur nos écrans). C'est pas compliqué, à Mad Movies, on a tous appris à lire avec Strange et ses dérivés (sauf Bustillo, qui feuillette Hard Rock Magazine depuis son plus jeune âge puisqu'il a toujours préféré les métalleux aux super-héros. Faudra quand même que quelqu'un pense à lui expliquer un jour que c'est pas parce qu'ils ont les cheveux longs bouclés et les bras musclés à l'air qu'il s'agit de descendants de Sanson). C'est donc tout excité et avec beaucoup d'impatience qu'on attend la plupart des projets issus des écuries Marvel, DC ou Dark Horse. Et puis dans les comic-books, y'a pas que des super-héros. Preuve en est le *Sin City* de Frank Miller, un comic-book bien plus influencé par le film noir hardcore, burné et déviant que par les surhommes et qui a ouvert la voix à des titres tels que *Stray Bullets*, *Armed & Dangerous*, *100 Bullets* et bien d'autres encore. **Sin City**, d'ailleurs, c'est l'autre grosse exclusivité de ce numéro. Le film, co-réalisé par Robert Rodriguez et l'auteur lui-même (avec un petit coup de main de Quentin Tarantino le temps de quelques plans), est actuellement en tournage, après plusieurs années de gestation douloureuse. Et si l'on en croit les premiers échos qui ont filtré suite à la présentation de quelques minutes du film au Comicon de San Diego en juillet dernier, ça va décoiffer sévère ! Voilà. Si, par le plus grand des hasards, il s'avérait que vous ne soyez pas d'accord avec tout ce qui vient d'être dit, ou avec le magazine en général : a) allez vous faire cuire un œuf b) reportez-vous en page 113, exprimez-vous et renvoyez-nous ce petit questionnaire dûment rempli à l'adresse qui figure juste en-dessous, de manière à ce qu'on puisse mieux répondre à vos attentes dans le futur. Allez, tous à vos stylos bic quatre couleurs, on attend vos réponses de pied ferme, les manches retroussées ! Sinon, dans un tout autre registre, on espère que vous avez passé de bonnes vacances. Nous c'était au poil, merci d'avoir demandé.

Damien GRANGER

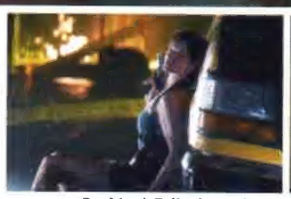
MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, David Doukhan, Julien Dupuy, Xavier Fournier, Olivier Galliano, Cyrille Giraud, Mael Le Mée, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Audrey Robin, Bertrand Rougier, Fabrice Sapolsky, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure:** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Melanie Alves de Sousa, Yves Barast, Sophie Bataille, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Eric Bufkens, Michel Burstein, Agence Cat's, Carole Chomand, Pascal Colinet, Anne Crozat, Françoise Dessaigne, Brigitte De Zelicourt, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Laurence Granec, Emmanuelle Klein, Christophe L., Anne Lara, Frédéric LeBihan, Olivia Malka, Sophie Martins, Floriane Mathieu, Karine Ménard, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Céline Petit, Christelle Pavard, Mélanie Perrier, Laurent Renard, Stéphane Ribola, Christopher Robba, Alexis Rubinowicz, Olivier Scamps, Alexandra Schamis, Brigitte Semier, Aude Thomas, Jean-Pierre Vasseur, Emmanuelle Zinggeler.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **L'Horrible Dr Orloff** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 9,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

Imprimé en France/Printed in France

SOMMAIRE 167


Resident Evil : Apocalypse

Old Boy

Collateral

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
14 Notules asiatiques
16 Festival
20 Y a un truc
24 Dans les griffes du cinéphage
32 Avis chiffrés
33 Abonnement
83 Mad'Gazine
102 Anciens numéros
105 Fantastic Guide
112 Petites annonces
113 Enquête lecteurs

36 BATMAN BEGINS

Batman revient bientôt sur nos écrans. *« Déjà ?!? »* s'exclament les malheureux qui n'ont pas encore cuvé la gueule de bois concoctée par Tonton Schumacher. Stéphane Moïssakis s'empresse alors d'enfiler ses collants rouges et bleus pour leur expliquer que cette fois, c'est différent, c'est plus sérieux, c'est Christopher Nolan, David Goyer, Christian Bale, tout ça, avant de se rendre compte qu'il s'est trompé de panoplie ce con ! Tu parles d'un pédagogue...

42 FRANK MILLER'S SIN CITY

Sin City au cinéma, c'est l'eldorado de beaucoup de réalisateurs talentueux qui s'y sont cassé les dents avant que Robert Rodriguez ne vienne occuper le terrain, main dans la main avec Frank Miller. Le fan peut légitimement avoir peur, mais il ne faut pas, selon notre bon Fabrice Sapolsky qui a pu en voir un petit bout au Comicon de San Diego cet été et qui nous ramène des infos pour patienter. Sur son évidente bonne foi, Stéphane le suit et pond un petit récapitulatif des intrigues qui seront transposées à l'écran.

46 RESIDENT EVIL : APOCALYPSE

Paul Anderson étant parti faire la guéguerre aux Aliens et aux Predators, c'est le jeunot Alexander Witt qui le remplace dans cette suite pas très attendue de **Resident Evil**. Alexandre Bustillo, l'homme qui voulait être un zombie, nous pond une petite preview en attendant patiemment le résultat prévu pour le mois prochain. De toute façon, lui, il s'en fout, il l'a déjà vu son film de zomblard de l'année !

50 BLADE : TRINITY

Plus attendue par contre, cette seconde suite de **Blade** *part quelque peu handicapée par le monstrueux* **Blade II** *de Guillermo Del Toro. Faisant fi du précédent volet, Stéphane boit sa petite pinte de sang frais prélevée sur Bustillo (et voilà, t'es un zombie maintenant tête de nœud !) et nous pond une preview qui lève un peu le voile sur cet ambitieux* **Blade : Trinity** *réalisé par David Goyer himself.*

52 SKY CAPTAIN & THE WORLD OF TOMORROW

Autre projet gonflé, ce **Sky Captain & The World of Tomorrow** de l'inconnu Kerry Conran dont nous parle Fabrice Sapolsky. Un film qui fleure bon le serial à l'ancienne, mais entièrement filmé sur blue screen, méthode nouvelle et risquée qui semble tout de même s'avérer payante si l'on en croît les premières images très alléchantes. La preuve, les doublures numériques de Jude Law, Gwyneth Paltrow et Angelina Jolie font plus vraies que nature. Ah, on me signale que ce sont vraiment eux à l'écran...

54 STEAMBOY

Bon, place au concret, au dur et au tangible, place donc à l'actualité du mois qui commence en fanfare avec **Steamboy**, le nouveau chef d'œuvre de Katsuhiro Otomo ! Tranbert Giérou n'y va pas de main morte, vous proposant des interviews d'Otomo himself et de son scénariste, et allant même jusqu'à prétendre que le film enterre déjà le pourtant définitif Akira. Bon, faut dire qu'il carbure pas mal au saké en ce moment... Bonus rougiéresque en diable : un petit bilan sur la japanimation, rien que pour vous !

64 OLD BOY

Autre coup de poing du mois, le **Old Boy** de Park Chan-Wook qui a retourné un bel uppercut dans la tronche de notre kickboxer maison Julien Sévéon. Plus vif qu'un Van Damme, il répond par une critique plus que dithyrambique de ce film qui a tout de même obtenu le Grand Prix du Jury au Festival de Cannes cette année. Et oui, c'est quand même autre chose que les films de Théo Angelopoulos !

68 COLLATERAL

Encore besoin de concret et de balaise après ça ? Pas de problème, Arnaud Bordas, qui n'aime pas le cinéma pour chochottes, vous conseille **Collateral**, le nouveau Michael Mann. Bon, bien sûr, il y a Tom Cruise et Jamie Foxx coincés dans un taxi pendant tout le long, mais ça veut rien dire puisqu'ils ne se font pas l'amour, ils se font la guerre et embrasent les rues de Los Angeles ! Attention aux balles perdues, donc...

72 INFERNAL AFFAIRS

Un polar HK comme à la belle époque, ça vous tente ? Ça tombe bien, c'est la promesse tenue par le **Infernal Affairs** d'Andrew Lau et Alan Mak. Julien Sévéon y va donc de sa petite larme nostalgique et vous raconte l'affrontement entre le suave Andy Lau et le ever-cool Tony Leung Chiu Wai. Hong Kong pas mort !

76 INTERVIEW CARRIÈRE RONNY YU - 2ÈME PARTIE

Et puisqu'on est en Orient, on continue et on vous passe la seconde partie de l'interview carrière de Ronny Yu par Fathi Beddiar, l'homme qui reçoit le plus de courrier du monde entier à la rédac de Mad Movies ! Non, non, de rien, ça nous fait plaisir. Ah oui, là vous me dites qu'on est entré dans la période ricaine de Ronny Yu ? Ouais bon... Ça va hein !

110 FILM DÉCRYPTÉ : AKIRA

Et puisqu'on n'arrête jamais un Mamadou Rougier qui prophétise, on finit donc sur son film décrypté du séminal **Akira** de Katsuhiro Otomo. Et ouais, non seulement c'est d'actualité, mais en plus, c'était ça ou il se remettait à la chanson ! Déjà qu'avec sa reprise du *Tu pues du cul* de Franky Vincent, on a frôlé l'apocalypse...

RESIDENT EVIL: APOCALYPSE

LA BANDE ORIGINALE DE L'APOCALYPSE

INCLUS INEDITS ET RARETES

SLIPKNOT
A PERFECT CIRCLE
THE CURE
DEFTONES
ROB ZOMBIE
THE USED
COLD
RAMMSTEIN
CRADLE OF FILTH

PLUS

LACUNA COIL
THRICE
MASSIVE ATTACK
ET PLEIN D'AUTRES...

ALBUM DANS LES BACS LE 21 SEPTEMBRE

AU CINEMA LE 6 OCTOBRE

METROPOLITAN FILMEXPORT
www.metrofilms.com

ROADRUNNER RECORDS
www.roadrunnerrecords.fr/re2

DAVIS IMPACT

Constantin Film
www.RE2lefilm.com

COURRIER DES LECTEURS

ENTRE UN ZOMBIPHILE DÉÇU PAR LE REMAKE DE MONSIEUR SNYDER, UN ROBOPHILE AMOUREUX DU DERNIER FILM DE MONSIEUR PROYAS ET UN GRANGEROPHILE QUI REGRETTE LES PRESTATIONS FILMÉES DE NOTRE GRAND SACHEM À NOUS, ÇA DISCUTAILLE SEC CE MOIS-CI ! CONTINUEZ À NOUS ÉCRIRE, ON LIT TOUT ET ON PUBLIE (PRESQUE) TOUT. EN CE QUI CONCERNE LES INSULTES OU LES COMPLIMENTS, N'OUBLIEZ PAS NOTRE QUESTIONNAIRE EN FIN DE MAGAZINE...

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

ZOMBIES PAS FRAIS

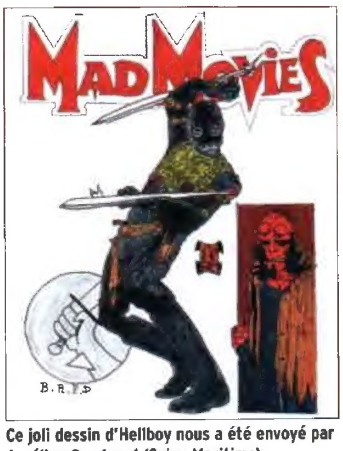
Salut Mad Movies,
Un bémol certain dans cette euphorie zombiesque de début d'été. Je ne sais pas si **L'Armée des morts** méritait tant de pages que ça, ainsi que la couverture de Mad. Je viens de le voir au ciné, et j'ai comme l'impression (que vous avez eu, j'en suis persuadé) que le film durait initialement trois heures. Oui, trois heures, c'est le minimum dont Snyder aurait dû bénéficier pour pouvoir exploiter quelques rares bonnes idées à peine ébauchées, ainsi que pour approfondir un peu plus les persos de son film. En lieu et place, c'est 1h30 de trop-plein de personnages, où pas un seul n'est véritablement exposé et étudié : pour exemple, Andy le sniper d'en face, qui commence à devenir à peine intéressant dans son rapport étrange avec Ving Rhames, et qui se retrouve sacrifié sous le prétexte d'une expédition-sauvetage produisant attaques de zombies et dégommages en règle.
Voilà la principale scène qui résume à elle seule le film : Andy-le-sniper est à peine découvert qu'il finit la moitié de la tête arrachée. Inutile de comparer **L'Armée des morts** à **Dawn of the Dead** de Romero, j'en conviens. Mais là ou Marcus Nispel a réussi son pari avec **Massacre à la Tronçonneuse**, Snyder va lamentablement échouer. Nispel a repris la matière dominante du film d'origine : le climat poisseux et la folie affleurante. Il a ensuite remodelé son film en conservant cette matière, avec succès.
Le film de Romero, plus élaboré, devait son succès (critique) à une combinaison plus complexe d'éléments : la religiosité, la critique sociale, la politique (oui ! oui !), tout cela nimbé d'un nihilisme désespéré. On ne retrouve rien de tout cela dans le remake de Snyder. La religiosité ? Ken Foree qui dicte encore son slogan sur l'enfer pendant dix secondes. La critique sociale, la politique ? Pas vu. Le nihilisme ? Non plus, remplacé par un blockbustérisme indigeste, une course-gunfight à la **Quake**, on court on court et on flingue, on flingue des zombies qui courent et on court après des zombies qu'on flingue, et pour la psychologie, on verra ça plus tard. Je ne peux m'empêcher de penser à l'un de vos vieux articles, sur les zombies de Fulci, où vous disiez qu'à cause (ou grâce) à leur lenteur, ils représentaient plus une présence maléfique qu'un réel danger physique. Le fait de les faire courir à cent à l'heure représente une erreur incroyable de plus. Comme dans **28 jours plus tard**, les zombies doivent leur raison d'être à un simple virus, ce qui est confirmé dans le film par la vieille qui ne ressuscite pas après avoir été tuée d'une simple balle de revolver.
Le mystère disparaît et le film s'échoue alors lamentablement. Autant regarder un reportage sur le SRAS en Chine, en alternant avec un vieux John Woo des familles. Reviens George, ils sont devenus fous !

Christian Andre (e-mail)

Cher Christian,
Tu remarqueras que le film de Zack Snyder n'a pas fait que des émules au sein de la rédaction. Pour autant, tu dis toi-même qu'il vaut mieux oublier le film de Romero pour parler de **L'Armée des morts**, *mais tu lui reproches cependant son manque de portée thématique, à la fois politique et sociale. Ceux qui apprécient le film ne te contrediront pas, mais l'intérêt est ailleurs, d'autant que* **Zombie** *n'avait pas besoin d'être concurrencé sur son propre terrain. En fait, les amateurs de zombies que nous sommes ont tout simplement apprécié de découvrir nos bonnes vieilles pourritures déconfites sous un nouveau jour. Ici, ils courent, se font défragmenter par dizaines dans des fusillades de rues quand une explosion limite nucléaire (à partir d'une bonbonne de gaz !) ne les réduit pas tous à néant.*
Personnellement, on prend du plaisir à ce spectacle hyperbolique, de ceux qui reculent les barrières du permissif au cinéma, comme ce fut déjà le cas avec le zombie aquatique de Fulci ou les vampires amateurs de kung-fu de la Shaw ou de **Blade II**. *Au détriment des personnages ? Dans le cas présent, c'est possible, même s'il paraît que le director's cut prévu en DVD Zone 1 pour le 26 octobre prochain comblerait le vide affectif. A vérifier à ce moment-là.*

MON POTE PROYAS

Salut bande de Mads !!
Ah on les entend déjà les esprits chagrins à la sortie des projections de **I, Robot**, le premier « blockbuster » d'Alex Proyas... Florilège : *« Proyas vendu », « Proyas suce Will Smith », « Proyas qui n'a aucune intégrité artistique », « Will Smith et la Fox : salvateurs »* ; on en passe et des meilleures... Je ne vais pas vous prendre le choux en digressant sur les (rares) défauts et les (énormes et nombreuses) qualités du film. Je vous ferai seulement part d'évidences qui m'ont sauté aux yeux, et



Ce joli dessin d'Hellboy nous a été envoyé par Aurélien Gendraud (Seine Maritime).

ce même au bout de la troisième (sic) vision de ce monstrueux « Sci-Fi Blockbuster » qu'est **I, Robot** : oui, Proyas a dû faire des compromis ; non, Proyas n'a pas pour autant perdu son intégrité de réalisateur visionnaire ; oui, **I, Robot** est souvent un show Will Smith ; non, ça ne suffit pas à me faire oublier tout ce que Proyas m'a mis dans la gueule pendant deux heures.
Combien de réalisateurs « underground », vénérés pour leur vision et leur style, auraient été totalement écrasés par l'équation « premier blockbuster + big studio + big star + obligation de résultat au box-office » ?! Souvenez-vous d'ailleurs que c'est même arrivé à un certain John Woo, via **MI-2** le tristement célèbre. On trouvera donc deux films en un dans **I, Robot** : le véhicule estival pour la star Will Smith (qui, entre parenthèses, aurait pu en faire beaucoup plus !!!) avec poses frimeuses et « punchlines » en pagaille... Et la vision futuriste de Proyas, et des scènes, des plans à couper le souffle, que ce soit par le réalisme du futur dépeint, les matte-paintings superbes, les cascades incroyables et les fameux robots (ah, la rébellion finale... et toute l'incroyable scène de la destruction de Viki). Non, un seul mot : chapeau, M. Proyas!!

Sylvain Diruy (Levallois-Perret)

Cher Sylvain,
Alors là, bravo le coup bas ! On se casse tranquillos en vacances, on revient et des lecteurs ont vu les films avant nous, en parlent avant nous et font même les critiques avant nous ! Tu vois mon petit Sylvain, on n'attendait pas que ça vienne de toi, qui a toujours eu sa petite place au chaud dans notre courrier des lecteurs. Bon, le seul que ça arrangeait en fait, c'est encore le père Moïssakis qui aurait bien substitué ton texte pour le signer de son nom et pas se fouler pour sa critique du film, mais bon, il est pas très réactif non plus le bonhomme...

MON POTE GRANGER

Cher Mad Movies,
Ça ne va pas bien. Ça ne va pas bien du tout. Ça ne va pas bien du tout et vous savez très bien pourquoi. Non, non, ce n'est pas à cause d'une histoire de DVD non-inédit ou je ne sais quelle autre futilité. Ça ne va pas bien du tout car depuis **Shock Waves**, Damien Granger ne nous présente plus nos chères œuvres cinématographiques, comme il avait si brillamment l'habitude de le faire. Et cela me manque énormément! Vos DVD n'ont plus la même saveur pour moi, désormais... Ahlala, les présentations de Damien Granger, c'était quelque chose! C'était merveilleux, fabuleux !! Ses nombreuses petites erreurs bien pardonnables, ses tics de langage, ses répétitions exagérées, ses sourires, ses expressions de visage hilarantes, ses bafouillages, ses avalages de salive entre deux mots, quel pied ! Quelle joie ! Quelle réjouissance ! Quelle poésie ! Tout cela, c'est-à-dire tout ce qui faisait l'immense charme de ses présentations me manque donc cruellement, ces dernières ayant été supprimées. Cette absence crée réellement un vide pour moi. Cela fait longtemps que j'espère enfin son retour, mais à chaque fois je déchante. **Rawhead Rex** : pas de Granger ! **Death Race 2000** : non plus ! **Transmutations** : toujours pas ! **Soif de sang** : que nenni ! **Harlequin** : niet ! **Society** : nada ! **Dead Zone/Chromosome 3** : Aaaargh !!! Toujours pas, putain de merde !!! Mon espoir serait-il vain? Donc, en ce qui concerne le prochain DVD, je n'espère qu'une seule chose : navet ou chef d'œuvre, inédit ou non-inédit, mon seul désir est que Granger y soit présent en nous faisant une bonne vieille présentation de derrière les fagots dont il a le secret... En souhaitant bien entendu de tout cœur que cela soit le cas pour tous les autres DVD à venir ! Oui, allez ! Mettez nous du Granger pour tous vos nombreux nombreux prochains DVD, et ce jusqu'à la fin du monde (ou tout au moins jusqu'à la fin des DVD).
À bon entendeur, salut !

Lucas Taïeb (Caluire)

Cher Lucas,
Bon, les groupies se sont à peine calmées sur Fathi qu'elles se mettent à arracher la culotte du père Granger : c'est du propre, tiens ! Pour tout dire, tenir un magazine de cinoche fantastique, briller en soirées mondaines en lançant un merveilleux « **Les Chroniques de Riddick** ? Un authentique chef d'œuvre épique et magistral bien sûr ! », *se farcir 27 Z bien gaulés tous les jours, tailler la bavette avec Julie Strain (1m85 la coquine contre 1m65 pour Granger, sacrée bavette !), enquiller 300 pompes sur les trous de nez tous les matins (55 kg d'acier trempé le mec, Bruce Lee au placard !) ou encore repousser d'un coup de boule dans les boules les Moïssakis, Dahan et autres Bordas qui lui casse les burettes avec de sombres nanars comme* **Matrix**, *ça vous use un Big Dam Granger ! Voilà, maintenant, tu sais pourquoi notre éminent rédacteur en chef ne présente plus les DVD Mad, mais après avoir été ému par ta pétition (il a même dit* « Seule ma mère m'avait vraiment compris jusque-là ! » *en écrasant une larme !), il se demande s'il ne va pas faire un sacrifice. Et tant pis pour sa ration quotidienne de saucisses grillées, sans saucisses et sans grillées. Et oui, fin gourmet avec ça le Granger !*

OFFRE D'EMPLOI - SUITE

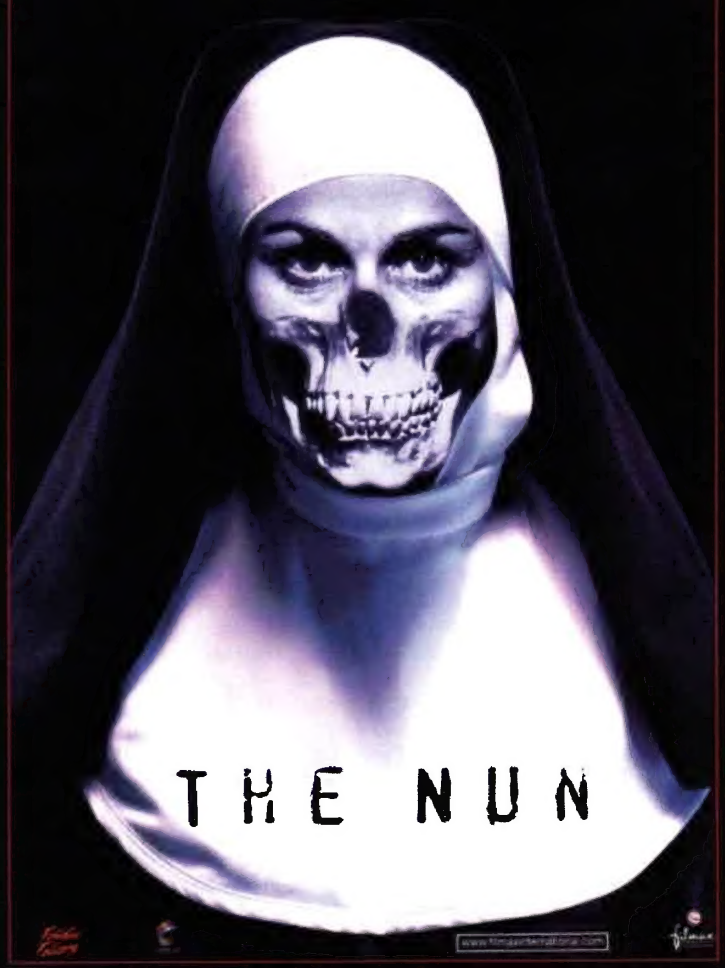
Chers lecteurs, beaucoup d'entres vous ont réagi à l'offre d'emploi publiée dans le numéro 166 de Mad Movies daté de juillet/août. Nous avons effectivement reçu à la rédaction un nombre impressionnant de candidatures, mais n'avons pas pu toutes les éplucher à temps pour annoncer dans ces pages « l'heureux élu » pour des raisons de vacances bien méritées (et ouais, on part tous au même moment !), mais aussi de bouclage intensif (et ouais, on boucle tous au même moment aussi !). Aussi, ce petit texte pour préciser qu'il est inutile d'appeler à la rédaction comme beaucoup d'entre vous l'ont fait durant les mois de juillet et d'août pour la simple et bonne raison qu'il nous est impossible de répondre à chacun des candidats. D'une part parce qu'aucune décision n'a été prise et d'autre part parce qu'à ce rythme, le prochain numéro paraîtra en 2007 ! Le futur secrétaire de rédaction sera donc annoncé dans le prochain numéro de Mad Movies (n° 168), mais sachez que nous prenons la candidature de chacun d'entre vous très au sérieux afin de ne pas passer à côté de la perle rare. Désolé pour la frustration engrangée...

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ Granger pas content!! Granger s'emmerde comme un rat devant tous ces films mainstream à la con où ces dindes d'actrices payées des millions ne sont même pas capables de se faire sauter le soutif! Calme-toi Boss, Seduction Cinema va une fois de plus sauver ta soirée (et pourrir celle de ta femme par la même occasion, c'est hilarant) avec son nouveau chef-d'œuvre tout chaud, tout moite: le bien nommé **Sexy Adventures of Van Helsing**. Non malheureux, il ne s'agit point là de rushes de Hugh Jackman en train de réajuster son futal en skaï au niveau des roupettes, mais bel et bien d'une parodie des exploits du chasseur de vampires. Écrit entre autres par Michael Raso (l'un des patrons de Seduction Cinema) et réalisé par le nouveau venu Max Von Diesel (le frère de...?? j'en sais rien!), ce petit bout de pelloche mise essentiellement sur son casting pour rattraper le coup. Darian Caine (**Spider Babe**) enfile le string de la comtesse Dracoola (ah d'accord, le cul c'est cool, on touche au subliminal là, bravo Seduction), Erika Smith (**Bite Me**) celui du rôle-titre, tandis qu'Isadora Edison (**Flesh for the Beast**) et qu' A.J. Khan (**Lords of the Strings**) enlèvent ceux des victimes. Soyez patients, ça n'arrive pas en DVD avant octobre prochain. Comment ça, vous l'êtes?

■ Ça commençait à faire un moment que les loustics de Filmax nous faisaient gentiment mariner avec **The Nun**, un projet annoncé depuis un bon moment déjà, et ayant bizarrement mis une plombe avant d'être tourné. C'est aujourd'hui chose faite sous la tutelle de l'ibérique Luis De La Madrid, nouveau poulain de la Fantastic Factory. Un groupe de six amies d'enfance est décimé du jour au lendemain par un tueur des plus effrayants: une nonne. Mais pourquoi donc une servante de Dieu se mettrait-elle soudainement à occire de braves idiotes? La réponse se trouve enfouie dans le passé douloureux des demoiselles, passé étroitement lié à celui d'une bande de nonnes despotiques chargées de leur éducation pendant leur jeunesse. Anita Briem, Jenna Harrison, Belen Blanco et Natalia Dicenta répondent présentes pour se faire persécuter par la vieille bigote psychotique. Puisqu'on vous dit depuis des années que le cathé est dangereux pour les mômes...



■ Réalisé par Tom Sylla (il faisait une voix sur **Star Wars**, le premier, enfin l'épisode 4, bref, je sais plus...), **No Return** semble plus proche d'un épisode des ***Feux de***

THE EXORCIST: THE BEGINNING LA MALÉDICTION DE L'EXORCISTE

Enthousiaste, Paul Schrader l'était assurément lorsque la Warner lui proposa de prendre la relève d'un John Frankenheimer agonisant derrière le combo de la préquelle de **L'Exorciste**. Cela faisait un paquet d'années que l'ami de Scorsese et de De Palma n'avait pas directement bossé pour un grand studio, pas depuis sa **Féline**, datant tout de même de 1982. Dévoiler la jeunesse du père Lankester Merrin (Stellan Skarsgård remplace Liam Neeson, initialement prévu) rencontrant pour la première fois le démon Pazuzu au Kenya en 1947, est pour le réalisateur d'**Autofocus** l'occasion rêvée pour se livrer de nouveau à une réflexion sur la religion et ses conséquences, réflexion directement liée à son passé et à sa stricte éducation calviniste, où Enfer et Paradis étaient plus des réalités littérales que des métaphores. Pas étonnant donc que Shyamalan soit l'un des rares réalisateurs actuels à le fasciner, au point qu'il arrivera presque à convaincre la Warner de lui laisser faire un film plus proche de la quête mentale que du festival de gerbes multicolores. Seulement à l'arrivée, la Warner en veut de la gerbe, au grand désarroi de Schrader, qui se verra renvoyer dans ses pénates pendant que Renny Harlin (soit l'antithèse de Schrader) était convié à venir retourner une grosse majorité de nouvelles scènes à effets spéciaux. Affaibli de plus par un choix de casting incompréhensible (Billy Crawford en possédé...),

THE DEVIL'S REJECTS L'ENFER DE ZOMBIE

Alors que l'excellent **House of 1000 Corpses** fait toujours figure de « cinéma non grata » dans notre beau pays, Rob Zombie vient tout juste d'achever les prises de vues de sa suite, **The Devil's Rejects**. Un temps titré **House of 2000 Corpses**, le deuxième film de l'ex-leader de feu White Zombie s'annonce particulièrement excitant. Si son pitch nous foutait déjà la pression (la famille de tarés s'enfuit, pourchassée par la police et des chasseurs de primes, et trouve refuge chez un autre clan, encore plus dégénéré que le leur), le casting finit de nous achever. C'est simple, **The Devil's Rejects** n'est pas un film mais le who's who de la série B. Si Sid Haig, Bill Moseley et Sheri Moon rempilent, ils sont rejoints par Ken Foree (**Zombie**), Michael Berryman (le pain de sucre humain de **La Colline a des yeux**), Steve Railsback (**Slash**, **Lifeforce**), Tyler Mane (le Dent de Sabre de **X-Men**), Rosario Dawson (**MIIB**), William Forsythe (le gros salopard qui se faisait détruire par Seagal dans **Justice sauvage**), Mary Woronov (**Death Race 2000**), Danny Trejo (**Une nuit en Enfer**) et Gynger Lynn Allen, pornstar mythique des eigthies. Du beau monde pour un film que Rob Zombie nous promet monstrueux, avec des cascades orchestrées par Kane Hodder en personne. Un film monstrueux, mais aussi définitif puisque Rob l'a récemment décrété: il n'y aura pas de troisième épisode.

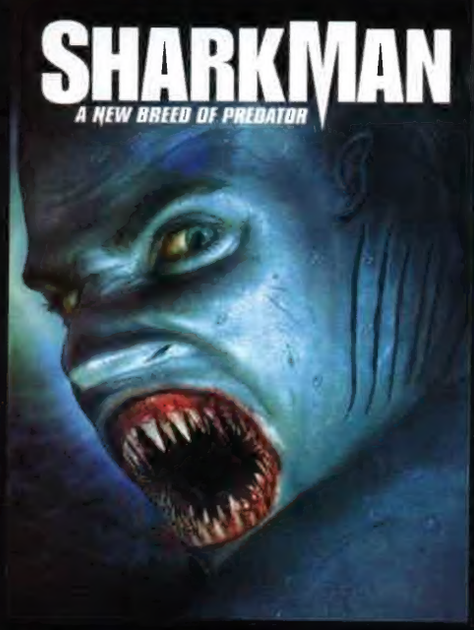
Alexandre BUSTILLO

l'amour que d'un film d'horreur classique genre **Le Dernier kebab sur la droite**, que tente de financer le père de Moïssakis depuis 10 ans déjà. Alice (Stéphanie Colet) est une femme. C'est donc en toute logique qu'elle se jette sur le premier péquenot venu (ici, en l'occurrence le bien nommé Steve, on vous avait prévenu, c'est ***Les Feux de l'amour***) une fois que son mari Michael a passé l'arme à gauche après des mois de souffrance sur son lit d'hôpital. Mais Michou a la dent dure et semble bien décidé à pourrir la vie de son ex depuis la tombe. À moins que ce ne soit ce salaud de Steve, trop minet et bien coiffé pour être honnête. Bref, cette grosse gourdasse d'Alice n'aura pas 4578 épisodes pour résoudre le mystère, mais à peine 90 minutes. Alors même si on en a rien à battre, on lui souhaite toutefois bon courage.

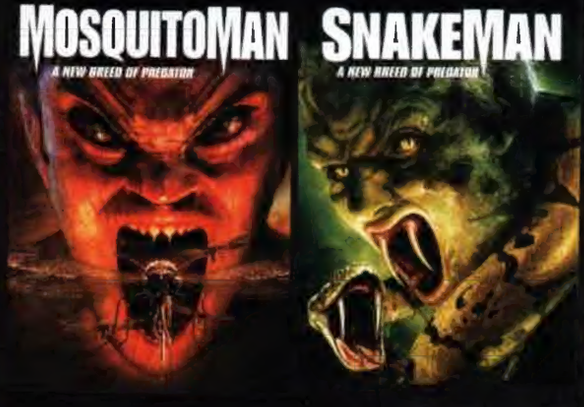
■ Ayant déjà chopé la honte avec **Sexcrimes 2**, le réalisateur Jack Perez n'est plus à une connerie près et remet le couvert avec **Monster Island**, un film qui risque fort de plaire aux débiles profonds que nous sommes. Ayant gagné un concours organisé par MTV (qui co-

Exorcist: The Beginning arbore fièrement toutes les tares du film maudit. On sera quand même les premiers à aller le voir (sortie française prévue le 17 novembre prochain), poussés par une curiosité dévorante, et le sentiment de ne pas être à l'abri d'un miracle...

Alexandre BUSTILLO



Coproduction entre la Sci-Fi Channel et Nu Image, SkeletonMan est le premier film d'une série fort alléchante et exclusivement consacrée à une « nouvelle race de prédateur ». Réalisé par Johnny Martin (un cascadeur de renom ayant pris le contrôle des opérations après la défection de Jesse Johnson, un peureux qui se serait enfui après avoir visionné les premiers rushes), l'homme-squelette du titre est en fait un chef indien hargneux du nom de Cotton Mouth Joe (premier titre du film, soit dit en passant). Ayant massacré à lui tout seul les membres d'un commando d'élite, il se retrouve traqué par deux baroudeurs, interprétés respectivement par Casper Van Dien (**Sleepy Hollow**, mais bon, tout le monde connaît Casper maintenant) et ce bon vieux Michael Rooker. Écrit par le destroy Fred Bailey (**Vincator**, **Kill Zone**) et budgété à 2,3 millions de dollars, **SqueletonMan** pourrait tirer son épingle du jeu avec son brassage de **Predator** et de **Cœur de tonnerre**. La suite s'annonce encore plus déjantée. On nous annonce pas moins que MosquitoMan (des soldats essayent d'enrayer une invasion de moustiques mortels commandée par un savant ayant muté), MorphMan (un scientifique travaillant sur la maladie de la vache folle s'injecte un virus modifiant son organisme), SnakeMan (un chercheur survit à la morsure de milliers de serpents grâce à un sérum de sa composition, effets secondaires garantis) et pour finir, notre petit chouchou, SharkMan (une relecture de Frankenstein avec une créature mi-homme, mi-requin). Bon maintenant, va falloir arrêter de nous exciter et les tourner ces films, les mecs!



THE GRUDGE BUFFY CONTRE LE FANTÔME

DEUX EX-STARS DE SÉRIES TV, SARAH MICHELLE ***BUFFY*** GELLAR ET JASON ***ROSWELL*** BEHR DANS LE REMAKE D'UN FILM JAPONAIS QUI FOUT LA TROUILLE, LE TOUT EMBALLÉ PAR SAM RAIMI À LA PRODUCTION, ÇA VOUS PARAÎT IRRÉALISTE ? POINT DU TOUT, CE SERA MÊME UNE DES ATTRACTIONS DE CETTE FIN D'ANNÉE.

Sarah Michelle Gellar est définitivement plus intéressante que ne le laisse supposer son patrimoine cinématographique. L'ex-Buffy s'était facilement recasée dans la comédie familiale loufoque (**Scooby-Doo**) ou le film post-ado louche (**Harvard Story**). Après des seconds rôles dans **Souviens-toi l'été dernier** et **Scream 2**, elle est donc de retour dans un film d'épouvante, mais un vrai cette fois-ci, de ceux qui vous font péter le trouillomètre.

« *En revenant du tournage de* **Scooby-Doo 2**, *dit-elle, j'étais crevée, mais mon agent m'a remis la cassette de* **Ju-On** *et m'a dit que si le projet m'intéressait, j'avais cinq jours pour me décider. J'ai regardé le film le soir même, dans les pires conditions, c'est-à-dire toute seule chez moi… Mais j'ai été vraiment emballée ! Une des raisons pour lesquelles j'ai signé pour ce film est que ce n'est pas un film d'horreur comme les autres. Aux USA, on pense automatiquement à des films d'horreur dans lesquels on voit une fille blonde à forte poitrine courir dans les bois et se tromper de direction. Mais les Japonais imaginent ces films différemment. Ils sont psychologiquement plus effrayants.* »

The Grudge est en fait un remake de **Ju-On**, film japonais de Takeshi Shimizu qui a effrayé des millions de spectateurs nippons. **Ju-On** est devenu culte au fil des ans, tellement culte que le réalisateur lui a donné deux suites. Cette saga, totalement inédite en Occident (sauf pour les initiés), est arrivée entre les mains de Robert Tapert, l'associé de Sam Raimi. Trop heureux d'avoir déniché une telle pépite, les deux compères ont convaincu Shimizu de diriger lui-même le remake américain de **Ju-On**. « **The Grudge** *est un remake mais Takeshi y a incorporé des éléments des séquelles de* **Ju-On** *et éliminé ce qui lui paraissait trop daté. Le public sera agréablement surpris.* » ajoute Jason Behr, qui interprète Doug, le petit ami de l'héroïne. Sont également présents au générique de ce remake : Clea DuVall (**Identity**), Bill Pullman (**Lake Placid**) et Ted Raimi (**Spider-Man** et sa suite), le frère de l'autre. Peu impliqué dans le tournage (à cause d'un hurluberlu en collants bleu et rouge lançant des toiles), Sam Raimi s'est toutefois rattrapé dans la salle de montage où, selon les acteurs, son influence a été déterminante. Voir l'auteur de la saga **Evil Dead** revenir à ses premières amours devrait donc être particulièrement intéressant.

À mi-chemin entre **Amityville** (pour le côté maison hantée) et **The Ring** (pour le côté malédiction surnaturelle), **The Grudge** nous montre une malédiction qui se transmet lorsque ses victimes sont sous le coup d'une rage dévastatrice déclenchée par la vision d'un fantôme revanchard. Toute personne ayant assisté à la scène est contaminée et doit mourir… Avant de passer le « virus » à un autre. Serez-vous contaminés ? Réponse le 22 octobre 2004 aux USA et un peu plus tard chez nous.

Fabrice SAPOLSKY

produit le film), Josh, un étudiant coincé du fion, emmène tous ses potes sur une île afin d'y faire la teuf en compagnie de Carmen Electra. Seulement voilà, la belle brune (qui joue donc ici son propre rôle) se fait aussitôt enlever par une créature volante. Ni une, ni deux, Josh remonte son pantalon et décide de traverser les montagnes afin de la secourir. Problème, elles sont infestées de monstres de tout poil, issus d'expérimentations nucléaires de l'armée. Un secret bien gardé par un savant fou, joué pour l'occasion par Adam West, légendaire Batman de la série télé. Aux dernières nouvelles, M6 aurait déjà racheté le concept avec Loana et Jean-Marc Thibault en guests.

■ Très vaguement inspiré du tueur en série Bill Anderson, **Bloody Bill** semble vouloir se différencier de la majorité des slashers destinés directement à la vidéo. Même si la sempiternelle bande de crétins est bien présente, les scénaristes John et Matt Juan (deux frangins ayant roulé leur bosse sur **Scarecrow Slayer** et **King of the Ants**) ont la judicieuse idée de délocaliser l'action dans une ville fantôme datant du Far West (ce qui est toujours mieux qu'un sous-bois éclairé au briquet ou qu'un couloir désert de fac), et de mettre un sadiste revanchard et putréfié armé d'un sabre dans le rôle du boogeyman en chef, épaulé pour l'occasion par une meute de zombies. C'est Byron Werner (un réalisateur de making-of, ayant fait dernièrement ceux de **Détour mortel** et de **Massacre à la tronçonneuse**) qui réalise pour le compte de nos amis de The Asylum (**The Fanglys**, **Evil Eyes**), une boîte de prod' avant toujours le don de nous exciter velu avec ses affiches. Avec ses films, c'est une autre histoire…

■ Richard Brandes, on le connaît moins pour ses films que pour le scénario de **La Nurse**, un Friedkin mineur bien moins pourrave qu'on ne le prétend (*Ah ce bon vieux San! Tu lui fous une forêt, un vieux monstre et des gonzesses qui braillent, et hop, il s'en contente, l'animal…* – ndlr). Après une escapade par la comédie avec **California Heat**, il s'essaye au film de vampires avec **Out for Blood**. Un film de suceurs de sang en apparence bien classique, où un flic interprété par l'émacié Lance Henriksen traque un psychopathe qui adore planter ses canines dans le cou des passants. Kevin Dillon (voilà

Flashes

● Après **Wishmaster**, Bob Kurtzman (l'une des têtes pensantes du trio KNB) revient à la réalisation avec **A Forest Dark**, où des soldats américains perdus derrière les lignes allemandes sont décimés par un loup-garou se cachant parmi eux. On croise les doigts pour que le résultat soit meilleur que **Dog Soldiers**.

○ Après s'être cassé du projet **Mission : Impossible 3** pour cause de divergence artistique, Joe Carnahan (**Narc**) s'est vu remplacé par J.J. Abrams, le créateur de la série télé ***Alias***. Bref c'est pas la joie, mais c'est sans doute moins improbable que Brett Ratner, qui fut un temps envisagé (Brian De Palma, John Woo, Brett Ratner… Tom, qu'est-ce qui ne va pas dans ta tête ?).

● Du coup, le tournage de **M:I-3** étant reporté à l'été 2005, et Steven Spielberg ayant repoussé son projet sur les attentats des Jeux Olympiques de Munich pour cause de réécriture, l'acteur et le réalisateur de **Minority Report** vont donc se retrouver dès novembre sur le plateau de **La Guerre des mondes**, adaptation modernisée du chef d'œuvre littéraire d'H.G. Wells. Les quelques fans irréductibles d'**Independence Day** (il en reste !) peuvent d'ores et déjà se préparer à une violente remise en question…

○ Bryan Singer vient de signer avec la Warner pour réaliser l'arlésienne de la décennie, j'ai nommé le nouveau **Superman**. Il ne sera donc pas aux commandes de **X-Men 3**, que du coup la Fox envisagerait de confier à Joss Whedon, le créateur de l'insupportable ***Buffy***. Mais qu'est-ce qu'ils ont avec les téléastes en ce moment ?

○ Le mauvais J.S. Cardone (**Les Vampires du désert**) se met à la production avec **Vampires 3 : Temple of Blood**, deuxième séquelle du Carpenter. L'action se déroulerait en Thaïlande, berceau d'une nouvelle race de vampires.

○ Détenteur des droits de **La Nuit des morts-vivants**, la boîte Taurus Entertainment décide d'en faire une préquelle intitulée **Day of the Dead : Contagium**, préquelle du film de Romero (qui n'a rien à voir dans l'affaire) réalisée par Jim Dudelson, big boss de Taurus. Ça aide parfois, d'avoir un bon taf…

● C'est Andrew Douglas (**Searching for the Wrong-Eyed Jesus**) qui réalisera **The Amityville Horror** que produit Michael Bay. Jimmy Bennett (**Hostage**, Siri on t'aime !), Ryan Reynolds (**Blade : Trinity**) et Melissa George (**Dark City**) répondent présent. C'est Sheldon Turner qui reprend le script écrit par le jeune prodige Scott Kosar.

○ Sheldon Turner toujours, puisque ce jeune scénariste s'est vu confier l'écriture de la suite du **Massacre à la tronçonneuse** de Marcus Nispel. Andrew Bryniarski reprend son rôle de Leatherface. Quid de Jessica Biel ? On l'ignore pour l'instant.

○ Outre que sa scène d'intro se déroulera dans un parc d'attractions, il se pourrait fortement que le **Destination finale 3** de James Wong bénéficie de séquences de meurtres en trois dimensions. Ça risque d'être drôle…

○ Ça se précise pour le remake de **La Colline a des yeux** que s'apprête à réaliser le très doué Alexandre Aja (**Haute tension**), toujours sous la tutelle d'un Wes Craven qui n'arrive pas à se dépatouiller de son **Cursed**. Chez Aja, il n'est plus question d'une famille d'attardés, mais d'un groupe de mineurs ayant muté après des radiations atomiques.

○ Producteur de l'original, Joel B. Michaels s'apprête à lancer un remake du très flippant **Enfant du Diable** de Peter Medak avec George C. Scott. C'est l'inconnu David Kajganich qui en écrira le script.

○ On en sait un peu plus sur le **Diamond Dead** de Romero où tout le petit monde du rock, d'Ozzy Osbourne à Manson, en passant par Gwen Stefani (la chanteuse de No Doubt), se bouscule pour en être. Tué dans un accident d'avion, un groupe de métal revient d'entre les morts. J'ai comme l'impression que Tonton George va mettre une grosse claque à tout le monde.

○ Ça parle d'un mec qui prend conscience qu'il vit dans une société utopique mensongère et qui se rebelle contre le système, c'est interprété par Ewan McGregor (**Big Fish**) et Scarlett Johansson (**Lost in Translation**), ça s'appelle **The Island**, ça sent la SF existentialiste à plein nez et ce sera réalisé par… Michael Bay ! Et en plus de ça, c'est même pas produit par Jerry Bruckheimer mais par DreamWorks… Pfff…

○ L'inépuisable Fred Olen Ray tourne actuellement **Glass Trap**, un film d'insectes géants avec C. Thomas Howell.

un acteur qui aurait mérité de percer), Vanessa Angel (**King of New York**, **Killer Instinct**) et la jolie mais trop rare Jodi Lyn O'Keefe (**Halloween, 20 ans après**, **The Crow 3**) se retrouvent mêlés à cette sombre affaire dont les effets spéciaux ont été confiés aux bons soins de la boîte Magical Media Industries (**Carnosaur**, **Vendredi 13 Chapitre 7**). C'est Pierre David, producteur de David Cronenberg à ses débuts, puis de **Scanner Cop** et de tout un tas de thrillers pour la télé avec le mot « perfect » dedans qui finance.

■ Exilés aux États-Unis depuis quelques années déjà, les froggies Christian Viel (réalisateur de **Lignes de vie** et de **Samhain**) et Benoît Hamel (assistant-réal sur **Satan's School for Lust**) reviennent à la charge avec Recon 2020, un petit Z

qui essaye tant bien que mal de se donner des faux airs de **Starship Troopers** du pauvre. Nous sommes donc en 2020 et la fédération terrienne est attaquée par les Ma'hars (et ça re'heupart), une race d'aliens venant d'entre les dimensions, et bien décidée à conquérir notre belle planète (ça risque d'être sacrement pollué en 2020, ils sont un tout petit peu cons ces Ma'hars) avec l'aide de cyborgs façon Terminator. C'est en tout cas ce que devra essayer de stopper le sergent Sharp (Patrick Sabongui, vu dans **Prisonniers du temps**) et tous ses potos soldats. Mouais, on vous rappelle quand même que **Starship Troopers 2** est sorti depuis un moment et que c'est très sympa.

■ C'est Mel Gibson qui va être content. Interprète de Jésus himself dans ces chefs-d'œuvre de l'horreur gothique que sont **Dracula 2000** et **Dracula 2: Ascension**, David J. Francis passe derrière la caméra pour les besoins de Zombie Night, un film qui n'a rien d'une profession de foi. De retour de vacances, une famille découvre que la plupart des grandes villes ont été rasées par des missiles nucléaires. Déjà c'est pas cool, mais ça l'est encore moins quand les radiations font sortir les morts de leur tombe. Comme c'est le cas dans la plupart des films de ce genre, les survivants se regroupent donc logiquement pour tenter d'échapper aux hordes de zombies affamés. Des survivants interprétés par des jeunes acteurs de second[illegible] ge une certaine Ân[illegible] Ramolo, c'est bien ce que [illegible] d'être ce film à l'arrivée…

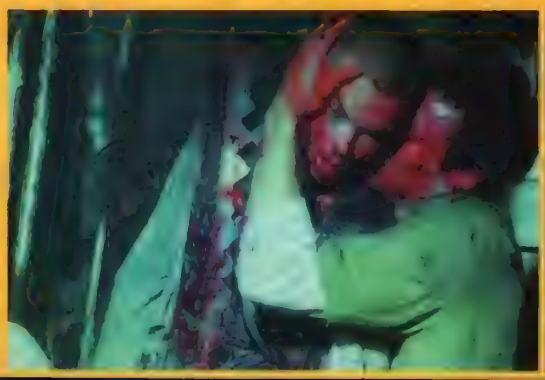
■ Nous n'avions plus de nouvelles de Sergio Stivaletti réalisateur depuis 1997 et la sortie de son formidable **Masque de cire**. Entre productions avortées et scénarios rejetés, ce spécialiste transalpin des maquillages d'effets spéciaux n'a pourtant jamais cessé de lutter pour mettre en scène son second film, et c'est finalement en investissant ses propres économies qu'il est parvenu à monter ce **I Tre Volti del Terrore**, qui vient de sortir en salles en Italie. Tourné en HD, et bénéficiant d'une post-production de plus d'un an, ce film omnibus interprété par John Phillip Law s'annonce au moins aussi réjouissant que **Le Masque de cire**. Mad vous mijote une preview aux petits oignons à paraître très prochainement.

San HELVING

TRESPASSING LE SLASHER DE LA PEUR

Tourné pour seulement un million de dollars par James Merendino (**Witchcraft 6**, **SLC Punk!**), **Trespassing** nous emmène du côté de la Nouvelle-Orleans pour une sombre histoire de malédiction mâtinée de slasher. C'est donc dans l'ancienne colonie française que se rend un étudiant interprété par Daniel Gillies (le John Jameson de **Spider-Man 2**) et tous ses amis, afin d'étudier le sol d'une ancienne plantation. Seulement voilà, le lieu est maudit et quiconque s'y aventure en ressort fou ou les pieds devant. Mais le groupe se moque bien des vieilles croyances locales, croyances qui s'avéreront vite fondées avec l'apparition d'une ombre armée d'une large paire de cisailles. Estella Warren (**La Planète des singes**), Ashley Scott (**S.W.A.T.**), Clayne Crawford (la série ***Roswell***) et la James Bond girl taisandée Maryam d'Abo (**Tuer n'est pas jouer**, mais aussi **X-Tro**) sont en première ligne pour se faire méchamment rétamer la tronche. Rien de vraiment transcendantal à première vue pour un petit film qui risque fort de se retrouver rapidement dans les bacs zone 1 soldés.

Alexandre BUSTILLO



ELEKTRA DU NOIR AU ROUGE

L'EX-COPINE DE DAREDEVIL A RAFLÉ LE GROS LOT. NON SEULEMENT ELLE A RÉUSSI SA SORTIE DANS LE FILM (PAS VRAIMENT RÉUSSI) DE MARK STEVEN JOHNSON, MAIS ELLE A ÉGALEMENT DROIT À SON PROPRE FILM ALORS QU'UN DAREDEVIL 2 EST FORTEMENT COMPROMIS. DÉCIDÉS À REPARTIR DU BON PIED AVEC LA FRANCHISE, LES PRODUCTEURS ONT MOUILLÉ LEUR CHEMISE. LES PREMIÈRES IMAGES NOUS ONT EMBALLÉ.

San Diego, 27 juillet 2004. Avi Arad entre sur la scène du Comicon, la plus grande convention de comics du monde. Il s'apprête à parler des **Quatre fantastiques** (on vous en reparlera bientôt !) mais est arrivé avec une surprise de taille : la première bande-annonce promo pour **Elektra**.

Jennifer *Alias* Garner, reprend son rôle de tueuse aux sais tranchants dans ce film, dirigée par Rob Bowman (réalisateur de l'étonnant **Règne du feu**). - *Je suis ravie d'interpréter à nouveau ce personnage, surtout habillée en rouge !* - déclare l'actrice. Première bonne nouvelle : contrairement à **Daredevil**, dans lequel l'héroïne était vêtue de noir, Elektra sera cette fois-ci parée de ses couleurs d'origines (celles du comic-book) dans le film. - *J'ai lu tellement de comics d'Elektra ces derniers temps et je réalise à quel point cet univers est cher à tant de gens et pourquoi je n'ai pas envie de tout faire foirer.* - ajoute la comédienne.

Ouvertement inspiré des romans graphiques de Frank Miller (le créateur d'Elektra) comme *Elektra : Assassin*, le film mettra la secte nipponne appelée The Hand (la Main) et la tueuse à gage déjantée Typhoïd Marv sur la route de la belle brune d'origine grecque. Du côté des autres acteurs du film, on retrouvera le trop rare Terence Stamp (idée brillante !) dans le rôle de Stick, le maître d'armes d'Elektra, ainsi que Goran Visnjic, échappé de la série ***Urgences***, dans la peau de Mark Miller.

Les combats s'annoncent spectaculaires et particulièrement réussis. Tout comme la photographie, tirant parti de magnifiques paysages verdoyants. Et Daredevil dans tout ça ? L'homme sans peur n'est pas oublié dans **Elektra**. Ben Affleck, qui a pourtant décliné une offre généreuse pour tourner dans **Daredevil 2**, ne s'est pas fait prier pour faire un caméo dans **Elektra**. Selon les rumeurs, Affleck apparaîtrait en rêve à sa bien-aimée.

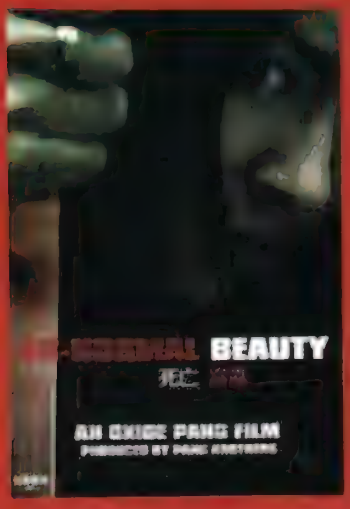
Le film sera-t-il à la hauteur de nos attentes ? Tout le staff a en tout cas l'air ravi. Le studio a même avancé la sortie du film d'un mois. Verdict le 14 janvier aux USA.

Fabrice SAPOLSKY

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SEVÉON

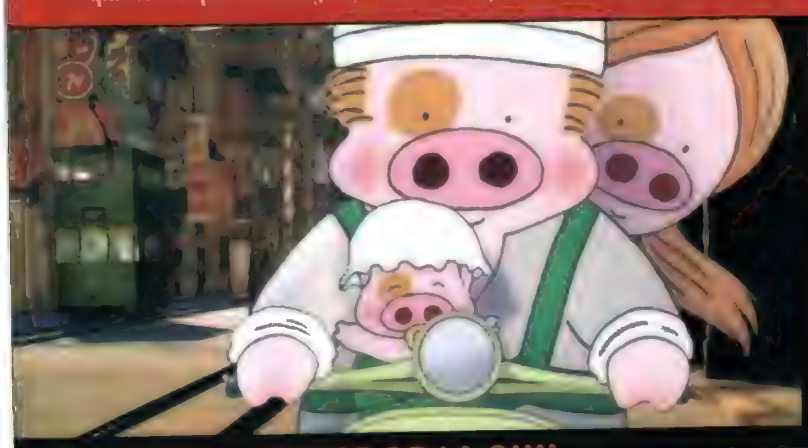
De la rentrée à la fin de l'année, l'actualité asiatique promet d'être très chargée. Petit tour d'horizon des films alléchants en préparation ou sur le point de sortir. Sans oublier une petite critique du nouveau McDull !



■ Les frères Pang, grâce à un mélange de talent, de marketing et de roublardise, ont réussi en très peu de temps à se faire un nom qui intéresse tout aussi bien les distributeurs internationaux qu'un certain public. Les frangins sont donc très occupés et accumulent les projets (productions et réalisations) les uns après les autres. Oxide travaille ainsi sur Ab-Normal Beauty, un film d'horreur qui semble prometteur. Jiney (Race Wong) a tout dans la vie : elle est belle, riche, a réussi ses études et s'avère être une photographe talentueuse. Mais voilà, cela ne lui suffit pas, et elle sent qu'il lui manque quelque chose pour s'accomplir pleinement. Lorsqu'elle assiste à un accident mortel et prend des photos de la victime, elle comprend alors ce qui lui manquait : du sang et de la mort. Elle se met à prendre en photo des animaux morts, mais, rapidement, elle ne trouve plus cela très excitant. Un jour, elle voit une jeune femme en haut d'un toit. Jiney la supplie de sauter, et ne perd pas une miette de la chute et du choc final, gravant tout sur pellicule. Mais quelque chose a changé : cette fois-ci, Jiney a expérimenté un véritable orgasme lorsque la pauvre fille a touché le pavé et qu'elle a aperçu son bas-ventre. Jiney n'est pas la seule à faire une fixation sur les morts violentes. Un homme la suit en effet depuis un petit moment et lui fait parvenir une vidéo sur laquelle une femme est torturée à mort... Voilà en tout cas une histoire horrifique qui sort du moule **Ring** ! Sortie prévue en novembre.

■ Comme on parle rarement de Taïwan dans ces pages (l'actualité du pays étant très faible et ne nous concernant pas souvent), on va démarrer ces Notules par un film actuellement en production, The Superb Killer de Chen Yu-Hsun. Ce film au titre pour le moins alléchant met en scène le jeune Hooligan (un supporter du PSG ?!) qui sauve un jour Little Hoo. Un garçon qui a assisté au massacre de sa famille lorsqu'il était petit et en a gardé des séquelles sur son visage déformé par la peur. Hooligan décide d'aider son nouvel ami à devenir un combattant émérite. Il l'emmène chez un vendeur de soja qui déchire une page d'un manuel martial et lui dit de l'étudier : nom de la première leçon : Killing Skill – Chopping in Disorder. Tout un programme !

■ Pour continuer avec les Pang, Oxide produit aussi The Remaker, un film thaï de Mona Nahm qui se penche sur le karma. Tom (Andrew Gregson) a un accident de voiture et se retrouve dans la rivière. Alors qu'il coule, il aperçoit un moine qui lui parle – mais Tom ne comprend pas. Plus tard, il se réveille à l'hôpital et apprend



MCDULL, PRINCE DE LA BUN

On attendait avec une très rare impatience le nouveau métrage présentant notre petit cochon préféré, McDull. Il faut rappeler que le film qui nous l'avait fait découvrir, **McDull dans les nuages**, nous avait enthousiasmé par son animation très riche et les nombreux niveaux d'approche que le film nous offrait (tour à tour onirique, nostalgique et social). Malgré un fond très adulte, le film s'adressait en tout cas tout aussi bien aux petits bambins en culottes courtes qu'à leurs parents en short. **McDull, Prince de la Bun** (un titre original en français maladroit dans le texte : une manière d'essayer d'attirer de potentiels acheteurs trenchies ?) vise par contre un public principalement adulte. Son montage rapide, son manque de continuité narrative et logique en font en effet une œuvre difficile à aborder, même pour un grand garçon nourri aux Chocopops comme votre serviteur. **McDull, Prince de la Bun** se penche sur le père de McDull, le grand absent du film original. Entre deux cours un peu particulier dans son école (où McDull et ses camarades apprennent comment envoyer balader un interlocuteur ou jurer devant tous les dieux qu'ils sont innocents), la mère de McDull raconte l'histoire du Pineapple Bun Prince à sa progéniture. Une histoire sous forme de métaphore, car le prince en question n'est autre que le père de McDull, qu'il n'a jamais connu.

Ce second opus (en attendant en 2006 **McDull Wudang**) utilise les mêmes éléments visuels qui ont fait la qualité et l'originalité du premier : 2D, 3D, découpage, montage photos... Si, parfois, le rendu final peut sembler légèrement moins précis, on ne peut nier que la sauce fonctionne toujours et que **McDull 2** est un véritable régal pour les yeux. L'histoire, par contre, met vraiment du temps à se mettre en place et c'est seulement après quelques 20 minutes frôlant parfois l'expérimental (sur un total de 73), que l'on pénètre dans le vif du sujet, à savoir les espoirs de grandeur déçus du père, pardon, du Prince du Bun. De fait, il est difficile à la base de rentrer dans le film, car cette première partie n'est qu'une suite de saynètes sans véritable liaison entre elles et qui ne réussissent pas toujours à vraiment capter notre attention. Cet aspect décousu (et décalé) s'efface donc petit à petit pour offrir une histoire plus concrète... mais guère plus linéaire. À tel point que l'on perd un petit peu tous nos repères et que l'on ne sait plus dans un premier temps si le Prince en question est McDull ou un autre personnage. Tout cela est bien voulu de la part de Toe Yuen, qui transporte de facto le long-métrage d'animation vers une nouvelle dimension, plus osée, plus complexe et plus mature que tout ce que l'on avait pu voir jusqu'alors. **McDull, Prince de la Bun** est d'une (trop ?) grande richesse, aussi bien visuelle (on y trouve de très

qu'il a été sauvé par Pim (Phivada Akkraseranee), une jeune femme qui est depuis tombée dans le coma. Tom rencontre à nouveau le moine, qui lui explique que rien n'est dû au hasard et que Pim et Tom sont liés par leurs vies passées. Et c'est désormais au tour de Tom d'aider Pim. Rêve ou réalité ? *(bonne question Julien, d'autant plus qu'après un tel résumé, ça va être difficile de savoir dans quel état j'erre… – ndlr)*

Si la guerre de Corée est à l'affiche de beaucoup de productions coréennes, le conflit vietnamien, auquel nombre de soldats coréens prirent part, n'est pas non plus en reste (voir notamment **White Badge**). R-Point n'est cependant pas qu'un énième film de guerre, vu qu'il se présente avant tout comme une production horrifique prenant place au Vietnam en 1972. Le lieutenant Choi Tae-In est à l'hôpital, rongé par la culpabilité et le fait qu'il est le seul homme de son unité à avoir survécu. Il ne tarde cependant pas à reprendre le chemin du combat dans des opérations de récupération d'informations. Sa nouvelle mission concerne un message radio reçu par les équipes de transmissions coréennes, provenant d'une unité présumée disparue six mois auparavant. Choi se rend avec une équipe au plus profond de la jungle… Ce film orienté spectres (mais loin des **Ring** & C°) semble jouer sur les apparences, avec comme élément majeur l'identité réelle des soldats: morts ou vivants?

Restons en Thaïlande pour parler d'un film qui devrait sortir incessamment sous peu: **Meteor**. Le talentueux Bhandit Rittakol (**The Moonhunter**, **Tigress of King River**) ne s'attaque pas à un film catastrophe comme pourrait le laisser supposer le titre, mais à un thriller fantastico-horrifique. Un météore, issu d'une étoile mystique, tombe dans un ancien cimetière. Une jeune mendiante est alors née, mais a cependant le temps de donner naissance à un garçon. Celui-ci, bien entendu, n'est pas tout à fait normal, et devient, en grandissant, un tueur psychotique aux pouvoirs surnaturels. Heureusement, un autre homme possède des pouvoirs similaires qu'il utilise à des fins bénéfiques. Apparemment, le film devrait aussi aligner un certain nombre de morts-vivants.

Star Runner est le titre du nouveau film de Daniel Lee (**Black Mask**). Après le lamentable **Xanda**, **Star Runner** essaie à son tour de donner une nouvelle image des sports de combat chinois en s'intéressant au MMA, le Mix Martial Arts, ou, plus clairement, le combat libre. Du moins c'est ce qu'essaie de nous faire croire la pub, car le véritable No Holds Barred est inconnu en Chine. Grosso modo, on y trouve des combats de pieds-poings *(à l'issue desquels le perdant entend une curieuse sirène qui fait pimeeds-pooings pimeeds-pooings – … OK, je sors… – ndlr)* auxquels ont été ajoutées des techniques de lutte, mais le combat au sol reste quasiment inconnu là-bas. Bref, **Star Runner** se présente donc comme un énième film de kickboxing dans lequel ont été ajoutées des techniques de Wing Chun et de boxe Hung Kuen. C'est Ti Lung, véritable pratiquant de WC (euh, oui, ça ne sonne pas très bien, disons plutôt de Wing Chun alors…), qui jouera le maître dudit style. Le film met en scène Andy On, le Coréen Kim Hyun-Joo, Vanness Wu et notre chauve préféré Gordon Liu (**Kill Bill**) fait aussi une petite apparition.

nombreuses références et clins d'œil, parfois vraiment surprenants – les Shaddocks notamment) que scénaristique. Tour à tour film non-sensique à la Monty Python (ou à la Stephen Chow), voyage nostalgique dans un Hong Kong qui n'existe plus, fable sur la croissance et les illusions perdues, ce **Prince de la Bun** regorge de poésie et d'émotion. Quoi que l'on puisse en penser, force est de reconnaître que les partis pris de montage et de construction de Toe sont en tout cas vraiment très osés (pour ne pas dire franchement couillus) pour un film qui se place dans une dynamique grand public. Après tout, McDull est un personnage connu de tous à Hong Kong (voir la photo ci-contre, où il prend la pose avec Jackie Chan), dont le merchandising se vend dans tous les centres commerciaux. Mais cette image grand public n'est, justement, qu'une image, et **McDull, Prince de la Bun** n'est assurément pas un film pour tous. Ceux qui n'avaient pas aimé le premier n'apprécieront certainement pas cette nouvelle aventure. Quant aux autres, il n'y a pas dit que l'aspect décalé du film ne leur déplaise. L'aventure mérite en tout cas d'être tentée.

4ÈME FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE DE NEUCHÂTEL

Le NIFFF fait partie des festivals qui montent en Europe. Spécialisé dans le vaste domaine du Fantastique et offrant aussi un panorama des nouvelles tendances cinématographiques d'Asie (typées cinéma de genre, bien entendu), le NIFFF, pour sa quatrième édition, prouve qu'il est une manifestation à suivre de très près.

C'est dans la jolie ville de Neuchâtel (et son lac d'eau douce dans lequel on peut même se baigner – ce que c'est beau la Suisse tout de même !) que se déroule le plus important festival du film fantastique en Suisse. Sur six jours, le NIFFF a déroulé pas moins de 39 longs-métrages (et une flopée de courts) répartis sur trois grosses tranches : une partie sélection internationale (dont le meilleur film se voit attribué le Narcisse composé par HR Giger – qui est lui-même suisse, rappelons-le), une section asiatique et une grosse rétro, nommée Fantastic Borderless, qui nous emmenait à la découverte des recoins les plus méconnus de la cinématographie fantastique mondiale : le Nigeria, le Ghana, l'Indonésie, le Pakistan, les Philippines, le Mexique…

UN GRAND PRIX REMARQUÉ

À tout seigneur, tout honneur : commençons ce compte-rendu par **The Machinist**, qui s'est vu récompensé par le Grand Prix du festival, délivré par un jury composé de Roger Corman, Claudio Simonetti, Mario Dorminsky (président de Fantasporto) ainsi que notre Julien Sévéon maison.
Réalisé par Brad Anderson, dont le précédent **Session 9** avait collé quelques bons frissons à certains membres de la rédaction, **The Machinist** est un thriller cauchemardesque où le héros, Trevor Reznik, ne dort plus depuis un an. Durant une pause dans l'usine où il travaille, il rencontre un nouvel ouvrier pour le moins étrange qui va l'amener à causer un accident coûtant la main à l'un de ses collègues. Trevor devient dès lors de plus en plus parano, et se met à douter de tous ceux qui l'entourent, la prostituée qu'il visite régulièrement et qui voudrait bien faire sa vie avec lui ou ses collègues dont il pense qu'ils essaient de le tuer. Complètement perdu face à une réalité qui n'a plus aucun sens pour lui, Trevor doit affronter ses propres démons pour comprendre ce qui se passe.
La première chose qui marque dans **The Machinist**, c'est bien entendu la prestation de Christian Bale (qui tenait le rôle principal de cette très intéressante étude sociologique qu'est

Ci-dessous, de gauche à droite :
Robert Englund au milieu de sa cour dans la satire **Il Ritorno di Cagliostro**.

Tim Robbins et le futur aseptisé de **Code 46**.

Michael Ironside en fait baver à Christian Bale dans **The Machinist**.

American Psycho), qui a quitté son physique musculeux pour se transformer en squelette ambulant. Aucun trucage là-dedans (juste quelques produits illicites aidant à la perte de poids), la transformation de Bale est tout simplement stupéfiante et ne cesse de nous mettre mal à l'aise tellement l'acteur apparaît maladif. **The Machinist** ne se résume cependant pas qu'à un acteur et le scénario nous fait complètement perdre pied à plus d'une occasion. Un très grand film qui mérite amplement son prix.

FAUX PAPIERS ET FAUSSE ENQUÊTE

Code 46 de l'anglais Michael Winterbottom (**Welcome to Sarajevo**) comptait parmi les autres films marquants de cette compétition. Film de SF vraiment intelligent, **Code 46** présente un futur ultra hiérarchisé où l'on ne peut se déplacer sans « papelle », sorte de passeport génétique. William, un détective, enquête justement sur la circulation de faux papelles et part pour Shanghai où il rencontre celle qu'il sait être la responsable de la contrefaçon – grâce à une drogue qui lui permet de savoir ce que pense les personnes en face de lui. Mais voilà, il tombe amoureux de la jeune femme et ne réussit pas à mener sa mission à bout... Portant clairement la marque Philip K. Dick, **Code 46** est un film complexe et attachant, qui évite la débauche d'effets spéciaux propre au genre pour se placer avant tout dans le domaine de l'humain. Tim Robbins est comme d'habitude excellent dans le rôle du détective.

Toujours dans la sélection officielle, parlons aussi du nouveau film de ces iconoclastes italiens que sont Cipri et Maresco. Mettant en scène Robert Englund (oui, oui, Freddy en personne, ici très en forme), **Il Ritorno di Cagliostro** se place dans la lignée d'un **Forgotten Silver** ou d'un **Ed Wood**, à la recherche fictive de personnes et de films ayant marqué le passé. Sauf que nos deux Italiens décident d'enquêter sur une compagnie sans intérêt, n'ayant produit que des films nuls... **Il Ritorno di Cagliostro** est le film le plus grand public de Cipri & Maresco et offre de nombreux moments de rires, en particulier lorsque les curetons sont mis si délicieusement en boîte. Reste le problème de la longueur...

PERLES RARES

Enfin, saluons le travail de recherche et de sélection pour la rétro Fantastic Borderless, qui nous a présenté de véritables petits bijoux, dont un certain nombre n'était même jamais passé sur des écrans en Occident. **Zinda Laash** (KH Safraz, 1967) par exemple, l'un des tout premiers (si ce n'est le premier) film d'horreur pakistanais, remixant Dracula à la sauce locale – le tout en musique s'il vous plaît. Ou encore **Veerana** (1985) signé par les maîtres de l'horreur indienne, les Ramsay Brothers. Ainsi que **The Killing of Satan** (1983) de Efren Pinon, un très bon fantastique pinoy, ou **Héroïne rouge** (1923), dernier survivant d'un sérial martial chinois du début du siècle... Bref, une rétro de qualité qui a très bien su montrer la diversité et la vivacité du cinéma fantastique en provenance des quatre coins du globe.

À noter aussi que le prix Mad Movies couronnant le meilleur film asiatique choisi par le public a été décerné au dessin animé de Satoshi Kon (**Perfect Blue**), **Tokyo Godfathers**. Nul doute que Mamadou Rougier vous en reparlera bientôt.

Clémence GOAPER
(un grand merci à toute l'équipe du festival)

EL VAMPIRO, MEXIQUE, 1957

Le Mexique a une longue tradition de films fantastiques en dehors des Santo. **El Vampiro** est l'un des plus beaux exemples de l'horreur local, une re-transposition de ce mythe gothique que l'on n'associe pas forcément avec les climats chauds. L'univers de Bram Stoker colle pourtant parfaitement au Mexique et le réalisateur Fernandez Mendez tourne là un film qui allait lancer un véritable engouement pour le cinéma horrifique au Mexique. Comme le hurlait Fathi durant la projection *« Quel chef d'œuvre ! »* (et aussi *« Mortel la chauve-souris ! »*, mais c'est déjà tout de suite moins punchy comme conclusion).

Ci-dessus :
Le personnage principal du film d'horreur mexicain El Vampiro, toutes canines dehors !

Ci-dessous :
Victimes d'un accident, les héros de Dragonhead sortent de leur coma pour découvrir que leur monde n'existe plus !

DRAGONHEAD, JAPON, 2003

Dragonhead suit deux adolescents qui, après un accident de train, découvrent que le monde autour d'eux a été réduit en cendres... Bien difficile de rendre en deux heures toute la richesse du manga original (10 volumes) de Minetaro Mochizuki. Georges Iida (**Rasen**) s'en sort malgré tout plutôt bien, même si les admirateurs de la BD ne pourront qu'être frustrés au final par la rapidité des événements décrits et par l'absence, bien évidente, de nombreuses sous-trames originales. Quoi qu'il en soit, à découvrir, que l'on soit ou non un adepte du manga.

A TASTE OF TEA, JAPON, 2004

A Taste of Tea est le troisième film de Katsuhito Ishii après le sympathique **Peach Hip Girl and Shark Skin Man** et **Party 7**. Prenant le contre-pied de ses œuvres précédentes, Ishii conçoit un film lent mais envoûtant autour d'une petite famille japonaise quelque peu... normale ? Le grand père prend la pose du super-héros à tout moment de la journée pour aider sa belle fille à se relancer dans le dessin animé, la petite fille essaie de se débarrasser de son double gigantesque, l'oncle est quelque peu autiste (et c'est bien entendu Tadanobu Asano qui tient le rôle)... Portrait plein de douceur, de tendresse mais aussi de folie, **A Taste of Tea** prouve bien qu'Ishii n'est pas qu'un réalisateur plein d'emphase et possède bel et bien un univers.

Ci-contre :
La petite fille d'une famille peu ordinaire, et son double gigantesque qui la suit partout dans A Taste of Tea.

28ÈME FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM D'ANIMATION D'ANNECY

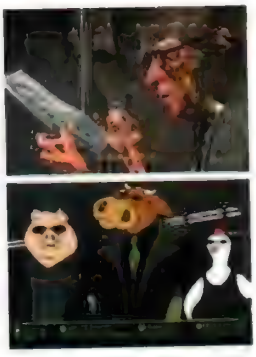
Du schizoréalisme, des crabes à sens unique, un espion en forme de cigarette russe, des fœtus en kit, un cochon dans la matrice et des extra-terrestres à tête de nœud : voici les perles Mad du premier rendez-vous mondial de l'animation, cuvée 2004.

Au programme de la 28ème édition du festival d'Annecy : 500 films. Largement de quoi se noyer la rétine dans un panorama complet de la production annuelle, tous genres et toutes origines confondus. Sans compter les rétrospectives à vau-l'eau (dont tous les films de monstres animés par Ray Harryhausen, en sa présence), ou l'aperçu de la cinématographie du « pays invité », en l'occurrence la Corée. Bonne pêche donc, pour cette nouvelle édition. À commencer par le court-métrage **Ryan**, mention spéciale du jury, et qui aurait largement mérité le Grand Prix, bizarrement raflé par **Lorenzo**, une production Disney exploitant le filon certes inépuisable, mais épuisant à la longue, du clip narratif à la **Fantasia**. Bref... **Ryan** est un entretien biographique bouleversant avec Ryan Larkin, un génie de l'animation canadienne 60-70's qui a mal tourné, et mendie aujourd'hui dans les rues de Montréal. Mélo ? Non. Carrément schizo. L'image de synthèse dynamite le cadre documentaire avec des personnages littéralement déformés par leur état mental. Un morceau de crâne en moins par ci, une explosion de fourrure phobique par là, en passant par le ramollissement dépressif et toutes sortes d'hallucinations intégrées à la réalité. Chris Landreth, le réalisateur, revendique une 3D « psychoréaliste », pur trip cronenbergien, plein d'humanité dans son portrait de l'artiste brisé. Du grand art.

Ci-dessous : The Final Solution de Phil Mulloy, le dernier volet de sa trilogie Intolerance.

Ci-dessous, de haut en bas : Ryan, de Chris landreth, un film biographique en images de synthèse.

The Meatrix et ses animaux de la ferme adeptes du « bullet time » !



PATCHWORKS

Tout aussi dérangeant, **Contamination** de Carl Stevenson nous plonge dans un futur peuplé d'animaux mutants, style pigeons à pieds humains pondant des yeux à la coque, obtenus par photomontage numérique, d'un grain noir et blanc poisseux.
Jojo in the Stars (Marc Craste), lui, nous emmène dans un cirque souterrain, pour une parade de petits monstres, à la lisière des masques africains et des kamis japonais. Un design volontairement « mignon » pour une histoire que ne renierait pas Tod Browning. Le spectateur amoureux d'une trapéziste ailée y tombe du haut d'une tour gigantesque, ce qui lui permet de rejoindre sa belle des années plus tard, le corps brisé, et donc apte à intégrer la troupe des freaks de Madame Picas.

PROCRÉATION ASSISTÉE PAR ORDINATEUR

On continue en noir et blanc avec les hachures 3D très graphiques du **Régulateur**, où un couple habitant une cité monumentale découvre les joies de l'adoption dans les rayons d'un supermarché dédié aux fœtus en kit. Mais les pièces détachées se mélangent entre plusieurs modèles, pour le plus grand malheur du futur enfant.
Côté humour, **La Révolution des crabes** d'Arthur de Pins (!) a raté de peu la standing ovation mais pas le prix du public. On y suit les déboires des Pachygrapsus Marmoratus, plus communément appelés « crabes dépressifs », guidé par la voix off de l'un d'eux. Si comme tout bon crabe, ils avancent de côté, une tare génétique leur font ignorer le concept du virage et ils sont condamnés à aller et venir sur une ligne droite tout au long de leur pathétique existence. Le film en détaille sarcastiquement les conséquences hilarantes, jusqu'à ce que le narrateur réussisse un jour à tourner, et tente alors une révolution.

PORC USB

Autre destin animal poilant, celui de **Néo le cochon**, qui apprend par Meuhrphéus la vache qu'il ne vit pas dans une ferme familiale (virtuelle en fait) mais dans une porcherie industrielle. Ainsi commence **The Meatrix** (Louis Fox), prix des internautes...
Rayon parodie, on retiendra également l'excellent **Turkish Delight**, série de bandes-annonces en hommage décalé au cinéma des années 40 à 60. Les collages kitchs de Jean Lecointre opèrent l'hybridation délirante de l'humain et de la pâtisserie, accouchant d'héroïnes tartes à souhait ou d'un espion américain à tête de cigarette russe.
Pour revenir aux programmes thématiques du festival, deux d'entre eux méritent particulièrement notre attention, d'autant qu'ils sont disponibles en VPC. Le **Spike & Mike Sick and Twisted Animation Show** d'abord, label trash d'animation US, découvreur de Bill Plympton entre autres, qui distribue toujours à l'entrée de ses salles des sacs à vomi illustrés, et a orchestré dans ses débuts la rencontre (expéditive) de Godzilla et Bambi. **Avoid Eye Contact** ensuite, regroupement d'animateurs indépendants new-yorkais, bien décidés à faire reconnaître la touche underground sur la côte Est du continent de Disney et Pixar.
Un mot pour conclure sur **The Final Solution**, dernier volet de la trilogie **Intolerance** de Phil Mulloy. Une satire sociale brillante de noirceur, entassant dictateur fou, secte adoratrice d'Elvis, body-artistes révolutionnaires et paradoxe temporel à bord d'un vaisseau spatial de colons en route vers l'hypothétique planète Zog, soi-disant peuplée d'humanoïdes à tête de nœud et au visage entre les jambes.

Maël LE MÉE

GRAND PRIX
FESTIVAL DE CANNES 2004
WILD SIDE FILMS
PRÉSENTE
OLD BOY
Séquestré
pendant 15 ans.
Par qui ?
Pourquoi ?
UN FILM DE
PARK CHAN-WOOK
AVEC CHOI MIN-SIK YOO JI-TAE GANG HYE-JUNG
SHOW EAST PRÉSENTE / UNE PRODUCTION SHOW EAST / PRODUIT PAR KIM DONG-JOO / PRODUCTEUR ASSOCIÉ JI YOUNG-JOON / CO-PRODUIT PAR SYB LIM / RÉALISÉ PAR PARK CHAN-WOOK
SCÉNARIO DE HWANG JO-YOON JIM JOON-HYUNG PARK CHAN-WOOK / HISTOIRE ORIGINALE DE TSUCHIYA GARON ET MINEGISHI HOBAKI / DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE JUNG JUNG-HOON
BAC
POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM
INTERDIT AUX MOINS DE 16 ANS
CINE GEEK
DOLBY DIGITAL
13ème RUE
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE
aVoir-aLire.com
metro
OUI 102.3 FM
LE 29 SEPTEMBRE AU CINÉMA

par Julien DUPUY

Un peu plus près de la toile

Entretien avec John Dykstra, concepteur des effets visuels pour Sony Pictures Imageworks sur Spider-Man 2

Fils spirituel de Douglas Trumbull, titulaire d'un Oscar pour le premier Star Wars, John Dykstra a ensuite parcouru un chemin atypique (Star Trek, Battlestar Galactica, Firefox, une décennie de prestations pour la pub, les parcs d'attractions au sein de Apogee, et un retour fracassant au cinéma avec Batman & Robin) qui l'a amené à la tête de Sony Pictures Imageworks. La maison affiche aujourd'hui de sérieux gages de respectabilité (Ken Ralston, Rob Legato et le grand Mark Stetson y sont désormais des permanents) et trouve avec la franchise Spider-Man un support flamboyant pour y démontrer sa maîtrise.

Page ci-contre, en haut : Peinture digitale conceptuelle de l'antre du Dr Octopus. Ce décor sera décliné en taille réelle pour les intérieurs et en maquette gigantesque (plus de 30m de long) pour les extérieurs.

Ci-dessous, de gauche à droite : Peinture numérique conceptuelle de James Carson pour le combat entre Spidey et Doc Ock au sommet de la Clock Tower.

Étapes d'intégration d'un immeuble virtuel.

Tournage en studio, avec les doublures de Molina et de Maguire, des plans rapprochés du combat sur la Clock Tower. Seul le sommet de la tour a été construit devant un fond bleu.

Quelles difficultés avez-vous rencontré en passant du format 1 : 85 au cinémascope ?

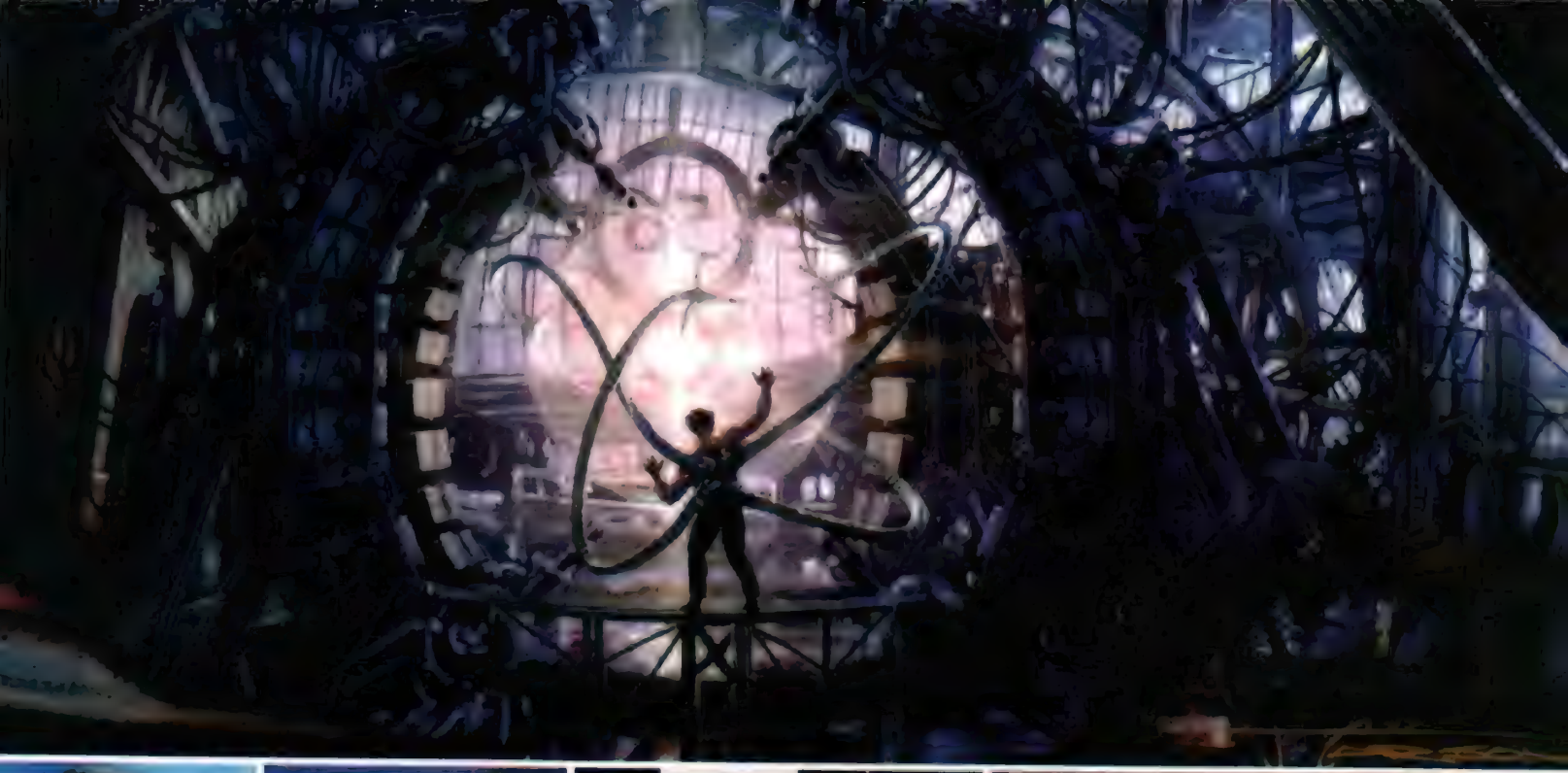
Des soucis et des avantages... Le grand large a été choisi par le réalisateur et le directeur de la photo pour donner plus d'ampleur. Cela nous a fait travailler avec une approche un peu différente. Cela dit, Sam (Raimi) et Bill (Pope) ont travaillé avec du super 35. L'avantage, c'est qu'il est possible de repositionner l'image verticalement (le format « wide screen » est obtenu en masquant une partie de l'image), ce qui nous donne une marge de négatif supplémentaire en haut et en bas mais aucune marge sur les côtés. Donc, quand nous étions dans une situation où nous sentions que nous allions devoir faire des mouvements en post-production sur une image, nous tournions en VistaVision. Avec ce format, on pouvait extraire une image super 35 comportant des marges de négatifs verticales et horizontales.

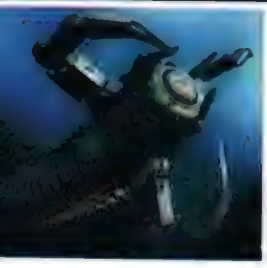
À propos de l'animation des personnages digitaux, qu'avez-vous essayé d'améliorer dans l'animation de Spider-Man ? L'animation-clé semble toujours obtenir votre préférence...

Nous avons choisi dès le départ cette option. L'utilisation de l'animation-clé, plutôt que celle de la capture de mouvements, est fondée sur le fait que nous avons affaire à un personnage qui possède une morphologie humaine mais qui n'est pas humain. Avec la capture de mouvements, la perception du spectateur des mouvements humains est si pointue qu'il réalise tout de suite qu'il s'agit d'un type normal propulsé à cinq mètres de haut. Si je prends une telle capture, le départ de l'action et la réception, que je les intègre à une chute de quinze étages, et que je ne la modifie pas, le spectateur verra tout de suite l'imposture. Donc, on ne peut éviter de modifier la capture de mouvements. Dans nos premiers tests, nous avons découvert que ces modifications nous prenaient autant de temps que la création d'une animation de toutes pièces. Les règles physiques que vous appliquez à un super-héros, comme par exemple la compression du corps à l'atterrissage, la flexion et l'extension des muscles, sont si loin de l'humain que nous devions modifier trop profondément la capture, d'où le manque d'intérêt de ces techniques. Cela dit, la capture de mouvements fut très utile pour les foules virtuelles, les gens aux balcons... C'est un instrument génial pour les gens faisant des choses normales. Pour Spidey donc, nous n'avons pas créé de nouvelles technologies en particulier. Nous avons juste développé les outils déjà existants. La clé de voûte de nos progrès, c'est le rendu des textures. Nous avons fait des efforts sur le rendu du costume et des immeubles, ce qui permet à la caméra d'être plus souvent plus proche du personnage que dans le premier film. Ce travail vous apporte plus de souplesse et de possibilités dans les mouvements de caméra et moins de restrictions dans les plans rapprochés. Si les possibilités de mise en scène sont accrues, le dynamisme de vos scènes d'action le sera également.

Comment avez-vous travaillé le réalisme des répliques virtuelles de Doc Ock ?

Nous avons fait un effort considérable à ce niveau. L'un des challenges était de faire une réplique exacte de la chair, y compris celle de **Spider-Man** sans son masque. Le procédé utilisé a été efficace. Nous avons photographié les comédiens en studio, avec une bonne lumière pour pouvoir récupérer les textures. Le costume de Dock Ock avait deux fonctions. Nous avions besoin d'un vêtement, d'une tunique pour nous aider à intégrer plus facilement les tentacules au corps du personnage. Les lunettes de soleil furent une chance parce qu'elles font partie du personnage. Octopus a toujours porté des lunettes dans le comic book. Mais nous n'avions pas d'obligations, les lunettes n'ont pas été systématiques pour nous éviter d'avoir à travailler sur les yeux du personnage virtuel. Nous l'avons d'ailleurs fait plusieurs fois au cours de la production.

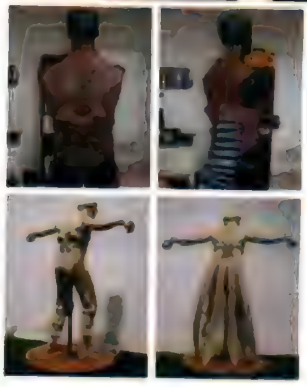




Parlez-nous des tentacules. Il paraît que leur design fut un cauchemar...
C'est Sam qui a déterminé les plans de travail pour chaque département. Alfred Molina a été naturellement très impliqué. Beaucoup de modifications ont été réalisées à partir de ses diagnostics. Le développement a été très long et s'est effectué avec Neil Spisak, James Acheson et moi-même sous la direction de Sam pendant les huit premiers mois de la production. Nous résolvions encore des problèmes de design dans le cadre des environnements digitaux alors même que le tournage avait commencé.

Et comment s'est déroulée votre collaboration avec Edge FX, chargé des effets de prosthétique ?
Le design a été réalisé selon un plan précis. En d'autres termes, nous avons évolué simultanément avec Edge FX. Il s'agissait plus simplement de respecter le design que nous avons conçu ensemble. La performance des marionnettistes a été au départ utilisée pour les gros plans et les interactions entre les tentacules et Alfred, comme par exemple lorsqu'il allume une cigarette ou quand il enlève ses lunettes. Ces parties de tentacules mesuraient un peu plus d'un mètre. Pour tout le reste, c'est-à-dire la plupart des plans, il s'agit de tentacules digitaux. Et nous avons découvert que nous devions également utiliser des versions numériques pour certains gros plans, comme lorsque Doc Ock dialogue avec les tentacules. Les marionnettistes avaient pour mission de créer des mouvements qui impliquaient une émotion ou une intention. Les animateurs travaillaient sur les mêmes objectifs dans ces plans où les tentacules influencent les émotions de Doc Ock. Sam voulait avoir le maximum d'options. Les marionnettistes avaient fait un super boulot, mais Sam a finalement tranché en faveur des versions numériques. Il s'est passé la même chose pour les gros plans où Octavius enfile le harnais. Très franchement, les deux techniques étaient souvent interchangeables, mais Sam a au final sélectionné les meilleures options pour chaque plan et gardé les versions digitales.

Comment jugez-vous l'évolution de Sam Raimi dans son rapport aux effets spéciaux, entre les deux films ?
Son évolution est comparable à celle de chacun sur ces films. Il a appris comme nous tous à déterminer comment les effets spéciaux doivent être utilisés au mieux dans le film qu'il souhaitait faire. Je dirais que son désir d'être fidèle au matériau originel est une composante critique de son attitude. Son approche sur le second film, plutôt que de chercher à avoir plus d'effets spéciaux ou plus d'action, même si c'était finalement le cas, était de s'assurer que les effets servaient au mieux les personnages. Et je pense qu'il a réussi. Chaque séquence a été pesée en fonction de sa contribution à l'histoire et aux parcours des personnages, et non en fonction de considérations purement spectaculaires. Nous avons travaillé avec beaucoup moins de sophistication que ce que nous pouvions fournir, simplement parce qu'il souhaitait privilégier l'intrigue et les personnages.



Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Concept refusé pour les tentacules d'Octopus.

Concept final pour une des deux paires de tentacules.

Préparation d'une séance de scanning 3D d'Octopus, avec les tentacules prosthétiques réalisées par Edge FX.

La version finale des tentacules animées en 3D par SPI.

Sculptures préparatoires de Edge FX pour les prothèses du harnais d'Octopus.

Sculpture matrice réalisée par Kent Jones d'après les designs finaux de Paul Catling. Elle servira de référence à tous les départements.

Avez-vous réutilisé le matériel créé pour le premier film afin de recréer virtuellement les quartiers de Manhattan ?
Tout à fait, nous avions la possibilité de réutiliser beaucoup des immeubles du premier film. Et nous avons aussi « capturé » de nouveaux immeubles en utilisant de nouvelles techniques. Cela relève d'un principe de répétition. Pour **Spider-Man 2**, la plupart des immeubles au premier plan ont été créés et les buildings utilisés dans le premier film furent positionnés un peu à distance ou en arrière-plan. Et je suis sûr que dans le prochain épisode, nous utiliserons ceux du deuxième de la même manière.

Vous refaites un plan saisissant à la fin de ce film. Comment le jugez-vous, comparé à celui du premier ?
Je n'ai pas regardé ma montre pour évaluer la durée de ce plan, mais je crois que l'envolée finale dans le premier film n'est pas plus courte que dans le deuxième. L'idée, pour la ville comme pour Spider-Man, était d'amener le tout à un nouveau degré de sophistication. L'un des objectifs de ce film était de donner encore plus le sens du vertige au spectateur. On savait qu'on aurait plus de scènes en altitude, entre des immeubles bien plus imposants. Pour assurer la mobilité de la caméra et ne pas trahir le format scope, car qui dit scope dit plus d'image à recréer, on a amélioré le niveau de détails de nos immeubles. Ils furent photographiés dans des résolutions plus importantes et ainsi, comme pour le personnage de Spider-Man, on pouvait s'approcher encore plus près des structures. Le principal résultat est que nous n'avions aucune contrainte sur l'endroit où nous pouvions placer la caméra et ses mouvements. Et en raison de ce besoin de vertige, nous devions regarder beaucoup plus souvent en bas, avoir le personnage avec le canyon de la rue en arrière-plan. Donc, d'une certaine façon, il n'y a pas de « magic bullet » sur ce film. C'est globalement le même travail que sur le premier avec juste plus de soin et de réalisme.

Propos recueillis par Thomas MAKSYMOWICZ

par Julien DUPUY

Le diable dans la boîte

Entretien avec Blair Clark, superviseur des effets spéciaux numériques pour le Tippett Studio sur Hellboy

Même accidentelle, la concurrence entre SPI et le Tippett Studio ne laisse pas d'étonner. En effet, alors que Dykstra et SPI déçoivent avec Spider-Man, le Tippett Studio et Del Toro innovent avec Blade II. Et tandis que Dykstra et SPI impressionnent avec Spider-Man 2, l'exploit de Del Toro et du Tippett Studio passe inaperçu dans Hellboy, tant il est parfaitement intégré au reste du métrage. Blair Clark nous explique comment ils sont parvenus à damer le pion à la concurrence, avec un budget quatre fois moins important.

Vous souvenez-vous de la première fois que Del Toro vous a parlé de* Hellboy *?
Bien entendu, c'était durant le tournage de **Blade II** à Prague. Et ce n'était pas juste une allusion, car lorsqu'il a constaté à quel point nous étions enthousiastes, il n'a pas arrêté de nous en parler. À tel point d'ailleurs, que ces discussions nous ont valu les remontrances des producteurs de **Blade II**. (rires)

Ci-dessus, de gauche à droite :
Le modèle 3D d'Abe Sapien utilisé pour animer le personnage.

Gros plan sur le Abe numérique du Tippett Studio.

La peiure telle qu'obtenue sur le tournage à Prague.

Le même plan agrémenté des effets numériques du Tippett Studio.

Vous considériez d'ailleurs* Blade II *comme un banc d'essai pour* Hellboy, *n'est-ce pas ?
Oui, **Blade II** était pour nous l'occasion d'expérimenter de nouvelles techniques. Ça s'est fait au détriment de la qualité de certains plans d'ailleurs. Il y a des effets spéciaux que nous jugeons honteux ici, au Tippett Studio. On savait notamment que nous allions trop loin avec la « L-Cam », ce système de duplication des décors en numérique qui permettait d'obtenir des mouvements de caméra physiquement impossibles. Mais de nous mettre ainsi en danger nous a permis d'obtenir des choses vraiment étonnantes dans **Hellboy**. Je pense notamment à la gestion des fluides. Nous avions écrit des programmes pour rendre la gueule des Reapers de **Blade II** dégoulinante de bave. Ce soft nous a permis de créer une eau numérique très convaincante pour la scène de combat entre Hellboy et les Sammaels dans la grotte souterraine. Car Ron Perlman, comme ses ennemis, est entièrement numérique dans cette scène, et pour que l'interraction avec l'eau soit crédible, nous avons dupliqué tout l'environnement en images de synthèse. Mais **Blade II** était aussi notre première collaboration avec Guillermo, et nous étions logiquement mieux préparés à travailler avec lui sur **Hellboy**.

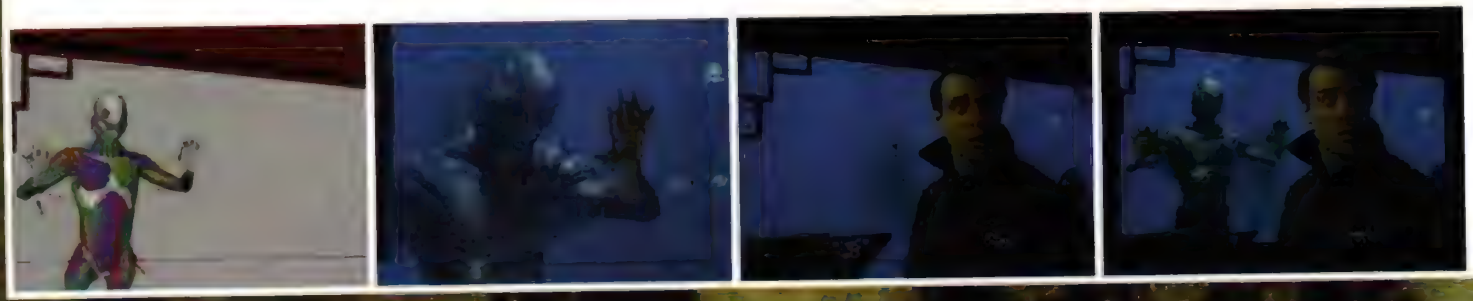
Ce qui ne doit pas être évident...
En fait, son enthousiasme est un vrai piège. Ce que je vais vous dire va peut-être vous étonner, mais il est si passionné et si attachant, qu'il faut prendre garde à ne pas trop faire entrer l'affect dans les relations professionnelles. On en viendrait vite à oublier que l'on a un plan de travail et un budget à respecter. Parfois, vous devez lui refuser certaines choses,

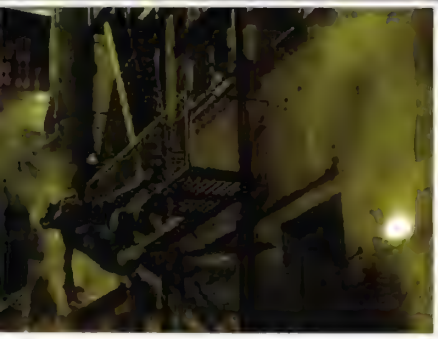
même si ça vous brise le cœur. Je pense que **Blade II** a pâti de notre trop grand attachement à lui.

Hellboy *était donc un projet plus facile pour vous.*
Oui, sur nombre de points. Déjà, nous n'avions plus à dupliquer de la peau humaine, mais des acteurs maquillés, comme Hellboy ou Abe Sapiens. Alors, certes, les maquilleurs avaient appliqué une peinture complexe, avec beaucoup de profondeur pour que les prothèses soient crédibles. Mais non seulement ça restait moins compliqué que l'épiderme humain, mais en plus nous pouvions leur demander quelles étaient les différentes teintes utilisées, nous n'avions plus à les « deviner », comme c'est le cas avec la peau humaine.

N'y a-t-il pas une sorte de compétition entre vous et les gens des maquillages ?
Oui, bien entendu. Mais de moins en moins, et en l'occurrence Mike Elizalde est un collaborateur plus que conciliant. Mais je comprends que certains nous en veuillent.

Justement : que s'est-il passé avec le bébé Hellboy ?
(rires gênés) Écoutez, je viens d'écouter le commentaire audio de Guillermo sur le DVD, et ce qu'il dit n'est pas vrai. La marionnette fonctionnait extrêmement bien. Le problème, c'était son look. Il ne ressemblait pas assez à un bébé, sa gueule notamment était beaucoup trop large. Et Guillermo, comme nous tous, a vraiment pris conscience de ce problème sur le plateau. Donc, nous avons décidé de remplacer tous les plans de la marionnette par une image de synthèse. C'était atroce, je sentais bien que les gars des maquillages m'en voulaient à mort... Ce qui nous a fait très peur aussi, c'est que sa taille et une partie de son





comportement le rapprochaient de Gollum. Et nous savions que nous n'allions pas pouvoir égaler l'exploit de Weta, nous n'en avions ni le temps ni l'argent.

Vous êtes-vous inspiré d'animaux pour l'animation de Sammael ?
Non, parce que ce monstre est trop étrange pour entretenir des rapports, mêmes lointains, avec des animaux. Guillermo nous avait juste demandé de lui appliquer quelques mouvements de Mighty Joe Young *(le gorille géant du film* **Monsieur Joe**, *réalisé par Ernest B. Schoedsack en 1949 - ndlr)*, l'un des credo du film étant de s'approcher au maximum de Ray Harryhausen. Pour le reste, nous avons analysé l'anatomie du monstre, pour déterminer quel serait son comportement.

Un de vos plans les plus impressionnants, et j'imagine les plus complexes, est celui dans lequel Hellboy est embarqué par une tentacule à travers un couloir. Or, c'est aussi un des premiers plans à avoir été monté dans les bandes-annonces.
C'est toujours un cauchemar, parce que le studio réclame très tôt certains des plans les plus compliqués pour embellir leur promo. Nous nous sommes engueulés avec eux concernant ce plan, et finalement nous avons convenu que nous le ferions de façon simplifiée pour la bande-annonce, et que nous allions réaliser le rendu définitif pour le film, moyennant finances bien entendu. Ce système imbécile, les a donc obligés à payer pour deux plans au lieu d'un.

Une autre société (1) a animé en numérique les paupières et les yeux sur le maquillage d'Abe Sapiens, tandis que vous vous chargiez de réaliser un double numérique du personnage. Comment êtes-vous parvenus à rendre vos effets homogènes ?
Ils nous ont envoyé leurs plans, et nous les avons chronométrés pour que les timings correspondent, tout simplement. Nous avons également « amélioré » le travail de maquillage, mais de façon inattendue. Sur certains plans, on devinait que Ron Perlman était doublé par un cascadeur. Même très discrète, cette différence de visage gênait Guillermo. Nous avons donc remplacé la tête du comédien par sa réplique en images de synthèse. Pourtant, les maquilleurs avaient fait un boulot fabuleux. En effet, ils maquillaient d'abord le cascadeur pour qu'il ressemble à Ron, et ensuite ils collaient les prothèses pour le transformer en Hellboy. Mais même avec de telles précautions, notre tête numérique était plus ressemblante. C'est vous dire à quel point nos images étaient photoréalistes. Nous nous sommes d'ailleurs rendu compte sur ce film qu'un double numérique était plus crédible si vous accentuiez certaines zones du visage du comédien, un peu comme une caricature très légère. Certes, ce n'est pas une démarche cartésienne, mais je vous assure qu'elle fonctionne...

Ci-dessus, de gauche à droite :
Quelques aperçus des Sammaels synthétiques du Tippett Studio. Dans le plan en bas à gauche, même l'eau est numérique.

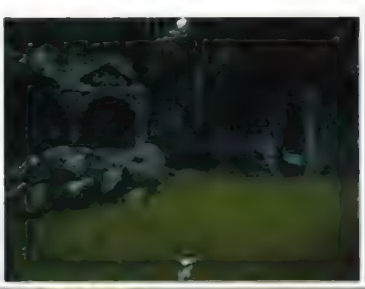
***Les scènes de nage d'Abe m'ont fait penser à* La Créature du lac noir.**
Cette référence me semble assez évidente. La nage de la créature dans le film de Jack Arnold était très particulière, et nous l'avons quasiment dupliquée pour Abe. Mais heureusement que nous possédions cette référence, car animer la nage d'Abe s'est avéré être un des grands défis de **Hellboy**. Nous avons d'ailleurs effectué un nombre incalculable de tests pour trouver nos marques. Et vous savez quoi ? C'est moins glorieux, mais nous nous sommes également inspirés de la série ***L'Homme de l'Atlantide***. (rires) Au final, à chaque fois qu'Abe est dans l'eau, le comédien est remplacé par nos images de synthèse. Il n'y a que quelques plans qui utilisent le « dry for wet » (2). Nous sommes très heureux de ces scènes, mais on ne voit pas assez Abe nager à mon avis.

Dans la séquelle peut-être ?
J'espère bien, oui.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY (Special Thanks to Jim BLOOM)

(1) Il s'agit de Eden FX, qui a également réalisé le poing d'Hellboy et sa couronne en images de synthèse lors du final, et qui a effectué des tests pour remplacer les jambes de Ron Perlman par des pattes d'animal, plus fidèles au design de la BD.
(2) Technique qui consiste à filmer un plateau enfumé et éclairé de telle sorte qu'il ressemble à un milieu aquatique.

Ci-dessous, de gauche à droite :
L'un des tours de force du Tippett Studio est le combat d'Hellboy et des Sammaels dans la grotte souterraine remplie d'eau. Dans ces plans, Hellboy, l'eau et les Sammaels sont des images de synthèse.



HELLBOY DIRECTOR'S CUT

ENCORE PLUS LONG, ENCORE PLUS FORT...

Il n'est pas évident de revenir sur le director's cut d'un film dont peu de spectateurs français auront vu la version initiale (si ce n'est le fan de base, qui se sera procuré le DVD zone 1 sorti en août), puisque le film de Guillermo Del Toro a été distribué chez nous (et au Japon) dans sa version intégrale, rallongée en l'occurrence de 10 minutes. (1) Belle opportunité pour le spectateur français, qui a pu découvrir **Hellboy** exactement tel que l'a souhaité son auteur/réalisateur, mais quid des rajouts et de leur importance? Évidemment, ceux qui avaient visionné la version américaine et qui s'attendaient à plus d'action ou plus de violence l'ont eu mauvaise. Effectivement, c'est mal connaître la cohérence d'un Del Toro et il fallait donc s'attendre à voir ce director's cut confirmer les choix narratifs d'un film avant tout axé sur ses personnages. Les dix minutes supplémentaires permettent donc d'approfondir les enjeux de l'histoire, et d'en renforcer les aspects poignants, inquiétants ou humoristiques. Ainsi, la séquence où le Professeur Broom est confronté au diagnostic fatal des médecins a été rajoutée, permettant ainsi de mieux comprendre l'inquiétude du vieil homme vis-à-vis de son fils adoptif ainsi que son attitude très stoïcienne face à la mort violente que lui infligera Raspoutine. Le caractère maléfique de ce dernier et sa relation avec Ilsa ont été également approfondis, au cours de plans modifiés ou de séquences rajoutées dans lesquels Raspoutine a perdu ses yeux, suite à son passage dans l'enfer cosmique. Le personnage, hiératique en diable, y gagne une petite touche de vulnérabilité fort bienvenue. La scène où des membres corrompus de l'armée russe lui livre la colonne de l'Apocalypse qui ouvrira les portes de l'Enfer renforce également l'aspect historique du bonhomme. Autre sous-intrigue ayant bénéficié d'un petit plus, celle du flirt entre Liz et l'agent Myers, notamment au cours d'une balade en voiture durant laquelle la jeune fille s'amuse à prendre en photo son soupirant. Cette scène, ainsi que celle des élastiques de Liz ou les quelques plans supplémentaires de la séquence du banc, résonneront clairement dans la caractérisation pathétique du personnage d'Hellboy et ne feront qu'accentuer l'aspect triomphal et flamboyant de son baiser final, véritable victoire sur sa monstruosité. Les autres rajouts minimes (comme le plan où le guide de Kroenen et Ilsa brise la glace de la caverne gelée, ou encore cette scène où Hellboy s'évade en défonçant le mur de sa chambre à coups de poing) viennent étoffer ponctuellement le rendu visuel de l'ensemble, pourtant déjà magnifique. Mais pour l'essentiel, ce director's cut ne fait qu'accentuer la proximité flagrante d'une œuvre totalement unique. On attendait pas autre chose de la part de Guillermo Del Toro.

Arnaud BORDAS

(1) La version américaine (celle que les journalistes français ont pu voir en projection de presse) totalisait 122 minutes de métrage, tandis que le director's cut atteint donc les 132 minutes.

INTERVIEW
RON PERLMAN
UN HOMME À PART

NOUS AVIONS RENCONTRÉ RON PERLMAN SUR LE TOURNAGE DE HELLBOY. REBELOTE UNE FOIS LE FILM TERMINÉ, POUR UNE CONVERSATION PLUTÔT INTIME AVEC UNE VRAIE GUEULE DE CINOCHE COMME ON EN FAIT PLUS.

Quels ont été vos rapports de travail avec Guillermo Del Toro cette fois, sachant qu'en incarnant Hellboy, vous incarnez d'une certaine manière le réalisateur, qui s'est souvent comparé directement au personnage ?

Sur le plateau, j'ai fait de cette comédie que nous montrons Hellboy vraiment. Maintenant on nous voit tous tels et que notre visage soit amplifié aux 10 années, il ne faudrait que j'aille ne sais plus où à l'école. N'ayant pas arrêté [illegible] à tenter de surjouer [illegible] vêtements devant la caméra et à me sentir [illegible] de rendre cette histoire. Sur le plateau, nous avons vraiment fonctionné, plus que ne le font un autre acteur avec un réalisateur. Quand je tournais une scène, je voyais les choses par [illegible] et je suis [illegible] de cette manière ou je devais incarner le héros en sachant aussi à ce niveau de confiance commune ce qu'est très rare dans ce métier, [illegible] parce que nos valeurs [illegible] nous ne nous [illegible]

ge au même moment. Cela ne m'est arrivé qu'une seule autre fois, sur **La Cité des enfants perdus**. Avec Jeunet et Caro, nous jouions mon personnage tous ensemble, mais ceci n'arrive presque jamais sinon. Le réalisateur fait son travail, je fais le mien et nous fonctionnons généralement de façon différente. Mais quand ça arrive, les enjeux sont plus importants car vous avez l'impression qu'on vous juge à égalité et que vous devez rendre justice à ceux que vous représentez. Leur humanité brûle à travers vous, et j'aime ça, parce que ça me permet de garder ma sincérité et de revenir à mes racines d'acteur.

Du coup, Hellboy a dû être facile à jouer, non ?

C'est le rôle le plus facile que j'ai eu à jouer, tout simplement parce que l'humanité du personnage est évidente, accessible, viscérale même. Il boit de la bière, il fume des gros cigares, il boufferait de la merde, c'est un type qui se considère comme normal, alors même qu'il est unique, et qui n'a peur de rien, sauf quand il se retrouve face à son amour. A ce moment-là, il perd toute confiance en lui et redevient cet ado de 14 ans coincé dans un corps d'adulte. Je comprends ce type d'humanité, parce que je la vois tous les jours. D'ailleurs, je n'ai pas préparé le rôle, j'ai dû lire le script deux fois. Je n'ai même pas vraiment appris mes dialogues. J'ai tout concentré sur le moment où il fallait jouer, de façon à ce que mon jeu soit le plus viscéral et le plus naturel possible.

C'est la seconde fois, après la série télé La Belle et la Bête, que vous incarnez un personnage auquel le public féminin s'avère sensible...

C'est peut-être dû à l'aspect romantico-gothique des deux œuvres. Il y a quelque chose de très romantique et de gothique dans le sentiment de désirer une personne que l'on ne peut pas approcher au point d'en souffrir terriblement, parce que cela vous donne l'impression d'être un reclus. Il vous semble impossible de réagir comme les autres le font normalement, surtout lorsqu'il s'agit de faire face à des émotions aussi fortes. Les femmes semblent répondre favorablement à ce type de personnages, surtout quand leur beauté intérieure prend le pas sur leur physique.

Est-ce que le fait que vous vous sentiez proche de ce type de personnages provient de votre expérience personnelle ou professionnelle ?

Je suis moi-même une sorte de reclus dans le monde du cinéma. Une poignée de réalisateurs comme Guillermo, Jean-Jacques Annaud ou Jean-Pierre Jeunet me font de véritables cadeaux à chaque fois qu'ils me proposent un rôle, mais sinon, je n'ai pas follement eu une carrière au sens hollywoodien du terme. A ce jour, je n'ai pas reçu plus de propositions après la sortie de **Hellboy**. Je ne pense pas que ça va changer, car je semble coincé dans un schéma particulier sur lequel je vivote en attendant, de temps à autre, de pouvoir incarner des personnages dotés d'humanité. Mais je suis reconnaissant, dans le cas des deux œuvres dont je suis le plus fier, **Hellboy** et ***La Belle et la Bête*** d'avoir trouvé une résonance profonde dans les souffrances de mes personnages, d'avoir pu transcender leur apparence physique et leur souffrance pour en faire de véritables héros mythiques. Comme tout le monde, j'ai moi-même vécu des moments difficiles à cause de ma différence et je les ai ressentis de façon très profonde. Puis, j'ai compris que c'est ce qui faisait ma spécificité, et toutes les souffrances que j'ai pu endurer durant mon adolescence ont fait de moi l'homme que je suis aujourd'hui. Quand la chenille se transforme finalement en papillon, c'est le plus bel accomplissement qui soit.

Propos recueillis par Damien GRANGER et Stéphane MOISSAXIS
Traduction : Stéphane MOISSAXIS

LOVE OBJECT
LA REVANCHE D'UNE BLONDE

Il y a du **May** et du **Monique** dans **Love Object**. Du **Monique** pour la poupée qu'achète par correspondance un cœur solitaire. Du **May** pour ses casseroles de névroses et la spirale de folie dans laquelle le personnage principal s'enfonce au fur et à mesure que le récit progresse. Entre la psycho-comédie franchouillarde animée par Albert Dupontel et le thriller psychanalytique de Lucky McKee, **Love Object** part d'une situation toute simple. Un peu celle d'un **Willard** d'ailleurs. Beau gosse mal dans sa peau, maladivement timide, consciencieux dans son travail de bureau, Kenneth découvre sur Internet la femme idéale, une certaine Nikki tirée en autant d'exemplaires qu'il existe de commandes. Nikki est une poupée à destination des grandes personnes, un modèle en dur et silicone à assembler soi-même. Ce que fait Kenneth, impatient de partager l'intimité d'une créature pas contrariante, pas causante. Sauf dans son cas particulier car, peu à peu, Nikki semble prendre possession de lui, lui parler, lui dicter ses actes. Et lorsque Kenneth s'intéresse de près à Lisa, une jolie blonde qui vient d'arriver dans son entreprise, Nikki se fâche. À moins que ce ne soit Kenneth qui perde les pédales…

Scénariste entre autres du **Projet Blair Witch 2**, producteur sur des séries TV telles que ***Les Contes de la crypte***, ***Profiler***, ***Dark Skies*** et ***Sleepwalkers***, Robert Parigi ne présente a priori pas le profil adéquat pour l'écriture et la réalisation d'un projet aussi underground et déjanté que **Love Object**. Un détail dans son cursus indique cependant que l'artiste n'est pas un coincé du bulbe: le projet **Holy Wood** qu'il développe avec Marilyn Manson depuis des années. Forcément anticonformiste, à l'instar de **Love Object** qui, malgré les précédents de **May** et de **Monique**, ne manque pas de sel. Surtout dans sa dernière demi-heure, tentative fort réussie de détourner le bondage classique pour le rapprocher des sévices infligés à Marilyn Burns dans **Massacre à la tronçonneuse**. D'autant plus glauque que sexe et fétichisme se mêlent à l'horreur, que Robert Parigi pousse à son paroxysme un climat poisseux, incommodant, pratiquement irrespirable, diffusant un érotisme teinté de nécrophilie et décuplé par l'intrigue en huis clos. Pas très sain tout ça, mais terriblement efficace quand il s'agit d'exprimer par les images les tourments les plus incurables de l'âme et de la chair. Chair comme **Chair pour Frankenstein** dont l'apprenti sorcier érotomane, Udo Kier, justement créateur d'une poupée de chair et de sang, joue dans **Love Object** le rôle du voisin à l'oreille fine et à la libido exacerbée. Une présence qui raisonne comme un aveu de filiation directe de la part de Robert Parigi, indéniablement un cinéaste à suivre. Le scénario de son futur **Chrome Gothic** a été acquis par Joel Silver, le nabab des **Matrix**. On espère que Parigi saura préserver lors de son passage dans la cour des grands les inestimables qualités de **Love Object**.

Marc TOULLEC

USA. 2003. RÉAL. ET SCÉN.: ROBERT PARIGI. DIR. PHOT.: SIDNEY SIDELL. MUS.: NICHOLAS PIKE. PROD.: LAWRENCE LEVY ET KATHLEEN HAASE POUR BASE 12 PRODUCTIONS, CATAPULT FILMS, CONTENTFILM ET LO LO FILM INC. INT.: DESMOND HARRINGTON, MELISSA SAGEMILLER, RIP TORN, JOHN CASSINI, UDO KIER, BRAD HENKE, ELLEN GREENE... DUR.: 1H24. DIST.: BAC FILMS. SORTIE LE 8 SEPTEMBRE 2004.

INTERVIEW ROBERT PARIGI - SCÉNARISTE ET RÉALISATEUR
LE VOYEUR

APRÈS S'ÊTRE FAIT LA MAIN SUR PAS MAL DE SÉRIES TV, ROBERT PARIGI PASSE DIRECTEMENT RÉALISATEUR DE LONG-MÉTRAGE AVEC UN FILM DONT IL EST AUSSI SCÉNARISTE. UNE ŒUVRE QUI PREND COMME SUJET LES FANTASMES D'UN JEUNE CADRE DYNAMIQUE POUR UNE POUPÉE GONFLABLE QUI SEMBLE DEVENIR VIVANTE. TERREUR, HORREUR, SEXE, TELS SONT LES COMPOSANTS DE CE FILM PEU COMMUN, DIFFÉRENT MAIS PLUTÔT RÉUSSI.

Comment avez-vous eu l'idée de* Love Object *? Une histoire entre un homme et une poupée, c'est un thème souvent abordé dans le cinéma fantastique...
Ma principale inspiration vient d'Internet, où l'on peut acheter ce genre de poupée gonflable. Je connaissais quelqu'un qui connaissait ces sites, il me les a montrés et j'ai trouvé ça tellement bizarre que je me suis posé des questions. Qui achète ce genre de « fantasmes » ? Et en cherchant des réponses, j'ai développé un personnage, puis ses motivations, ses fantaisies, ses psychoses, l'influence que cela avait sur sa vie privée, sur son comportement avec les femmes, etc. Mais à la base, il y a une fascination pour ces drôles de poupées.

Qu'est-ce qui vous a le plus motivé : cette étrange histoire d'amour ou le quotidien morne, gris et basique de cet homme qui bascule soudain dans la folie ?
Je dirais un peu des deux. Parce que la love story est ce qui vous donne de l'espoir dans le film. Peut-être que l'amour vaincra tout, vous voyez... Alors que c'est la mort qui gagne. C'est une sorte de conflit entre Eros et Thanatos, c'est ce qui m'a fasciné aussi. Quand Eros gagne, on est en présence d'une comédie, d'une divine comédie. Et quand Thanatos gagne, c'est une tragédie. Et c'est ce qui ressort le plus de mon film : c'est une histoire d'amour tragique où un homme préfère la compagnie d'une chose inanimée, c'est une sorte de fatalité de la nature. Ça reprend les grandes lignes de **La Fiancée de Frankenstein**, avec quelques petites différences sur la fin. Pour moi, **Love Object** est une sorte de voyage dans une dimension horrifique. Mon scénario montre la fragilité de la nature humaine, qui flirte souvent avec la folie.

La photo de* Love Object *est très terne, blafarde, un peu comme si le quotidien de Kenneth déteignait sur la luminosité de son environnement. Comment avez-vous travaillé cet aspect-là ?
D'abord, je dois dire que j'ai eu de la chance de trouver le financement de mon film, dont le budget était pourtant très peu élevé. À partir de là, tous mes choix ont tenu compte de cet aspect financier. Et pour la photo, il fallait que je trouve quelqu'un qui comprenne mes limites budgétaires, notamment au niveau des décors. Et en fin de compte, je me suis aperçu que cela servait le propos de mon film. Si Kenneth devient cinglé, peut-être était-ce déjà en lui ou peut-être est-ce aussi à cause de cet environnement déshumanisé qu'il côtoie chaque jour et qui a fini par détruire le peu d'humanité qu'il avait en lui. Sa part de bonheur meurt peu à peu pour devenir une zone morte, qui le fait devenir fou.

En parlant de Kenneth, cela fut-il difficile pour Desmond Harrington de jouer face à une poupée gonflable et d'arriver à faire croire à son obsession ?
Pas vraiment, dans la mesure où Desmond est un acteur si talentueux que je n'ai eu aucun doute quant à son choix. Vous savez, on a eu un planning de tournage très, très serré qui n'a pas laissé de temps pour des répétitions. Desmond était pourtant en phase avec son rôle. Quand il parlait avec Nikki, que je disais *« Coupez ! »*, tout le monde se taisait pendant quelques secondes. Et ça, c'est très révélateur. Si tout le monde rit à une séquence où un homme converse avec une poupée gonflable, et bien, vous savez que vous avez foiré quelque chose ! Mais quand tout le monde est concentré, voire absorbé dans la scène au point d'être silencieux, c'est un vrai signe de respect et en même temps, on sait qu'on a réussi l'impossible, à savoir rendre vraie une scène a priori idiote entre un homme et une poupée gonflable.

Les personnages entourant Kenneth sont tous un peu excentriques, voire pas nets : un concierge voyeur, un voisin flic assez débile, des collègues de bureau très obsédés, un patron maniaque. C'est une manière de prolonger le sentiment de malaise dû à l'environnement de Kenneth ?
Lisa est tout à fait normale. Mais je pense qu'autrement, c'est parce qu'il y a ce côté humoristique un peu tordu. Ce n'est pas de la comédie en tant que telle, ce serait plutôt une représentation de l'absurdité. Je pense que la comédie, c'est observer de l'extérieur ce qu'on trouve déplacé, ridicule. L'absurdité, c'est observer tout ça de l'intérieur. C'est pour cela que chacun à sa manière est assez cinglé dans mon film. Mon but, c'est de montrer quel genre de démence sommeille en chacun de nous. Regardez Udo Kier, le concierge : il n'est pas dangereux, il ne fait qu'observer, collectionner, il est un peu excentrique, c'est une démence bénigne pour moi. Alors que le flic est vraiment un taré en puissance...

En plus de la folie, il y a aussi le voyeurisme dans* Love Object. *Je pense qu'on est tous, là aussi, voyeurs à des degrés divers. Or, devant votre film, beaucoup de personnes semblent dérangées, un peu comme si elles refusaient de reconnaître qu'on est tous un peu « déviants » et que parfois, cela peut frôler le malsain, voire la démence...
Si Kenneth acceptait ses travers, ses obsessions sexuelles dues à sa personnalité, plutôt que de les ignorer, il serait beaucoup moins dangereux. Mais c'est intéressant parce que ça rejoint ce que disait Aristote, c'est donc là depuis l'aube des temps : pour d'étranges raisons, on prend notre plus grand plaisir à regarder des simulations, au pire des tragédies. Et je pense que cela joue beaucoup sur notre mental quand on voit des drames et des films d'horreur. Certaines images révèlent des sensations étranges et enfouies, quelque chose de puissant dans la psychologie humaine.

Pourquoi avoir accentué les fantasmes de Kenneth avec, en plus de la poupée, des gadgets, des tenues en cuir, des chaînes... ?
Je pense qu'il y a une progression mécanique. Rappelez-vous qu'au début, il achète pas mal de choses, non pas pour son plaisir mais pour rendre encore plus vivante sa poupée, il peut même danser avec elle. À l'origine, c'est très innocent. Et peu à peu, tout cela devient des instruments de torture. Il y a une sorte de fatalité dans la progression de ses fantasmes. Même Nikki, au début, est innocente puisqu'elle « aide » Kenneth à être un peu plus humain. Mais il devient trop dépendant d'elle, trop obsédé par elle. La limite était trop mince.

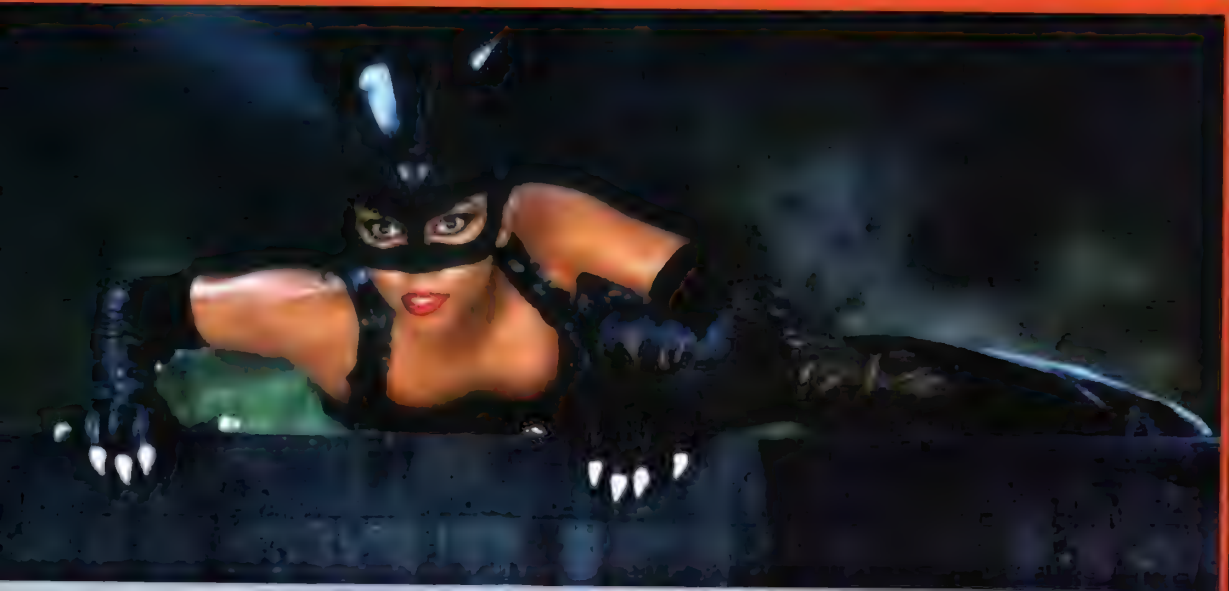
Comment avez-vous choisi Nikki, votre poupée gonflable, qui est attirante et inquiétante à la fois ?
Oh, nous avons été sur les sites vendant ces articles, et nous avons opté pour un modèle. Mais nous l'avons retravaillé pour qu'elle ressemble plus à Melissa, nous lui avons donné des yeux différents, beaux mais en même temps morts, nous l'avons coiffée différemment. Nous lui avons donné une personnalité qu'elle n'avait pas. Mais il était certain que ce ne serait pas une actrice qui jouerait une poupée. Je voulais depuis le début une vraie poupée, c'était évident. Je voulais ce sentiment objectif d'un homme entretenant une relation intime et sexuelle avec une poupée. Plus il rentre dans son fantasme, plus les yeux de Nikki nous confirment que c'est de la folie, et plus effrayante devient l'histoire. Et seule une poupée pouvait vous convaincre de ça : une actrice aurait empêché votre esprit de voir cette relation non pas comme un fantasme mais bel et bien comme une plongée dans l'esprit dérangé d'un homme.

Propos recueillis et traduits par Stéphane THIELLEMENT

CATWOMAN BONNET D'ÂNE

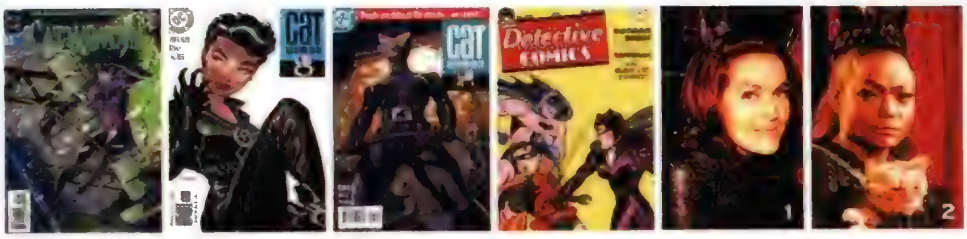
Michelle Pfeiffer, Tim Burton et Daniel Waters: c'est sous cette association de rêve, déjà effective sur **Batman le défi**, que le public était censé découvrir **Catwoman** sur grand écran au milieu des années 90. La Warner en décidera autrement face au script hautement offensif de Waters (du féminisme à base de coups de pieds dans les burnes des beaufs!) décrivant une Catwoman nettant la branlée à une bande de vigilantes [illegible] et [illegible] toutes les femmes sacrifiées de la ville à cause de maniaques, les plus vieilles, et les plus obscures comprises! Finalement, Rousseau fera un Angela Lansbury en costume sans avoir rien raté pour un compost de cinéma et le projet sera confié à [illegible] pour [illegible] pendant [illegible] d'Abbés Pataud [illegible] des années plus tard [illegible] de Halle Berry et de notre Pitof national. Vive la France, tiens!

Ce nouveau projet abandonne logiquement Selina Kyle pour se concentrer sur Patience Phillips, une jeune [illegible] qui suivit les traces de son patron, George Hedare (Lambert Wilson), propriétaire [illegible] de cosmétiques dont l'image est représentée par sa femme Laurel (Sharon Stone, les spots plein la gueule pour paraître quinze ans de moins). Au mauvais moment et au mauvais endroit, Patience apprend que la nouvelle ligne de produit de beauté de Hedare présente des effets secondaires désastreux, mais que la société ne compte pas pour autant retirer le produit du marché. Assassinée, elle est ressuscitée par une bande de chats numériques qui lui confèrent des sens félins. Logiquement, vous vous dites qu'elle a le pouvoir de rester assise à ronfler sur son canapé en attendant qu'on lui serve sa pâtée, et pourtant non... Désormais sure d'elle-même, elle s'affirme en tant que biatch et s'attaque à cette menace que représentent les crèmes hydratantes. Comic book quoi! Le choix de Pitof pour un gros blockbuster peut paraître saugrenu mais reste pourtant synonyme de qualité « arty » aux États-Unis. Pour preuve, on se permettra une citation du producteur Edward McDonnell, issue du dossier de presse: « **Vidocq** *nous a convaincus que Pitof saurait faire de* **Catwoman** *un film profondément novateur. Son style, aussi élaboré soit-il, n'est jamais envahissant, et il se sert magistralement de la caméra. Je pense que le public savourera son approche.* ». L'aspect profondément novateur de **Catwoman**, c'est donc Halle Berry qui renifle de l'herbe à chat, feule sur les chiens dans la rue, bout du lait et bouffe ses sushis en accéléré. Pour un peu, on espérait presque la voir faire pipi dans une litière (Besson l'aurait fait, lui!) mais malheureusement, si **Catwoman** regorge parfois de grands moments de vulgarité, il ne contentera pas vrai-



LES NEUF VIES DE CATWOMAN

LA « COLLECTION » D'ENNEMIS DE BATMAN EST HAUTE EN COULEUR ET PAS SEULEMENT PARCE QU'ILS VIENNENT DE LA BANDE DESSINÉE. LE JOKER, LE PINGOUIN... IL Y A DE QUOI REMPLIR SIMULTANÉMENT UNE PRISON ET UN ASILE D'ALIÉNÉS. ET AU MILIEU DE TOUTE CETTE LISTE DÉJÀ PAS COMMUNE, IL Y EN A UNE QUI SORT ENCORE DU LOT : CATWOMAN.



Au printemps 1940, Batman n'est déjà plus un débutant. Le succès du magazine dans lequel il paraît, Detective Comics, n'est plus suffisant et son éditeur DC Comics comprend qu'il lui faut alors créer une seconde série pour faire face à la demande. Les auteurs, au moment de publier *Batman #1*, se demandent comment marquer le coup. Ils rétorquent en inventant de nouveaux personnages pour ce numéro, dont le plus fameux, le Joker. Le rapport avec Catwoman ? Le même numéro décrit l'affrontement de Batman et d'une simple cambrioleuse surnommée The Cat (qui ne se promène même pas en costume chatoyant). En temps normal, Batman en arriverait à bout en quelques cases. Mais entre le héros et la criminelle s'instaure d'emblée une sorte de jeu de la séduction. En fait Batman et The Cat ne seraient pas loin de tomber dans les bras l'un de l'autre. À l'époque, cette nuance dans les rapports n'est pas mince. Dans le monde de l'homme chauve-souris, on ne fait pas dans la demi-mesure. Quand un personnage est mauvais, il est méchant jusqu'à l'os. Si les auteurs de Batman ne condamnent pas ses adversaires à la chaise électrique, c'est sans doute pour mieux pouvoir les réutiliser à foison dans les épisodes suivants. Mais en tout cas, en 1940, on en est là : pour Batman, un méchant est au-delà de toute rédemption.

Est-ce cette relation trouble qui fait que The Cat intrigue ? Quelques mois plus tard, DC n'hésite pas à ramener ce personnage en le mettant un peu plus au goût du jour. De simple Cat, la criminelle Selina Kyle est promue Catwoman, avec un masque de chat et un costume en cuir violet. Auparavant, Batman avait bien eu quelques fiancées de passage mais rien de très établi. Un peu comme si Tintin était passé de la Castafiore à une dominatrice de club SM. À ce relookage vient vite s'ajouter une histoire poignante. The Cat/Catwoman ne voulait pas vraiment plonger dans le crime. Elle ne l'a fait qu'après avoir été maltraitée par un ex-mari violent. C'est presque à contrecœur qu'elle se retrouve dans cette situation. Il suffirait d'un rien pour l'en sortir et pendant des années, ses relations avec le héros de Gotham City vont relever d'un « je t'aime moi non plus » qui alterne des scènes presque sentimentales avec des épisodes plus « classiques » où la criminelle essaie de tuer Batman et Robin sans se poser plus de questions.

Gros virage pour la femme-chat : le feuilleton TV kitsch ***Batman*** dans les années 60. C'est l'actrice Julie Newmar (photo 1) qui incarne le personnage à l'écran. Dans un premier temps, quand on lui propose le rôle, elle refuse, considérant le personnage comme farfelu et indigne d'elle. Quand son frère apprend qu'elle vient de refuser un rôle dans ***Batman***, il la traite d'inconsciente. Sous cette pression familiale, Julie Newmar rappelle le studio et accepte. Elle deviendra LA Catwoman définitive pour toute une génération de fans. Dans les derniers épisodes du feuilleton, on donnera cependant son rôle à d'autres actrices. La chanteuse noire Eartha Kitt (photo 2) est d'accord pour passer dans ***Batman*** ? Les producteurs la « castent » alors en Catwoman pour l'occasion, même si ça ne colle pas vraiment. À la même époque, pour en revenir à la bande dessinée, l'éditeur fait passer également sa Catwoman par tout un tas de « liftings ». Ainsi on tente de donner à Catwoman des masques rouges ou un costume vert (un chat vert ?). Après avoir joué avec le feu pendant des années, les auteurs se rendent compte qu'il ne reste qu'une direction possible pour le personnage : sauter le pas et rejoindre le camp de Batman. C'est le cas vers la fin des 70's. Au point que le « Dynamic Duo » que Batman forme avec Robin est même rebaptisé « Terrific Trio » pour officialiser l'acceptation du rachat de Catwoman.

Un chat qui s'est rangé des affaires, c'est tout de même moins excitant et en quelques années on la renvoie à sa mauvaise vie : le Joker, qui a remarqué que Batman et Catwoman fricotaient ensemble, kidnappe la jeune femme, et lui lave le cerveau pour qu'elle redevienne maléfique, au grand désespoir de « Bat ». De son côté, Frank Miller, qui réinvente un peu l'univers de Batman dans ces années-là, révèle que Catwoman tient son attirail et une partie de son folklore cuir... d'un passé de prostituée ! Personnage à facettes, ex-femme battue devenue femme amoureuse puis à nouveau femme sulfureuse, Catwoman a depuis toujours symbolisé une certaine image de la féminité, un fantasme que les hommes exploitent ou tout au moins essaient d'exploiter. On retrouve ce trait de caractère dans la version qu'en avait donnée Tim Burton à l'écran pour son deuxième **Batman** et, très vaguement, dans le **Catwoman** commis par Pitof (et franchement pas très fidèle à l'originelle). De son côté, la « vraie » Catwoman, celle de la BD, a depuis plusieurs années déjà sa propre série dessinée. Bien qu'à nouveau amie avec Batman, elle veille elle-même sur les ressortissants d'un quartier de Gotham dont elle est devenue le caïd, pour éviter que d'autres s'y installent. Une anti-héroïne qui a donc bien des degrés de lecture, mais qui reste beaucoup plus troublante sur le papier que sur les écrans de cinéma de cette rentrée 2004.

Xavier FOURNIER

THE COAST GUARD
LES SENTIERS DE LA HONTE

Kim Ki-Duk (**L'Île**, **Printemps, été, automne, hiver... et printemps**) s'attaque à son tour à l'un des sujets majeurs du nouveau cinéma coréen: la partition nord-sud. Comme on peut cependant l'attendre de la part de ce réalisateur vraiment atypique, son approche est à des années lumières de ce que Kang Je-Gyu nous avait servi avec son **Shiri** ou Park Chan-Wook et son **JSA**. Pas de fable grandiloquente (même si on adore les deux films mentionnés), Kim regarde par le petit bout de la lorgnette pour dresser un portrait mi-affligé, mi-ironique sur cette frontière fratricide qui sépare la Corée du Nord de la Corée du Sud. Le réalisateur s'intéresse donc à un appelé (Jang Dong-Gun, vu dans **2009 Lost Memories**, dans ce qui est peut-être son meilleur rôle) qui ne rêve que d'une chose: pouvoir abattre un espion nord-coréen. Ces collègues ont beau prendre leur boulot à la légère et le mettrent en boîte, lui n'en démord pas. Un soir, alors qu'il est de garde, il voit sur la plage une ombre bouger. Il agrippe immédiatement son fusil-mitrailleur, vide un chargeur sur le bonhomme et le termine par une grenade alors qu'il remue encore. Quelques instants plus tard, avec d'autres soldats, il se rend sur la plage pour constater qu'il a en fait abattu un garçon du coin qui était en train de faire des mamours à sa bien aimée. Celle-ci, complètement traumatisée, perd la raison. L'appelé, quant à lui, est félicité par ses supérieurs pour son travail et se voit même offrir une permission. Incapable de faire face à son acte, il sombre cependant petit à petit dans la folie. Bientôt il prend les armes contre son unité...

Kim est un ancien marine, il connaît donc très bien le monde militaire et la mentalité qui règne dans l'univers kaki. C'est d'ailleurs en partie sur cette expérience qu'il base son film, via des événements qu'il a vécus ou qui se sont déroulés autour de lui. Après tout, les histoires de civils abattus par des militaires sont loin d'être inexistantes en Corée du Sud, de même que les bidasses accros de la gâchette.

Le parcours du soldat perdu de Kim résume à lui tout seul toute l'aberration de la séparation entre le Nord et le Sud (et sonne aussi comme une critique épicée de l'armée). Alors qu'il est censé protéger les civils de Corée du Sud, le héros abat l'un de ses concitoyens et, de surcroît, est remercié pour son geste (toute « surréaliste » que soit cette situation, elle n'en est pas moins basée sur des faits authentiques). Facile à partir de là pour le jeune homme de perdre les pieds, de refuser une réalité qu'il ne comprend plus et à laquelle il ne peut plus faire face. C'est l'occasion pour Kim de briser, comme à son habitude, la frontière qui existe entre le monde concret et l'imaginaire. Les militaires, désemparés par l'intrusion d'un élément extérieur, finissent par tous devenir paranoïaques et ne réussissent plus à percevoir où se trouve (et qui est) réellement l'ennemi.

À nouveau, le travail cinématographique est sublime – les scènes d'entraînement et de punitions sont particulièrement fortes (et sentent le vécu); on retiendra surtout le combat de boxe dans un ring constitué de fil de fers barbelés et situé dans la mer – et Kim continue à nous étonner et nous surprendre par les tournures inattendues que prennent chacune de ses nouvelles œuvres. Ceux qui ne connaissaient que la douceur de **Printemps, été...** risquent d'être surpris par le côté rentre-dedans de **The Coast Guard**, et les amateurs du réalisateur ne pourront que s'incliner une nouvelle fois devant son talent. Les mois qui viennent seront d'ailleurs l'occasion pour tous de visionner l'étendue de la Kim's touch, vu que deux autres de ses films s'apprêtent à sortir, **Adress Unknown** et **Samaria**. 2004, l'année Kim Ki-Duk!

Julien SÉVÉON

HAE ANSEON. CORÉE DU SUD. 2002. RÉAL. ET SCÉN.: KIM KI-DUK. DIR. PHOT.: BAK DONG-HYUN. MUS.: JANG YOUNG-GYU. PROD.: LEE SEUNG-JAE POUR KOREA PICTURES. INT.: JANG DONG-GUN, KIM JEONG-HAK, PARK JEE-AH, YOO HAE-JIN, JEONG JIN... DUR.: 1H31. DIST.: PRETTY PICTURES. SORTIE LE 1ER SEPTEMBRE 2004.

LE ROI ARTHUR
L'HISTOIRE BUISSONNIÈRE

En voulant conférer une approche réaliste à la légende des Chevaliers de la Table Ronde, Jerry Bruckheimer et son homme de main Antoine Fuqua semblaient vouloir livrer une œuvre puissante et désenchantée, à la croisée d'un **Braveheart** et d'un **Le Choc des titans**. Malheureusement, hormis quelques séquences inspirées (la très belle bataille sur la glace, Arthur enfant sortant une grande épée plantée sur la tombe de sa mère), **Le Roi Arthur** se montre tellement plus conventionnel et sage qu'**Excalibur** dont l'approche est pourtant restée dans le merveilleux et la fantaisie! Le triangle amoureux entre Arthur, Guenièvre et Lancelot est aussi à peine esquissé, et encore de manière très timorée (la censure américaine est-elle plus frileuse que la française?). Même le combat opposant Arthur à Mordred, son fils illégitime, manque prématurément de crédibilité et ne ressemble pas vraiment à la grande bataille historique à laquelle nous avons droit dans [illegible]

[illegible]

KING ARTHUR. USA (ROYAUME-UNI). ROYAUME-UNI. 2004. RÉAL.: ANTOINE FUQUA. SCÉN.: DAVID FRANZONI. DIR. PHOT.: SLAWOMIR IDZIAK. MUS.: HANS ZIMMER. PROD.: JERRY BRUCKHEIMER POUR TOUCHSTONE PICTURES ET JERRY BRUCKHEIMER FILMS. INT.: CLIVE OWEN, KEIRA KNIGHTLEY, JOHN CLEESE, RAY WINSTONE, STEPHEN DILLANE, STELLAN SKARSGÅRD, HUW STEPHENS, JOEL FRY, ORLANDO BLOOM, MÁTÉ HAJ. [illegible]

LE VILLAGE
LE PROJET BLAIREAU

Avertissement: ne pas lire avant d'avoir vu le film. Les ratés d'un grand cinéaste constituent souvent de frustrantes curiosités et c'est certainement le cas ici avec M. Night Shyamalan et son nouveau film **Le Village**. Au détour de quelques envolées gracieuses (une scène de meurtre notamment), on retrouve bel et bien le cinéaste de **Signes** et **Incassable**, ce qui s'avère d'autant plus rageant lorsque l'on voit le reste du métrage s'enfoncer littéralement dans la médiocrité. De prime abord, les prémices du **Village** laissaient pourtant supposer que le film pouvait atteindre sans problèmes les cimes des précédents travaux de Shyamalan. Mais le cinéaste pèche soit par excès, soit par manque de confiance, en rejetant la quasi-totalité de ce qui constituait ici son cinéma, sorti d'un élément primordial: le twist final. Universellement reconnu pour retourner la tronche de ses spectateurs dans la dernière bobine de ses films, Shyamalan tente ici un va-tout extrêmement risqué puisque pour la première fois, ledit twist n'entérine absolument pas son propos ni ses effets mais, au contraire, contredit totalement le peu de mise en place qui a précédé...

Sur le papier, le spectateur était donc en droit d'attendre un sacré film de pétoche. À l'écran, la première sonnette d'alarme est pourtant tirée à l'apparition de l'élément constitutif de la peur, les créatures des bois qui ont rompu la trêve avec leurs voisins villageois et qui ressemblent à s'y méprendre à Casimir en pleine séance d'acupuncture! La décrédibilisation guette alors, jusqu'à devenir effective au moment où Shyamalan, bien sûr de lui, retente un coup de flippette avec ses gloumoutes foireuses tout juste cinq minutes après nous avoir

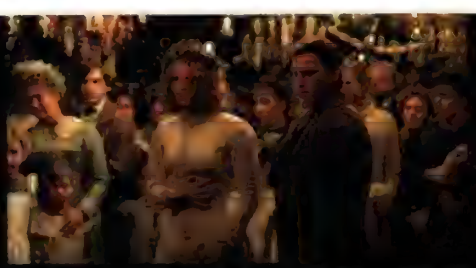
LA MORT DANS LA PEAU

MAIS POURQUOI EST-IL AUSSI MÉCHANT ?

Située deux ans après **La Mémoire dans la peau** (forcément, avec un titre pareil, on est bien emmerdé pour les séquelles…), **La Mort dans la peau** est une adaptation très libre du second bouquin que Robert Ludlum consacra à son anti-héros Jason Bourne. Le film débute en Inde, où ce dernier ne coule pas des jours très heureux avec sa donzelle allemande, sa mémoire défaillante lui jouant de sales tours. Hélas pour lui, les démons de son passé refont surface et un tueur méthodique (excellent Karl Urban) le retrouve, prêt à lui loger deux balles en pleine poire. Le père Bourne ayant juré de déstructurer sauvagement quiconque viendrait lui briser les roubignoles, le voilà embarqué, de Moscou à Berlin, dans une vendetta hargneuse, à la recherche de ses mystérieux agresseurs… Mais cette suite, non seulement respectueuse du premier opus mais surtout bien plus téméraire, ne se contente pas d'un simple récit de vengeance. Sous l'impulsion de son nouveau réalisateur, Paul Greengrass (qui remplace un Doug Liman occupé par le tournage de **Mr and Mrs Smith** avec Brad Pitt), **La Mort dans la peau** explore avec bien plus d'efficacité la quête d'identité de son personnage principal, qui réalise bien vite, et pour notre plus grand plaisir, qu'il fut une sacrée ordure, un tueur implacable digne du Sean Connery de la belle époque, la nonchalance et le martini en moins… Thriller carré et sans fioritures, qui brosse avec froideur et mélancolie le portrait d'un homme esseulé qui perd tous ses repères, **La Mort dans la peau** se pose, davantage que **La Mémoire dans la peau** (dont la seconde partie, plus « romantique », s'avérait laborieuse) comme le digne héritier des récits d'espionnage très « guerre froide » de Ludlum. Mieux ! Tout en se coulant dans le moule du premier opus, auquel il emprunte le même type de diégèse (univers glacial et monochrome d'Europe de l'Est, enjeux circonscrits au monde de l'espionnage), Paul Greengrass, ancien reporter et réal de l'intense **Bloody Sunday**, réussit à rendre son cadre encore plus cru et réaliste, sans jamais oublier qu'il tourne un blockbuster. Du coup, certaines scènes d'action, comme la poursuite en voiture finale, frisent le jamais vu, Greengrass filmant des carambolages à grande échelle comme du docu pris sur le vif ! Il faut voir la caméra cadrer les acteurs à l'intérieur des véhicules alors qu'ils se font percuter de toutes parts, pour le croire ! On objectera un scénario parfois confus, quand bien même la trame est tristement prévisible (regardez le casting et vous trouverez de suite le traître), et des rixes à mains nues lamentables parce que sur-découpées en gros plans, mais dans l'ensemble, Paul Greengrass nous livre une série B d'excellente facture qui, en de rares instants, réussit même à se transcender…

Yannick DAHAN

THE BOURNE SUPREMACY. USA. 2004. RÉAL.: PAUL GREENGRASS. SCÉN.: TONY GILROY D'APRÈS LE ROMAN DE ROBERT LUDLUM. DIR. PHOT.: OLIVER WOOD. MUS.: JOHN POWELL. PROD.: FRANK MARSHALL, PATRICK CROWLEY, PAUL SANDBERG ET DOUG LIMAN POUR KENNEDY/MARSHALL COMPANY, LUDLUM ENTERTAINMENT, HYPNOTIC ET UNIVERSAL PICTURES. INT.: MATT DAMON, BRIAN COX, JOAN ALLEN, KARL URBAN, JULIA STILES, FRANKA POTENTE, GABRIEL MANN… DUR.: 1H49. DIST.: UIP. SORTIE LE 8 SEPTEMBRE 2004.



appris que ce sont en fait des pékins en costume (et même pas en costume de singes, bordel !). À ce stade de l'intrigue, l'amateur de fantastique comprend éventuellement qu'il s'est bien fait pigeonner puisque le film n'appartient donc pas au genre, mais ne désespère toujours pas de vibrer pour l'accomplissement amoureux de Bryce Dallas Howard (la fille de Richie Cunningham, et ouais, il a tiré sa nouille le rouquin !) jusqu'à ce que l'aberrante révélation de dernière bobine anéantisse tous ses espoirs en même temps que **Le Village** se révèle une réflexion à deux balles sur la place du mythe du croquemitaine comme déclencheur de la culture de la peur dans notre société actuelle. Il s'agit aussi d'un film qui, en filigrane, démystifie totalement les artifices de cinéma qui constituent les films d'horreur, à défaut de les utiliser. Quand Shyamalan crache dans la soupe, le genre n'en ressort pas grandi, contrairement à ce qu'il peut en penser…

Stéphane MOÏSSAKIS

THE VILLAGE. USA. 2003. RÉAL. ET SCÉN.: M. NIGHT SHYAMALAN. DIR. PHOT.: ROGER DEAKINS. MUS.: JAMES NEWTON HOWARD. PROD.: SAM MERCER, SCOTT RUDIN ET M. NIGHT SHYAMALAN POUR BLINDING EDGE PICTURES, SCOTT RUDIN PRODUCTIONS ET TOUCHSTONE PICTURES. INT.: WILLIAM HURT, BRYCE DALLAS HOWARD, JOAQUIM PHOENIX, SIGOURNEY WEAVER, ADRIAN BRODY, BRENDAN GLEESON, CELIA WATSON… DUR.: 1 H 47. DIST.: GBVI. SORTI LE 25 AOÛT 2004.

I, ROBOT

WILLIE ET LES ROBOTS

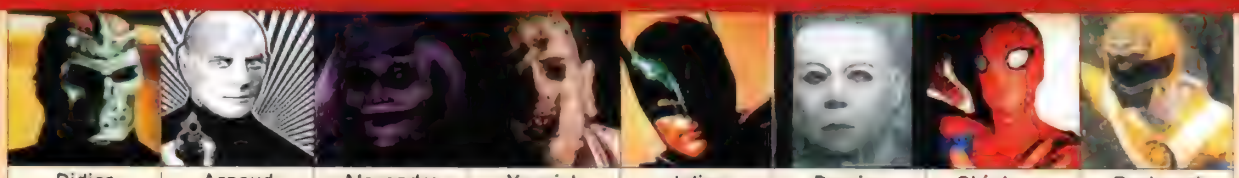
Les différentes associations contraires d'**I, Robot** [illegible] Will Smith, qui montre son cul [illegible] Fox, un portail qui Alex Proyas tentera de survivre et de [illegible] Pas si simple pourtant, puisque le Graal apparu [illegible] dans un nuit [illegible] dest-il beaucoup à la nuit et à la nuit [illegible] A ce titre, les dix premières minutes d'**I, Robot** font [illegible] Big Wilde et l'immédiate [illegible] **Bad Boys** [illegible] Bref, on [illegible] Fox (plus d'action, de [illegible] Smith [illegible] Proyas [illegible] Spider-Man, de **Seigneur des anneaux** et autres **Hellboy**, il semble que Proyas [illegible] mouvement geek avec **Dark City**) et la Fox [illegible] pas pris conscience de la récente « ouverture d'esprit » des studios amorcée par les recettes fructueuses de tous ces titres. Et [illegible] passé des choses depuis 1998…

Stéphane MOISSAKIS

[illegible] GOLDSMAN D'APRÈS LA NOUVELLE [illegible] SIMON DUGGAN MUS. MARCO BELTRAMI [illegible] TOPHER DOW, WYCK GODFREY ET LAURENCE MARK [illegible] CENTURY FOX, DAVIS ENTERTAINMENT ET [illegible] PRODUCTIONS. INT.: WILL SMITH [illegible] TUDYK, JAMES CROMWELL, BRUCE GREENWOOD [illegible] DIST.: UFD SORTIE LE [illegible]

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
ATOMIK CIRCUS, LE RETOUR DE JAMES BATAILLE		2 Foncièrement sympa mais beaucoup trop en deçà de ce qu'on en attendait.	2 Jean-Pierre et Jason Flemyng sont dans la place, et ils assurent grave. De là à sauver le film...		5 Foncez dans le tas les Poiraud, on est avec vous !	4 Ça manque quelque peu de bestioles et de gore, mais qu'est-ce qu'on s'amuse !	3 Mal branlé et parfois irritant, mais souvent traversé d'une déconne naturelle forçant la sympathie.	4 Un film de genre français qui a des couilles.
CABIN FEVER	3 Un vrai fan rend hommage à Evil Dead. Pas le talent de Raimi mais l'enthousiasme est là.	0 C'est nul et en plus, ça la ramène...Un authentique film-à-claques pour bobos en mal de sensations.	5 C'est pas le film d'horreur de l'année mais à coup sûr celui de l'été. Plus j'y repense, plus j'aime ce trip bien déjeu...			2 Complètement raté, et trop prétentieux pour être sympathique.	2 Eli Roth se réfère à des bouses des années 80. Faut donc pas s'étonner de la tronche de son film.	4 Tous les ingrédients de la grosse bouffonnerie : seins, sang et zombies.
CATWOMAN		0 Laid, vulgaire, ridicule et rongeti-tte au possible. Blatch attitude !	0 Oh putain, ça fouette grave ici ! Faut changer la caisse du chat les mecs...				0 Même Garfield fait plus comics que ce truc !	
LES CHRONIQUES DE RIDDICK	2 Pitch Black avait été une grosse surprise. Riddick est donc une énorme déception.	5 Malgré ses faiblesses, ce Spartacus dans l'espace reste un bon gros morceau de SF très ambitieux.	4 Riddick is still Riddick. Et la fin, c'est carrément Conan dans l'espace. Twohy sait toujours nous titiller là où l'on aime.	4 Un pur space opera, aussi fun que dégénéré, plombé par des scènes d'action illisibles.	5 Pour la 1ère fois de sa carrière, Twohy montre ses limites. Son champ d'action reste immense et passionnant.	6 Un authentique chef-d'œuvre, épique et magistral.	4 David Twohy joue à la grenouille qui se voyait plus grosse que le bœuf. Bon film de SF quand même...	
COLLATERAL		6 Derrière cette excellente série B se cache le projet couillu et terminal d'un artiste immense.		6 Plus qu'un très grand polar : une œuvre poignante sur l'indifférence et l'inaction. Envoûtant !	3 Michael Mann cachetonne. Jamie Foxx est une erreur de casting. Sinon, ça va.	4 Très sympa, mais l'utilisation de la HD limite grave la mise en scène. Dommage, pour du Michael Mann !	4 Quand on compte parmi les meilleurs, on ne se contente pas de faire juste « bien ».	
HELLBOY DIRECTOR'S CUT		6 10 minutes de plus avec un ami, ça ne se refuse pas...	6 Le gros génie nous ressert un peu de rab. Pas franchement essentiel mais le résultat est toujours aussi magnifique !		6 Le chef-d'œuvre absolu se cache entre les deux versions. Ça ne m'a pas empêché de pleurer encore un coup	4 Un film qui ressemble plus volontiers à une excellente suite.	6 Encore plus de détails, encore plus de plaisir !	5 Ah, ben voilà, d'un coup c'est mieux !
INFERNAL AFFAIRS	5 Un polar de HK à l'ancienne. On aime toujours			6 Un chef-d'œuvre absolu qui, aux côtés de Collateral et Man on Fire, nous prouve que cette rentrée est bénie par les dieux du polar !	4 Un polar hongkongais qui possede des qualités habituellement absentes des polars hongkongais.	6 Un polar hongkongais qui n'a rien à envier aux meilleurs Tsui Hark ou John Woo. Ça faisait longtemps !	4 Bon petit polar, mais Scorsese devrait faire mieux sans problème avec son remake...	5 Du HK comme au bon vieux temps, snif !
I ROBOT	4 Deux films en un, un pur film de SF hardcore passionnant et un blockbuster plus classique. Drôle de mélange...		3 Proyas troque son futal en cuir contre une paire de Converse. Pas sûr que l'on gagne au change.	4 Un actioner de SF old school vraiment fun, même si Proyas n'a pas eu les coudées franches.	3 Un « Will Smith's movie » avec quelques beaux morceaux de réalisateur dedans.		4 Un vrai blockbuster dont les menus défauts sautent aux yeux, mais dont les nombreuses qualités se savourent.	3 Le film débarque en salles avec pile dix ans de retard.
LOVE OBJECT				3 Après Willard et May, un nouveau regard déjanté sur les affres de la frustration, desservi par une mise en scène démonstrative.			2 Déjà fait, déjà vu et déjà oublié...	
OLD BOY	6 Fascinant, pervers, méchant. Pas loin de la perfection. Une bombe.			5 Un chemin de croix superbement filmé mais atroce et éprouvant, à qui il manque une certaine résonance qui justifierait son sadisme.	6 Un chef-d'œuvre terrassant, la confirmation d'un très grand réalisateur.	6 Une descente aux Enfers superbement maitrisée d'un bout à l'autre. Époustouflant !	5 Tour à tour ludique et dérangeant, du vrai cinoche d'exploitation qui en a.	6 Thriller vraiment méchant, mais alors vraiment, vraiment...
SPIDER-MAN 2	6 Ultime, impeccable, parfait. Si vous avez d'autres superlatifs, allez-y. Le meilleur film de Sam Raimi.	6 Une épopée intrimiste d'une crédibilité effarante qui s'adresse au héros sommeillant en chacun de nous. MA-GIS-TRAL !	6 D'Evil Dead à ce chef-d'œuvre aussi émouvant que déjanté, parcours exemplaire pour un cinéaste hors du commun.	6 Un chef-d'œuvre homérique dont la touchante candeur n'a d'égale que l'universalité et la profondeur de ses thèmes. Raimi est un dieu !	5 Des prises de risque hallucinantes qui sont payantes sur 99 % de cet incroyable film.	10 'Nuff said !	6 Sam Raimi transcende littéralement nos attentes. Cet homme est vraiment un génie, bordel !	6 Sam Raimi rules, même si le film est moins définitif que le premier.
STEAMBOY		6 Racé, exigeant, trépidant et sans équivalent dans l'animation actuelle. Encore plus fort qu'Akira !		4 Très beau, très froid, très long. Une heure de boulons qu'on dévisse et de jets de fumée, ça me fait le même effet qu'un Lexomil. Désolé...	5 Derrière ses airs de blockbuster apocalyptique, un film concept incroyablement culotté.		6 Un idéal de cinéma d'aventures qui perdure dans un générique final à pleurer de beauté !	6 Otomo surpasse Pixar sur leur terrain. Coup de pied dans les testicules en prime !
LE VILLAGE	3 Magnifiquement filmé mais bête comme mon pied gauche.	1 Grosse fatigue pour Shyamalan et grosse remise en question à prévoir pour son prochain film. Wait and see...	1 Witness 2, un film de M. Night Shame-on-you. Presque insultant de la part d'un tel auteur.	3 Une très belle première heure gâchée par un double twist artificiel et contraint.	1 Non seulement c'est mauvais, mais en plus ça sent le rafistolage de dernière minute.	1 Sans conviction, Shyamalan s'en remet à la facilité et nous prend pour des gogols. Alors nous, pas contents !	2 Malgré deux/trois scènes, une vaste fumisterie qui prend son spectateur potentiel de haut...	4 La formule est toujours la même, mais c'est tellement bien foutu...

« Qu'est-ce que tu veux que je te dise minette ? T'es fringuée n'importe comment, tu sens la sardine et en plus t'es même pas abonnée à Mad Movies ! T'es nulle ! Fous-moi le camp ! »

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

Date d'expiration : Mois/Année

Date/Signature obligatoire

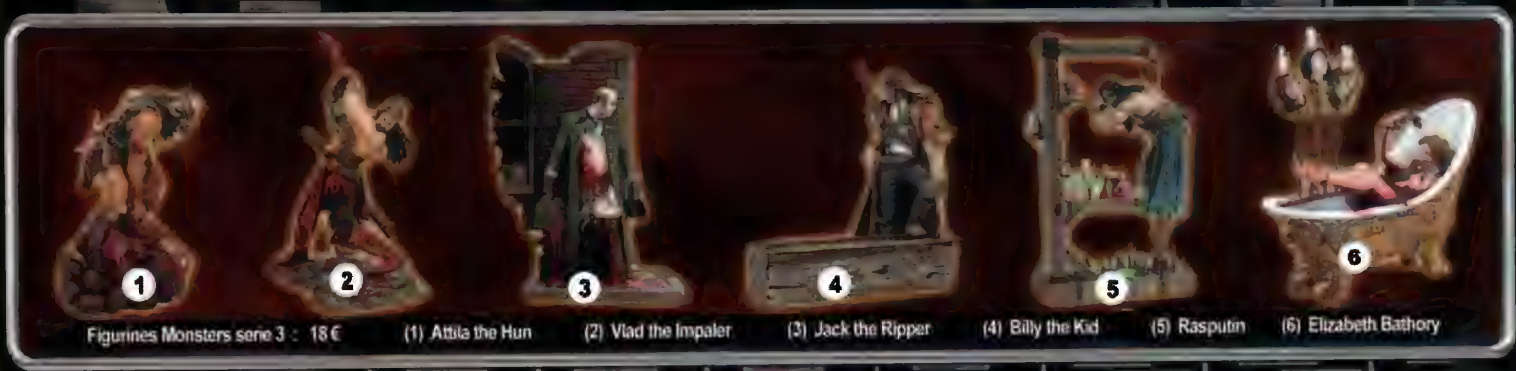
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

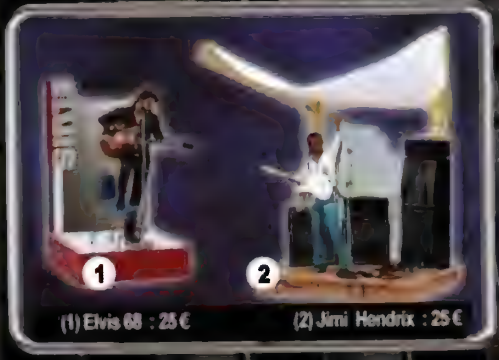
❑ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

TOYSTAR



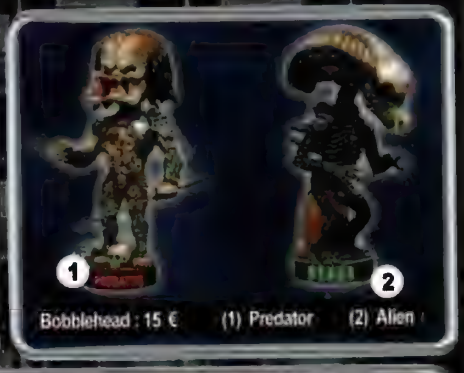
Figurines Monsters serie 3 : 18 € (1) Attila the Hun (2) Vlad the Impaler (3) Jack the Ripper (4) Billy the Kid (5) Rasputin (6) Elizabeth Bathory

Figurines LOTR (1) Fell Beast : 49 € (2) Coronation Gift Pack : 49 € (3) The Fellowship of the Ring Deluxe Gift Pack : 89 €



(1) Elvis 68 : 25 € (2) Jimi Hendrix : 25 €

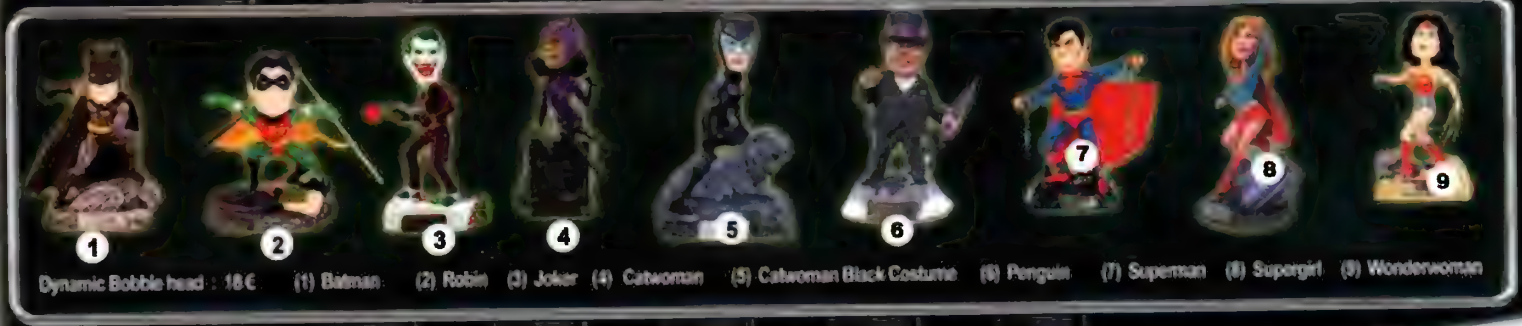
Figurines Buffy 30 cm : 49 € (1) Angel (2) Buffy (3) Spike



Bobblehead : 15 € (1) Predator (2) Alien

Figurines Gremlins : 15 € (1) Brain (2) Gizmo (3) Poker player (4) Stripe

Peluche Gizmo : 30 € (1) Gizmo (2) Santa Gizmo



Dynamic Bobble head : 18 € (1) Batman (2) Robin (3) Joker (4) Catwoman (5) Catwoman Black Costume (6) Penguin (7) Superman (8) Supergirl (9) Wonderwoman

Toutes les personnages © de leurs propriétaires respectifs. Tous droits réservés

TOYSTAR

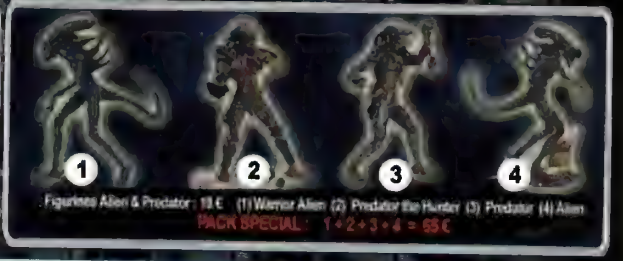
Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

Comics VO / VF
ArtBooks - TPB - etc...
1 U.S Dollar = 1.10 €uros

Spiderman 2 Action Figures = 15 € (1) Spin & Kick Spiderman (2) Aerial flipping Spiderman PACK DE 4 FIGURINES = 49 €
(3) Rapid Punch Spiderman (4) Web Trap Spiderman
Spiderman 2 Action Figures Bi-pack (5) Spiderman & Doc Ock twin pack – 22 € (6) Spiderman & decor Doc Ock pack -22€
(7) Spiderman & Mary jane 12'' - 49 € (8) Spiderman & Doc ock roto 12'' -29 € (9) Spiderman deluxe 50 cm - 49 €
PACK SPECIAL N°8 + N°9
Spiderman et Doc Ock roto + deluxe 69 cm = 69 €

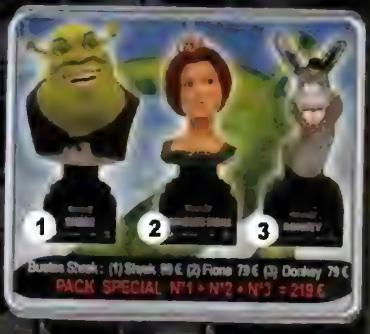
Figurines Marvel Legends serie 6 -16 € (1) Cable (2) Deadpool (3) Punisher 2 (4) Juggernaut (5) Wolverine 2
PACK SPECIAL Figurines 1-2-3-4-5 | Cable + Deadpool + Punisher 2 + Wolverine 2 + Juggernaut = 69 €
(6) PROMO : Pack Urban Legends - 39 €

Figurines Spawn Reborn 2 : 18 € (1) Cyber Spawn (2) Raven Knight (3) She-Spawn 2 (4) Mandarin Spawn (5) Interdark Spawn (6) Manga She-Spawn
PACK SPECIAL : 1+2+3+4+5+6 = 95 €



Figurines Alien & Predator : 18 € (1) Warrior Alien (2) Predator the Hunter (3) Predator (4) Alien
PACK SPECIAL : 1+2+3+4 = 65 €

Figurines LOTR : (1) King Aragorn 12 € (2) Haradrim Archer 15 € (3) Legolas in armor 12 € (4) Pippin in armor 12 € (5) Bilbo 111th Anniversary 15 € (7) King Elendil 12 € (8) Gil Galad 15 €
(9) Merry in Armor 12 € (10) Faramir in Armor 12 € (11) King of the Dead 12 € (12) Morgul Lord 12 € (13) Coronation Gimli 15 € (14) Ringwraith sword slashing action 12 €
(15) Super poseable Gollum 15 € (16) Shelob 12 € PACK 1+2+3+4 = 49 € PACK 5+6+7+8 = 45 € PACK 9+10+11+12 = 45 € PACK 13+14+15+16 = 46 €



Busten Shrek : (1) Shrek 69 € (2) Fiona 79 € (3) Donkey 79 €
PACK SPECIAL N°1 + N°2 + N°3 = 219 €

Le plus grand magasin de produits dérivés de France

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 Paris

Ouvert du lundi au samedi de 10h à 19h - M° Buzenval / RER Nation

www.toystar.fr

Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7 Plus de 2000 références

01 43 72 06 66

Pour recevoir notre catalogue gratuit, appelez-nous !

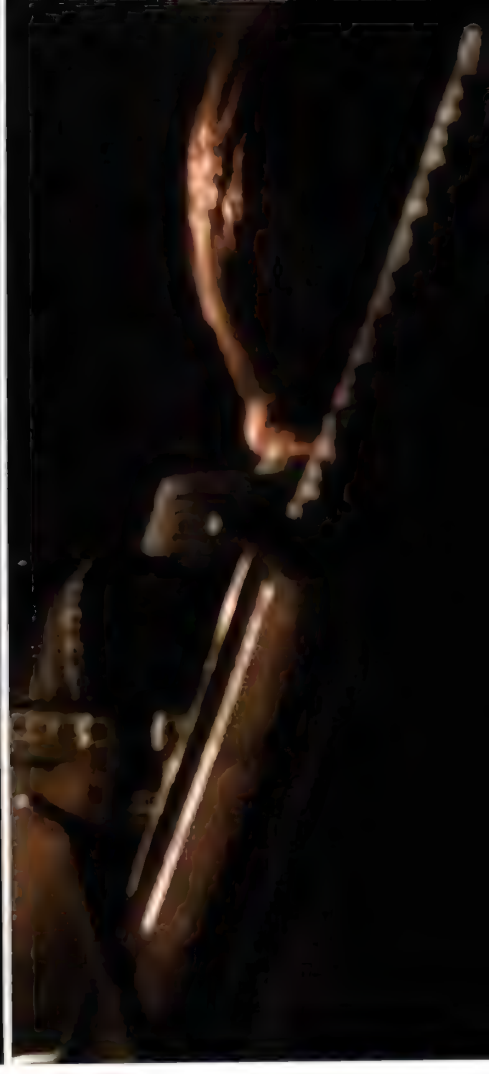
BATMAN BEGINS
DE CHRISTOPHER NOLAN

L'OMBRE ET LA PROIE

Pendant que la Marvel enchaîne les cartons, son principal rival DC Comics connaît une période de stagnation que le four de Catwoman ne risque pas d'enrayer. Pourtant, dans l'ombre, DC prépare son grand retour en relançant la franchise Batman pour la remettre dans les mains compétentes de Christopher Nolan, cinéaste émérite de Memento et Insomnia. 135 millions de dollars de budget, David Goyer au scénario, Christian Bale dans le cuir du super-héros et une nouvelle approche résolument naturaliste : Tout concorde pour faire revenir la chauve-souris sur le devant de la scène et nous offrir un été 2005 placé sous le signe de la batmania.

Des tétons, un copinage suspect avec Robin, des méchants de plus en plus débiles à défaut d'être de plus en plus psychopathes, une ambiance Lambada omniprésente, une imagerie façon Chippendales et des gros plans sur les fesses de notre héros : il n'en fallait pas plus à Joel Schumacher pour faire rentrer Batman dans sa période « folle ordure » et signer, en deux films, la mort de la franchise lucrative lancée par Tim Burton.

Depuis, le cinéaste porte, et ce, injustement sur les épaules, même s'il en est pour le seul à blâmer. Le studio Warner et le groupe DC Comics (giron dans lequel Batman a été créé par Bob Kane en 1939) ont également favorisé cette approche, tout en tirant à fond sur les ficelles de la batmania au point de les casser. C'est donc en 1997 que le règne de la chauve-souris est stoppé net, laissant la place à la Marvel qui va se reconstruire sa[illegible]



Ci-contre :
Christian Bale dans le rôle du milliardaire Bruce Wayne. Plus sérieux qu'Adam West, plus jeune que Michael Keaton, plus crédible que Val Kilmer et plus torturé que George Clooney... Le Batman parfait ?

Ci-dessous, de gauche à droite :
Batman s'apprête à secouer l'Épouvantail.

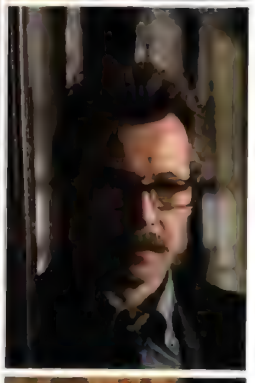
La Batmobile, encore moins discrète que les précédentes !

« Ce que je souhaite raconter, c'est le genèse de Batman, comment décisions qui vont l'amener à revêtir la cape et combattre le crime. »

ment en tirant partie de l'incroyable bestiaire de super-héros qui peuple son giron. Passation de pouvoir ? Non bien sûr, puisque depuis, la Warner et DC Comics ont tenté par tous les moyens de faire revenir leurs franchises sur le devant de la scène. Un nouveau **Superman** attend son envol depuis des années et **Catwoman** vient tout juste de ne pas retomber sur ses pattes. Bref, c'est la cata, mais pendant toutes ces années, les deux studios affiliés à Time Warner ont tenté de reprendre le concept de Batman et de lui redonner du poil de la bête. Darren Aronofsky travaille sur une adaptation du *Batman : Year One* de Frank Miller et David Mazzucchelli (paru en France sous le titre *Vengeance oblige*), Joel Schumacher serait bien tenté par un **Batman 5** (rires), Wolfgang Petersen opte pour un **Batman vs. Superman** avant d'aller titiller d'autres mythes plus anciens et l'on prête même à Clint Eastwood le rôle-titre et la réalisation du projet **Dark Knight Returns**, toujours d'après Frank Miller, dépeignant un Bruce Wayne vieilli et en proie au doute. Un pur fantasme qui restera malheureusement en l'état.

NOUVELLE FRANCHISE

Mais les événements prennent enfin une tournure concrète début 2003 lorsque le scénariste David Goyer signe avec Warner pour livrer le scénario d'un nouveau projet, cette fois-ci confié à Christopher Nolan (**Memento**, **Insomnia**). Fer de lance de la renaissance cinématographique de la Marvel avec la saga **Blade**, David Goyer doit donc passer chez DC le temps du projet : *« À l'origine, Avi Arad voulait que je fasse* **Nick Fury** *chez Dreamworks quand on m'a proposé le projet* **Batman**. *Je l'ai appelé pour lui expliquer que depuis que je suis tout petit, je disais à ma mère que je voulais aller à Hollywood pour faire une adaptation de Batman et que par conséquent, je ne pouvais pas refuser la proposition de Warner. Contre toute attente, Avi m'a donné sa bénédiction. »* explique Goyer. Une fois ce problème réglé, le scénariste se lance dans une période de travail intensive pendant laquelle il cumule la pré-production de **Blade : Trinity** et l'écriture du script de **Batman Begins** (autres titres envisagés : **Batman - The**



le milliardaire Bruce Wayne prend une série de

(Christopher Nolan)

Frightening et **Batman – Intimidation Game**). Premières règles établies par Nolan et Goyer : recommencer la franchise à zéro et oublier totalement les quatre précédents films. La façon la plus logique de procéder est donc de raconter les origines du personnage, chose qui n'avait jamais été faite auparavant comme l'explique d'ailleurs très bien Goyer : *« Nous avons mis en place une histoire qui se déroule bien avant les événements des quatre précédents films et c'est une histoire qui n'a jamais été, pour la majeure partie, racontée, si ce n'est dans le comics* Batman : Year One. *Nous évoluons donc en territoire presque inconnu tant le reste des comics et des films sont elliptiques à ce sujet. J'étais donc curieux, lors de notre première réunion avec les gens de DC Comics, de voir comment ils allaient réagir à la manière dont nous avons rempli les trous. Mais ceux-ci ont été plus qu'enthousiastes. notamment parce que ça collait à tout ce que représente Batman. Le plus excitant lorsqu'on travaille sur un film racontant les origines d'un personnage aussi emblématique et aussi galvaudé, c'est la notion de réinvention. Nous n'avions pas à nous référer aux précédents films, ni à la série TV et nous pouvions donc vraiment revoir le concept à sa source. ».* Christopher Nolan renchérit dans cette direction : *« Ce que je souhaite raconter, c'est la genèse de Batman, comment le millionnaire Bruce Wayne prend une série de décisions qui vont l'amener à revêtir la cape et combattre le crime. Il n'y aura pas de vilains grotesques et Bruce Wayne, plus jeune, plus vulnérable et plus humain, aura autant d'importance que son alter ego masqué. Je suis très excité à l'idée de dévoiler un aspect de ce grand personnage qui n'a pas encore été montré jusqu'ici… Peu de super héros possèdent le même sens de la responsabilité et du destin que Batman. Ses actions sont dictées par la rage et la tristesse engendrées par la perte de ses parents à un très jeune âge. ».* Si Nolan ne semble pas prendre en considération le fait que beaucoup de supers-héros fonctionnent sur le même principe et que le succès d'un **Spider-Man** ou d'un **X-Men** relatant également les origines de leurs héros a beaucoup pesé dans la balance du studio concernant l'orientation de son projet, il semblerait que son approche psychologique reste relativement classique dans le cadre même d'une nouvelle adaptation de *Batman*.

NOUVEAUX MÉCHANTS

Pourtant, l'intrigue prend par certains côtés une tournure assez inattendue. Le trauma de Bruce Wayne, qui voit ses parents se faire assassiner devant ses yeux, prend donc une importance considérable ici, poussant le jeune homme à partir dans une longue quête initiatique qui le mènera jusqu'en Asie notamment, où il rencontrera le dangereux Ra's Al-Ghul. Ce dernier, leader d'une secte ninja, le prendra sous son aile et lui apprendra à canaliser sa haine pour se transformer en redoutable machine à tuer. De retour à Gotham City vers l'âge de 30 ans, il découvre une ville rongée par le crime et apprend que les principaux actionnaires de Wayne Enterprises tentent de lui retirer le contrôle de la société familiale dont il a hérité. En découvrant sous son manoir une gigantesque cave et le prototype d'une armure de combat, il décide de créer son alter ego Batman afin de combattre les crimes perpétrés par le Mafieux Falcone et le Dr. Jonathan Crane, également connu sous le pseudonyme de L'Épouvantail. Aidé dans sa quête de justice par le jeune policier Jim Gordon, Batman devra également faire face à un troisième ennemi d'autant plus redoutable que celui-ci connaît très bien Bruce Wayne…
Certains changements sont donc de rigueur, notamment dans la nationalité et la fonction de Ra's Al-Ghul. D'Arabe dans le comics (son nom signifie d'ailleurs « la tête du démon »), il devient ici Japonais, probablement pour éviter les procès d'intention en cette période de guerre, et surtout ne s'affiche pas comme la Némésis directe de Batman, mais plutôt comme le mentor qui va le faire basculer du côté obscur. Son interprète, Ken Watanabe, tout juste auréolé de sa nomination à l'Oscar du meilleur second rôle pour sa prestation dans **Le Dernier samouraï**, le définit ainsi : *« Dans* **Batman Begins**, *je joue un méchant qui*

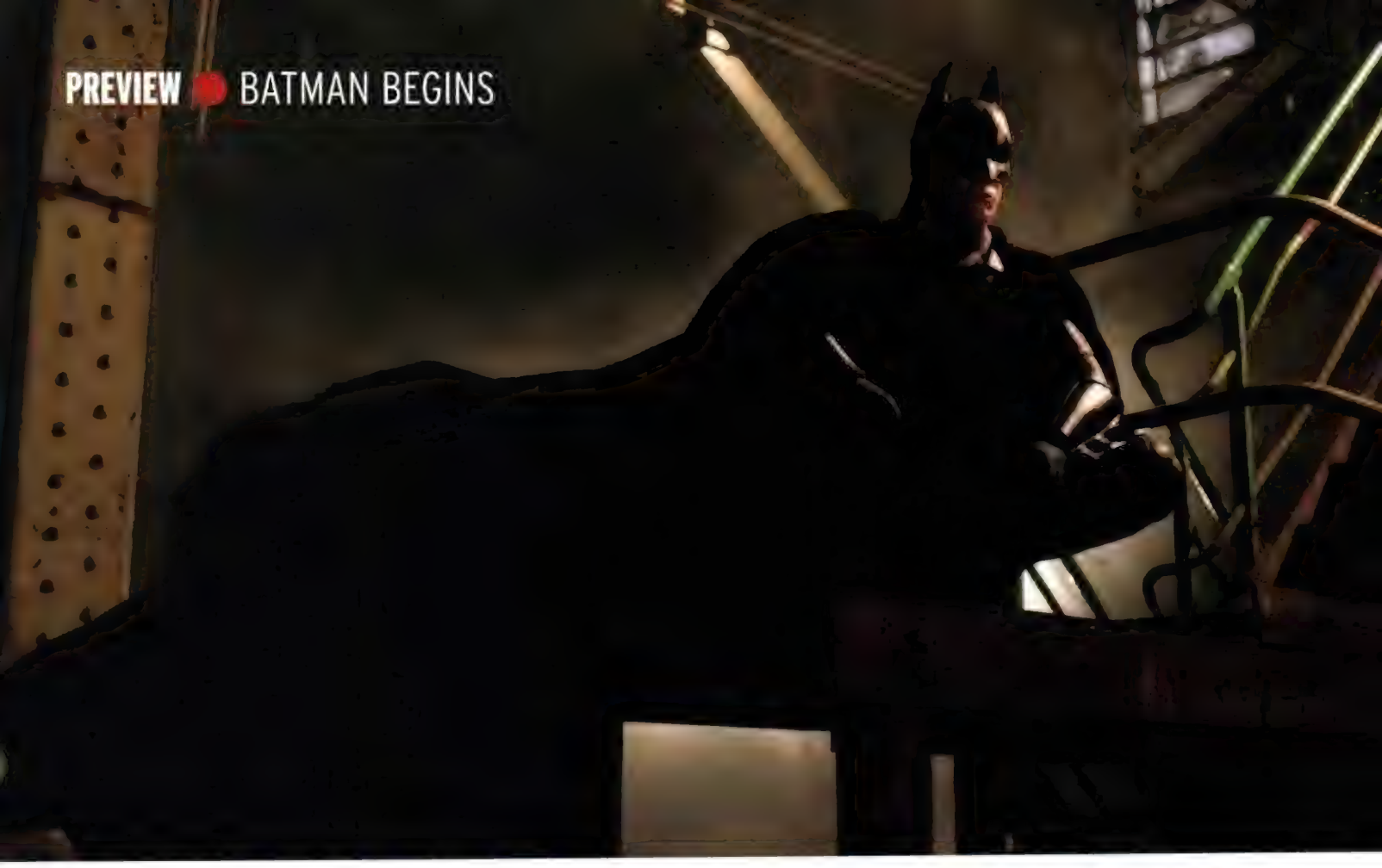
En haut, à gauche : Henri Ducard (Liam Neeson) face à Bruce Wayne : un père de substitution pour le justicier.

Ci-dessus, de haut en bas : Le Dr. Jonathan Crane (Cillian Murphy) alias L'Épouvantail.

Lucius Fox (Morgan Freeman), un honnête homme qui seconde Bruce Wayne dans son travail.

Le commissaire Jim Gordon (Gary Oldman), le seul élément de la police à protéger le Caped Crusader dans sa lutte contre le Mal.

Alfred (Michael Caine), le fidèle majordome de Bruce Wayne et le seul à être au courant de la double personnalité de son patron.



« Notre film sera un croisement entre Serpico et French Connection, mêlé avec des éléments de films de samouraïs. » (Christian Bale)

Ci-dessus : Le repos du guerrier ? Pas vraiment puisque ce Batman est prisonnier de d'une pulsion de vengeance allant crescendo.

guide une personne hésitant entre le Bien et le Mal. J'ai accepté le rôle parce que j'ai beaucoup aimé le script. Je n'ai pas spécialement de plan de carrière, ma manière de choisir un rôle se base sur le script, la façon dont les personnages et le point de vue du réalisateur influent sur le monde dépeint. De plus, le film me donne l'opportunité d'explorer le versant sombre de la nature humaine, ce qui m'intéresse beaucoup. ». Le Mal comme catalyseur du sentiment de vengeance véhiculé par le héros ? Une excellente idée à mettre au crédit de Nolan et Goyer, même si le choix des méchants ne s'est pas fait naturellement, comme l'explique le scénariste : « *Au départ, nous ne savions pas vraiment quels méchants nous voulions utiliser pour l'intrigue, mais nous savions déjà que nous ne voulions pas utiliser ceux des films précédents et que nous ne voulions pas en inventer d'autres. En regardant bien parmi ceux qui sont les plus célèbres, nous avons constaté que Ra's Al-Ghul et L'Épouvantail n'avaient pas été utilisés et nous nous sommes dit que ce serait idéal de les introduire dans ce film. Comme nous faisons un film sur les origines de Batman, nous savions déjà que si nous réussissions notre coup, nous pourrions alors réintroduire, de façon différente, les méchants déjà utilisés, comme le Joker par exemple, dans nos suites.* ». Hormis Ken Watanabe et l'excellent Christian Bale dans le rôle-titre, dont le casting a été très médiatisé, on retrouve certains habitués des grosses productions tels que Morgan Freeman (dans le rôle de Lucius Fox, conseiller de Wayne Enterprises), Michael Caine (le majordome Alfred), Liam Neeson (le mercenaire Henri Ducard, mentor « officiel » de Bruce Wayne), Kathie Holmes (qui incarne Rachel Dawes, personnage créé pour les besoins romantiques du film), Tom Wilkinson (le mafieux Falcone) ou encore le petit nouveau Cillian Murphy (**28 jours plus tard**) dont le physique fluet se prête très bien à la silhouette de L'Épouvantail.

NOUVELLE APPROCHE

« *Pour moi, Batman est le plus intéressant des super-héros parce qu'il ne possède pas de super-pouvoirs.* » explique Christopher Nolan. « *Il est tout simplement humain et le monde que nous avons développé dans* **Batman Begins** *est un monde reconnaissable et contemporain auquel on confronte une extraordinaire figure héroïque.* ». David Goyer est encore plus explicite : « *C'est juste un type surentraîné qui utilise la technologie la plus avancée. Ce qui est cool avec Batman, c'est que les enfants peuvent s'imaginer qu'en grandissant, ils vont devenir comme lui. Et c'est vrai que ça pourrait être le cas si vous aviez accès à ce type d'argent et de technologie. En tout cas, vous avez plus de chances de devenir Batman que Hulk, la Chose ou Superman ! Du coup, nous avons tout traité sous un angle réaliste. S'il doit utiliser un costume, pourquoi en aurait-il besoin et de quelle manière serait il le plus fonctionnel possible ? S'il utilise la Batmobile, pourquoi et de quelle manière ? Le réalisme est devenu notre principe de base dans le développement de l'intrigue, si bien que nous utilisons uniquement la technologie actuelle ou celle à venir dans les dix prochaines années et que le Département de la Défense est déjà en train de développer.* ». Ce parti pris naturaliste ressort complètement des premières images montrées dans le teaser de **Batman Begins**. Un teaser qui, d'ailleurs, ne montre pas une miette de Batman, si ce n'est deux photos et le célèbre logo « chauve-souris » épuré et retravaillé. Les fans n'en verront pas plus à l'heure qu'il est, laissant libre cours à diverses suppositions dont la plus courue reste encore la présence dans le film de l'acteur Tom Welling (**Smallville**) dans le rôle d'un certain Clark Kent. La définition la plus précise de ce que sera le film, c'est Christian Bale qui la donne : « *Notre film sera un croisement entre* **Serpico** *et* **French Connection**, *mêlé avec des éléments de films de kung-fu et de samouraïs, ainsi qu'un fort sentiment de conspiration propre au cinéma de genre des années 70. Ce sera définitivement un Batman tel que nous ne l'avons jamais vu auparavant.* ». En dehors de cette définition pleine de promesses, le secret autour de Batman est donc bien préservé, d'autant que le tournage dans les studios Shepperton à Londres et dans les rues de Chicago n'est pas encore terminé, et c'est Bruce Wayne qui tire pour l'instant la couverture à lui. En attendant que la chauve-souris qui sommeille en lui prenne le dessus ? Réponse le 22 juin prochain dans toutes les salles de France.

Stéphane MOÏSSAKIS

STEVEN SEAGAL

ULTIME VENGEANCE

ILS L'ONT PIÉGÉ.
MAINTENANT,
ILS VONT LE PAYER...

SON 5.1
DIGITAL dts SOUND
DOLBY DIGITAL

- VF en 5.1 Dolby Digital et 5.1 DTS
- LE MAKING OF (17 mn / vost)

mcm LA CHAINE MUSICALE

METROPOLITAN FILM & VIDEO

LE 23 SEPTEMBRE EN DVD

SEVEN 7

LYCOS.fr

L'adaptation sur grand écran du comic-book culte de Frank Miller s'annonce comme l'un des événements majeurs du printemps 2005. Miller + Rodriguez + un casting détonnant + un matériau de base époustouflant. On en a les papilles toutes émoustillées...

LÉGENDES URBAINES

FRANK MILLER'S SIN CITY

DE ROBERT RODRIGUEZ ET FRANK MILLER

Il est parfois des gens dont on n'attend plus rien et qui finissent par nous surprendre agréablement. Robert Rodriguez est de ceux-là. Après avoir enflammé le cœur des cinéphiles avec les deux premiers volets de la saga du **Mariachi**, pondu un film de commande plutôt honorable (**The Faculty**), et des divertissements pour les p'tits jeunes (**Spy Kids**, dont notre Damien Granger est un fan secret...), le réalisateur d'origine mexicaine n'avait plus la cote. **Il était une fois au Mexique** était un pétard mouillé et le troisième **Spy Kids** à ranger dans la catégorie des jouets cassés. Le style virevoltant du réalisateur s'était même englué dans une bouillie de pixels due à une indigestion de plans truqués. Alors qu'est-ce qui a changé ? Tout.

LE FAN EST EN TOI !

Apres avoir enchaîné coup sur coup tous ces films, Rodriguez, qui a réussi à bâtir un studio chez lui au Texas (d'où, tel Vishnu, il fait le réalisateur, le scénariste, le producteur, le superviseur des effets spéciaux, le compositeur, le cuisto et plus encore !) a un rêve fou : adapter *Sin City*, comic-book culte de Frank Miller à l'écran. En fan absolu des romans graphiques de l'artiste, Rodriguez ne veut pas simplement adapter, il veut véritablement transposer la BD case par case : *« Comme Frank fait tout lui-même dans ses comics, je fais tout moi-même dans mes films. J'ai décidé de faire un film qui qu'il m'en coûte. Alors, trop pressé d'attendre qu'Hollywood me donne son feu vert, je l'ai fait à la Texane ! »* Comprenez : sans filet. *« J'ai d'abord voulu vérifier si techniquement il était possible de faire du noir et blanc au cinéma »*, dit le réalisateur. *« Pas du gris et noir, du VRAI noir et blanc, sans ombre. Juste avec quelques touches de couleur comme le jaune pour le personnage de Yellow Bastard. Avec la technologie des caméras numériques et la post-production, ça m'a paru possible. Alors j'ai appelé Josh Hartnett et je lui ai dit : "J'ai un bout d'essai à te faire faire, je te paie 5 dollars. Si le film se fait, tu auras un cachet normal, sinon, tu auras gagné 5 dollars." Et il est venu ! »*. Jusque-là, Robert Rodriguez se comporte comme un fan. Il ne sait pas si la licence est disponible, ni si Frank Miller (qui a la réputation d'être un casse-bonbon) acceptera, ni si Miramax, qui distribue ses films, sera chaud. Mais il a un bon pressentiment. Il contacte l'agent de Frank Miller et lui montre le teaser qu'il a filmé sur son PowerBook. L'agent lui laisse entendre qu'il convaincra Miller de voir le teaser. Effectivement, le dessinateur de *Daredevil* accepte et selon ses propres termes en reste bouche bée : *« J'ai dit à Robert : "Tu peux faire ça sur tout le film ?" Il a dit "oui, et même mieux !" J'ai dit que je serais là pour vérifier ce qui serait tourné et il m'a ouvert les bras ! »*. Frank était emballé. Il faut savoir que *Sin City* est né de la mésaventure de Frank Miller à Hollywood. En 1989, Miller est contacté par la (défunte) firme Orion pour écrire le scénario de **Robocop 2**. Mais la production fait réécrire mille et une fois son script, l'édulcorant tellement que Miller cherche, en vain, à faire retirer son nom de l'affiche (peine perdue, il devra en plus endurer le fait de voir son nom figurer au générique de **Robocop 3**, dont l'intrigue reprenait certains éléments rejetés de son script pour le deuxième épisode). Il décide alors de retourner aux comics et même plus, de revenir à la base : une série de romans graphiques de près de 200 pages chacun, en noir et blanc, sans censure, sans concession. Ainsi paraît, en 1992, *Sin City* : une série d'histoires courtes et dramatiques prenant place dans une ville imaginaire (une sorte de simili-Las Vegas bien pourrie) et ayant en commun une poignée de personnages. Miller ne veut plus, à cette époque, entendre parler de cinéma, puisqu'il renverra dans les cordes rien moins qu'Abel Ferrara et Sam Raimi, venus lui demander successivement d'adapter *Sin City* au cinéma.

JE VEUX TOUT ET TOUT LE MONDE !

Le film sera divisé en trois sketches issus de la collection *Sin City* : *The Hard Goodbye* (la toute première histoire de Marv), *The Big Fat Kill* et *That Yellow Bastard*.
Pour donner vie à **Sin City**, Rodriguez ne recule devant aucun culot. À la manière de son pote Tarantino, il fait la tournée des

Ci-dessus, et page ci-contre :
Les premiers visuels officiels de Sin City : Mickey Rourke en Marv, Jessica Alba en Nancy Callahan, Rosario Dawson dans le costume de Gail et Jaime King prend les traits de Goldie. Tout de suite, ça donne envie !

Ci-dessous, de gauche à droite : Les différents personnages (et leurs interprètes) qui peuplent les trois récits de Sin City : Ava Lord, Becky, Bob, Dwight, Hartigan, Jack Rafferty, Kevin, Lucille, Manute, Miho, Shellie et le Yellow Bastard.

projets avec son frère et emballe une pléiade d'acteurs qui font la queue pour tourner dans *Sin City*. Parmi eux : Jessica Alba, Maria Bello, Bruce Willis, Elijah Wood, Rosario Dawson, Nick Stahl, Benicio Del Toro, Michael Clarke Duncan, Carla Gugino, Josh Hartnett, Jaime King, Michael Madsen, Brittany Murphy, Clive Owen et... Mickey Rourke. Oui, Mickey Rourke. Celui qui faisait baver d'envie les fans de Kim Basinger dans **9 semaines et demie**, l'acteur surexcité sacré par Coppola dans **Rusty James**. Ce frankenbeau, qui n'est plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même, Rodriguez convainc Miller de le laisser incarner le héros de **Sin City**. Marv. *« Frank n'était pas très chaud »*, affirme le réalisateur. *« Mais après un moment avec Mickey, il m'a dit : "ce type est dingue, c'est exactement ce qu'il nous faut !" Mickey est fantastique dans le film. »* En effet, Marv, une gueule cassée d'ex-flic d'un passé pourri et incompris, est proche de ce que Rourke est devenu. Rodriguez affirme que son rôle dans **Sin City** va relancer sa carrière. Mickey, de son côté, dit à qui veut bien l'entendre qu'en 45 ans de carrière, le rôle de Marv est le seul dans il soit fier.

DEUX RÉALISATEURS ET DEMI...

Dès le départ, Robert Rodriguez avertit son équipe que le film s'appellera **Frank Miller's Sin City** pour bien marquer la présence et la bénédiction du créateur. Il ne se passera pas beaucoup de temps avant que Rodriguez se propose à Miller de co-réaliser le film. Seul problème : la guilde des réalisateurs refuse d'accepter deux réalisateurs pour un même film. Qu'à cela ne tienne, Rodriguez rend sa carte de membre de la guilde et fait le film comme il l'entend. Pour le créateur du Mariachi, *« Frank semblait destiné à réaliser ce film. Il n'a eu aucun mal à se glisser dans la peau du réalisateur. Ce n'a été difficile qu'à seulement changer de casquettes ! »*. Mais Miller réalise très vite le potentiel résidant dans le fait d'avoir sur des images animées, le pouvoir tourner plusieurs versions d'une même scène : *« Il était tellement enthousiaste qu'il arrivait avec une tonne de storyboards et un journal changés quelques heures avant le tournage »*, raconte Rodriguez. *« Frank adore ça, la preuve : "On a dû le virer !" comme dans les BD, on ne doit pas s'en charger ! Une fois, il était tellement agacé par mon jeu que j'ai dû le virer pour de bon ! »* Sin City, c'est petit dans son budget ? demande-t-il à Rodriguez. *« Ah, c'est petit dans son budget ? Attendez de voir à quoi ressemble ce film. Il est énorme, et on a dû triompher ! "Tu dois accepter, maintenant, C'EST dans le BD !" »*

L'autre grand manitou du tournage de **Sin City** est l'explosif fan de Quentin Tarantino. Tout est parti d'un pari inspiré entre Robert Rodriguez et son pote. Ce dernier s'était bien connecté de laisser le Kill composer la musique de **Kill Bill Volume 2** pour 1 dollar. En retour, Rodriguez a demandé à Tarantino d'insérer sa caméo numérique en dépit de toutes résistances. Il n'a accepté qu'à la condition d'être payé 1 million de dollars. En fin de compte, Tarantino s'est assez vautré sur un petit lino et a « éternué » le sourang du film. Il se pourrait même qu'il tourne son prochain film en numérique.

UN PACKAGE ÉVOLUTIF ET DÉTONNANT

Même si le film n'est pas fini, Frank et Robert pensent déjà à la suite, et en particulier au DVD. Chaque scène aura été filmée indépendamment, il se peut que chacune serve de support DVD aux bonus, comme dans une série. Les réalisateurs se réservent également la possibilité d'inclure dans ces futures éditions collectors du matériel inédit, issu de nouvelles séances tournées dans la foulée.

Bien sûr que oui, puisque si l'expérience **Sin City** durera ce que dure une tranchée. À commencer par Frank Miller. Désormais, il se verra bien réaliser la version des adaptations de ses comics, tête des « transcriptions » selon le terme utilisé par Robert Rodriguez. Si le film est assez fidèle aux quelques scènes qu'il nous a été donné de voir (cf. encadré), **Sin City** pourrait bien devenir instantanément un film culte. Un film dont Mad n'a pas fini de vous reparler !

Fabien LEMOSOF

SIN CITY : GUIDE TOURISTIQUE

Bienvenue à Basin City, la ville des États-Unis détenant le taux de criminalité le plus haut, d'où son surnom de « Sin City », la ville du péché. C'est dans ce cadre charmant et fictif que le génial Frank Miller a choisi de raconter les intrigues les plus déjantées issues de son noir imaginaire. À travers cet endroit infesté de sociopathes, d'assassins, de violeurs pédophiles, de politiciens véreux, de prostituées et de flics pourris, Miller rend hommage aux chantres de la littérature policière et du film noir en poussant le genre dans ses derniers retranchements. Violence, sadisme, dépravation, déliquescence urbaine et romance sont les ambiances que vivent les personnages désabusés de *Sin City*, des figures archétypales dont la survie au jour le jour ne tient qu'à un fil. Sur la poignée de comics déjà existants, le cinéaste Robert Rodriguez décide d'en transposer trois au cinéma, se permettant au passage un casting ébouriffant.

THE HARD GOODBYE

Cette première histoire concerne Marv (Mickey Rourke), une brute épaisse pas très finaude qui n'a pas tous les jours la chance de voir une déesse comme Goldie (Jaime King) s'offrir à lui. Mais la chance l'abandonne vite, lorsqu'il se réveille et découvre la jeune femme morte dans son lit, ainsi qu'une escouade de policiers à sa porte, prêts à l'arrêter par tous les moyens nécessaires. Fonçant dans le tas, il décide de découvrir pourquoi son amour d'une nuit a été assassiné. Il doit bien ça à celle qui l'a mené au 7ème ciel. Aidé de son contrôleur judiciaire Lucille (Carla Gugino), Marv arpente les rues de Sin City pour mener son enquête de façon expéditive. Une enquête qui le mène dans le quartier des putes, où il rencontre la sœur jumelle de Goldie, Wendy (toujours Jaime King), et dans une ferme en dehors de la ville où il affronte le mystérieux Kevin (Elijah Wood), un adversaire plus coriace qu'il n'y paraît.

CET ENFANT DE SALAUD

Cette intrigue raconte le calvaire de John Hartigan (Bruce Willis), un policier qui décide de prendre une retraite anticipée pour des raisons de problèmes cardiaques. À une heure de sa retraite, il obtient un tuyau lui permettant de sauver la vie de Nancy Callahan, une jeune fille de 11 ans séquestrée par un dangereux pédophile (Nick Stahl). Contre l'avis de son partenaire Bob (Michael Madsen), il décide d'agir et découvre que le criminel n'est autre que le fils du sénateur Roark, illustre figure politique corrompue jusqu'à la moelle. Pris dans un piège sans fin pour avoir empêché « Junior » d'agir par tous les moyens nécessaires, Hartigan est emprisonné tandis que sa réputation de

LE TEASER QUI A PERMIS À **SIN CITY** D'EXISTER

Nous avons eu la chance de visionner le fameux teaser que Robert Rodriguez a utilisé pour monter son film. Il ne dure que quelques minutes mais l'essentiel du concept proposé par le réalisateur est là. La scène est extraite de l'album *Sin City #6 : Booze, Breads and Bullets* et de l'histoire *Le Client a toujours raison*. On y voit une femme (Marley Shelton), au bord d'une terrasse en haut d'un building. Un inconnu (Josh Hartnett) s'approche d'elle et lui propose une cigarette, ils engagent la conversation qui prend une tournure... dramatique. Tout est effectivement en noir et blanc, sauf la robe rouge de Marley Shelton. La scène est incroyablement fidèle à son équivalent de papier. Mêmes angles de caméra, mêmes ombres, mêmes décors. Après la projection, Rodriguez a montré également un petit montage de scènes avec la plupart des autres acteurs du film et, à titre de comparaison, les cases d'où étaient extraites ces scènes. À chaque fois, c'est comme si *Sin City* était directement arraché du papier pour être transposé en trois dimensions ! Toutes les scènes ont été tournées dans le studio personnel de Rodriguez, à Austin, Texas, sur fond vert. Les décors et le traitement spécifique de l'image ont ensuite été obtenus en post-production. Une franche réussite qui laisse augurer un film noir d'excellente facture ! F.S.

flic intègre est traînée dans la boue. Des années plus tard, il retrouve une Nancy désormais majeure (Jessica Alba), mais ses affaires avec la famille Roark sont loin d'être réglées. Junior le pédophile semble encore en vie, défiguré au point d'être surnommé « Yellow Bastard », mais le sénateur n'a pas fini de faire payer le prix fort à Hartigan.

LE GRAND CARNAGE

Les racines du *Grand carnage* prennent effet dans le recueil précédent, *J'ai tué pour elle* (*A Dame to Kill For*), où le photographe Dwight (Clive Owen) retrouvait son ancien amour Ava (Maria Bello), une femme fatale qui l'amènera à tuer son riche mari et lui faire porter le chapeau. Désormais sorti de cette sombre affaire, non sans l'aide de Marv et d'un ravalement de façade carabiné, il mène une vie aussi tranquille que possible à Sin City dans les bras de la serveuse Shellie (Brittany Murphy). Un soir où celle-ci reçoit la visite musclée de son ex, John Rafferty (Benicio Del Toro), il replonge dans les emmerdes et offre une correction au malotru avant de se réfugier auprès de son ex' Gail (Rosario Dawson) dans la vieille ville, chasse gardée des putains de Sin City. Il ne faut pas longtemps pour que Rafferty et ses hommes débarquent dans le quartier des putes, réclamant vengeance, proférant des menaces pour retrouver Dwight et poussant les prostituées à se défendre violemment. Une fois les intrus exécutés par l'implacable Miho (Devon Aoki), le groupe de Gail découvre que Rafferty était en fait un policier et que son meurtre risque bien de mettre un terme à la trêve fragile instaurée entre la police et les putains. Pendant que Dwight tente de se débarrasser des cadavres, Gail est trahie par l'une de ses protégées Becky (Alexis Bledel), et livrée dans les mains de Manute (Michael Clarke Duncan), une vieille connaissance qui travaille pour des gens désireux de reprendre le quartier en main.

Le choix de ces trois romans est logique, puisque les intrigues se croisent à un moment donné en utilisant, pour la plupart du temps, les mêmes personnages, laissant penser que Robert Rodriguez utilisera le type de narration morcelée popularisée par **Pulp Fiction**. Quoi qu'il en soit, la durée de **Sin City** est d'ores et déjà prévue en dessous des deux heures de rigueur, ce qui signifie que si les intrigues ne seront pas intégralement transposées sur grand écran, elles seront néanmoins présentées dans leurs versions complètes, et en ordre, sur les éditions DVD à venir.

Stéphane MOÏSSAKIS

RESIDENT EVIL : APOCALYPSE
D'ALEXANDER WITT

PEUR SUR LA VILLE

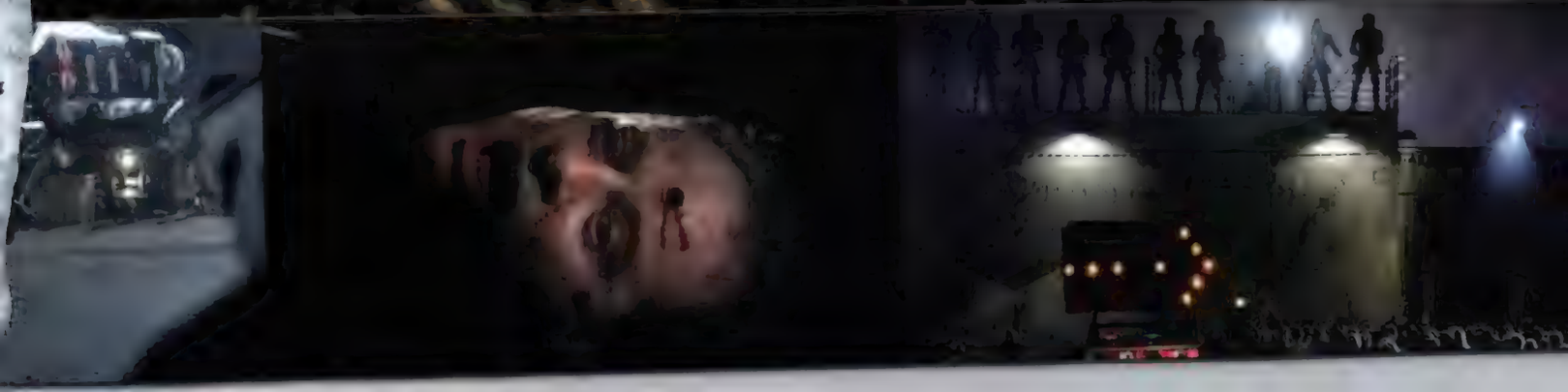
Alice au pays des zombies, acte 2. Après la relative déception d'un premier opus bien trop propre sur lui pour convaincre, la légendaire saga de Capcom poursuit ses aventures cinématographiques sous la tutelle d'un petit nouveau. Reste à espérer que ce dernier aime plus le sang et la tripaille que son aîné... Verdict critique dans le prochain numéro.

Entre novembre 2003 et mai 2004, près de 9 millions d'internautes ont téléchargé le trailer de **Resident Evil : Apocalypse**. De très bon augure pour cette suite du film de Paul W. Anderson, bien plus populaire qu'on ne le croit. La dernière preuve en date étant le petit buzz que déclenchèrent les premières images de cette séquelle, un temps baptisée **Resident Evil : Nemesis** (titre mis de côté suite à la sortie de l'épisode homonyme de la série **Star Trek**) et directement inspirée du jeu vidéo du même nom. Un épisode charnière dans la série-culte de Capcom, l'un des préférés des fans, préférence essentiellement due au Nemesis, le big bad motherfucker du jeu, une ordure indestructible chassant sans relâche ses proies (nous, quoi...) dans les ruines de Racoon City. On croise les doigts maintenant pour que le film se rattache plus au jeu que son prédécesseur, complètement largué à ce niveau-là. Pour preuve, on trouve plus d'éléments de l'univers de Yoshiki Okamoto dans **28 jours plus tard** (errance dans une ville dévastée), dans **L'Armée des morts** (logique), et même dans le très injustement conspué **House of the Dead** (qui avait déjà le premier mérite de ne pas lésiner sur les cartouches et les explosions de têtes au fusil à pompe, gimmick célèbre du jeu, complètement absent dans le film d'Anderson). Seul son tétanisant plan final nous rappelait le potentiel énorme du matériau de base, dont Paulo avait enfin compris tout le sens, bien trop tard hélas, le générique final venant balayer nos espoirs enfin concrétisés et immédiatement sacrifiés. Mais ses carences n'empêcheront pas Resident Evil de se faire remarquer au box-office lors de sa sortie en 2002. 35 millions de dollars investis, 40 récupérés sur le sol américain et 62 à travers le monde... Pas de quoi faire la gueule, les bénéfices sont bien là, et après mure réflexion, ce serait quand même ballot de se priver de refaire le coup. Parti sur le duel **Alien vs. Predator** (qui s'annonce particulièrement foiré selon les premiers échos).

Anderson passe donc la main à Alexander Witt, chargé de réaliser cette suite budgétée à 50 millions de dollars.

BAPTÊME DE SANG

Après avoir fait ses armes comme cameraman sur quelques séries B (**Cujo**) et autres blockbusters (**Black Rain**), Alexander Witt passe à la vitesse supérieure et devient le réalisateur de seconde équipe attitré de Jan de Bont, qui se lance alors dans la réalisation avec **Speed**. Nous sommes en 1994 et Witt ne tarde pas à se tailler une réputation des plus flatteuses, réputation louant sans cesse son efficacité, faisant logiquement de lui un homme très convoité. S'il reste un temps fidèle au Hollandais (jusqu'au naufrage pathétique de **Speed 2**), Witt ne se bride pas pour autant, et répond présent à la majorité des projets qu'on lui propose. **Gladiator**, **xXx**, **Pirates des Caraïbes**, **Hidalgo**... Certes pas des œuvres impérissables, mais du gros lourd calibré pour défoncer le box-office mondial. Au même titre qu'un jeune clippeur lambda ayant affolé les audiences de MTV, Witt se voit donc récompensé aujourd'hui en tant que brave soldat ayant participé à la victoire, avec cette prise de contrôle des opérations sur la suite du film d'Anderson. Mais l'ombre de ce dernier plane sur **Resident Evil : Apocalypse** puisqu'il en est tout simplement l'auteur, comme il le fut sur son propre film. N'étant pas un conteur né mais plutôt un honnête artisan du B apte à délivrer de très belles images (**Event Horizon**, **Soldier**), Anderson arrive à inquiéter lorsqu'il nous dévoile sa manière toute personnelle de jouer aux jeux vidéos afin d'en extraire un scénario de film : « *L'ensemble de l'expérience était génial. J'adore les jeux vidéo. La raison qui m'a poussé à faire* **Resident Evil** *était la même qui m'a poussé à faire* **Mortal Kombat**. *C'est juste un amour fou pour les jeux. J'ai carrément perdu six semaines de ma vie à jouer aux trois premiers* **Resident Evil** *de la saga, en passant de l'un à l'autre... Moi, hier soir, j'ai regardé trois Carpenter en même temps. J'adore la scène où Michael Myers se transforme en Kurt Russell avec des lunettes noires... Ce zapping forcené serait peut-être alors à l'origine des multiples divagations d'un scénario hybride mixant maladroitement des événements vaguement liés aux deux premiers épisodes sortis sur Playstation. Et il y a peu de chances que la donne change sur* **Apocalypse**...



Ci-dessous, de gauche à droite :
Les morts-vivants sont désormais en liberté et errent dans les rues de Racoon City, entièrement contaminée...

Alice (Milla Jovovich) reprend du service, toujours prête à faire la guerre aux zombies qui hantent sa ville !

Un des dirigeants d'Umbrella Corp, victime de ses propres expériences.

Les scientifiques d'Umbrella Corp et leurs cobayes humains, sur lesquels ils exercent des manipulations génétiques.

DERNIER DUEL À RACOON CITY

Ayant survécu aux tragiques événements survenus dans le Hive, Alice (Milla Jovovich) était emmenée dans un labo secret d'Umbrella tandis que Matt Addison (Eric **The Crow 3** Mabius) disparaissait sur un brancard, en plein processus de mutation. Le projet Nemesis était en marche. Alice se réveillait dans un monde dévasté (le fameux plan final), shotgun à la main, et prête à en découdre avec quiconque désirerait lui arracher la carotide. Tombée de rideau. **Apocalypse** embraye directement sur ce final dantesque : le général Cain (Thomas Kretschmann, le Damaskinos de **Blade II**) ordonne la réouverture du Hive, contaminant ainsi toute la ville de Racoon avec le T-virus. Alice (Milla remplie) rejoint rapidement un petit groupe de survivants commandé par Jill Valentine (Sienna Guillory, vue dans **La Machine à explorer le temps**, remplace Natasha Henstridge, partie sur **Mon voisin le tueur 2**) et Carlos Oliveira (Oded Fehr, le Ardeth Bey de **La Momie** et sa suite), deux personnages clés de **Resident Evil : Nemesis**, troisième volet de la saga vidéoludique. Membre des S.T.A.R.S. (pour Special Tactics And Rescue Services), un commando des forces spéciales du commissariat de Racoon, Jill Valentine a un passé de baroudeuse malgré ses 23 ans. Spécialiste dans le désamorçage d'explosifs, elle travaillera longtemps pour la Delta Force avant que son destin ne l'emmène dans les montagnes d'Arclay, dans un sombre manoir grouillant de morts-vivants et de créatures en tout genre. Une guerrière (remplaçant une Claire Redfield/Emily Bergl un temps envisagée) ayant déjà fait ses preuves dans le jeu originel, secondée ici par le mercenaire Nicholai Sokolov (Zach Ward, dommage collatéral sur **Freddy contre Jason**) et donc le jeune Carlos Oliveira. Dans le jeu, ce dernier n'a que 21 ans lorsqu'il débarque dans l'enfer des rues de Racoon. D'origine sud-américaine, il est membre du commando UCBS, unité spécialisée dans l'artillerie lourde et les renforts de mission, composée essentiellement de criminels de guerre et de déserteurs. À l'écran, Oliveira vieillit de quelques années sous les traits d'Oded Fehr, apparemment ravi de ce rôle plus complexe qu'il n'y paraît : *« Carlos Oliveira travaille pour Umbrella, la corporation responsable du chaos qui a dévasté la ville. Il bosse pour eux en qualité de mercenaire. Il est donc immédiatement envoyé dans les rues de Racoon afin d'y récupérer d'éventuels survivants. Rapidement abandonné par ses employeurs, Carlos rejoint Jill et Alice dans la lutte pour la vérité. Ils vont devoir se battre contre Umbrella et toutes ses créatures pour survivre. Et moi qui n'aime pas les flingues, j'ai été servi. Je ne connaissais même pas le jeu. Je suis de l'ancienne génération, celle d'Atari et de Pac-Man. J'ai donc dû rattraper ce retard. Lorsque je n'étais pas en train de tourner* **Apocalypse**, *je jouais à* **Resident Evil 2** *et 3. Là, je me rendais compte que le film et ces jeux avaient certaines similitudes sans être toutefois identiques. La différence majeure reste le personnage d'Alice, qui n'existe pas dans les jeux. Et ici, Alice revient différente... »*. Oded Fehr nous le confirme : Alice a bel et bien été « mise à jour » dans les labos d'Umbrella afin d'être plus rapide, plus forte, et plus agile. Une scène que l'on pourrait découvrir lors d'un flash-back nous montrant Alice immergée et enfermée dans un container de verre, autour duquel s'affairent les scientifiques d'Umbrella. Une image récurrente des jeux, desquels **Apocalypse** semble plus proche que le film d'Anderson. Comme si l'absence honteuse de plans gore n'était pas assez difficile à digérer, Anderson ne rattrapait même pas le coup en faisant quelques clins d'œil que chaque fan était en droit d'attendre, voire d'exiger. Pas de voix gutturale déclamant le titre au début du film, pas une seule machine à écrire dans le coin d'une pièce, pas un seul coffre rempli de munitions, et encore moins d'herbe verte pour reprendre des forces... Anderson arrivait sans peine à transformer nos désirs en frustrations profondes. Witt semble vouloir rectifier le tir en poussant autant ses acteurs (Sienna Guillory, déjà physiquement identique, adopterait plusieurs fois la fameuse pose de Jill Valentine tapant en cadence sur sa cuisse avec son flingue) que ses effets spéciaux au mimétisme forcené.

S.T.A.R.S. !!!

Responsable de tout ce joli bordel, la corporation Umbrella se voyait dévastée au lance-roquettes par Alice, dans un final tourné puis finalement abandonné par un Anderson inspiré semble-t-il par le jeu **Resident Evil : Survivor**. Final bien moins percutant que celui qui fut finalement retenu, mais aussi beaucoup plus ironique : quel pied de voir l'une des ex-égéries de l'Oréal venir faire péter les bureaux d'une société jumelle du leader

mondial de la cosmétique. Cette ironie savamment distillée, on la retrouvera dans le fameux teaser, star des téléchargements. On y découvrait là une simple pub pour une crème anti-rides qui tournait rapidement au film d'horreur avec l'apparition d'un visage zombifié en gros plan. Effets garantis, testés et approuvés. Pourtant, Umbrella ne fait pas que dans le merchandising pour bobonne, mais aussi dans l'arme bactériologique dont le T-virus est le premier représentant. Si les zombies (humains ou animaux) pullulent toujours autant dans les rues de Racoon, ils sont aujourd'hui rejoints par Matt Addison ayant enfin fini sa mutation. Le résultat ? Némésis, un colosse de plus de deux mètres. Gueule putréfiée, bras disproportionnés et lance-roquette modifié, le Némésis n'est là que pour exterminer les membres des S.T.A.R.S.. Et il est plutôt du genre increvable le bougre, donnant du fil à retordre à tous les hardcore gamers de la planète dans des scènes que l'on espère retrouver dans le film, tout particulièrement celle où Jill Valentine le combattait autour des ruines d'un beffroi qu'un hélicoptère venait de percuter. Un Némésis confié aux bons soins de Shane Zander (**House of the Dead**, **Freddy contre Jason**), d'Allan Cooke (**Détour mortel**) et Paul Jones (**Ginger Snaps** et le remake d'**Assaut** de Richet), et apparemment assez fidèle au design originel malgré un aspect général des plus caoutchouteux. On reste pour l'instant dans l'expectative quant à la crédibilité du Némésis sur un écran de cinéma. Surtout que les rumeurs de plateaux étaient parfois alarmantes le concernant. Prenant la relève d'Eric Mabius, l'acteur Matthew G. Taylor (un ex-flic, vu dans **Gothika**) endosse le lourd costume qui, en plus de lui plier le dos, le rend quasiment aveugle, au point qu'il se ramassera constamment des éléments du décor en pleine poire pendant le tournage, lorsqu'il ne fera pas carrément de grosses chutes à faire pâlir d'envie Johnny Knoxville et tous ses potes. Mais la magie des ordinateurs et un montage habile devraient y remédier. Réponse au mois d'octobre dans un film que l'acteur Mike Epps (**How High**) décrit comme révolutionnaire puisque le black de service qu'il interprète ne meurt pas au bout de la première bobine. Pas très courant, en effet...

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessus, de gauche à droite :
Nouvelle attaque de dobermans écorchés vifs au cahier des charges de Resident Evil : Apocalypse.

Nemesis (Matthew G. Taylor) et son bazooka, le grand méchant de cette suite. Souvenez-vous de Matt Addison en pleine mutation à la fin du premier film...

La journaliste météo Terri Morales (Sandrine Holt), confrontée à une situation qui la dépasse...

ENFERS FUTURS

Lorsqu'il réalisait son **House of the Dead** *tranquillement dans son coin pour une poignée de dollars, l'allemand Uwe Boll ne se doutait pas une seconde qu'il allait devenir le petit prince de l'adaptation cinématographique des jeux vidéo cultes. Après les Jeux de Sega, c'est au tour des Français d'Ubisoft de voir le dernier épisode de leur série* **Alone in the Dark** *(à l'origine de* **Resident Evil***, rappelons-le) adapté à l'écran par Uwe Boll. Christian Slater (***Windtalkers***) y joue ici un privé répondant au nom d'Edward Carnby qui, épaulé par la jeune anthropologue Aline Cedrac (Tara Reid, la blonde d'***American Pie***), part sur l'île de Shadow Island à la recherche de trois anciennes tablettes comportant des secrets chamaniques révolutionnaires. Si l'on prie à genoux pour que le film soit un poil plus nerveux que le jeu, Boll est quant à lui étonnamment optimiste, allant jusqu'à déclarer : « Je pense qu'***Alone in the Dark*** *sera ce que* ***Matrix Reloaded*** *n'était pas.* ***Matrix Reloaded*** *fut une grosse déception car l'histoire était vide. Mon film a une histoire beaucoup plus forte, pleine de mystères, d'horreur et d'action. » Merci Uwe...* **Alone in the Dark** *mettra même ses encore sorti que le Tueur entreprise directement sur l'adaptation de* **Blood Rayne**, *avec Kristanna Loken (***Terminator 3: Air Force***) dans le rôle-titre. Mi-femme, mi-vampire, Rayne démasquera les nazis pour le compte d'une organisation gouvernementale secrète. Ben Kingsley (***La Mutante***) et Michelle Rodriguez (***Resident Evil***) sont également de la partie. Dans un registre proche,* **Nocturne** *un hit sur PC où des agents façon* **X-files** *luttent contre des créatures dans l'ambiance des années 30 se verra adapté d'après un scénario de Brent Friedman (***Tricks***) et de Steve De Jarnatt (le réal d'***Appel d'urgence***). S'il a déjà signé pour celle de* **Spy Hunter** *(directed by John Woo, si tout va bien), The Rock se verrait bien suivre à sa suite dans la transposition sur grand écran du mythique* **Doom**. *Négociations en cours pour un film dirigé par Enda McCallion. Pour finir,* **Silent Hill**, *Konami nous avait soutenu sa trouille sur le concept, notre Christophe Gans national inquiète en tête autant sur les facultés des salles en actionnant en mouvement du jeu vidéo pour le compte de Samuel Hadida. Et à en voir la première affiche présentée à Cannes, ça risque de ne faire plutôt pas mal...*

Alexandre BUSTILLO

Le film de Guillermo Del Toro nous avait presque fait oublier que le véritable géniteur cinématographique de Blade reste avant tout le scénariste David Goyer qui, juste retour des choses, vient de passer derrière la caméra pour clore sa trilogie. Malgré son talent évident, on lui souhaite bien du courage pour nous faire oublier, ne serait-ce que le temps d'un film, le travail novateur et imposant de notre Mexicain préféré sur Blade II. Pas facile, mais le monsieur loyal du comic-book movie possède plus d'un tour dans son sac...

LES RACINES DU MAL

BLADE : TRINITY

DE DAVID GOYER

La première et excitante idée concernant **Blade : Trinity** germe dans le cerveau de David Goyer peu de temps avant la sortie du second opus. Ainsi, dans un premier temps, l'histoire du troisième aurait pris racine quarante ans dans le futur, au sein d'un monde post-apocalyptique où les vampires auraient réussi à prendre le contrôle de la race humaine en envoyant des particules dans l'atmosphère pour réduire la présence du soleil à deux heures par jour. Blade, désormais seul, y poursuivait sa quête, dégommant vampire sur vampire en tentant de sauver le peu de survivants humains restants, tous parqués dans des camps de concentration. Cette prémisse à la *Je suis une légende* séduit à ce point Guillermo Del Toro qu'il songe un temps à trouver le moyen de faire **Hellboy** et ce **Blade III** coup sur coup.

MÉCHANT LÉGENDAIRE

Pourtant, Goyer décide de changer radicalement l'intrigue, prenant conscience que l'univers de Blade doit avant tout être ancré dans la réalité actuelle. De plus, Wesley Snipes, qui vient de dépasser la quarantaine, désire lancer la production au plus vite afin de profiter au maximum de ses capacités physiques, avant de se tourner définitivement vers des rôles plus « habillés ». Del Toro déclare donc forfait devant les plannings conjoints des deux films et la nouvelle orientation du projet, et Goyer le remplace à la réalisation, après que la participation du réalisateur allemand Oliver Hirschbiegel (**L'Expérience**) ait été envisagée. Reste que sa nouvelle intrigue, peut-être plus commune, ne manque pas de piquant : « *Voici les points principaux de l'intrigue* – explique l'intéressé. – *Pendant que Blade et Whistler continuent leur combat contre leurs ennemis jurés, ces derniers se mettent à la recherche du vampire originel, à savoir Dracula, qui est vieux de 70 000 ans. Dans mon film, Dracula n'est pas simplement un vampire comme le suggère Bram Stoker. Il est aussi à l'origine de Dagon, le Dieu sumérien, et même de tous les mythes connus par l'homme. C'est le patient zéro du Mal, et les vampires veulent le retrouver parce qu'il s'agit d'un [illegible] comme Blade. Ils veulent ainsi utiliser son sang pour retrouver la puissance originelle. Mais Dracula ne voit pas d'un bon œil les vampires, car elle ne les considère pas comme des humains au fil des siècles. Ainsi, en pouvant sortir de jour, ils vont trop vite et le monde. Pour mener à bien leur [illegible], les vampires [illegible] et de la détermination de Blade et rendent ses actions publiques. La [illegible] ne croyant pas aux vampires, le Daywalker passe pour un psychopathe et se [illegible] de faire équipe avec les Nightstalkers, une équipe de jeunes chasseurs de [illegible] dirigé par Whistler. Ceux-ci travaillent sur un virus uniquement*

effectif sur les vampires, mais contre lequel Dracula, qui se nomme Drake dans notre film, est immunisé… »

HUMOUR SAIGNANT

Le tournage débute ainsi le 23 septembre 2003, tout juste un an et demi après la sortie de **Blade II**, et la production se voit allouée un budget de 65 millions de dollars. Une belle somme entre les mains d'un quasi-débutant, puisque Goyer ne possède que **ZigZag** à son actif de réalisateur, un petit drame tourné entre les deux premiers **Blade** et directement sorti en DVD aux États-Unis : *« Quand j'ai commencé à écrire le script, je n'étais pas censé le réaliser car New Line me réservait un autre projet. Mais Lynn Harris, une de mes productrices, savait que je voulais m'attaquer à un plus gros film et m'a proposé de le faire. Ça m'a paru logique de mettre un point final à ce que j'ai créé, et j'ai donc accepté. »*. Cependant, l'approche de Goyer semble moins axée sur la sophistication visuelle, contrairement aux deux précédents réalisateurs, même si le film restera dans l'esprit global de la saga : *« En fait, j'ai décidé de réutiliser ici des séquences que j'avais écrites pour les deux premiers films et qui n'ont pas pu être intégrées. Ceux qui possèdent le DVD du premier film ont dû voir cette scène coupée où Stephen Dorff montre les humains congelés à N'Bushe Wright, ceux qui serviront à nourrir les vampires une fois qu'ils auront pris le contrôle sur Terre. Nous trouvions tous que cette séquence ne fonctionnait pas et j'ai décidé de la refaire en voyant beaucoup plus grand. Au lieu des trois pauvres cadavres, on verra dans* **Blade : Trinity** *des milliers et des milliers de corps conservés pour la survie des vampires. Aussi, j'ai décidé de filmer la poursuite censée ouvrir* **Blade II** *et que Guillermo n'a pas pu tourner pour des raisons budgétaires. Elle servira de prologue à mon film, et je l'ai filmée dans un ton très 70's, à l'ancienne, parce que je suis fan de films comme* **French Connection** *et* **Bullitt**. *Ce n'est pas du Michael Bay, ça c'est sûr ! »*. Pour marquer encore plus sa sensibilité, David Goyer entoure également Wesley Snipes d'un casting composé de sang neuf, ou du moins peu habitué à distribuer des coups de lattes : Ryan Reynolds (**American Party**), Jessica Biel (dans le rôle de la fille de Whistler), Parker Posey (égérie des comédies Miramax avant de sombrer dans l'oubli), Eric Bogosian, Natasha Lyonne (**American Pie**) et même le catcheur Triple H pour rétablir la balance. Un casting éclectique qui annonce une des tendances principales de **Blade : Trinity** : *« J'ai choisi beaucoup de comédiens aux racines comiques parce que je voulais revenir à l'humour décalé du film de Stephen Norrington. Sans rien enlever à Guillermo, je pense que c'est ce qui manquait un peu à* **Blade II** *et j'avais envie de revenir à cette façon d'humour barré. Mais je rassure les fans, on ne fait pas* **Y'a-t-il un pilote dans l'avion ?** *non plus… »*

CONCLUSION OU NOUVEAU DÉPART ?

Reste que les rumeurs vont bon train sur ce troisième opus, notamment depuis que New Line a repoussé sa sortie US, prévue le 13 août, au 10 décembre. Officiellement, il est question d'occuper le créneau laissé vacant par **Le Seigneur des anneaux**, plus gros succès de New Line. Officieusement, on parle de problèmes de production assez importants. On sait que l'équipe est retournée à Vancouver en juin dernier pour tourner quelques séquences additionnelles, notamment en ce qui concerne l'apparence finale d'un Drake muté en monstre difforme (dont le design sera crédité à Stephen Norrington lui-même !), mais on parle surtout de dissensions entre David Goyer et un Wesley Snipes autoritaire, ce que confirme le réalisateur à demi-mot : *« Vous savez, que ce soit en tant que producteur, scénariste ou réalisateur, j'ai fait quatre films avec Wesley et c'est un acteur formidable. Mais sur n'importe lequel de ce genre de films, il y a des embrouilles. Quand on travaille aussi durement pendant de longues périodes, c'est normal de péter un câble. Jessica l'a fait, Ryan l'a fait, je l'ai fait aussi… C'est dur, mais on arrive tout le temps. Et quand c'est fini, c'est fini… »*. Quoi qu'il en soit, il est certain que **Blade : Trinity** marquera la dernière apparition de Snipes dans le rôle du Daywalker puisqu'on parle déjà de remplacements possibles en cas de succès. New Line envisage ainsi un spin-off mettant en scène les Nightstalkers Jessica Biel et Ryan Reynolds. David Goyer verrait bien le mastard Michael Jai White (**Spawn**, **Universal Soldier 2 : le combat absolu**) reprendre le rôle et, signe qui ne trompe pas, plusieurs fins pour **Blade : Trinity** ont été tournées, dont une dépeignant la mort de Blade. Ne reste donc plus qu'à attendre le 8 décembre prochain, date de sortie française, pour savoir si le chasseur de vampires passera vraiment l'arme à gauche…

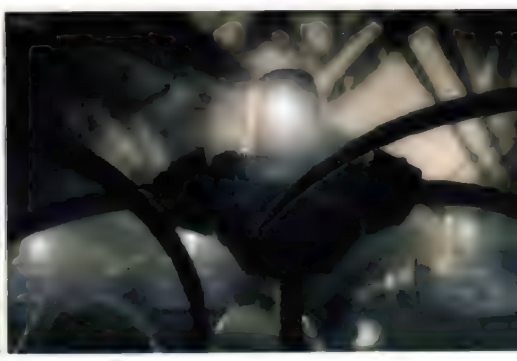
Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessus :
Formée par son père Whistler et membre des Nightstalkers, un groupe d'humains chasseurs de vampires, Abigail (Jessica Biel) va donner du fil à retordre aux cohortes de l'infâme Drake.

Ci-dessus :
Blade (Wesley Snipes), entouré de ses deux nouveaux accolytes, les Nightstalkers Abigail et Hannibal King (Ryan Reynolds, également sur la page de gauche, un flingue dans chaque main, prêt à démastiquer du vampire !).

Avec un titre à rallonge, un look rétro et un acteur principal, Jude Law, plus habitué aux films dramatiques qu'aux actioners, SKY CAPTAIN & THE WORLD OF TOMORROW partait avec de nombreux handicaps. Erreur ! Après visionnage de 17 minutes du film, il semble bien que Sky Captain soit un grand film fantastique mêlant aventures et action avec brio et nous replongeant dans l'univers des pulps américains des années 30.

LA NOSTALGIE, CAMARADE...



SKY CAPTAIN AND THE WORLD OF TOMORROW

DE KERRY CONRAN

Ci-dessus, de gauche à droite :
Plusieurs prototypes de robots géants au look rétro-futuriste.
Des machines de guerre au service du Docteur Totenkopf, un savant fou bien décidé à dominer le monde.

Le pilote Joseph « Sky Captain » Sullivan (Jude Law) et la journaliste Polly Perkins (Gwyneth Paltrow) vont s'interposer et tenter d'enrayer la menace par tous les moyens.

Nous sommes dans les années 1930. Pas celles que la Terre a connues, celles qu'elle a rêvées. Une ère peuplée de créatures fantastiques, de monstres pas forcément gentils, de scientifiques frappadingues et de héros au cœur pur ayant voué leur existence à la lutte contre les forces du Mal. Lorsque le film commence, l'heure est grave : les plus éminents savants du monde ont disparu. Une journaliste téméraire du Chronicle, Polly Perkins (Gwyneth Paltrow) et le pilote Joseph « Sky Captain » Sullivan (Jude Law) mènent l'enquête. Une mission qui les emmènera dans les coins les plus exotiques du monde. Ils sont aidés en chemin par Franky Cook (Angelina Jolie), cheftaine autoritaire d'une escouade de donzelles pilotes de chasse. Pourront-ils stopper les plans machiavéliques du Docteur Totenkopf et de son armée de robots géants ?

6 MINUTES EN 4 ANS

Il aura fallu 10 ans à Kerry Conran pour transformer un rêve d'enfant en blockbuster. Nourri par les pulps, les comic-books et les serials, Conran voue un culte sans bornes à Alex Raymond (créateur de Flash Gordon), Buck Rogers et Max Fleisher (créateur avant-gardiste qui a révolutionné l'animation traditionnelle en couleurs à la fin des années 30 avec son **Superman**). Le pari semble fou et impossible à réaliser, mais le jeune Kerry, natif de Flint dans le Minnesota, est un homme patient et déterminé. Lorsqu'il a l'idée de **Sky Captain**, il n'a entre ses mains qu'un pauvre vieux Macintosh II ci (les connaisseurs vous diront que même du temps de sa splendeur, cette machine n'était pas un foudre de guerre). Mais il ne désespère pas et alors que la 3D est encore réservée aux stations professionnelles, Conran va s'entêter à créer un court-métrage **Sky Captain** sur sa bécane. Aidé par une bande de potes ravis de gesticuler comme des pros sur des fonds bleus dans un appartement étriqué, Conran va prendre le temps de mettre en forme son projet. Il lui faudra quatre ans pour accoucher de 6 minutes de film.

En 1998, il rencontre Marsha Oglesby, une productrice travaillant pour le compte du réalisateur/producteur Jon Avnet (producteur de films comme **Risky Business**, **Tango & Cash** ou **Inspecteur Gadget**, réalisateur de **Beignets de tomates vertes** – ndlr). Celle-ci est tellement emballée par le court-métrage qu'elle incite Avnet à voir le film. *« J'ai trouvé le résultat fascinant. »* affirme le producteur. Il ajoute : *« Tout a été filmé en digital, dans son garage mais avec un tel niveau de détail que c'en était impressionnant. Je lui ai alors demandé de me raconter l'histoire et j'ai dit "Okay, essayons de le faire ensemble.". Je sortais d'une période où j'avais produit pas mal de films pour Disney dont je n'étais pas totalement satisfait. J'en avais assez des films de studios et j'aime assez travailler sur des petits budgets avec de jeunes réalisateurs. Ça tombait bien. J'ai donc payé une réécriture complète du script de ma poche. On y a travaillé pendant deux ans. Au bout de huit ou dix jets, on avait un bon script. ».*

INNOVATIONS RÉTRO

Une fois la machine enclenchée, Kerry Conran n'a pas voulu faire son long-métrage « à l'ancienne ». Il voulait tout faire en numérique, comme sur les derniers **Star Wars**, pour pouvoir

donner aux images une texture particulière, identique aux couvertures des pulps qui l'ont toujours fasciné.
Conran a utilisé une technique inhabituelle pour tourner son film. Il a filmé les acteurs en dernier. Étant donné le temps qu'il avait passé, avec son frère Kevin (le décorateur) à peaufiner les designs, le réalisateur semblait plus à l'aise avec les décors. Il a donc entièrement construit le film en images de synthèse, remplaçant les comédiens par des avatars, puis montré aux acteurs où ils devaient se placer sur les blue screens.
L'un des gros challenges du film aura été d'intégrer un acteur décédé dans le casting, puisque l'on retrouvera dans le rôle du Docteur Totenkopf le grand Laurence Olivier, disparu à la fin des années 80, pour une prestation entièrement construite d'après des scènes extraites de sa filmo.
Un des éléments qui a réellement permis à **Sky Captain** de voir le jour est l'implication de Jude Law. Acteur talentueux et renommé, Law s'est pris de passion pour le projet : *« Je suis arrivé assez tôt dans la production. Il y a environ deux ans, Jon m'a convaincu de voir le trailer que Kerry avait réalisé. J'ai tout simplement été estomaqué par ce que j'ai vu. Il était clair qu'on avait là un réalisateur qui a un incroyable sens du rythme et un style unique. J'ai adoré. »*.
Jon Avnet acquiesce : *« Kerry souhaitait faire un petit film, mais j'ai essayé de le convaincre d'embaucher de grands acteurs, parce que je suis désolé mais une grande partie de ces gros films qui sortent ont à leur générique soit de jeunes stars, soit des acteurs qui essayent en vain de se diversifier. J'ai travaillé avec de nombreux jeunes talents et j'ai plutôt bonne réputation. C'est donc confiants que nous avons approché Jude. »*.

UN CASTING IMPLIQUÉ

Et Jude a tellement adoré qu'il a proposé de participer au financement du film et, par la même, d'en devenir co-producteur. *« Tout ce qu'on savait au début, c'était qu'on allait employer une technologie avancée pour recréer un look rétro-futuriste. J'aime cette dualité entre passé et avenir tout comme les références du film à Fritz Lang ou* **Citizen Kane**. *Puis j'ai lu le script et il était clair qu'en plus d'être doué visuellement, Kerry était un excellent scénariste. Jon avait besoin d'aide pour trouver un studio, Paramount n'était pas encore impliqué à ce moment-là. J'ai voulu aider du mieux que je le pouvais, que ce soit en apportant mes idées ou en demandant à des amies comme Gwyneth Paltrow de lire le scénario et de voir le trailer. Être producteur est une manière concrète de marquer mon enthousiasme face à un tel projet. »*
Gwyneth Paltrow s'est elle aussi investie à fond dans le film. *« On lui a montré le trailer et elle a voulu signer immédiatement. »* déclare Jon Avnet. *« Je lui ai demandé si elle ne voulait pas lire le scénario d'abord mais elle s'est entêtée et a signé quand même avant d'avoir lu quoi que ce soit. »* Le troisième personnage important du film (en dehors du méchant) est Franky Cook, interprété par Angelina Jolie. Avec un trou de deux semaines dans son planning 2003, Angelina s'est présentée bien volontiers sur le plateau. Son rôle est court mais décisif dans l'aventure.
Le principal défi pour le jeune réalisateur n'a pas été de gérer les acteurs, mais d'éviter que ceux-ci soient « dévorés » par le film. *« C'était un risque. »*, admet Jon Avnet. *« Une partie de mon boulot était de me souvenir du film au-delà du design. Tout cela est très excitant, mais si ça ne fonctionne pas, qui s'en soucie ? Si le rythme est lent, on s'ennuie. Il faut conserver un certain équilibre entre le décor et les acteurs. »*

KERRY CONRAN AU FUTUR

Sky Captain est un petit film avec un gros potentiel. Une comédie d'aventures familiale dans la lignée de celles de Spielberg, Lucas et Zemeckis. Si les Américains le plébiscitent, il peut devenir l'Indiana Jones du XXI[ème] siècle. *« J'adorerais faire une suite. »* clame Jude Law. Kerry Conran ne dirait pas mieux. On aurait alors pas fini de parler du slogan de **Sky Captain** : *« Ille Caelum Fremitus »* (Le ciel rugit, en latin). En attendant, Conran s'est déjà trouvé un nouveau job : il vient de remplacer Robert Rodriguez sur l'adaptation du classique de la littérature SF d'Edgar Rice Burroughs **Princess of Mars**.
Sky Captain & The World of Tomorrow atterrira dans les salles yankees le 17 septembre.

Fabrice SAPOLSKY

Ci-dessus :
Un look à la Nick Fury pour Angelina Jolie, qui incarne le Capitaine Franky Cook, une femme implacable à la tête d'un commando de pilotes exclusivement féminin !

Ci-contre :
Dex (Giovanni Ribisi), un scientifique quelque peu farfelu qui va mettre ses expériences au service de la rébellion.

STEAMBOY

DE KATSUHIRO OTOMO

Il aura fallu attendre 16 ans pour revoir au cinéma un long-métrage réalisé par Katsuhiro Otomo. Genèse interminable, budget astronomique, problèmes techniques et logistiques insolubles... STEAMBOY doit être comparé à ces monuments hollywoodiens, comme le Cléopâtre de Joseph L. Mankiewicz, dont l'édification modifia de manière permanente le paysage cinématographique mondial. Évidemment, de tels enfantements sont douloureux (faillite, exploitation de versions tronquées, abandons de projets annexes...). C'est le prix à payer pour produire les étincelles embrasant l'horizon du septième art.

LA MACHINE INFER

1851. Angleterre. Époque victorienne. Ray, un gamin surdoué, suit les traces de son père pour entamer une brillante carrière d'ingénieur. Mais, la livraison par la poste d'un étrange paquet va considérablement modifier ses projets. Tenant désormais entre ses mains les plans de la plus formidable machine de tous les temps, Ray doit choisir quelle utilisation il va en faire : empêcher la destruction de Londres ou tester les limites du pouvoir qu'il détient...

Steamboy est un film-monde. Aventure trépidante, reconstitution historique documentée, comédie déjantée, itinéraire initiatique torturé, révolution, rétro-fiction aux accents nostalgiques, épopée flamboyante, science-fiction d'une inventivité digne de Jules Verne... Il y a tout dans le dernier film d'Otomo, sauf de la romance, et c'est normal ! Pourquoi ? Car **Steamboy**, à l'instar de toutes les autres œuvres du maître, est avant tout un film d'hommes. Ce qui ne signifie pas que l'œuvre affiche une virilité déplacée. De la même manière que Miyazaki a réalisé avec **Le Voyage de Chihiro** un film-maison-de-poupée enthousiasmant pour tout public, et particulièrement pour les fillettes de douze ans, Otomo est parvenu à fabriquer le mécano universel. Toutes les figures majeures destinées à faire péter un plomb, pétiller les yeux des petits garçons et ravir les fantasmes cinéphiliques de leurs aînés, y sont contenues : parcours d'obstacles, courses-poursuites, cache-cache, désir de puissance, devoir de courage, Œdipe, dépaysement, bâtiments labyrinthiques, armes à gogo, robots, un héros n'avant pas peur de grandir et une demoiselle en détresse...

Pour mettre en scène ce monument (dont on pourra en France admirer la version intégrale de 126 minutes, les Américains n'ayant pas cette chance) bâti avec la précision d'un mécanisme d'horlogerie, Otomo a inventé une nouvelle manière d'utiliser l'infographie et dynamité les règles de représentation telles qu'édictées dans l'industrie de l'animation. La « caméra » virevolte en tout sens et chaque image, même la plus sombre, révèle un dynamisme inédit. Le champ est exploré dans toute sa profondeur comme dans les meilleurs films « live ». Sur la pellicule s'imprime donc un nombre incroyable d'images et de plans jamais vus auparavant. Dans la scène finale, la glace que vomit le château semble carrément jaillir de l'écran pour venir envelopper le public...

Par contre, la mise en scène et le montage sont plus classiques. Le découpage et les transitions hollywoodiennes de type action /action sont privilégiés. La ligne narrative est donc à ce point claire et maîtrisée qu'elle évoque les films des studios Pixar. **Steamboy** entre donc dans la catégorie des grands divertissements que l'on peut taxer sans honte de familiaux. À la vision du film, on pourra donc penser, dans une certaine mesure, à **Indiana Jones**, au **Château dans le ciel**, à **Spider-Man** ou plus sûrement à une version « sérieuse », mais non dénuée de fantaisie, de **Docteur Folamour**. Car **Steamboy** est un brûlot anarcho-politique d'une rectitude hallucinante. Otomo y tente une démonstration de l'obsolescence des thèses capitalistes et scientistes. Bien sûr, chercher à souligner les dangers que recèlent de tels systèmes est naïf, voire vain. (1) Reste que mettre au service de ses convictions un véhicule de la taille de **Steamboy** qui, a priori, aurait dû être entièrement voué à la diffusion d'une idéologie opposée, c'est quand même sacrément gonflé.

Bien sûr, un tel parti pris n'étonnera pas les aficionados d'Otomo. (2) La passion du chantre du chaos pour Dickens, Baudelaire, Mérimée et Jules Verne (ici les références à *La Maison à vapeur* et à *L'Île à hélice* abondent) anamorphosa rapidement son obsession pour les « freaks », et toutes les personnes mises au ban de la société, en sympathie. Dans **Akira**, tous les impérialismes étaient déjà sauvagement éreintés ! Dans **The Order to Stop Construction**, les perversions administratives étaient clairement moquées. Le scénario de **Roujin Z** portait un éclairage remarquable, et sans plus aucun travestissement, sur la situation sanitaire et sociale des personnes âgées vivant seules et sans ressources. **Chair à canon** était un réquisitoire où Otomo affirmait qu'il est nécessaire d'échapper à la norme, sous peine de vivre dans un monde déshumanisé et morne. Quant au scénario de **Metropolis**, il faisait manifestement acte politique, puisqu'il y était clairement question d'une lutte engagée contre un pouvoir absolu et absolument corrompu.

Logiquement, **Steamboy** a réalisé la synthèse des visées et des engagements précédemment évoqués, l'auteur abandonnant les métaphores pour une approche toujours plus frontale, démunie de fioritures. Mais, si Otomo pose dans **Steamboy** le problème de l'utilisation pacifique du savoir et des intentions humaines, il ne s'enferme pas dans un discours emphatique. Au contraire, il conserve la pureté burlesque des fables, mais remplace le merveilleux des fées par un autre, celui d'une humanité pensante, savante, éduquée.

À l'époque où l'on a tout vu, tout exploré, où le septième art est, pour des raisons économiques souvent tiède, volontairement ironique et grinçant, **Steamboy** est un film précieux, qui se pare de la poésie de l'innocence et de l'inconnu. Les cinéphiles de tous âges pensant que l'imagination peut encore faire reculer les frontières du monde ont trouvé là un nouveau manifeste, qui frappe cent fois plus fort qu'**Akira** !

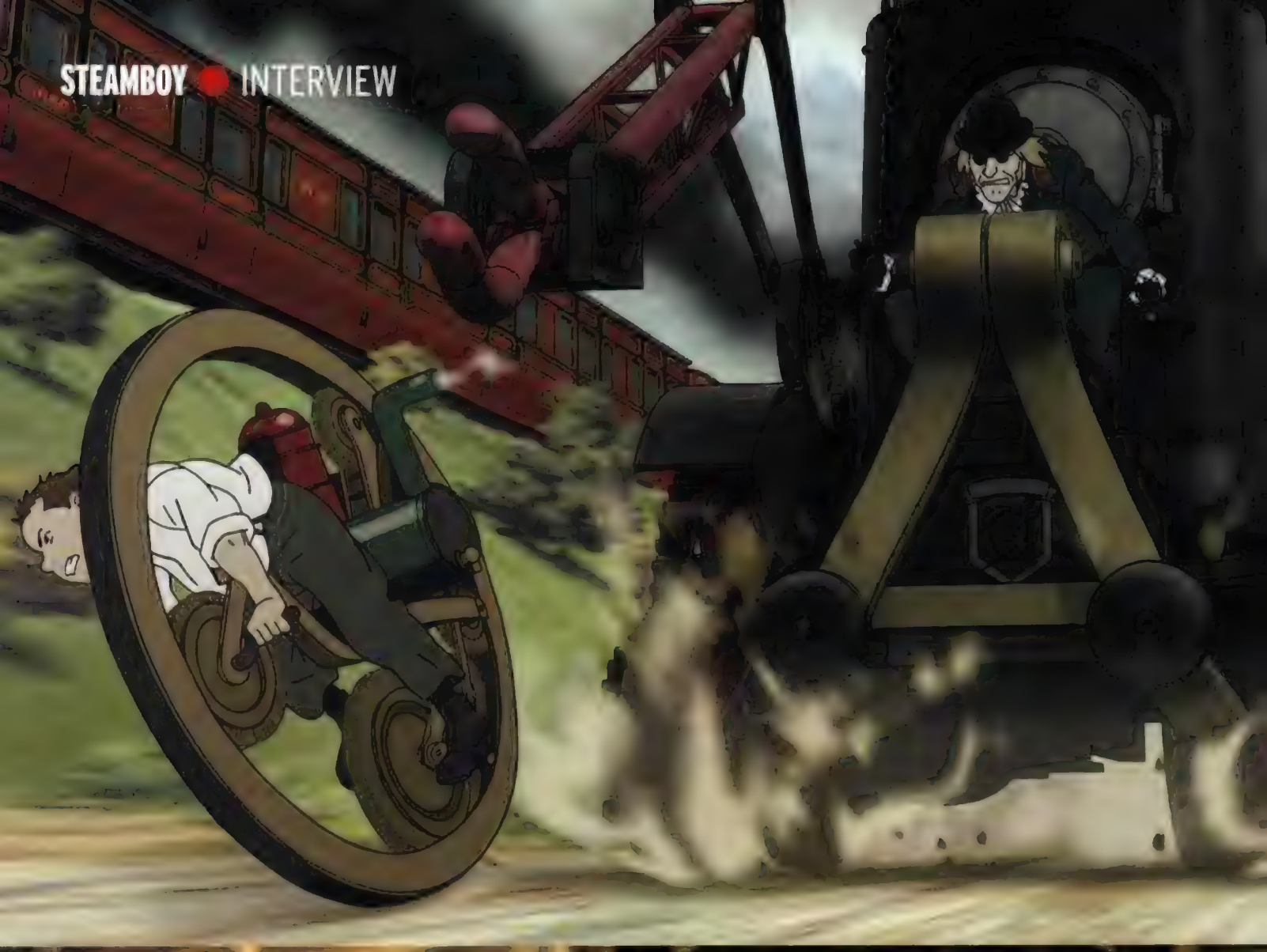
Bertrand ROUGIER

JAPON. 2003. RÉAL. : KATSUHIRO OTOMO. SCÉN. : SADAYUKI MURAI ET KATSUHIRO OTOMO. DIR. ANIM. : SHINJI TAKAGI. MUS. : STEVE JABLONSKY. PROD. : SHINJI KOMORI ET HIDEYUKI TOMIOKA POUR STEAMBOY COMMITTEE. VOIX (VO) : ANNE SUZUKI, MANAMI KONISHI, KATSUO NAKAMURA, MASANE TSUKAYAMA, KIYOSHI KODAMA, IKKI SAWAMURA... DUR. : 2H06. DIST. : COLUMBIA PICTURES. SORTIE LE 22 SEPTEMBRE 2004.

(1) Encore que le pouvoir de séduction du film est tel qu'il est difficile de rester de marbre face aux idées exposées.

(2) Ceux qui regardaient **Manie Manie** et **Robot Carnaval** quand, capitalisant sur le succès d'**Akira**, des « marketiciens » cherchaient à transformer le nom d'Otomo en trademark pour vendre des boissons contre l'acné.

NALE



INTERVIEW KATSUHIRO OTOMO - AUTEUR/RÉALISATEUR

NEUF ANS DE RÉFLEXION

DOIT-ON ENCORE PRÉSENTER KATSUHIRO OTOMO ? SINCÈREMENT, ON ESPÈRE QUE NON ! TOUTEFOIS, POUR NOS LECTEURS LES PLUS JEUNES, ON RAPPELLERA QUE CE MANGAKA UBIQUISTE AUX MILLES TALENTS TROUVA UN JOUR LES CASES ET LES PHYLACTÈRES TROP ÉTROITS POUR SES NOIRS DESSEINS. IL CHOISIT ALORS D'ALLER IMPRIMER SES IDÉES SUR UN ÉCRAN BLANC PLUS GRAND, QUI S'ILLUMINE AUJOURD'HUI ENCORE AU SOUVENIR ÉMU D'**AKIRA** (LE FILM QUI FIT DÉCOUVRIR LE CINÉMA D'ANIMATION NIPPON EN OCCIDENT) ET DE **CHAIR À CANON** (1995). APRÈS NEUF ANS D'ABSENCE, LE MAESTRO DU CELLULO LÂCHE UNE NOUVELLE BOMBE DANS LES SALLES OBSCURES. UNE AUSSI LONGUE ABSENCE NÉCESSITAIT BIEN QUELQUES EXPLICATIONS...

Ci-dessus :
Le grand Katsuhiro Otomo en personne !

Initialement, Steamboy devait se dérouler pendant la Première Guerre mondiale, sur le territoire français.

C'est exact. C'était tout au début. Cependant, mes envies ont changé et j'ai adopté comme toile de fond l'Exposition Universelle et le Royaume-Uni.

C'est une idée bizarre et pas très commerciale de réaliser un film basé sur une uchronie se déroulant durant l'époque victorienne. De plus, s'il est omniprésent, le computer graphic reste relativement discret...

J'ai toujours apprécié les œuvres de Dickens, pour leur côté social et descriptif. Mais ce sont principalement des arguments techniques qui m'ont poussé à choisir cette période. Au départ, et même si le scénario a évolué *(voir l'interview de Murai - ndlr)*, je désirais aborder un sujet assez similaire à **Chair à canon**. Mais j'étais surtout passionné par le fait de repousser les limites du cinéma d'animation en termes de mise en scène. Je voulais m'affranchir du banc-titre et du multiplane de manière à pouvoir varier encore plus mes angles de prises de vues. L'emploi du Computer Graphic était donc obligatoire pour concrétiser ma vision, ce qui posait pas mal de problèmes en 1995. Or, pour que cela soit encore plus intéressant, il fallait jouer sur les contrastes. Je ne voulais pas créer un monde synthétique à la **Toy Story**. J'ai donc cherché un univers qui ne soit ni futuriste, ni artificiel, mais au contraire d'une beauté très classique. La période victorienne et l'Exposition Universelle contenaient la richesse graphique et narrative dont j'avais besoin. Je ne voulais pas faire un film de SF sans aucune base. D'autre part, cette époque m'a toujours fasciné. Je me suis appliqué à recréer la texture du XIXe siècle dans les moindres détails, jusqu'à l'aspect visqueux de l'huile, la chaleur, l'humidité de la vapeur et la rouille du métal. Pour atteindre ce réalisme, tout a été dessiné à la main dans un premier temps, puis combiné à la technologie numérique pour incorporer les effets spéciaux. J'ai ainsi pu créer un univers authentique, intense pour l'histoire. L'art est le cœur du film. **Steamboy** devait être comme peint sur une toile, avec une grande attention portée aux plus petits détails. L'informatique ne devait pas servir pour les designs, c'est pour cela qu'il est discret, mais uniquement pour la mise en scène. Ce sont des machines existant vraiment qui, au départ, ont constitué la base de toutes les nouvelles créations que l'on peut voir à l'écran. Par la suite, on a un peu abandonné les machines conventionnelles pour laisser galoper notre imagination.

En 1996, vous aviez déjà réalisé une bande démo de Steamboy et effectué les repérages en Angleterre.

C'est exact, le projet courrait dans ma tête depuis 1994, et à l'époque tout le monde pensait qu'on pourrait le concrétiser assez rapidement. Sony et le Studio 4°C semblaient très motivés.

Que s'est-il passé ? Le projet Digital Engine de Bandaï a changé la donne ?
C'est plus compliqué. Le projet Digital Engine a été annoncé en 1997. Le but était ni plus ni moins d'imposer la société comme leader dans le domaine de la création des nouvelles images numériques. Au départ, il a été considéré qu'avec 30 millions d'euros, il serait possible de développer deux projets phares : **Steamboy** et **GRM**, qu'Oshii devait réaliser. Mais le scénario et le storyboard ont été modifiés plusieurs fois. La production se déroulait n'importe comment. Puis, des problèmes économiques sont survenus. **GRM** fut alors abandonné et Mamoru Oshii s'est concentré sur un autre long-métrage. Enfin, la production de **Steamboy** a été interrompue et le studio 4°C a quitté l'aventure.

***C'est votre producteur et ami Shigeru Watanabe, avec lequel vous adorez boire du Sauternes en matant des westerns spaghettis, qui a sauvé* Steamboy.**
(rires) Watanabe a été l'ange gardien du film. Quand plus personne ne s'intéressait au projet, il s'est totalement investi. Il est allé rencontrer plusieurs grandes sociétés hollywoodiennes. Heureusement, cela ne nous a pas empêchés de regarder des vieux films de guerre et des westerns avec Clint Eastwood, dont il est un grand fan. (rires) Nous venons tous les deux du Nord du Japon et nous sommes nés le même jour (mais pas la même année). Nous avons également vécu le marathon **Akira** ensemble. Ça crée des liens.

À partir de 1998, Shigeru Watanabe a rencontré James Cameron et Dean Devlin, l'associé de Roland Emmerich, pour trouver des capitaux.
Il est allé chez Lightstorm et Centropolis Entertainment. À chaque fois, nous avons failli trouver un accord.

En fait, Cameron a, par respect, refusé d'intervenir dans votre travail, ce qu'exigeaient ses associés...
Exactement. Et, comme il était hors de question qu'il investisse des fonds propres, il a choisi de se retirer du projet, ce qui était finalement assez élégant.

Dean Devlin n'a pas fait preuve de la même courtoisie.
En effet, un accord était signé avec Centropolis Entertainment *(société ayant produit tous les films d'Emmerich – ndlr)*. Mais quelque temps plus tard on a reçu un fax nous annonçant qu'un script doctor allait réviser notre scénario. Moi, je travaillais déjà avec Sadayuki Murai et j'en étais très satisfait. Le contrat a été dénoncé.

Justement, le jet final de* Steamboy *a été écrit par Sadayuki Muraï (*Perfect Blue, Millenium Actress*). Comment s'est déroulée votre collaboration ?
Quand j'ai commencé à écrire tout seul le scénario, j'y ai projeté beaucoup d'idées, d'envies personnelles. On en était à la 20ème version quand j'ai fait appel à Sadayuki Murai. J'ai alors sélectionné les parties du script que je souhaitais impérativement conserver. Sadayuki fut ensuite chargé d'organiser le film autour de ces grands axes. Moi, j'ai commencé à dessiner le storyboard. Comme nous travaillions en parallèle, nous avons beaucoup discuté de l'évolution de l'histoire. Cependant, au tout dernier moment, j'ai modifié la fin du film sans avoir le temps de tenir Sadayuki Murai au courant. Il a été surpris en le découvrant lors des projections techniques.

***Pour en revenir à votre quête « hollywoodienne », cela s'est à peine mieux passé avec Joel Silver, qui avait trop d'exigences concernant l'exploitation en vidéo de* Steamboy *en Asie et qui en plus aurait permis à Warner de recycler certains de vos designs dans le calamiteux* Wild Wild West.**
Là, vous en savez carrément plus que moi. (rires) Je pense qu'il y a en effet eu des problèmes concernant les droits et c'est ce qui a empêché qu'un accord soit conclu. Concernant la réutilisation de mon travail dans **Wild Wild West**, j'en ai entendu parler par des amis, mais n'ayant pas vu le film, je ne sais pas quoi vous répondre.

Ci-dessous :
Eddie, le père de Ray, mis en joue par son propre père. Au-delà du conflit familial, ce sont là deux conceptions de la science qui s'affrontent...

Ci-contre :
Ray, un petit ouvrier inventif et courageux, poursuivi par les hommes de la Fondation O'Hara lors d'une scène d'action hallucinante.

Canal Plus devait aussi rentrer dans la production de* Steamboy. *Que s'est-il passé ?
Je crois que Canal Plus est sorti des deals au moment du désistement de Warner.

Finalement, comment avez-vous trouvé vos 17 millions d'euros de budget ?
C'est Shigeru Watanabe qui les a trouvés. Au moment de l'arrêt du projet Digital Engine, on a fait un coup de bluff en feignant de racheter tous les droits de **Steamboy**, ce que nous avons néanmoins partiellement fait, de manière à pouvoir le produire nous-mêmes. Après que les compagnies étrangères se soient toutes désistées, Bandaï Visual, qui avait déjà investi dans **Memories**, a décidé de ne pas se retirer complètement du projet. Puis en 2000, Sunrise et Production I.G. sont venus nous épauler. Enfin, Sony nous a rejoint. La création de **Steamboy** démarra alors pour de bon.

Dans ces conditions de production apocalyptiques, réunir et motiver une équipe a dû être infernal ?
En fait, nous sommes habitués au Japon à recourir à plusieurs studios pour réaliser des longs-métrages. Tous les animateurs auxquels nous avons proposé de nous aider étaient très motivés. J'ai aussi pu compter sur des amis que je connais depuis **Akira**.

N'avez-vous pas craint que votre cité volante et l'arrière plan anglo-saxon facilitent la comparaison entre votre film et des œuvres de Miyazaki, comme* Howl's Moving Castle *ou* Le Château dans le ciel, *voire* Nadia, le secret de l'eau bleue *ou* Giant Robo, *deux autres « anime » fort célèbres.
Notre château est différent celui de Miyazaki. Et, même si son dernier film se base comme souvent sur une mythologie anglo-saxonne, je pense que **Steamboy** sera incomparablement plus dense. Le style de Miyazaki, c'est de faire de la fantasy. Il peut donc utiliser l'ellipse et oublier de dessiner des lignes. Je pense que j'ai un style plus proche de certains univers de bédé, notamment européens, qui sont très détaillés. Concernant **Nadia** ou **Giant Robo**, il s'agissait d'une série TV et d'OAV. Même s'il y a des similitudes, je pense pouvoir dire sans faire offense à ces deux œuvres que dans **Steamboy** on va plus loin en termes de représentation et, d'une certaine manière, de réalisme. La seule chose que le film de Miyazaki ait changé pour nous, c'est que le retard accumulé en a repoussé la date de sortie japonaise, ce qui a permis d'avancer la nôtre au 17 juillet.

Ce n'est pas la première fois que dans l'une de vos œuvres, on décèle une influence de la littérature occidentale. Ici, comme dans* Memories, *il s'agit de Jules Verne.
Concernant notre période de référence, il est logique de penser à Jules Verne. J'ai grandi en lisant ses romans, comme *20 000 lieues sous les mers*, qui est l'un de mes favoris. J'espère être parvenu à mettre en scène le type d'excitation universelle qui explosait à chaque page de ses romans.

Depuis 1978 et* Highway Star, *il semble évident que vous avez une passion pour la course, et plus particulièrement les courses poursuites. Vous avez même récemment trouvé le temps pour réaliser avec Rintaro un petit sketch sur le cyclisme.
Ça va peut-être vous étonner, mais mon amour pour la course vient de ma passion pour le Tour de France, dont je suis un aficionado. J'adore cette épreuve sportive et j'étais un grand fan de Marco Pantani, qui a récemment disparu.

Comment parvenez-vous à résister à la tentation de réaliser une séquelle à* Akira, *ce qui vous rendrez immensément riche.
Je ne raisonne pas ainsi. **Akira**, surtout le film, dont je ne suis pas [illegible] satisfait, fait partie de mon passé. La page est tournée.

De 1976 à 1986, on vous a beaucoup opposé au Japon à Osamu Tezuka, en disant que vous étiez le leader des mangas noirs à tendance réaliste, les gegika, et qu'il existait une rivalité entre vous. Après votre adaptation d'un manga du maître,* Metropolis, *et aujourd'hui avec* Steamboy *qui fait ouvertement référence à* Astroboy, *on peut affirmer que la critique avait fait un mauvais constat.
J'ai toujours eu énormément de respect et d'admiration pour Osamu Tezuka. Au début de ma carrière, je ne souhaitais rien d'autre que de parvenir à dessiner comme lui, mais je n'y arrivais pas. J'avais un trait plus agressif, ce qui m'a conduit à raconter des histoires différemment. Il est clair que je ne parviendrai jamais à atteindre le niveau d'accomplissement d'Osamu Tezuka. Notre pseudo-rivalité est un fait de presse sur lequel je n'avais aucune prise.

Vous n'avez jamais suivi la moindre formation de cinéaste, ce qui semble incroyable quand on regarde vos œuvres, et notamment* Steamboy, *où les angles et les mouvements de « caméra » sont extraordinairement variés et toujours judicieusement choisis.
Votre compliment me va droit au cœur. J'ai beaucoup appris en regardant plein de films quand j'étais petit. Mais je n'observais pas passivement, j'essayais de comprendre comment c'était fait. J'ai ensuite réalisé des courts-métrages « live » amateurs assez catastrophiques, mais ça m'a quand même beaucoup aidé, notamment à savoir ce qui à l'image fonctionne et ce qui ne fonctionne pas. Ensuite, le découpage des mangas est très cinématographique, ce que l'on doit d'ailleurs à Osamu Tezuka. *Domu* (Rêves d'enfant *en français - ndlr*) fut également un tournant. Pour le dessiner, j'ai analysé en détail énormément de classiques cinématographiques dans les registres du thriller, de l'horreur et du suspense. Et puis j'ai eu la chance de participer à Memories. J'ai beaucoup appris au contact de Rintaro, qui m'avait [illegible] me charger du design et de quelques scènes de foule. L'objectif de **Steamboy** était d'aller plus loin, grâce à l'ordinateur, dans la manière dont il était possible de raconter une histoire en animation. J'ai toujours beaucoup observé et décortiqué mes films favoris. J'espère parvenir un jour à me hisser à leur niveau.

Guillermo Del Toro voudrait adapter* Domu. *Que cela vous inspire-t-il ?
No comment !

Neuf ans se sont écoulés depuis* Chair à canon, *c'est long !
Il s'est en effet passé pas mal de choses durant cette période, aussi bien dans le monde « réel » que dans le secteur de l'industrie de l'animation. Parfois, j'ai eu peur que mes aspirations ne correspondent plus à celles du public, que mes idées novatrices à l'époque apparaissent aujourd'hui désuètes. C'est un peu la raison pour laquelle j'ai participé à la production de certains films et à l'écriture de scénarios, mais c'est **Steamboy** qui absorbait toutes mes pensées.

Steamboy est un film grand public, ce qui dénote dans le reste de votre œuvre. La dimension internationale du projet a-t-elle été contraignante ?

Ci-dessus :
Ray, propulsé par un réacteur dorsal, tente de sauver Scarlett, la chipie de service. Steamboy à la rescousse !

Ci-contre :
Le père de Ray et son bras mécanique, la clé servant à démarrer le château de vapeur.

« Je voulais faire un grand film d'aventures qui tiendrait en haleine les cinéphiles et ferait une très forte impression sur les enfants. »

Je n'ai absolument pas pensé à l'audience internationale en réalisant ce film. Ceci dit, les objectifs étaient clairs dès le départ, et c'est peut-être cela qui a permis de trouver un financement. Il n'était pas question de réaliser un film pour adultes. Je voulais faire de l'entertainment, un grand film d'aventures qui tiendrait en haleine les cinéphiles et qui ferait une très forte impression sur les enfants. J'ai particulièrement pensé à des jeunes garçons de douze ans en faisant ce film. Je les imaginais comme moi, passionnés de mécanique, avides d'aventures et de dépaysement. Je voulais qu'ils puissent s'identifier au héros, s'envoler avec lui dans les airs. Mon souhait est que ce public-là s'amuse et crie de joie dans les salles de cinéma.

Steamboy ***est un film paradoxal. Basé sur une construction « ligne claire » typiquement enfantine, il y est essentiellement question de politique.***

Au départ, je voulais créer un film ressemblant à **Chair à canon**, une version longue en quelque sorte. J'aime vraiment beaucoup ce court-métrage, qui dans mon petit panthéon personnel me satisfait plus qu'**Akira**. J'ai ensuite décidé de situer l'action avant la Première Guerre mondiale, qui est l'époque où notre société a évolué de manière spectaculaire à tous les niveaux. Je voulais donc un décor européen. Le thème de la vapeur s'est alors imposé de lui-même. J'ai pensé qu'il valait mieux choisir l'Exposition Universelle comme toile de fond. Partant de ces postulats, il est devenu évident que le film allait coûter très cher, et donc qu'il faudrait qu'il remporte un grand succès. Comme je savais qu'il allait être question de révolution, d'évolution et de mouvements, j'ai pensé qu'il était logique de prendre des héros assez jeunes, même un peu plus jeunes que dans **Akira**. J'ai désiré réaliser un film excitant, qui passionnerait les garçons de tous âges, les transporterait dans un univers inconnu, complexe mais compréhensible. Aborder des thèmes politiques et des thèmes de société ou de psychologie classiques, comme les relations de filiation par exemple, m'a semblé particulièrement approprié et stimulant pour donner de la densité, de la réalité et de la complexité au monde dépeint. Je suis persuadé que **Steamboy** pourra ravir tout type d'audience, même si personnellement c'est surtout le jeune public que j'aimerais que le film impressionne.

En fait, dans* Steamboy, *vous exposez votre vision de l'évolution du XX[ème] siècle ?

Je ne suis pas le seul à avoir travaillé sur ce projet. Cependant, même si **Steamboy** est un film d'aventure de facture classique dans son déroulement, la toile de fond dont vous parlez existe bel et bien, et je suis content que quelqu'un s'en aperçoive.

Sur cette toile, c'est la fondation O'Hara qui fait tache.

Aujourd'hui, il est difficile de réaliser un film avec des situations ou des personnages trop manichéens, car le monde dans lequel nous vivons n'a jamais été aussi complexe. Cependant, certaines multinationales contemporaines, symbolisées par la fondation O'Hara, qui ne s'intéressent qu'aux profits sans même savoir sur quelle base et dans quelles conditions elles les réalisent, car elles se contentent d'acheter et de revendre avec « plus values », conduisent à mon avis nos sociétés dans une mauvaise direction.

Dans vos œuvres, vous aimez mettre le pouvoir dans les mains de ceux qui normalement ne le possèdent pas : les enfants, les vieillards, les femmes, les robots...

J'ai toujours eu de la sympathie pour les freaks. Si je donne souvent du pouvoir aux exclus c'est parce que j'aime imaginer ce que ça pourrait donner dans la réalité. Dans la société, il existe beaucoup de gouffres à explorer. La quête pour le pouvoir, l'avidité qui en résulte, la manière dont on l'utilise, ce sont à mon avis des sujets passionnants.

Quels sont vos projets ?

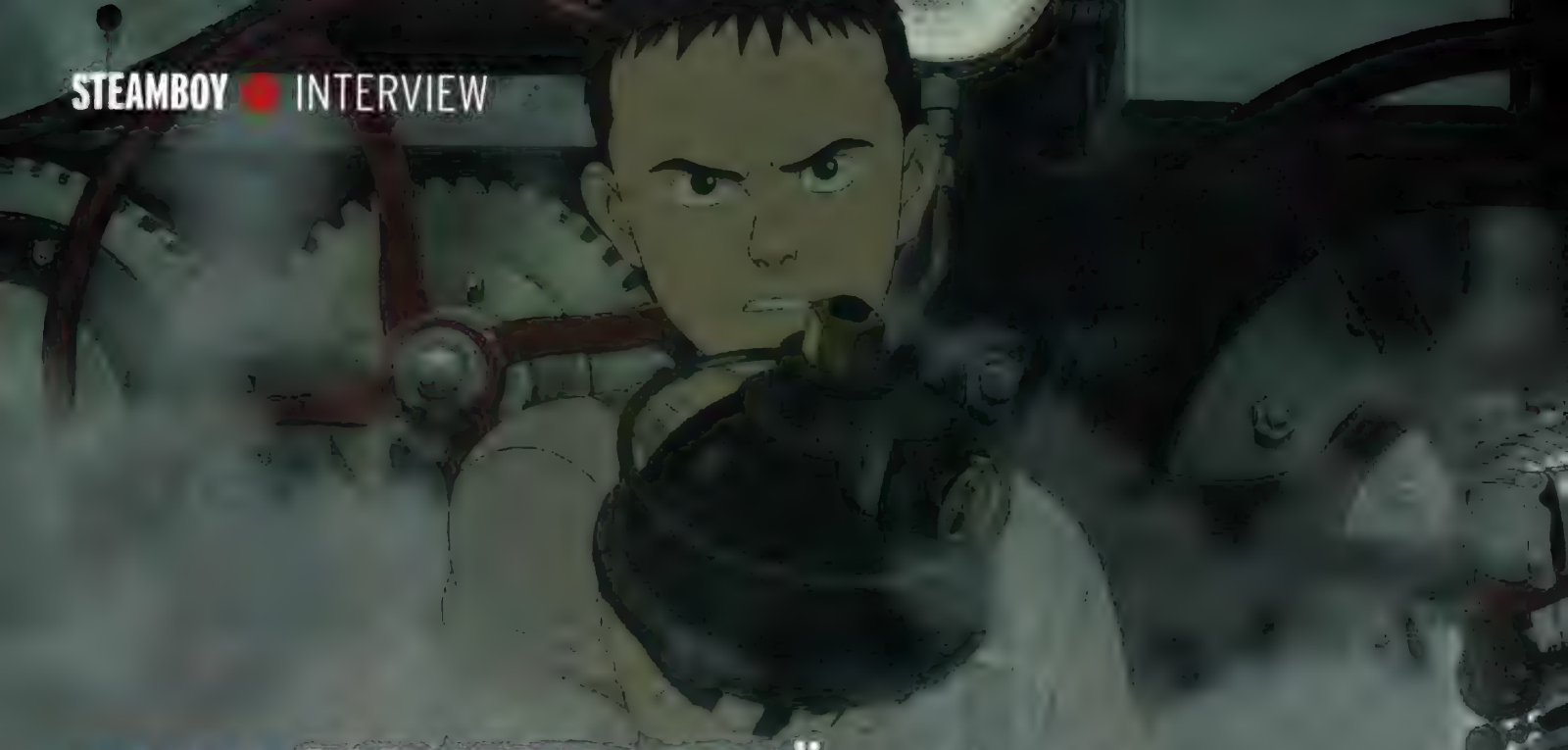
Je pense que l'on va produire la séquelle de **Steamboy**, **Steamgirl** ! Ensuite, je réaliserai certainement un film « live ».

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

Page de gauche, de haut en bas :
Le père de Ray tel qu'en lui-même : un inventeur prométhéen et mégalo qui pense amener la lumière de la science à son époque.

Le célèbre Tower Bridge londonien ravagé par le décollage dévastateur du Château de vapeur : une scène de destruction dans la grande tradition du père d'Akira.

Ray face aux hommes de main de la Fondation O'Hara. Objectif : protéger la Steamball.



INTERVIEW SADAYUKI MURAÏ - CO-SCÉNARISTE
L'ÉLECTRON LIBRE

À L'INSTAR DE SON COLLÈGUE KAZUNORI ITO (PATLABOR, GHOST IN THE SHELL, AVALON), SADAYUKI MURAÏ N'EST PAS ENCORE UNE STAR EN FRANCE. POURTANT, SON NOM SE CACHE DERRIÈRE DES ŒUVRES TELLES QUE PERFECT BLUE, MILLENIUM ACTRESS ET LES NOUVELLES SÉRIES D'*ASTROBOY* ET D'*ALBATOR* (RINTARO), DONT IL EST LE SCÉNARISTE. OR, COMME IL A ÉGALEMENT RÉDIGÉ LE SCRIPT DE STEAMBOY, ON A PENSÉ QU'IL ÉTAIT TEMPS DE VOUS FAIRE DÉCOUVRIR L'UN DES SCÉNARISTES LES PLUS TALENTUEUX DE SA GÉNÉRATION.

Ci-dessus :
Ray et l'objet de toutes les convoitises : la Steamball, une invention aussi capitale que potentiellement dangereuse.

En bas, à droite :
La charge des soldats de vapeur, les troupes de choc chargées de la protection du Château de vapeur.

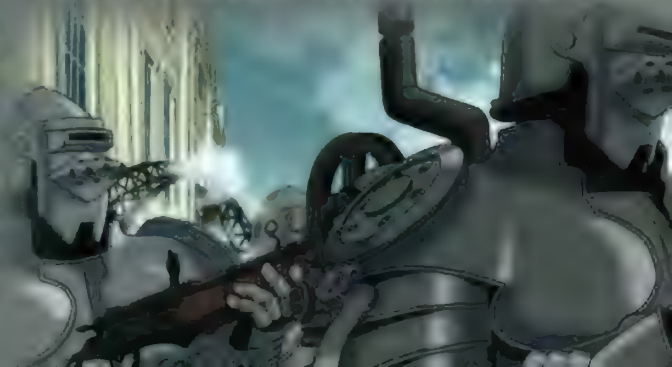
Vous êtes devenu scénariste grâce à un concours. Vous l'avez gagné avec une histoire de collégienne qui évoquait déjà* Perfect Blue*...
En effet, le grand concours des jeunes scénaristes avait été organisé par la chaîne de télévision Fuji TV. Le titre de mon scénario était **Tobenai Otome no Jyuyôshô** (« Heure des cours de la jeune fille qui ne peut pas voler »). Le thème qui nous avait été proposé était : une histoire qui se passe en une heure et qui dure une heure. Disons qu'il fallait faire un « film de situation ». Dans mon scénario, une jeune fille, pour plaisanter, écrit un faux testament qui annonce son suicide. Son professeur découvre le testament ce qui provoque des remous dans sa classe. Plusieurs quiproquos se forment.

Comment avez-vous été amené à travailler sur* Steamboy *? Généralement, Otomo écrit ses propres scénarios.
C'est vrai que j'ai travaillé sur **Perfect Blue**. J'ai commencé à travailler par au fax en 1991. J'ai reçu un coup de fil du producteur de l'époque. J'ai été étonné lorsqu'il m'a proposé de travailler sur le projet, car je croyais que le film était bientôt sorti.

Il y avait déjà eu 20 versions du scénario avant votre engagement. Comment avez-vous géré cela ?
Le scénario qu'on m'a fait lire au départ était en effet le 20ème. Avant que ce film n'arrive à moi, il avait subi bien des avatars. D'abord, c'était un projet pour le cinéma, puis c'est devenu une série télévisée, avant de redevenir un long-métrage. Je ne connais pas les détails de tous ces processus. Mais dans le script que j'ai lu, des scènes étaient tantôt alors qu'elles étaient indispensables et vice-versa. La construction de l'histoire était déséquilibrée. Depuis le début de ce projet, il était question de faire un film « grand public », **Steamboy** était alors une fable monstrueuse. Mais en lisant le scénario, j'ai eu l'impression que ce genre d'histoire, simple et directe, ne convenait pas à Otomo. La première intervention que j'ai faite a été de changer le caractère de chaque personnage. Concrètement parlant, Steaven en était à l'origine un délinquant de la jeunesse. Mais en discutant avec Otomo, j'ai ajouté des aspects historiques. J'ai pensé que si Steaven symbolisait le pouvoir de la Grande Bretagne, père de la Révolution industrielle, les personnages deviendraient plus intéressants puisqu'ils seraient liés à l'histoire. Otomo a été tout de suite d'accord. C'est ainsi que l'histoire a commencé à sérieusement changer. Mais le travail sur le storyboard avait déjà commencé et, si bien que je n'avais pas le droit de toucher à certaines scènes, notamment au début. En plus la scène commençait au film d'ouverture de la Tour Steam à Londres était aussi joyeusement déterminée. Je n'ai donc que participé au scénario dans la mesure où j'ai ajouté des détails dans le développement. Reste malgré tout que le positionnement des personnages, j'ai modifié la totalité du film en proposant de la décaler par rapport à une simple histoire d'aventure, pour le rendre plus métaphorique.

Vous avez travaillé sur les scénarios de la nouvelle série d'Astroboy. Quels liens tissez-vous avec* Steamboy *?
Ce qui a donné à Otomo l'envie de faire **Steamboy**, c'est **Astroboy**. Il a voulu, avec **Steamboy**, rendre à la fois un hommage et une parodie à **Astroboy**. Dans **Astroboy**, c'est le nucléaire qui est l'énergie centrale alors qu'elle est remplacée par la vapeur dans **Steamboy**. C'est cela qui est intéressant. Les deux œuvres sont des réflexions sérieuses sur la science en même temps que des films d'aventures dans lesquels un garçon vertueux dénonce le fait que nous possédions une puissance si dangereuse. Cependant, on ne peut pas éliminer de nos jours que la vapeur possède un pouvoir révolutionnaire. C'est la différence entre **Astroboy** qui était en avance sur son temps, et **Steamboy** qui jouait volontairement au retard et revient ainsi dans le système de la comédie. Cette idée de parodie et de réalisme décalé existait depuis le début du projet.

Comment vous êtes-vous approprié les personnages d'Astroboy et d'Albator ?
Difficile de répondre... À mon avis, beaucoup de scénaristes réfléchissent à la manière dont évoluent les personnages, ou bien essaient de transmettre à tout prix leur message à travers leurs films. Dans mon cas, c'est exactement le contraire. Je pense d'abord à ce que je ne veux pas faire. Par exemple, pour **Steamboy**, le premier scénario que j'ai reçu était une fantaisie mécanique. Or, cela ne m'a pas intéressé. Alors j'ai discuté avec Otomo et nous avons décidé de faire le contraire et donc de traiter l'irrationnel. Pour **Perfect Blue**, l'œuvre originale était un pur thriller psycho-



« Otomo ne se range jamais du côté de qui que ce soit, il ne juge jamais les pensées des autres. »

Ci-dessus, de gauche à droite :
Scarlett prise au milieu du feu des soldats de vapeur.

Scène de guerre devant le hall principal de l'Exposition Universelle.

En bas :
Le père de Ray aux commandes du Château de vapeur.

musique. Tout au long de l'histoire se manifestait un désir pour les « otaku ». Moi, Kan et moi avons préféré ne pas faire la même chose et nous avons décidé de décrire davantage l'évolution psychologique des personnages. On a donné libre court à notre admiration pour Hitchcock et De Palma. À propos d'**Akatsuki**, j'étais fan depuis l'enfance, mais je ne voulais pas simplement réarranger la version originale tel qui n'a pas plu à l'auteur, Leiji Matsumoto – nda). Afin de placer le personnage dans le contexte d'aujourd'hui, j'ai discuté avec Akatsuki. Je crois qu'en supprimant tout ce qui n'est pas lui, on peut enfin trouver la vérité.

Il y a des scènes longues dans Steamboy, ce qui est rare dans le cinéma d'Otomo.
Dans le processus de l'écriture du scénario, j'ai essayé de mettre le plus d'éléments possibles dans chaque scène. Par exemple, Steamington et David sont les symboles de la nation britannique, Scarlett, celui de la nouvelle femme américaine, et la Fondation O'Hara, celui du capitalisme. J'avais pour but de filmer un lieu en rassemblant tous ces éléments dans un même espace qui est l'Exposition Universelle. Si les scènes vous semblent longues du point de vue visuel, cela vient sans doute du fait que ce film était conçu pour le grand public, auquel il faut permettre de pouvoir vivre son attention pour assimiler toutes ces données.

Il y a une vraie ironie dans le discours politique de Steamboy ?
Bien sûr, le même principe est la science. Mais ce n'est pas ce point-là que j'ai voulu traiter en priorité. J'ai essayé de montrer l'absurdité de toutes ces idéologies qui tournent en rond. Otomo possède à mon avis une sensibilité assez proche de celle de Kubrick. **Steamboy** est la version d'Otomo du **Dr Folamour**.

Votre scénario respire une misanthropie gadarienne en laquelle Otomo a dû se reconnaître.
Ah oui... À mon avis, Otomo a vu beaucoup de films de Godard, que j'aime personnellement beaucoup. Fondamentalement, leur façon de penser se ressemble : ils n'aiment rien de bon des êtres humains. Mais Otomo ne se range jamais du côté de qui que ce soit, il ne juge jamais les pensées des autres.

Parlez-nous de la notion de « cycle » qui apparaît souvent dans vos scénarios.
À propos de **Steamboy**, c'est Otomo qui a eu l'idée des personnages apparaissant à trois générations. Ce que j'aime dans mon écriture du scénario, c'est la superposition de plusieurs histoires relevant d'espaces-temps différents. En utilisant l'histoire de **Steamboy** avec Otomo, j'ai voulu mettre en scène, dans un film de deux heures et dans l'espace de l'Exposition Universelle, une intrigue où coexistent plusieurs générations, comme le grand-père qui représente le passé, le père qui est le présent et Ray qui représente l'avenir. La notion du cycle est principalement liée à la philosophie japonaise. Je ne vais pas spécialement en la réincarnation, mais en général, les Japonais croient en l'existence d'un cycle. C'est tout à fait possible que les étrangers, eux, ne voient cela que comme une notion.

Vous explorez souvent la frontière séparant la réalité des fantasmes.
J'écris des scénarios en ayant conscience de ces deux éléments. Ce que j'essaie de faire, c'est de supprimer les frontières entre la réalité et le fantasme. J'essaie toujours d'écrire des films qui fassent penser aux spectateurs que la réalité est différente de ce qu'ils croyaient avant de voir le long-métrage au cinéma.

L'une des modifications les plus importantes que vous ayez faites pour Steamboy concerne le personnage de Scarlett...
Au départ, son personnage était hésitante et c'était Emma, qui apparaît au début du film, qui était mignonne. Dans la version originale, Ray invitait de manger Emma, qui était kidnappée. Pourquoi changer ? Tout simplement parce que le film dépassait la durée prévue. Otomo et moi avons été amenés d'abandonner l'un des deux personnages féminins. Nous avons pensé que ce serait plus intéressant de garder Scarlett. Quand je vois le film aujourd'hui, il est évident que c'est l'utilisation de cette héroïne qui est intéressante. Otomo et moi sommes contents de notre choix. C'est pour ça qu'Omni parle de **Steamjet**.

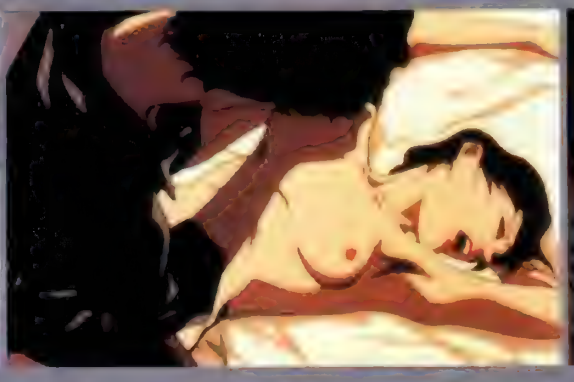
Vous aimez bien donner la clé de vos œuvres dans les répliques des personnages.
C'est juste. Pour **Steamboy**, c'est Araki une réplique d'Eddie. Au moment de la scène finale, il dit que son but était de montrer la beauté absolue. C'est à dire, en réalité, le film lui-même. Quand j'ai eu cette idée, j'ai eu le sentiment que **Steamboy** serait une réussite.

N'est-ce pas osé dans un film d'entertainment de montrer une famille éclatée déchirée par des luttes intenses et irréversibles ?
Au Japon, ce n'est pas un problème car cette situation est tout à fait réaliste.

Propos recueillis par Bertrand ROUGER (Traduction : Shoko TAKAHASHI)

Mad vous prépare depuis maintenant 30 ans à l'avènement des genres cinématographiques les plus singuliers. En France, cette année et la suivante, c'est l'animation japonaise qui va se tailler la part du lion médiatique. Étonnant, non ?

L'AVÈNEMENT MÉDI



Ci-dessus, de gauche à droite : **Ghost in the Shell** et sa suite, **Innocence**, deux chefs-d'œuvre de Mamoru Oshii, tous deux considérés comme des pièces maîtresses dans l'univers du film d'animation japonais.

Le surprenant **Perfect Blue**, de Satoshi Kon, un manga qui lorgne du côté du thriller à la Hitchcock.

Les Panzer Cops si chers à Katsuhiro Otomo dans **Jin-Roh** de Hiroyuki Okura.

Comment un tel tour de force est-il possible ? D'autant plus qu'aucune major ne déboursera un centime en publicité (hors coût des sorties de films) pour faire mousser le phénomène. Pour l'expliquer, il faut revenir aux sources du mythe.

QUELQUE CHOSE A CHANGÉ...

Puisqu'il est ici question de cinéma, nous n'allons pas discuter du phénomène des séries TV animées nippones. Pas plus que nous ne disserterons sur les origines historiques de l'animation japonaise (1917). Nous nous intéresserons simplement (mais c'est déjà bien) aux raisons du précédent big bang de la japanime en Occident. Il date de la fin des « eigthies », au moment où paradoxalement, sous nos latitudes, l'animation japonaise était victime d'un violent ostracisme organisé par les ligues de pensées qui cherchèrent à reléguer, 20 ans plus tôt, la bande dessinée au rang de divertissement idiot pour adolescents déments ! Heureusement, comme à l'époque, l'art triompha de la cabale réactionnaire. Pour l'animation japonaise, la trinité 87, 88 et 89 changea une première fois la destinée internationale du média. **Les Ailes d'Honneamise** (Gainax), **Akira** (Katsuhiro Otomo), **Mon voisin Totoro** (Hayao Miyazaki), **Le Tombeau des lucioles** (Isao Takahata) et **Patlabor** (Mamoru Oshii), voici dans leur ordre de sortie nippon les cinq chefs-d'œuvre qui, sans publicité organisée en Occident, générèrent pourtant un buzz important dans les salles de rédaction et les milieux cinéphiles français (comme le cinéma HK dix ans auparavant, lorsque l'on commençait à s'échanger les VHS pirates des films de Woo, Hark et consorts). Un lobbying rampant s'organisa et déboucha sur la sortie en salles d'**Akira**. Mais cette dernière ne fut qu'un jet de pierre dans la mer. Cependant, l'onde de choc qu'elle produisit (**Porco Rosso**, **Ghost in the Shell**, **Le Tombeau des lucioles**) finit par engendrer un raz de marée (à partir de 1999, **Jin-Roh**, **Perfect Blue**, **Mon voisin Totoro**, **Princesse Mononoké**...) qui modifia assez profondément le paysage cinéphilique français. On assista alors (et aujourd'hui encore) à l'exhumation de vieux monuments (les courts-métrages de Tezuka, les autres films de Miyazaki, **Le Serpent blanc**, **Horus**...) ainsi qu'aux premières diffusions « simultanées » France/Japon (**Jin-Roh**, **Le Royaume des chats**). Or, figurez-vous que ce mouvement est encore sur le point de s'amplifier car, en termes de japanime, le cru 2004 s'annonce comme rien de moins que le plus exceptionnel de tous les temps.

LA BOMBE STEAMBOY

Même si l'événement a un peu périclité, la programmation d'**Innocence** en compétition officielle à Cannes est déjà un séisme. Le festival est un formidable catalyseur d'attention. En y participant, le film d'Oshii a attiré l'attention de tous les cinéphiles de la planète pendant un tout petit moment, ce qui est déjà formidable. Et ce n'est pas fini. Car ce long-métrage est attendu avec une impatience perceptible par tous les fans de SF/anticipation du globe (**Ghost in the Shell** est le seul film non-américain ayant été classé, pendant deux semaines, en tête des ventes de cassettes vidéos aux USA). Or, nous savons bien que cette population est capable d'organiser un battage médiatique extraordinaire (souvenez-vous du **Seigneur des anneaux**). Reste que même l'impact d'un film comme **Innocence** ne suffirait pas à ébranler la communauté cinéphile. Le film d'Oshii ne représenterait pas grand chose si l'artillerie lourde n'était pas de sortie. En fait, il se trouve qu'**Innocence** n'est qu'un éclaireur offert en pâture à la presse (tel **Les Ailes d'Honneamise** fin 1987).

Innocence va malgré lui préparer la sortie de **Howl's Moving Castle** (Hayao Miyazaki) et de **Steamboy** (Otomo). Ce sera la première fois que des longs-métrages de Miyazaki, d'Otomo et d'Oshii déboulent dans les salles obscures au cours de la même année. Considérant le gain de renommée opéré depuis 5 ans par les films d'animation japonais sur le territoire français, ainsi que la somme importante d'informations désormais disponibles sur Internet, on est en droit de penser que ces longs-métrages vont tirer vers le haut le reste de la production nippone avec une puissance encore supérieure à ceux produits au cours de la période 87/88/89. D'autant plus que ces films visent et intéressent des publics différents et complémentaires. L'attention des critiques et des journaux généralistes du monde entier est d'ores et déjà captée par **Howl's Moving Castle** (plus de 500 articles de previews hors Japon), un long-métrage familial qui à peu de frais fera l'unanimité de la presse et du public. Nous avons déjà évoqué le cas d'**Innocence**, qui va mobiliser l'énergie des geeks (en termes de produits dérivés, il s'agit du film japonais le mieux achalandé de l'histoire). Reste **Steamboy**. Or, il ne faut surtout pas faire d'amalgame en classant un peu vite la bande d'Otomo dans la même catégorie qu'**Innocence**. Seize ans après **Akira** et neuf ans après le marathon de produc-

ATIQUE

tion qui suivit **Memories**, le retour d'Otomo passionne les professionnels et suscite énormément d'intérêt dans la presse spécialisée à cause de sa « rareté ». On devrait donc approcher avec **Steamboy** le niveau de polémique et de couverture de **La Ligne rouge**. Abreuvés de chiffres et d'anecdotes extraordinaires concernant cette genèse invraisemblable, les médias seront prolixes. Et, à l'instar du film de Terrence Malick, les qualités photographiques et le montage de l'œuvre d'Otomo vont la projeter immédiatement dans la catégorie des films cultes et intelligents que l'on submerge mécaniquement de dithyrambes. Enfin, **Steamboy** bénéficiera de la plus grosse sortie salles aux USA jamais réalisée pour un DA japonais.

CHOCS À PRÉVOIR

Ces trois longs-métrages, dont une sortie française ne peut décemment pas être repoussée aux calendes grecques, devraient logiquement aiguiser les appétits des acheteurs hexagonaux et encore accélérer la projection de dessins animés nippons récents sur nos écrans. Or, ça tombe bien, car en 2004, d'autres films bien tripants ayant un potentiel « homeamisien » (genre grosse claque dans ta gueule que tu sais même pas d'où elle vient !) sortent au Japon, au premier rang desquels : **The Place Promise in our Early Days**, de Makoto Shinkai. Le nom de ce réalisateur vous est sans doute inconnu. Pourtant, il a mis en scène, seul, à la manière de Bill Plympton, **The Voices of a Distant Star**, une OAV de 40 minutes fort bien animée, mais qui demeurait trop démonstrative pour convaincre. Reste qu'à l'annonce du prochain long-métrage indépendant du trublion on ne peut s'empêcher de faire la comparaison avec le studio Gainax, dont les membres avaient fait leurs armes sur les discutables courts-métrages de la convention Daicon avant de transformer une bande d'essai en chef-d'œuvre. Il faudra attendre la fin de l'année pour savoir si Shinkai a accouché d'une bête de festival ou d'un monument. Reste que son projet produit déjà un vif émoi au sein des milieux autorisés (il s'agit de la plus grosse couverture presse japonaise pour un DA indépendant)…
L'autre long-métrage attendu, surtout de l'autre côté de l'Atlantique, est **Appleseed**, de Fumihiko Sori, le metteur en scène de **Ping Pong**. La bédé de Masamune Shirow, dont ce film est l'adaptation en 3D, est l'objet d'un petit culte aux USA. Contrairement à ce que l'on pouvait craindre, le film est convaincant. Au point que des investisseurs yankees sont sur les rangs pour la production d'une séquelle !
Enfin, les fans d'anime et les chaînes de télévision seront ravis d'apprendre que **Spirit**, le long-métrage mélangeant action et science-fiction du studio Gonzo (qui possède une énorme cote depuis trois ans), sort également avant la fin de l'année. Le teaser est carrément hallucinant, d'une lisibilité et d'une beauté graphique à couper le souffle. À l'instar des deux dernières bandes citées, nul doute que celle-ci déchaînera aussi les ardeurs des investisseurs français.

DÉMOCRATISATION

Nous l'indiquions en préambule, vous en avez désormais la démonstration, le cru animé japonais 2004 s'annonce en tout point extraordinaire. Le médium devrait énormément y gagner en crédibilité et en légitimité. On doit s'en féliciter. Car malgré le succès des films de Miyazaki (si vous lisez la presse, vous vous rendrez compte de manière extrêmement surprenante que ces derniers reçoivent les mêmes éloges que les DA de Disney…), les amateurs de japanimation sont encore considérés en France, au mieux avec condescendance quand ce n'est pas avec crainte ou pitié. Assumer sa passion pour les mangas et l'animation japonaise relevait jusqu'à présent essentiellement du parti pris politique. On est désormais en droit d'espérer que le chemin à parcourir avant d'atteindre le niveau de reconnaissance mérité va rapidement, et considérablement, se réduire.

Bertrand ROUGIER

Ci-dessus, de gauche à droite :
Les principaux protagonistes du Tombeau des lucioles, de Isao Takahata, un des animes les plus touchants et humains du genre.

Deux des meilleurs films de l'incomparable Hayao Miyazaki : Mon voisin Totoro et Princesse Mononoké.

Ci-dessous :
Haru et le Baron Humbert, les deux héros du Royaume des chats de Hiroyuki Morita.

OLD BOY
DE PARK CHAN-WOOK

OLD BOY n'est pas l'histoire d'un vieux garçon qui essaie désespérément de se marier. C'est le film choc du dernier Festival de Cannes, la nouvelle fresque vengeresse de Park Chan-Wook, l'homme qui nous avait déjà passablement traumatisé avec son Sympathy for Mr. Vengeance. Attention, film coup de poing !

FULL FRONTAL

L'industrie cinématographique coréenne est actuellement la plus courtisée du monde, que ce soit dans les marchés, les festivals ou dans la presse. Les ricains dépensent des fortunes pour racheter les droits de productions locales (**My Wife is a Gangster**, **Jail Breakers**... et même **Old Boy** !) afin d'en faire des remakes, et le public occidental se montre très sensible à ce qui se passe au Pays du Matin Calme. Preuves en sont le succès en France de **Printemps, été, automne, hiver... et printemps** de Kim Ki-Duk et les bonnes ventes DVD de films comme **Volcano High** ou **2009 Lost Memories**. Bref, en Extrême-Orient actuellement, deux pays dominent le marché – qualitativement parlant : la Corée du Sud et la Thaïlande. Après avoir couronné la bête de festival **Ivre de femmes et de peintures** du très propret Im Kwon-Taek (prix de la mise en scène 2002), c'est donc aujourd'hui au tour du bien plus remue-dedans et rageur **Old Boy** de recevoir le Grand Prix du Festival de Cannes (la Palme d'argent en quelque sorte).

15 ANS PLUS TARD

Amour et haine ont de tout temps été deux rouages importants dans l'histoire des arts narratifs. Emotions extrêmes, prétextes à tous les débordements, l'amour et la haine sont inextricablement liés. « *Je t'aime, je te tue...* », comme disait l'autre. Park Chan-Wook s'épanouit dans la manipulation de ces deux sentiments. Dans **Sympathy for Mr. Vengeance**, il nous dressait le portrait glacé d'un homme cherchant à venger la mort de sa fille. Un homme dont les cibles sont deux jeunes loin des schémas sadiques et pervers que l'on peut avoir dans de tels cas. Deux jeunes portés en fait par l'amour, qui ont accidentellement mis la gamine en question. Film extrême (mais non dénué d'un humour très, très noir – ne prêtant cependant pas du tout à la poilade), **Sympathy...** avait marqué juste et fort. Avec **Old Boy**, Park se replonge dans une histoire de vengeance. Nous ne sommes bien heureusement pas dans le monde du **Justicier de New York** (où Arnaud, on sait, personne ne peut battre Charles Bronson – allez, prends ton proza...) et **Old Boy** ne se borne pas du tout à être une copie ou une suite de **Sympathy...** Le film démarre en fait comme une histoire de Kafka et part ensuite vers des horizons plus violents et tortures. Après une soirée bien arrosée, Oh Dae-Soo (Choi Min-Sik) se retrouve enfermé dans une chambre. Il ne sait ni comment il est arrivé là, ni qui l'a emprisonné, ni même où peut bien se trouver cette pièce. Relié au monde extérieur par une télé, Oh apprend que sa femme a été tuée et qu'il est désormais recherché par la police en tant que suspect. De temps en temps, du gaz est déversé dans la pièce pour l'endormir. A son réveil, il a été lavé et trouve de la nourriture sur sa table. Mais il ne voit jamais personne. Alors Oh, pour ne pas tomber dans la folie, se met à chercher au plus profond de lui-même une raison qui aurait pu lui valoir un tel châtiment. Il met sur papier toute sa vie et, poussé par une rage grandissante, commence, tout seul, à s'entraîner au combat. Et puis, un jour, il se retrouve enfin dehors. Quinze ans plus tard... Il reçoit alors un coup de téléphone. Au bout de la ligne, un homme qui prétend être le responsable de son enlèvement et qui lui propose de découvrir pourquoi il l'a ainsi détenu. Oh se jette dès lors dans une enquête qui l'amènera au bord du gouffre...

SANS ISSUE

Ces prémices très littéraires ne sont pas issues d'un roman, mais d'un manga. De quoi surprendre ceux qui s'étaient arrêtés en matière de BD aux aventures de Pif et Hercule ou de Mickey. Une histoire qui, comme pour **Dragonhead**, se prête très bien à une adaptation cinéma, ainsi qu'au travail de Park. Le réalisateur va coller à la trame générale de l'histoire en changeant notamment deux points essentiels : la fin et la réel-

En bas, de gauche à droite : En état d'ébriété avancée, Oh Dae-Soo (Choi Min-Sik) fait le pitre sur le banc d'un commissariat, quelques minutes seulement avant son enlèvement et son irrémédiable transformation...

Dans sa prison aménagée en appartement, Oh essaye régulièrement d'appercevoir ses kidnappeurs, en vain...

Oh tombe progressivement amoureux de Mido (Gang Hye-Jung), serveuse dans un restaurant et la seule qui arrive à canaliser la bête qui est en lui.

Garde du corps de profession, No Joo-Hwan (Chi Dae-Han) est un homme cruel et incontrôlable. La violence semble être son seul moyen d'expresion !

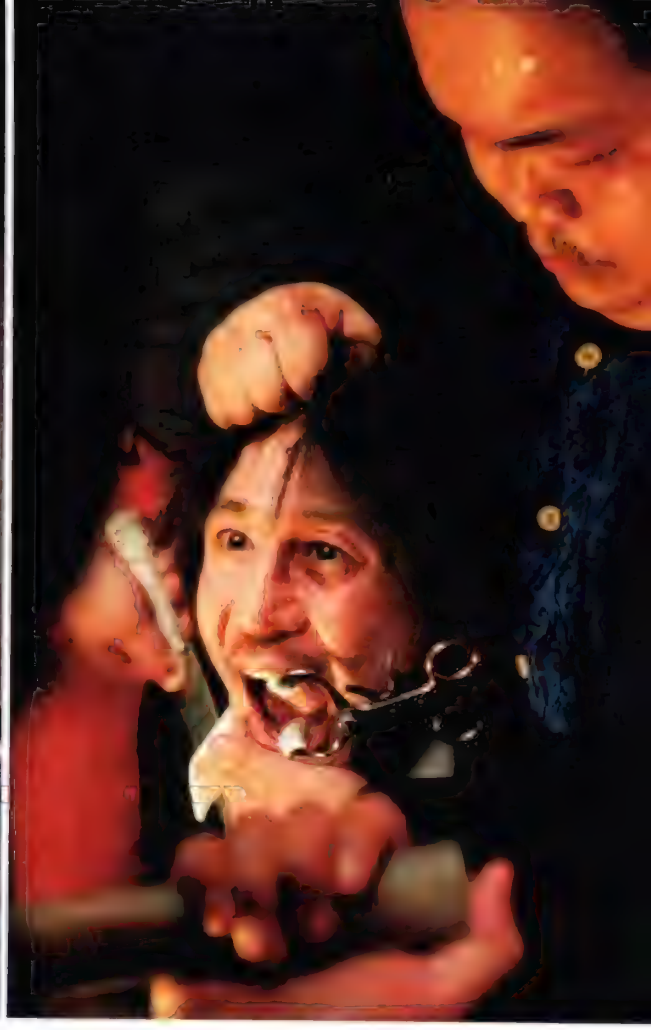
Yoo Ji-Tae (Lee Woo-Jin), un personnage psychologiquement instable et étroitement lié au destin de Oh.

le identité de l'un des personnages (mais chut, on n'en dira pas plus). On regrette en fait un point : que le film ne se soit pas plus longuement concentré sur les quinze ans d'emprisonnement. Cette phase, qui prend une grande partie du résumé ci-dessus, ne représente en fait dans le film qu'un bon quart d'heure. Park préfère se concentrer sur la quête de Oh que sur l'enfermement lui-même, alors que celui-ci est pourtant l'élément clé (et vendeur) du film. Heureusement, l'impact de ces quinze ans passés cloisonné dans une pièce est parfaitement résumé par le metteur en scène via un montage nerveux et sec qui fait bien comprendre l'ampleur des changements aussi bien mentaux que physiques que subit Oh. L'enfermement ne sert pas seulement de point de départ au film, c'est aussi une manière pour le réalisateur de débusquer la bête qui sommeille en nous. Prenez un homme normal, coupez-le de tout contact avec le reste de la société et voyez ce qu'il peut devenir... Oh ressort bien évidemment transformé de cette expérience. De Coréen moyen, semblable à nombre de ses concitoyens, il s'est transformé en véritable fauve à visage humain. *« Avec le développement de la civilisation et l'augmentation du niveau d'instruction, les gens ont dû cacher leur rage, leur haine et leurs ressentiments au fond d'eux. Mais cela ne signifie pas que ces émotions ont disparu. Au fur et à mesure que les relations deviennent de plus en plus compliquées, la rage grossit de plus en plus. Alors que la société moderne accable l'individu avec ce sens de la rage qui ne fait que croître, les issues par lesquelles les gens peuvent faire ressortir leur rage deviennent de plus en plus limitées. »* explique Park.

DU POULPE ET DES POMPES

La rage sourde de Oh fait bien sûr écho à celle de son tortionnaire, qui, on s'en doute, colporte avec lui un sacré paquet de ressentiments. Au contraire du schéma en règle dans le « whodunit », Park nous dévoile rapidement l'homme responsable du sort de Oh. C'est bien plus au « pourquoi ? » que le réalisateur s'intéresse qu'au « qui ? ». Comme dans **Sympathy...**, Park sonde les tréfonds de l'âme humaine pour mieux nous ramener à ce qui se cache véritablement derrière les apparences. On se doute bien que ce que l'on y trouve n'est pas très propre : haine, rage, mauvaise conscience... Car pour Park, bien plus que d'un film traitant du thème de la vengeance, il s'agit ici d'une histoire de conscience : *« En réalité, les vengeances représentées dans mes films ne sont pas de vraies vengeances. Elles sont simplement le transfert d'une conscience coupable. Mes films parlent de personnes qui rejettent les mauvaises conséquences de leurs actions sur d'autres, parce qu'ils refusent d'assumer ces conséquences. Donc, plus que des films traitant de la vengeance, il serait plus juste d'y voir des films parlant de moralité, avec, en sujet central, ce thème de la conscience coupable. ».*

Quoi qu'il en soit, Park garde la même approche radicale, voire plus extrémiste, que dans son précédent film et ne laisse guère d'issues à ses personnages, quel qu'ils soient, quoi qu'ils aient fait. Notre réalisateur serait-il sadique et pessimiste ? S'il se défend bien d'être pessimiste, on ne peut nier qu'il trouve des idées particulièrement tordues pour faire souffrir physiquement et psychologiquement ses protagonistes. Dans le genre, la conclusion d'**Old Boy** est tout particulièrement vicieuse et vous laissera sur les rotules. Et l'on ne peut non plus oublier cette scène où Choi Min-Sik mange un poulpe vivant ! (ceci dit sans prendre la défense une seule seconde de ce genre de scènes de cruauté animale – somme toute assez répandues actuellement dans le cinéma coréen, notamment chez Kim Ki-Duk) Ce n'est bien heureusement ni le point d'orgue du film, ni celui de la carrière de Choi, qui n'a pas besoin de ce genre de démonstration pour prouver qu'il est un grand comédien. Sa mise en condition pour rentrer dans la peau de Oh en est bien une preuve. Choi s'est adonné sérieusement à un entraînement physique intense pour devenir l'homme rageur qu'il interprète, enchaînant travail de boxe, pompes, abdos... Pour obtenir la panoplie physique du parfait petit combattant. Son travail a payé et lorsqu'il se met à frapper, on ne doute pas de la puissance de ses coups. Ses collègues à l'écran, Yoo Ji-Tae (le « mauvais » de l'histoire) et Gang Hye-Jung (celle qui devient l'amante de Oh) sont tout aussi marquants, surtout la seconde, qui ne nous avait guère convaincus avec son rôle précédent dans le prétentieux et ennuyeux **Nabi the Butterfly**. Yoo, quant à lui, redore son blason après avoir enchaîné quelques bisseries peu flatteuses comme **Nigthmare** et **Natural City** (mais, à sa décharge, il a aussi joué dans **Attack the Gas Station** et **Libera Me**).



JUSQU'À LA NAUSÉE

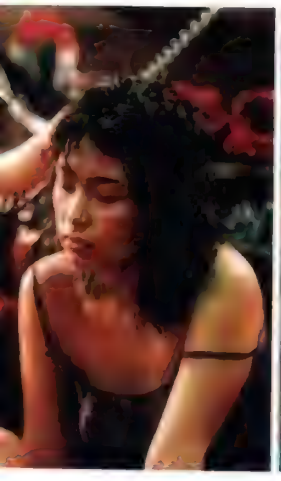
Outre son talent de compteur, Park continue de nous étonner par son génie de la mise en scène. On se souvient encore du travail cinématographique de **JSA**, où quasiment chaque plan avait été conçu sur le principe de la séparation et de la frontière, ainsi que celui de **Sympathy For Mr. Vengeance** où il partait d'un détail plutôt banal pour nous dévoiler une réalité plus large bien différente. On ne trouve pas dans **Old Boy** de ligne artistique aussi tranchée, même si certains thèmes esthétiques sont récurrents (au niveau de la lumière notamment), mais davantage une grande variété d'approches cinématographiques, allant du montage elliptique au long plan séquence. Seul élément continuellement présent : la musique. Park utilise du début à la fin des thèmes très variés – tango, classique (Vivaldi et ses *Quatre saisons*) et musique créée spécialement pour le film par le talentueux Cho Young-Wuk (responsable déjà des BO de **JSA**, **Public Enemy** ou encore **La 6ème victime**) – pour conférer à son film un rythme ininterrompu.
Indubitablement, la scène la plus marquante de **Old Boy** est un long travelling latéral en plan séquence montrant Oh en train de se frayer un chemin à coups de poings parmi une meute de voyous. Portée par un scope des plus splendides, cette scène est renversante de beauté primitive (pas d'artifice de mise en scène, juste une caméra sur rail suivant un personnage, associée à la violence brute et sèche des combats). (1) Une scène qui ne cache pas la forêt et permet au directeur de la photographie Chung Chung-Hoon, qui a travaillé en étroite collaboration avec Park lors de l'écriture finale du scénario, de se placer comme l'un des plus grands du métier. Symptôme de toute œuvre impérissable, on peut revoir **Old Boy** ad nauseam et découvrir à chaque nouveau visionnage des éléments visuels (et sonores) ainsi que des partis pris esthétiques qui nous avaient complètement échappés auparavant.
C'est beau (et glauque), c'est tordu, c'est déroutant, c'est le film de l'année, qui va vous sécher comme une série de droite-gauche en plein visage, finalisée par un brillant uppercut au menton. KO assuré en 120 minutes !

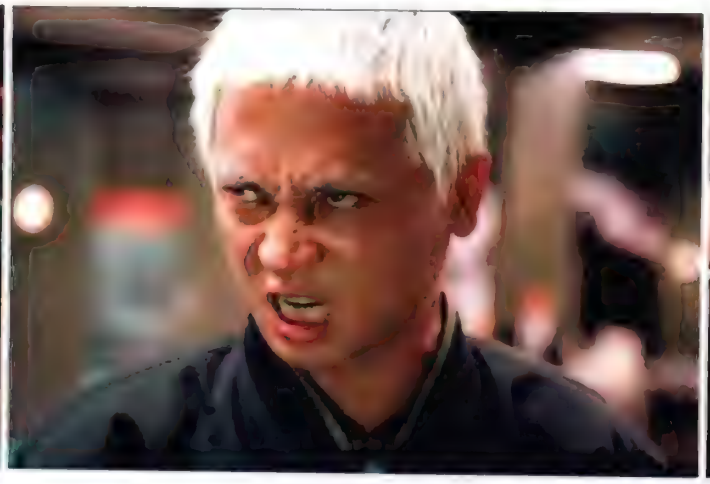
Julien SÉVÉON

(1) Cette scène avait cependant été conçue à la base non pas en plan séquence mais tout au contraire construite sur un montage très rapide d'une centaine de plans !

CORÉE DU SUD. 2003. RÉAL.: PARK CHAN-WOOK. SCÉN.: HWANG JO-YUN, LIM JUN-HYUNG ET PARK CHAN-WOOK, D'APRÈS LE MANGA DE TSUCHIYA GARON ET MINEGISHI NOBUAKI. D. R. PHOT.: CHUNG CHUNG-HOON. MUS.: CHO YOUNG-WUK. PROD.: KIM DONG-JOO POUR SHOW EAST. INT.: CHOI MIN-SIK, YOO JI-TAE, GANG HYE-JUNG, KIM BYOUNG-OK, CHI DAE-HAN... DUR.: 1H59. DIST.: WILD SIDE FILMS. SORTIE LE 29 SEPTEMBRE 2004.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Un marteau à la main, Oh s'introduit chez son geôlier dans le but de lui régler son compte. Ce dernier se vengera en arrachant les dents de Oh à la tenaille, les unes après les autres.





Le polar le plus attendu de l'année sort sur nos écrans et comme un fait exprès, c'est le meilleur polar de l'année. Alliant le commercial et l'expérimental avec une rare virtuosité, le nouvel opus de l'indispensable Michael Mann va vous immerger pendant deux heures dans un univers cinématographique que l'on croyait connaître mais qui, sous l'œil de son réalisateur, se transforme en une expérience sans équivalent.

L'HEURE DU LOUP

COLLATERAL
DE MICHAEL MANN

Le cinéaste perfectionniste aux 10 ans de carrière **Révélations** (critiques élogieuses, 7 nominations aux Oscars pas mal d'autres récompenses), Michael Mann sort quand même de deux échecs publics assez évidents (1) au moment où il signe, en juin 2003, le contrat lui assurant la réalisation de **Collateral**. A-t-il vu dans ce thriller urbain, genre qu'il maîtrise parfaitement, l'opportunité de pouvoir continuer ses expérimentations tout en évoluant sur un terrain connu ? Projet DreamWorks en rade depuis quelques années, passé entre les mains des poulains maison Mimi Leder (**Deep Impact**) et Janusz Kaminski (brillant chef-op' de Spielberg et réal du calamiteux **Les Âmes perdues**), **Collateral** est à la base un scénario de Stuart Beattie, jeune auteur n'ayant pour seul titre de « gloire » qu'une prestation alimentaire sur **Pirates des Caraïbes**. Même s'il a pu remanier le script de Beattie (2), transposant notamment l'action de New York à Los Angeles, Mann n'était donc pas l'initiateur du projet **Collateral**. Pour autant, une telle histoire semblait totalement faite pour lui.

Max (Jamie Foxx) est chauffeur de taxi, la nuit, à Los Angeles, en attendant de pouvoir un jour prendre le large et s'installer dans les îles Maldives. Vincent (Tom Cruise) est un tueur professionnel de passage dans la Cité des Anges et il a une nuit pour éliminer cinq personnes. Vincent monte dans le taxi de Max et paye ce dernier une somme rondelette pour une course pas commune, étalée sur quelques heures et comportant cinq arrêts...

UN FILM EN FORME DE VIRAGE

Des héros déchirés entre leur quotidien et leurs aspirations, entre leur devoir et la vie, le choc de deux personnalités masculines fortement typées, la ville comme théâtre (acteur ?) nocturne d'une tragédie humaine... Autant de thèmes connus qui renvoient à différents films de Michael Mann, et notamment à ses deux préférés les plus mal-aimés : **Le Solitaire** et **Heat**. Alors oui, **Collateral** n'est peut-être rien d'autre qu'une variation sur les thèmes favoris de son réalisateur, et en cela, on peut penser que Michael Mann s'est reposé sur ses acquis et a choisi de revenir sur ses pas, délaissant un temps l'ambition et la curiosité qui l'avaient amené à investir des genres aussi difficiles que le film-dossier (**Révélations**) ou le biopic sportif (**Ali**). Sauf que, si **Collateral** ressemble sur le papier à une série B solide et balisée, il en va autrement sur l'écran. Petit retour en arrière.

Quand **Révélations** débarque sur les écrans américains fin 1999, c'est le choc. Partant d'un dossier brûlant pour téléfilm prestigieux, Mann transforme son film en une monstrueuse expérience filmique, essentiellement basée sur une science du cadrage presque suicidaire (mais hautement payante à l'arrivée), des partis pris picturaux visant à plonger le spectateur en apnée, un montage implacable et une gestion de l'espace totalement paranoïaque (voir l'hallucinante séquence où Russell Crowe est interrogé devant son patron). Mais toutes ces afféteries ne sont pas innocentes : comme le décrit très bien l'acteur Christopher Plummer, *« Les astuces stylistiques de Michael Mann ne sont pas que des astuces ; elles véhiculent avant tout une énergie interne. »* Avec **Révélations**, Mann tourne une page de son œuvre, comme si le réalisateur s'était aperçu que la prolifération d'expérimentations techniques désormais à sa portée lui permettait d'augmenter considérablement l'impact de ce qu'il a toujours cherché à faire : bâtir une sorte de spectacle de l'intime qui colle aux pulsations de ses personnages. Prenant à la lettre le titre original de

son film (**The Insider** = celui qui va à l'intérieur) et le transformant en une véritable note d'intention. Mann va accoucher d'un film d'action intériorisé et existentiel. Bref, un ovni. Evidemment, difficile de revenir en arrière après ça.

NUIT AMÉRICAINE

Mann ne s'en cache pas, l'intrigue de **Collateral** était avant tout un prétexte pour filmer un personnage totalement à part : Los Angeles, de nuit. On se rappelle, dans l'époustouflante scène d'ouverture d'**Ali**, de quelques plans nocturnes sur Will Smith en train de courir, filmés en Vidéo Haute Définition. En l'espace d'une séquence, Michael Mann nous dévoilait le formidable projet qu'allait être **Collateral**, jetant sur la pellicule l'état intérieur de ses personnages avec un jusqu'au-boutisme formel qui laissait 100 kilomètres derrière lui les tentatives récentes de cinéma tourné en vidéo. Là où nos laborantins français (de Coline Serreau à Jean-Luc Godard en passant par Cédric Klapisch) se bornent à employer l'outil en question dans la seule intention de « faire vrai » (traduire par « faire moche »), Mann envisage la vidéo numérique comme un moyen de raconter son histoire de manière encore plus pertinente. En l'occurrence, la pellicule 35 mm ne lui permettant pas de filmer la nuit telle que ses personnages la voient et la ressentent, il décide d'opter pour la solution suivante : **Collateral** sera filmé à 80 % en Vidéo HD, par l'intermédiaire de deux caméras très complexes, la Sony CineAlta HD et surtout, une version modifiée de la Thomson Grass Valley Viper FilmStream (appelée communément Viper). L'usage d'un tel matériel a plus d'une fois fait stresser le réalisateur, particulièrement à cause de son ergonomie et de sa maniabilité peu évidentes : « *À certains moments, j'étais très frustré par tout ça, j'avais envie d'envoyer balader tout le matos et de prendre une Super 16 !* » déclare-t-il. « *L'équipement était très encombrant et bourré d'éléments annexes. À chaque fois qu'on voulait le faire changer de place, il fallait se trimballer ce que nous avions appelé "le village vidéo", qui était quand même de la taille d'une armoire. Mais bon, nous avions besoin de cet équipement, nous le voulions, c'est pour ça qu'il était là : parce que l'on peut voir dans la nuit avec le digital, pas avec la pellicule. La nuit devient le monde que ces deux hommes traversent et il nous fallait montrer ce monde.* » Formaliste gratuit, Michael Mann ? En fait, l'homme serait plutôt du genre à déplacer des montagnes dans le seul but de pouvoir concrétiser sa vision.

DU CRÉPUSCULE À L'AUBE

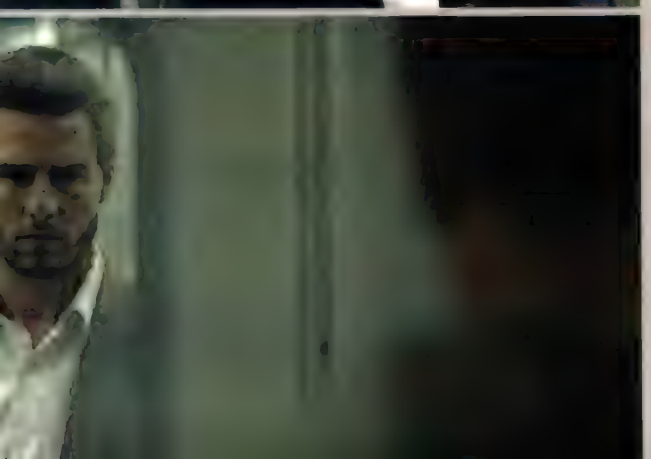
À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, et même si Mann et ses deux chefs-opérateurs Dion Beebe et Paul Cameron (3) en ont bavé, le résultat final semble les satisfaire. « *La Viper a évolué durant la production du film.* » déclare ainsi Beebe. « *Avec l'aide de ses fabricants, nous avons pu la rendre peu à peu plus facile à manier et à utiliser, à tel point qu'elle est devenue notre caméra principale. Je pense que la Viper est désormais un outil valide et performant pour faire du cinéma. La technologie est là. Elle a prouvé qu'elle était viable.* » Il est certain que jamais la pellicule n'aurait pu retranscrire avec une acuité aussi troublante le caractère à la fois triste et inquiétant de la nuit dans la capitale californienne telle que le film nous la montre. Jouant à fond la carte du ressenti et de l'atmosphère, parfois même au détriment de l'intrigue, **Collateral** installe ses protagonistes dans ce décor et les laisse s'y noyer (plus le film avance et plus l'image acquiert une consistance liquide). On pourra accuser Michael Mann d'avoir négligé, pour une fois, les rouages de l'histoire qu'il raconte, mais finalement, l'intérêt est ailleurs. Max et Vincent, le rêveur et l'homme d'action, sont avant tout des archétypes, de même que les autres personnages qui les encadrent. Leur fonction se devait de tirer vers l'épure, presque vers le machinal (voir le comportement mécanique de Vincent, véritable machine à tuer sur pattes) pour mieux mettre à jour leurs failles existentielles à l'intérieur desquelles Michael Mann allait pouvoir s'engouffrer. Là encore, le titre donne la clé puisque les deux héros de **Collateral** se réduisent avant tout à des projectiles parallèles dont la cohabitation forcée va irrémédiablement changer la trajectoire. Le cinéma de Mann ne parle que de ça, de la lutte entre des hommes et leur environnement, sauf

Ci-dessus :
Vincent (Tom Cruise) et Max (Jamie Foxx) lors d'une halte pas comme les autres dans un club de jazz, où le tenancier Daniel (Barry Shabaka Henley) va leur raconter sa rencontre avec Miles Davis.

Ci-contre, de gauche à droite :
Vincent assis à l'arrière du taxi de Max : un passager bien encombrant...

L'inspecteur Fanning (Mark Ruffalo), un agent des Stups qui cache sous ses allures de gangster une perspicacité redoutable.

qu'ici, le thème n'a jamais autant été poussé vers les rives de l'abstraction. En l'occurrence, seul un scénario de série B, carré mais sans ambitions particulières, pouvait permettre à ce film d'accéder au rang des grandes œuvres intériorisées. Mann a tellement déstructuré la narration dans son film précédent, qu'il peut être déstabilisant de le voir revenir ainsi à un cinéma beaucoup plus linéaire, qui préserve sur toute sa durée l'unité de temps (l'action se passe en une nuit, rappelons-le). Dans **Collateral**, pas ou si peu de place pour les flash-backs entremêlés et les digressions narratives auxquels Mann avait pu nous habituer précédemment. En cours de route, certains personnages tombent, d'autres reviennent, mais l'objectif principal reste toujours le trajet de ces deux hommes dans la nuit, un trajet long et chaotique, traversé de pics fulgurants et de pauses contemplatives. À ce titre, on pourra à loisir extirper des morceaux de bravoure de **Collateral**, comme le jeu final du chat et de la souris dans un immeuble en verre ou encore cette stupéfiante fusillade dans la boîte de nuit coréenne, mais depuis **Révélations**, force est de constater que les grandes envolées du père Mann se revoient de plus en plus difficilement extirpées de leur contexte, parce que faisant partie intégrante d'un tout homogène.



FIN DE COURSE

Sans jamais cesser de raconter des histoires éminemment personnelles, Mann a toujours cherché à atteindre une forme de cinéma plus proche de l'expérience sensitive que du spectacle. Il atteint sans doute ici le point de rupture de cette démarche et dresse le bilan visuel et thématique d'un univers à part. Pas étonnant dans ce cas-là de voir s'y ramasser une quantité de figures renvoyant à l'ensemble de sa filmo : la chorégraphie offensive de Tom Cruise dans la boîte de nuit rappelle furieusement celle de Daniel Day-Lewis lors de l'embuscade dans la clairière du **Dernier des Mohicans** ; les errances nocturnes et désespérées de Vincent l'asocial font ressurgir celles de James Caan dans **Le Solitaire** ; le look de Cruise apparaît comme un mixe du De Niro de **Heat** et du Russell Crowe de **Révélations**, etc, etc. Lorsque le générique de fin défile, on a nettement l'impression d'arriver à la fin d'un cycle, et une image persiste alors et s'impose dans la mémoire : celle du loup croisé au détour d'une rue, comme le signe d'un état sauvage tout proche, d'une frontière au-delà de laquelle on ne peut plus s'aventurer. Le voyage s'arrête là.
Michael Mann a sans doute atteint avec **Collateral** les limites de sa démarche expérimentale, non parce que cela se ressent à la vision du film (comme c'est le cas du **Man on Fire** de Tony Scott) mais parce qu'il lui sera difficile d'aller plus loin, à moins de basculer dans l'abstraction pure et simple, ce qui semble peu probable vu qu'il reste quand même un grand cinéaste narratif. Mine de rien, en l'espace de trois films, le bonhomme aura prodigué au cinéma actuel, à peu de choses près, le même effet qu'un Monet ou qu'un Van Gogh sur la peinture de la fin du XIX[e] siècle. On attend donc avec impatience de voir le nouveau tournant que va prendre la carrière de celui qui s'affirme comme l'un des cinéastes les plus novateurs de son époque.

Arnaud BORDAS

(1) **Révélations** et **Ali** : respectivement 90 millions et 130 millions de dollars de budget, pour 65 millions et 90 millions de recettes mondiales.
(2) Script sur lequel aurait également planché Frank Darabont, ce qui expliquerait la présence du réalisateur de **La Ligne verte** au générique en tant que producteur exécutif, sorte de lot de consolation assez courant au sein des studios américains.
(3) Le premier a bossé sur **Chicago** et **In the Cut**, le second sur **60 secondes chrono** et le **Man on Fire** de Tony Scott. À partir d'**Ali**, Mann a interrompu sa fructueuse collaboration avec le grand Dante Spinotti, se tournant visiblement vers de jeunes chefs-opérateurs peut-être plus au fait des technologies récentes, comme notamment la vidéo numérique.

USA. 2003. RÉAL.: MICHAEL MANN. SCÉN.: STUART BEATTIE. DIR. PHOT.: DION BEEBE ET PAUL CAMERON. MUS.: JAMES NEWTON HOWARD. PROD.: MICHAEL MANN ET JULIE RICHARDSON POUR PARAMOUNT PICTURES ET DREAMWORKS PICTURES. INT.: TOM CRUISE, JAMIE FOXX, JADA PINKETT SMITH, MARK RUFFALO, PETER BERG, BRUCE MCGILL, IRMA P. HALL, BARRY SHABAKA HENLEY, JAVIER BARDEM... DUR.: 2H00. DIST.: UIP. SORTIE LE 29 SEPTEMBRE 2004.

Ci-dessus :
Lors d'un final haletant, Max tente désespérément de pénétrer dans un immeuble afin de prévenir la prochaine victime de Vincent.

À gauche, de haut en bas : Max et le Procureur Annie Farrell (Jada Pinkett Smith), deux personnages très différents dont les destins vont se croiser au cours d'une nuit mouvementée.

Vincent, le visage abîmé, le regard fixe, traque sa proie dans le métro de Los Angeles : une performance magnétique et animale signée Tom Cruise.

CHASSÉ-CROISÉ

On vous en avait parlé dans le numéro 157 et, miracle, INFERNAL AFFAIRS sort enfin sur les écrans français. Un polar intelligent, péchu, soutenu par des acteurs au sommet de leur talent et qui prouve que le cinéma hong-kongais est encore capable de nous asséner des directs dévastateurs.

INFERNAL AFFAIRS

D'ANDREW LAU ET ALAN MAK

Il y a plus d'une décennie, le cinéma hong-kongais réussissait à nous étonner et à nous séduire quasiment tous les mois avec de nouveaux films ; aujourd'hui, on a bien du mal à trouver une dizaine de films potables dans l'année. Alors, lorsque déboule sur nos écrans une bombe comme **Infernal Affairs**, on tombe vraiment de haut. Depuis combien de temps en effet n'avions-nous pas été complètement pris de court par un polar hong-kongais ? Allez, osons le dire, depuis que John Woo avait tourné **À toute épreuve** juste avant de quitter la colonie.

Pas d'erreur cependant, **Infernal Affairs** est à des lieux des envolées lyriques et sanglantes du maître du gunfight théâtral, même si les deux films partagent de nettes ressemblances. **IA** base avant tout sa réussite sur une histoire béton et sans la moindre faute de parcours. Une sorte d'ovni dans la capitale chinoise du cinéma, où le scénario est souvent considéré comme une commodité dont on peut se passer.

DUO GAGNANT

Le film confronte le parcours de deux jeunes pleins d'ambition, Ming (Andy Lau) et Yan (Tony Leung Chiu-Wai). Deux hommes que tout oppose pourtant – du moins, c'est ce que l'on peut penser. On ne vous dira pas qui est qui, mais sachez simplement que l'un travaille au sein de la police comme

taupe pour le compte des triades et que l'autre est un policier infiltré dans les rangs de la mafia. Chacun essaie d'avoir une longueur d'avance sur ce qui se passe, afin de permettre à son camp de gagner une partie dont les enjeux sont la drogue et l'argent. Jouant perpétuellement au chat et à la souris, évoluant tant bien que mal entre le milieu d'où ils viennent et leur entourage direct, Ming et Yan évoluent sur la corde raide et risquent de tout perdre à la moindre erreur…

Suivant les traces de Tony, le flic infiltré dans la mafia d'**À toute épreuve**, Alan Mak a pondu un scénario qui va au bout de l'ébauche d'histoire que John Woo nous avait offert. (1) Mak a verrouillé son script sous tous les angles, pensé le moindre petit détail, réfléchi à la moindre situation pour faire d'**Infernal Affairs** une œuvre magistrale. Si l'on en croit Andy Lau, le scénario aurait mis quatre ans à être bouclé…

Mak n'est cependant pas le seul responsable de la réussite du film, vu que l'on trouve attaché à son nom celui d'Andrew Lau. Ce briscard de Lau devrions-nous dire, touche-à-tout insaisissable, dont la carrière s'apparente à un circuit de montagnes russes. Formé à l'école de Li Han-Hsiang (considéré par certains spécialistes comme le plus grand réalisateur chinois de tous les temps), Lau a toujours su tirer sa carte du lot en soignant son travail graphique, quel que soit le niveau de nullité du film sur lequel il œuvrait. Ici, avec ses plans léchés et son montage réglé comme du papier à musique, il fait plus que jamais honneur à son mentor. Le lascar signe en tout cas avec **Infernal Affairs** ce qui est définitivement son meilleur film (même si on ne peut nier avoir une certaine « tendresse » pour son ultra-déviant et indéfendable **Raped by an Angel**) et revient un peu par la même occasion sur l'une de ses œuvres précédentes, **To Live and Die in Tsimshatsui**, dans laquelle il s'intéressait déjà aux problèmes des taupes.

CASTING DE CADORS

Le grand point fort du film réside dans la confrontation sous forme de jeu d'échecs (dès qu'un personnage fait une action, l'une des taupes doit réagir en conséquence) qui oppose Ming et Yan et la dimension profondément humaine du film. *« On a discuté de tous les personnages pendant deux ans. Pour essayer de voir au plus profond d'eux-mêmes, la façon dont ils parlent, la manière dont ils pensent. »* nous confie Andy Lau. Et cela se voit vraiment.

Par petites touches, Lau et Mak instillent une très grande profondeur à leur histoire et à leurs différents personnages. Un exemple : la façon très discrète et très touchante dont le spectateur apprend que Yan a eu une fille avec son ex sans le savoir. **Infernal Affairs** c'est ça : un film scrutant la descente aux enfers de deux adultes, autrefois jeunes idéalistes, piégés dans un jeu dont ils ne contrôlent plus toutes les règles et qui essaient tant bien que mal de mener correctement une existence schizophrénique. Quelles sont leurs véritables attaches ? À qui sont-ils fidèles ? Bien difficile de le savoir, vu qu'ils ne réussissent même plus à être fidèles à eux-mêmes et à leurs engagements. Comment faire autrement lorsque l'on côtoie au quotidien l'ennemi et que celui-ci devient, imperceptiblement mais inéluctablement, le seul ami que l'on ait vraiment…

Infernal Affairs sait aussi se faire pressé et tendu, notamment lors d'une scène d'ouverture qui s'impose comme une véritable leçon de cinéma. Course contre la mort dans un immeuble, fuite dans les rues de Hong Kong pour ne pas être reconnu par l'ennemi, face à face sans issue… Lau a su tirer parti de tous les moments forts de l'histoire pour créer des scènes de haute volée qui nous scotchent littéralement à notre fauteuil.

Ci-dessus :
Ming (Andy Lau) et Yan (Tony Leung Chiu-Wai), deux hommes que tout oppose, et pourtant si étroitement liés, s'apprêtent à régler leurs comptes…

Page ci-contre, de gauche à droite :
Ming, sans cesse sur la défensive, bien décidé à découvrir qui est la taupe…

Yan, allongé sur le divan du Dr Lee (Kelly Chen), un psychologue qui n'est pas au bout de ses peines.

Ci-dessus :
Lors de leur confrontation, Ming et Yan entraînent malgré eux un troisième personnage dans leur descente aux enfers...

Les deux réalisateurs se sont entourés d'une flopée d'acteurs de haut niveau pour leur film. Outre Tony Leung et Andy Lau, qui nous servent ici l'une de leur plus grande prestation, on retrouve aussi avec grand plaisir Anthony Wong et Eric Tsang, le premier dans le rôle d'un flic peu expansif, le second comme chef mafieux déterminé et prêt à tout. Pour ces deux acteurs ayant carburé pendant des années au bis pas glorieux (mais avec une montée de qualité nette depuis la fin des années 90), **Infernal Affairs** arrive comme la consécration de leur carrière. Suite au succès du film, Anthony Wong et Andy Lau ont d'ailleurs rempilé dans deux copies guères inspirées, respectivement **Colour of the Truth** (affligeant – et pourtant, c'est Alan Mak qui l'a écrit !) et **Jiang Hu** (lent, prétentieux et ennuyeux – que demander de plus ?!). Outre ce dernier film, Lau a surtout signé pour le nouveau Zhang Yimou, **House of the Flying Dagger**, où il interprète un personnage étrangement similaire à celui qu'il campe dans **Infernal Affairs**. *« Zhang Yimou avait déjà créé le personnage, mais c'est effectivement la ressemblance entre mon personnage dans* **Infernal Affairs** *et celui de son film qui l'a motivé pour me contacter. Il a vu que je savais jouer et que je pourrais interpréter un personnage ayant une facette sombre. Il y a cependant une différence entre les deux œuvres. Dans* **Infernal Affairs**, *mon personnage se bat pour lui-même, dans* **House of the Flying Dagger**, *il se bat pour l'amour. »*

INFERNAL AFFAIRS II ET III AVANT ET APRÈS

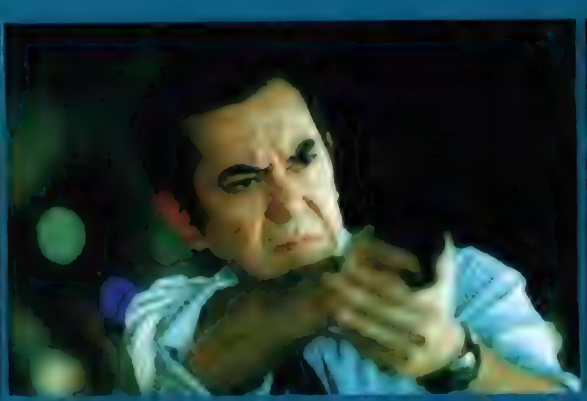
Immanquablement, dès qu'un film rencontre un petit succès à Hong Kong, une suite arrive rapidement dans la foulée. Vu le nombre d'entrées que s'est englouti **Infernal Affairs**, il était inévitable de voir débarquer un deuxième opus.

Étant donné la fin du premier film (et on ne vous dévoile rien du tout en disant cela), il était évident que Andrew Lau et son petit camarade Alan Mak allaient plutôt se consacrer à créer une préquelle aux aventures de leurs deux anti-héros. **Infernal Affairs** s'y prête après tout très bien et l'on découvre donc dans sa suite les débuts de Yan et Ming – joués respectivement par Shawn Yue et Edison Chen, que l'on voyait déjà dans lesdits rôles au tout début de **Infernal Affairs**.

Tout démarre par le meurtre du leader de la famille Ngai par un jeune Ming. La tension monte très rapidement dans le milieu et l'un des fils Ngai prend la direction des affaires, Wing-Hau (Francis Ng). La police, pendant ce temps, compte les morts et réussit à se tenir au courant de la tournure des événements grâce à une taupe au sein des Ngai, un véritable membre de la famille.

Incroyable mais vrai, Infernal Affairs II réussit à frapper aussi fort que le premier. Bien sûr, le fait que l'on soit d'une certaine façon en terre connue (on retrouve la même ambiance, le même montage, les mêmes personnages...) diminue légèrement l'impact, mais on ne peut définitivement pas nier que l'on est pris par l'intrigue de A à Z. Pourtant, ce n'était pas joué d'avance avec en tête d'affiche ces tronches de mannequins que sont Shawn Yue et Edison Chen. Deux gravures de mode à qui l'on n'avait pas véritablement trouvé le moindre talent auparavant (souvenez-vous de **Feel 100 % 2003** pour le premier et de **Gen Y Cops** pour le second) mais qui, placées dans l'univers inventé par Mak et Lau, font mouche. Leurs personnages sont cependant légèrement moins omniprésents que dans l'original, ce qui permet aussi à Eric Tsang, Anthony Wong, Francis Ng (sublime, comme toujours) et Carina Lau de tirer encore plus nettement leur épingle du jeu.

Toute la maestria d'**Infernal Affairs II** tient dans le fait qu'il est désormais impossible d'appréhender le premier sans le second. Très fort de la part de Mak, qui a réussi à faire s'emboîter parfaite-



L'EXCEPTION ET LA RÈGLE

Chaque fois que l'on s'apprête à enterrer le cinéma hong-kongais, un film choc vient nous prouver que l'industrie locale n'est pas morte. C'est peut-être d'ailleurs bien à cause de cet état de crise que des films comme **Infernal Affairs** réussissent à voir le jour. Dommage malgré tout qu'il n'y ait pas beaucoup plus de metteurs en scène locaux qui soient capables de se surpasser comme Andrew Lau et Alan Mak... **Infernal Affairs** : un polar exceptionnel, une réussite totale. (2)

Julien SÉVÉON

(1) **Infernal Affairs** pourrait d'ailleurs très bien être vu dans la continuité d'**À toute épreuve** et en constituer une sorte de suite/préquelle.
(2) Pour ceux que ça intéresse, le DVD hong-kongais offre une fin alternative intéressante.

WU JIAN DAO. HONG KONG. 2002. RÉAL.: ANDREW LAU ET ALAN MAK. SCÉN.: ALAN MAK ET FELIX CHONG. DIR. PHOT.: ANDREW LAU ET LAI YIU FAI. MUS.: CHAN KWONG WING. PROD.: ANDY LAU POUR BASIC PICTURES ET MED A ASIA FILMS. INT.: TONY LEUNG CHIU-WAI, ANDY LAU, ANTHONY WONG, ERIC TSANG, EDISON CHEN, SHAWN YUE, LAM KA TUNG... DUR.: 1H37. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 1ER SEPTEMBRE 2004.

Ci-dessus :
Traffic en tout genre, gangsters à la gâchette facile, flics corrompus, personnages torturés... Tout l'univers d'Infernal Affairs résumé en trois clichés...

ment les deux histoires, malgré la complexité des intrigues et des personnages. **IA** et **IAII** sont liés de la même manière que le tome un de *Dune* est lié au deuxième - personne ne penserait arrêter sa lecture à la fin du premier volume. Et à peine a-t-on fini de visionner **Infernal Affairs II** que l'on ressent le besoin de se replonger dans l'original, où, surprise, les personnages ne nous apparaissent plus tout à fait pareils. Leur passé dévoilé, Yan et Ming gagnent encore plus en profondeur, à tel point que l'on oublie presque qu'ils sont des personnages de fiction.

Jamais deux sans trois. La saga **Infernal Affairs** corrobore l'adage. Ce qui est bien dommage, car la série n'avait absolument aucun besoin de poursuivre plus avant le propos, tout étant réglé dans les deux premiers opus. Andy Lau est même le premier à le reconnaître quand on lui fait remarquer que le film est tiré par les cheveux et essaie désespérément d'étirer l'histoire : *« C'est exactement ce que j'ai dit à Andrew Lau. Le concept de base est très bon, mais il n'y a pas eu assez de temps entre la réalisation des deux derniers épisodes. On aurait pu consacrer plus de temps à la préparation de* **IAIII**, *afin de ne pas abîmer la très bonne histoire que l'on avait à la base. »*. Quel drame de tomber si bas après de telles envolées ! **IAIII** se présente donc comme une suite du premier. La double vie de Ming commence à lui peser de plus en plus et l'arrivée d'un nouvel élément dans l'intrigue ne facilite pas les choses...

C'est bien simple, il n'y a rien à sauver dans **Infernal Affairs III** si ce n'est, peut-être, la musique toujours marquante de Chan Kwong-Ming. Le scénario est inepte et prévisible à des lieux à la ronde. Ce n'est même pas que l'on ne s'intéresse plus aux différents personnages, c'est tout simplement que l'on s'en fiche. À toujours vouloir rechercher le box-office, Mak et Lau coulent une entreprise qui avait pourtant superbement bien démarrée.

Pour nous, c'est simple, l'histoire s'arrête au deuxième épisode et le trois n'a jamais été conçu. **Infernal Affairs III** vous dites ? Jamais entendu parlé, mon bon monsieur !

Julien SÉVÉON

Ronny Yu est un habitué de Mad Movies. Même si ses apparitions sont irrégulières, sa présence dans nos pages est souvent synonyme de passion et d'enthousiasme. C'est donc avec le sourire aux lèvres et le regard brillant que Ronny Yu continue de passer en revue une carrière atypique qui témoigne de son amour intarissable pour une certaine idée du cinéma...

LA CONQUÊTE DE L'OUEST

Aux côtés de Sergio Leone et de Sam Peckinpah, on sent que Brian De Palma et John Landis sont aussi des influences majeures dans votre cinéma. Le premier pour sa forme vive qui réussit à donner corps aux sentiments les plus sombres, et le second pour son humour décalé qui désamorce les moments les plus durs...

J'adore Brian De Palma et John Landis ! En fait, De Palma a toujours été ma référence depuis que j'ai débuté dans le métier. Je me souviens avoir littéralement détesté **Pulsions** pour donner à **Justice d'un flic** et à **The Savior** le même climat oppressant. Sans oublier quelques choses de **Scarface** pour le climax final de **L'Héritier de la violence**. Concernant John Landis, nous sommes très amis et nous avons un énorme respect mutuel en tant que cinéastes.

C'est un de vos fans ?

Complètement. C'est un gros fan de **Jiang-Hu, entre passion et gloire** et de mes films d'horreur comiques. Et je suis moi-même un fan du **Loup-garou de Londres**, de **Série Noire pour une nuit blanche** et des **Blues Brothers**.

Pourquoi n'êtes-vous jamais apparu dans l'un de ses films ?

Je ne sais pas. Mais nous avons eu un projet en commun il y a quelques années déjà !

C'est pas vrai ! De quoi s'agissait-il ?

C'était un film fantastique, composé de trois sketches, et dont l'esprit était très proche du film **La Quatrième dimension**. John avait écrit le scénario et je devais en réaliser un segment. Les deux autres devaient être réalisés par John et Joe Dante. Hélas, le projet a avorté faute de financement.

Juste après L'Héritier de la violence, vous êtes retourné au cinéma fantastique avec S.O.S. maison hantée, avec le grand Bill Tung. Un hommage assez décalé à La Maison du Diable de Robert Wise et Amityville de Stuart Rosenberg...

En tant que fan de film fantastique, le film de maison hantée est l'un de mes sous-genres préférés. Et les deux titres que vous venez de citer sont pour moi les deux meilleurs films de cette catégorie. Il était évident que je devais m'essayer un jour au film de maison hantée tôt ou tard. Et c'est mon associé Clifton Ko qui a exaucé mon vœu en me proposant le scénario de **S.O.S. maison hantée**. En fait, mon objectif était de repousser les limites de **The Trail** et de **The Occupant** pour **S.O.S. maison hantée**. Je voulais qu'il y ait un équilibre plus juste entre horreur et humour.

Justement, ce qui est frappant dans S.O.S. maison hantée, c'est que vous vous servez de l'humour comme d'un important ressort dramatique...

Tout à fait. D'ailleurs, c'est une chose que j'ai apprise en regardant de nombreux films français. Prenez certains films avec Fernandel, comme **La Vache et le prisonnier**, et vous verrez qu'il y a une osmose parfaite entre les moments comiques et dramatiques. On peut dire exactement la même chose de certains films italiens comme **Le Fanfaron** de Dino Risi, où l'humour dynamise certains moments dramatiques. Toutes proportions gar-

dées, c'est ce que j'ai essayé de reproduire dans **S.O.S. maison hantée**, en amorçant certains moments d'horreur pure par des scènes humoristiques. Ceci est une particularité typiquement européenne. On ne retrouve pas du tout cet esprit dans le cinéma américain. Et c'est, entre autres, pour cette raison que je suis un inconditionnel du cinéma européen. Chaque fois que je vais au MIFED ou au Marché du Film de Cannes, j'essaye de voir un maximum de films français, italiens et espagnols.

Votre passion pour la comédie française est tout à fait palpable à la vision de* Shogun & Little Kitchen, *avec Yuen Biao. Cherchiez-vous à rendre hommage aux films français qui prennent pour toile de fond l'univers culinaire et gastronomique, comme* Le Grand restaurant *de Jacques Besnard,* La Cuisine au beurre *de Gilles Grangier ou* L'Aile ou la cuisse *de Claude Zidi ?
(heureux) Je suis un gros fan des films que vous venez de citer et j'adore Fernandel, Bourvil et l'immense Louis de Funès ! Quels acteurs ! (rires) En fait, lorsque l'agent de Yuen Biao m'a apporté l'histoire de **Shogun & Little Kitchen**, j'y ai tout de suite vu l'occasion de rendre hommage à ces films-là. En plus, l'idée de voir quelqu'un d'aussi souple et agile que Yuen Biao faire la cuisine en jonglant avec différents ustensiles était une perspective qui me plaisait.

Justement, comment avez-vous élaboré toutes ces chorégraphies avec Yuen Biao et Yuen Shun-Yan, le chef-cascadeur ?
Avec Yuen Shun-Yan, nous nous baladions dans les quartiers où il y a tous ces petits traiteurs en route. Nous les observions attentivement et nous cherchions un moyen de rendre leurs mouvements encore plus spectaculaires. Nous trouvions des idées folles et nous étions impatients de pouvoir les concrétiser. Ensuite, Yuen Shun-Yan et Yuen Biao travaillaient intensivement sur les chorégraphies. Je me souviens que lorsqu'ils m'avaient fait une démonstration de ce qu'ils avaient préparé, j'étais resté bouche bée. C'était vraiment incroyable.

Indépendamment de ses prouesses acrobatiques,* Shogun & Little Kitchen *brille par son casting. Mis à part Leon Lai et Ng Man-Tat, vous utilisez à contre-emploi les plus éminentes stars de films de kung-fu dans des rôles dramatiques : Yuen Biao, Leung Kar-Yan et Jimmy Wang Yu !
C'est vrai. Et je trouve qu'ils s'en sortent très bien. C'était en plus une chance pour eux d'élargir leur champ de compétence à travers un film comme **Shogun & Little Kitchen**. Ils [illegible] parfaitement prisonniers du genre [illegible] et [illegible] d'exercer [illegible] Shaolin [illegible] [illegible] [illegible]

conflits d'intérêts illégaux, qui se réglaient généralement par la force des armes. La perspective de me retrouver plongé au milieu du crime organisé pour en tirer un film d'action était tentante ; j'ai donc accepté. Jimmy Choi savait que je n'avais jamais fréquenté le milieu du grand banditisme et cela lui plaisait. Car il voulait un cinéaste qui soit étranger à cet univers pour illustrer son monde avec un maximum d'honnêteté, sans verser dans la complaisance ni la glorification. Je me souviens même que Choi avait averti chaque membre de son équipe de ne pas se mêler de la préparation du film, afin de ne pas entraver mon élan créatif. Choi était mon seul et unique contact avec la pègre. Grâce à lui, j'ai même pu poser mes caméras dans la filière du Triangle d'Or au milieu des plus importants réseaux de trafic de stupéfiants ! Je pouvais tourner où je voulais, Choi connaissait toutes les personnes les plus influentes. Faire **China White** en sa compagnie a été une sacrée expérience.

Jimmy Choi avait écrit l'histoire de China White, mais le scénario a été écrit par Hon Quan, un acteur complice de longue date de Ringo Lam. Faisait-il partie du milieu ?
Non, du tout. Il a la tête d'un gangster, mais ce n'en est pas un ! (rires) C'est vrai que cela peut porter à confusion lorsqu'on le voit jouer les caïds. Il a dû jouer dans la plupart des films de Triades faits à Hong Kong, mais son implication dans le grand banditisme s'arrête là.

Maintenant, nous allons parler de votre film dont la renommée n'est plus à faire :* Jiang-Hu, entre passion et gloire *(titre français de* The Bride with White Hair, *également connu sous le titre* Jiang-Hu, between Love and Glory *- ndlr). Racontez-nous la genèse du projet...
Raymond Wong m'avait apporté le projet. Il venait de fonder sa propre compagnie et il voulait lancer un gros titre pour l'inauguration. L'idée matrice de Raymond Wong était de faire le remake d'un vieux film de sabre en dynamisant son concept avec les moyens d'aujourd'hui. Le film que Raymond Wong voulait revisiter était **The Wolf-Devil Woman** d'après un roman de Liang Yu-Sheng. J'ai revu le premier film et je l'ai trouvé intéressant mais très ennuyeux. Il n'y avait pas d'action pour dynamiser le récit et donner une dimension supplémentaire aux personnages. Nous sommes allés voir Liang Yu-Sheng et lui avons demandé si nous pouvions adapter une nouvelle fois son roman. Sa réponse fut : *« Faites ce que vous voulez avec le roman. Mais ne me faites pas rougir de honte avec une adaptation déplaisante. »*. (rires)

Vous appréhendiez l'adaptation, vu que vous ne vous étiez jamais essayé à ce type de film ambitieux ?
Oh oui. Je ne savais pas comment m'y prendre. Il y a eu des moments où j'étais en plein doute et où j'étais sur le point d'abandonner le projet. Mais heureusement que ma femme était à mes côtés durant tout le processus de création. Elle n'a cessé de m'encourager pour que je vienne à bout de mes hantises. Sans son soutien, il y a fort à parier que **Jiang-Hu, entre passion et gloire** serait passé entre les mains d'un autre réalisateur.

La particularité frappante de* Jiang-Hu, entre passion et gloire *est son identité hybride. Vous brassez des éléments culturels disparates issus de chaque partie de l'Orient...
Il fallait que je puisse démarquer **Jiang-Hu, entre passion et gloire** des autres films du même genre, dont l'identité chinoise est très prononcée. La culture orientale, au sens large, est d'une incroyable richesse. Et je puisais toutes sortes d'éléments qui pourraient donner au film une identité différente dans le fond comme dans la forme. On trouve dans le film beaucoup d'emprunts à la culture chinoise, mais aussi aux cultures japonaise, coréenne et tibétaine.

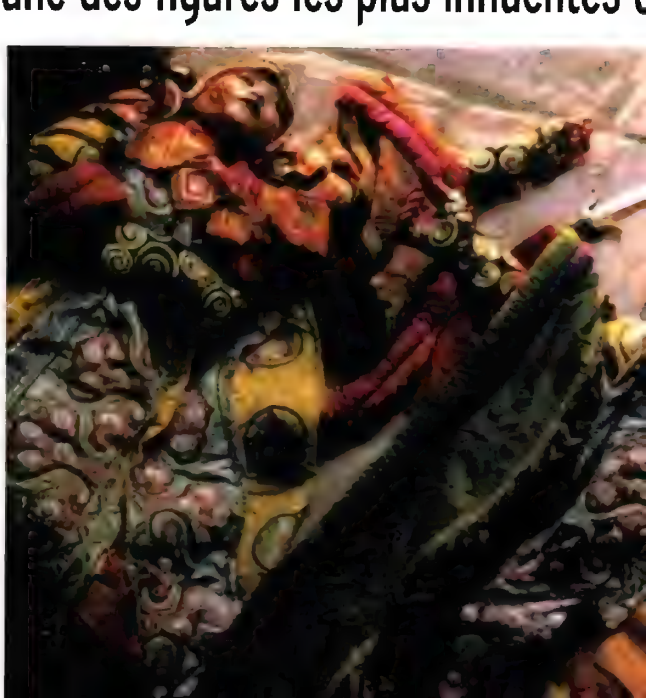
Ci-dessus, de gauche à droite :
Brigitte Lin dans le rôle titre de The Bride with White Hair, connu chez nous sous le nom Jiang-Hu, entre passion et gloire. Avec ce film, une relecture de Roméo et Juliette, Ronny Yu signe son plus grand chef-d'œuvre.

Leslie Cheung dans le rôle de Cho Yi-Hang, un membre mal dans sa peau du clan Wu-Tang, qui vient de terrasser un de ses adversaires.

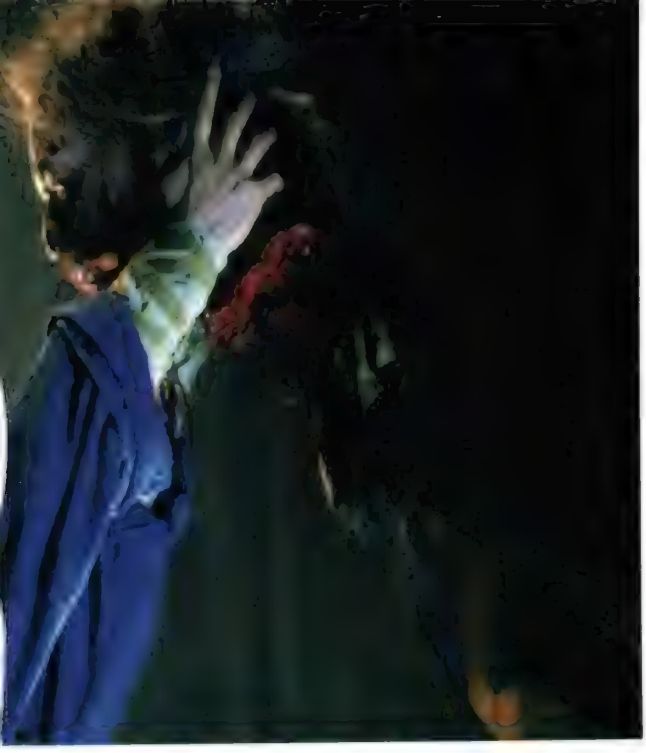
Est-ce vous qui avez eu l'idée d'engager la grande Emi Wada, la costumière de* Ran *et de* Rêves d'Akira Kurosawa, *pour les besoins du film ?
Oui. Tout le monde se demandait qui, à Hong Kong, pourrait se charger de la conception des costumes. Nous voulions un style un peu spécial, qui sorte de l'ordinaire. Quelque chose de frais et de nouveau, qui tranche avec ce qui avait été fait auparavant. C'est alors que j'ai dit : *« Pourquoi n'engagerions-nous pas un chef costumier japonais ? »*. Tout le monde avait trouvé l'idée intéressante et nous nous sommes mis en quête de quelqu'un. Après maintes recherches, je suis tombé sur Emi Wada. Son travail sur les deux films de Kurosawa correspondait à peu près à ce que j'avais en tête et nous avons décidé de la contacter. L'idée du film lui plaisait et elle s'est attelée à la tâche à la seconde même où nous l'avons engagée. Travailler avec elle fut très enrichissant et elle n'a pas volé son prix pour **Jiang-Hu, entre passion et gloire**.

Le casting est également l'un des points forts du film : Brigitte Lin, Leslie Cheung, Eddie Ko, Francis Ng, Elaine Lui et Lam Kit-Ying incarnent à merveille leur personnage respectif...
Merci. Pour le rôle principal, Brigitte Lin était la personne appropriée. Nous nous connaissions depuis longtemps et nous cherchions à tra-

« Jimmy Choi, une des figures les plus influentes d



Ci-contre :
Les jumeaux Wushang (Elaine Lui et Francis Ng, également sur la double page d'ouverture), membres d'un culte maléfique dans Jiang-Hu, entre passion et gloire.



vailler ensemble depuis un long moment. Lorsque j'ai commencé à monter le film, je la voyais déjà dans le rôle-titre. Et concernant Leslie Cheung, il était l'acteur idéal pour faire face à Brigitte Lin. Leslie était un rebelle, un peu comme James Dean, et il partageait beaucoup de points communs avec son personnage. Il y avait une excellente alchimie entre Brigitte et Leslie, et cela a beaucoup contribué au film. Et bien sûr, tous les autres acteurs étaient splendides et complétaient à merveille le duo principal. Tout le monde a dépensé une énergie incroyable sur le tournage. Sifu Philip Kwok aussi a donné beaucoup de sa personne pour élaborer les scènes d'action du film.

Jiang-Hu, entre passion et gloire ***ressemble beaucoup aux meilleurs films de sabre de Chu Yuan, époque Shaw Brothers...***
(étonné) Vous trouvez ?

Vraiment. On retrouve le même style vif, baroque et coloré qui fait la force de ses films les plus marquants comme **The Magic Blade** ***et*** **The Web of Death...**
J'aime beaucoup les films de Chu Yuan. Mais en fait, mon influence pour **Jiang-Hu, entre passion et gloire** était toute autre. J'ai puisé mon inspiration dans le **Dracula** de Francis Ford Coppola. Je regardais le film en compagnie de Peter Pau, le chef-opérateur, et nous cherchions à aboutir à la même harmonie de couleurs vives tout en conservant un climat assez sombre.

Dès le début, vous aviez en tête un film expérimental ?
Tout à fait. J'adore mettre en pratique de nouvelles idées et briser les conventions. Avec Peter Pau, nous expérimentions toutes sortes d'effets qui n'ont jamais été faits auparavant à Hong Kong. Comme, par exemple, les ralentis saccadés durant certaines scènes d'action. Et puis j'essaya's d'innover au niveau sonore, vu qu'il s'agissait là du premier film chinois a être enregistré en Dolby Stéréo. Je suis même allé faire le mixage à Vancouver.

Le montage de David Wu est épatant. Comment l'avez-vous rencontré ?
Je connais David depuis longtemps. J'ai toujours aimé son travail sur les films de John Woo. David est un très grand monteur. Nous voulions travailler ensemble mais son emploi du temps était toujours plein. Et par chance, j'ai réussi à l'avoir pour le montage de **Shogun & Little Kitchen**. Cela a marqué le début d'une longue et fructueuse collaboration.

Comment vous organisez-vous lors du montage ?
Je lui laisse une marge de manœuvre assez large. Tout comme moi, David adore expérimenter. Lorsque nous sommes sur la table de montage, David m'apporte de nouvelles idées et me demande mon avis. Cela m'arrive souvent de lui dire oui, et de temps en temps de lui dire non. Mais généralement, David m'épate et je lui dis *« Vas-y, fonce ! »*.

Depuis, David Wu fait partie de votre famille, tout comme Peter Pau, votre chef-opérateur attitré...
Oui. C'est très bénéfique pour un réalisateur de travailler avec la même équipe. Cela vous économise du temps et de l'énergie. La communication est plus facile. En plus, les personnes les plus importantes pour un cinéaste, en dehors de ses acteurs, sont le monteur et le chef-opérateur. Si vous entretenez une bonne relation avec ces deux personnes, et si elles ont appris à vous connaître, leur travail sera adapté à votre sensibilité.

Vous êtes un réalisateur qui aime expérimenter, qui aime briser les conventions et qui est ouvert aux idées nouvelles. Alors, pourquoi, à l'exception de votre courte apparition dans **L'Enfer des armes,** ***n'avez-vous jamais travaillé avec Tsui Hark ?***
C'est étrange, parce que nous cherchions à travailler ensemble depuis longtemps. En fait, depuis qu'il m'a demandé d'apparaître dans **L'Enfer des armes**. Hélas, nous n'avons jamais eu l'occasion d'en parler concrètement.

En parlant de faire l'acteur, comment vous êtes-vous retrouvé à faire le méchant face à Cynthia Rothrock dans le film d'action **The Blonde Fury** ***de Meng Hoï et Yuen Kwaï ?***
Ah oui ! (rires) En fait, Meng Hoï, Yuen Kwaï et moi sommes très proches. Et Meng Hoï m'avait demandé si je me sentais d'attaque pour jouer un second rôle dans l'un de ses films. Je lui ai répondu : *« En dehors de faire des apparitions, je n'ai jamais joué devant une caméra parce que je ne me sens pas apte à faire l'acteur. »*. Mais il n'arrêtait pas d'insister. Il me disait : *« Mais si, tu serais parfait pour jouer le méchant ultime qui tire les ficelles dans l'ombre ! Et puis, tu verras que c'est très amusant de se retrouver de l'autre côté de la caméra. »*. (rires) J'ai accepté pour lui faire plaisir. Et puis il n'avait pas tort, c'était très amusant.

la pègre de Hong-Kong, m'a apporté l'histoire et le financement de China White. »

En plus, vous n'avez pas été doublé lors de la scène d'action finale, où vous êtes au volant du camion avec Cynthia Rothrock à vos trousses...
J'ai quand même été doublé lors de quelques plans. Mais c'est bien moi qui mène la vie dure à Cynthia en la frappant à coups de canne ! (rires)

Vous êtes ensuite retourné derrière la caméra pour signer **Phantom Lover** ***avec Leslie Cheung et Wu Chien-Lien. Une relecture contemporaine de*** **Song of Midnight** ***de Ma-Xu Weibang, lui-même inspiré du*** *Fantôme de l'Opéra* ***de Gaston Leroux...***
J'aime beaucoup le film de Ma-Xu Weibang, et l'idée d'en faire une relecture me charmait énormément. Mais, comme pour **Jiang-Hu, entre passion et gloire**, je ne pensais pas que ce type de film puisse

Ci-dessous :
Suite au succès du premier film, Brigitte Lin et Leslie Chung sont à nouveau réunis dans The Bride with White Hair 2, dont l'histoire se déroule dix ans après les événements de l'original.

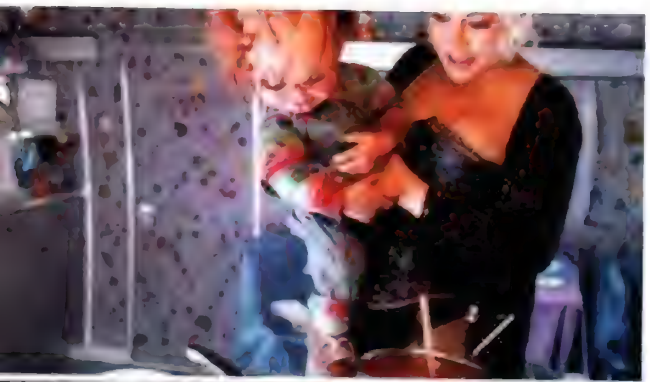
me correspondre. Même si **Phantom Lover** possède quelques éléments fantastiques, c'était avant tout une histoire d'amour dramatique. Et encore une fois, c'est grâce à ma femme que j'ai pu me décider à le faire. Elle m'a convaincu que je pouvais y mettre les moyens nécessaires pour le réaliser et je me suis donc jeté à l'eau. Leslie Cheung aussi m'a beaucoup aidé à mener le projet à bon port. Le rôle lui tenait à cœur et il m'a soutenu sans relâche durant toute la création du film.

Il paraît que le rythme de tournage à Pékin était quasi-frénétique...
Oui, nous avons tourné le film en 4 semaines. Ce qui est relativement peu pour un film de cette envergure. En plus, le début du tournage coïncidait avec la sortie d'un album de Wu Chien-Lien, et elle était en pleine tournée promotionnelle parallèlement au tournage. Il fallait donc que les emplois du temps de chacun puissent concorder avec le planning de tournage. Résultat, c'était limite du 20 heures par jour ! Tout le monde s'était dépensé au maximum sur le plateau. Leslie ne dormait quasiment pas. Il restait à la disposition de tout le monde, de jour comme de nuit. Et puis, au milieu de tout ça, il fallait gérer également les soucis pyrotechniques. Nous avions construit un opéra dans des studios et nous devions le brûler à la fin du tournage. Les pompiers de Pékin étaient très zélés durant toute la préparation du brasier ; et il fallait donc réadapter le rythme de tournage à leurs restrictions pour veiller au respect des consignes de sécurité. Lorsque le dernier plan fut enfin tourné, nous avons tous lâché un soupir de soulagement.

Vous êtes ensuite allé aux USA afin d'adapter le conte pour enfants* Magic Warriors *(1) avec ses kangourous guerriers. Vu le thème du film, en partie « similaire » à votre enfance, peut-on le considérer comme semi-autobiographique ?
Pourquoi pas... D'ailleurs, c'est ce qui m'attirait le plus lorsque l'on m'a proposé le projet. J'ai immédiatement adhéré à l'univers imaginaire des frères Law, qui sont en fait des docteurs d'origine sino-américaine qui pratiquent la médecine dans le Colorado. Je m'étais totalement identifié au personnage de Ryan, qui, comme moi lorsque j'étais enfant, souffre de son handicap et ne peut pas jouer au football avec ses camarades. Faire **Magic Warriors** m'a permis de retrouver une part de mon enfance. Toutes proportions gardées, j'avais vécu la même aventure que Ryan lorsque j'ai été au cinéma pour la première fois. J'étais transporté dans un univers quasi-féerique à la découverte de nouvelles sensations. Mais je n'ai jamais eu affaire à des kangourous adeptes du kung-fu ! (rires)

« Sur Le 51e état, Samuel Jackson me soutenait face aux producteurs et se battait pour que mes idées soient conservées. »

Ci-dessus, de gauche à droite : Samuel L. Jackson, Robert Carlyle et Meat Loaf dans la comédie policière déjantée Le 51e état. L'interprète de Shaft version moderne a lui-même été chercher Ronny Yu pour réaliser le film !



Ci-contre, de haut en bas : L'affreux Chucky et sa ravissante fiancée Tiffany (Jennifer Tilly) semblent filer le parfait amour...

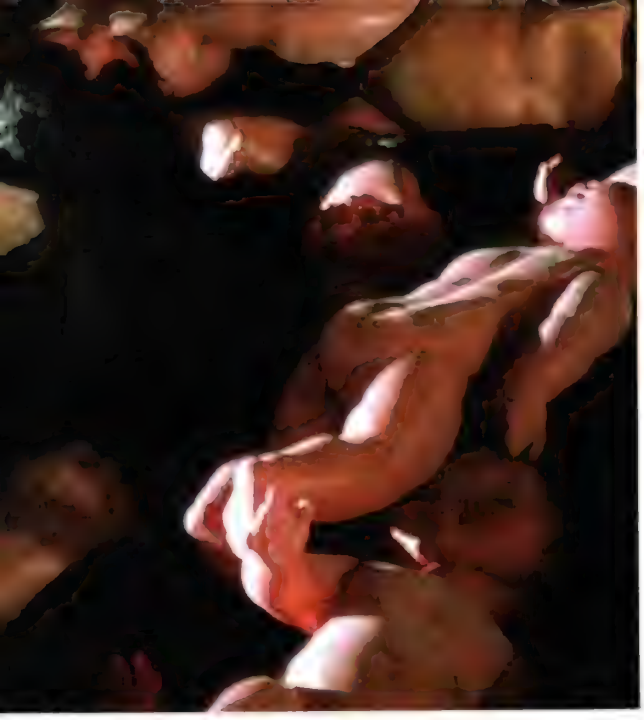
Chucky, la poupée « Brav'Gars » qui se prend pour Chow Yun Fat !

Vous avez radicalement changé votre fusil d'épaule l'année suivante avec* La Fiancée de Chucky *(1). Avez-vous accepté le projet pour retrouver le même univers mâtiné d'horreur et de comédie de* The Trail, *de* The Occupant *et de* S.O.S. maison hantée *?
En partie. Mais j'ai aussi accepté **La Fiancée de Chucky** parce que les conditions de tournage étaient quasi-idéales. En fait, j'avais refusé le projet lorsque le producteur David Kirschner et le créateur de Chucky, Don Mancini, m'avaient approché pour la première fois. Je ne connaissais rien au personnage de Chucky et je n'avais vu aucun film de la série. Mais Kirschner et Mancini ne cessaient de revenir à la charge en me disant : *« Il n'y a que toi qui puisse le faire ! »*. J'ai finalement cédé lorsqu'ils m'ont certifié que j'étais libre d'expérimenter ce que je voulais sur le tournage. J'ai donc réuni mon équipe attitrée et je me suis mis au boulot.

Et vous avez fait un travail admirable :* La Fiancée de Chucky *est sans conteste le meilleur opus de la série...
Merci beaucoup. J'ai fait du mieux que j'ai pu pour donner un nouveau souffle à la franchise. C'était un challenge pour moi d'apporter quelque chose de neuf à un univers qui existait déjà. C'était une très bonne expérience à l'arrivée.

Parmi les scènes marquantes du film, le clin d'œil à John Woo, lorsque vous filmez Chucky en contre-plongée avec un pistolet dans chaque main, reste un grand moment d'humour.
Il fallait que je le fasse ! (rires) J'aime beaucoup ce plan également. Le plus marrant dans tout ça, c'est que Peter Pau, qui l'a composé, était aussi le chef-opérateur du **The Killer** de John Woo. Lorsque le plan fut tourné, Peter avait même eu une impression de déjà-vu. C'était très drôle.

Parlons du* 51e *état. Vous étiez le premier choix de Samuel L. Jackson pour réaliser le film ?
Aussi incroyable que cela puisse paraître, oui. Mon agent aux USA m'a informé qu'un acteur voulait me contacter pour me soumettre l'un de ses projets. Lorsque l'on m'a annoncé que c'était Samuel L. Jackson, j'en suis resté sans voix. J'ai toujours été un de ses fans et j'étais très intimidé à l'idée de le rencontrer. Lorsque nous nous sommes vus pour la première fois, Samuel avait emporté avec lui les laserdiscs de **Jiang-Hu, entre passion et gloire** et de **L'Héritier de la violence** pour que je puisse les lui dédicacer. Il était tout aussi excité que moi. Ensuite, il m'a proposé le scénario du **51e état** dans l'espoir que je puisse le réaliser. Lorsque j'ai eu fini de lire le scénario, j'ai appelé Samuel pour lui dire



que j'étais d'accord. J'avais un scénario plein d'humour, une star que j'admire comme tête d'affiche et un budget conséquent. Comment pouvais-je refuser ?

Il me semble que vous aviez revu certaines parties du scénario de Stel Pavlou ?
Oui. C'était le tout premier scénario écrit par Stel Pavlou et il y avait encore quelques maladresses. En plus, nous avions un total de 13 producteurs qui commandaient sans cesse de nouveaux changements. Nous débattions sur chaque scène et chaque ligne de dialogue. Et lorsque nous trouvions un compromis, nous prenions des notes précises pour que les modifications plaisent à tout le monde. Ensuite, je peaufinais le rendu afin que le potentiel de chaque scène soit exploité au maximum. J'en ai aussi accentué la portée comique. Mais ce qui me faisait le plus plaisir, c'est que Samuel était toujours à mes côtés durant chaque cession avec les producteurs. Il me soutenait sans relâche et se battait pour que mes idées soient conservées au final.

Est-ce vous ou Samuel L. Jackson qui avez eu l'idée de confier le rôle de Felix à Robert Carlyle ?
C'était mon idée. J'adore Robert Carlyle et je ne voyais que lui pour jouer le personnage de Felix. L'idée a beaucoup plu à Samuel et je me suis envolé à Londres pour rencontrer Robert. C'était une rencontre fructueuse. Le personnage lui plaisait beaucoup et nous parlions ensemble de ce qu'il pourrait lui apporter en plus. En plus, l'idée de jouer face à Samuel enthousiasmait Robert. C'était même un facteur décisif. J'étais très chanceux de l'avoir pour **Le 51e état**, tout comme Rhys Ifans et Meat Loaf, qui sont eux aussi excellents. C'était une joie de travailler avec de tels acteurs.

Il paraît que l'immense Eric Cantona devait jouer dans* Le 51e état. *Est-ce vrai ?
Oui, c'est vrai. Mais nous avons dû nous passer de lui, hélas. Il avait un emploi du temps chargé et il ne pouvait pas se libérer pour les délais de tournage.

Peut-on voir* Le 51e état *comme la rencontre incongrue, mais jouissive, entre Cheech & Chong, Michael Hui et Alex Cox ?
(étonné) Pourquoi pas... Oui, je trouve la comparaison pertinente. C'est vrai que **Le 51e état** est assez proche de ces références. Vous faites bien de citer Michael Hui, parce que je voulais donner au **51e état** une dimension sociale assez proche de ses films, mais la production a un peu freiné mes ardeurs. Par exemple, au temps de l'esclavage, Liverpool était une plaque tournante importante dans la traite des noirs. Or, Samuel et moi voulions réveiller certains démons du passé et développer cet élément parallèlement à l'intrigue du film, mais les financiers ont pris peur. Concernant Alex Cox, vous n'êtes pas le premier à m'en parler. L'un de mes cameramen, Michael Costelloe, le connaît très bien et il me parlait également de lui lorsque nous tournions certaines scènes qui, selon lui, auraient très bien pu avoir leur place dans un de ses films.

Après* Le 51e état, *vous êtes revenu à la charge avec* Freddy contre Jason. *Avez-vous été choisi en fonction de votre travail sur* La Fiancée de Chucky *?
Oui, mon agent m'a parlé d'un projet que New Line voulait me confier à tout prix. Et lorsqu'il m'a annoncé avec enthousiasme que c'était **Freddy contre Jason**, je n'ai rien compris du tout. Je ne savais pas du tout ce que signifiait le titre ! Lorsqu'on m'a expliqué de quoi il s'agissait, j'ai rétorqué : *« Je ne connais rien aux personnages, ni à leur univers respectif et je ne sais pas ce que je pourrais apporter au projet ! »*. Je n'avais vu que **Les Griffes de la nuit** lors de sa sortie et je ne m'en souvenais même plus. Mais les dirigeants de New Line ont insisté. Ils avaient vu **La Fiancée de Chucky** ainsi que mes précédents films, et ils étaient convaincus que j'étais l'homme de la situation. Nous avons beaucoup discuté et puis j'ai décidé d'accepter le projet. Tout comme **La Fiancée de Chucky**, j'ai entrepris **Freddy contre Jason** comme un nouveau challenge. Mais le plus dur était de donner un nouveau souffle à deux franchises vieilles de plus de vingt ans. Je m'étais accordé un temps de travail et de maturation conséquent avant d'annoncer mes intentions créatives à New Line. Après avoir fait le tour de la question, je leur ai déclaré que je voulais faire avec **Freddy contre Jason** une nouvelle version de **King Kong contre Godzilla** : un choc des titans plein d'action, d'horreur et d'humour et dans lequel on pourrait découvrir une nouvelle facette de ces deux icônes. New Line a tellement apprécié mon approche qu'elle m'a laissé pas mal de liberté durant tout le processus de création du film. C'était une expérience très bénéfique.

Quels sont vos projets ?
J'en ai pas mal. Je travaille actuellement sur un thriller en huis clos titré **Snakes on a Plane** pour New Line et dont le concept est ingénieux. Imaginez-vous à bord d'un Boeing 747, qui survole l'océan pacifique, et qui est assailli par une centaine de serpents venimeux échappés d'une caisse destinée à un zoo... Que feriez-vous ?

Je ne veux même pas y penser. Je suis totalement phobique en ce qui concerne les avions et les serpents.
Vous voyez ! (rires) C'est un bon concept qui me permettra de faire un film à la fois drôle et terrifiant en exploitant ces deux phobies. Nous travaillons en ce moment sur la dernière mouture du scénario.

Et où en est votre adaptation cinématographique de* Blood : The Last Vampire *d'après le film animé d'Hiroyuki Kitakubo ?
Le projet est toujours en cours. Nous travaillons dessus en compagnie du scénariste Larry Wilson, l'auteur de **Beetlejuice** et de **La Famille Addams**. Nous espérons avoir un jet satisfaisant d'ici peu.

Ce sont deux projets américains. Vous n'en avez pas en cours à Hong Kong ?
Si, je travaille sur un thriller sombre qui se déroule au début du XXe siècle. Quelque chose qui sera à mi-chemin entre **Seven** et **Épouses et concubines**. J'espère aboutir à quelque chose d'inédit. Je n'ai jamais vu un film chinois d'époque qui aborde le thriller horrifique avec des meurtres en série. Cela peut donner quelque chose de très intéressant.

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAR (encore un grand merci à Marie-France DUPAGNE ainsi qu'à Mr et Mme Ronny YU pour leur gentillesse et leur disponibilité)

(1) Pour plus de détails sur ces titres se reporter également aux interviews de Ronny Yu parues dans Mad Movies 115 et 118.

Ci-dessous : Les deux boogeymen superstars se crêpent le chignon dans Freddy contre Jason. Le duel de titans que tous les fans de films d'horreur attendaient depuis quinze ans !

(PUBLI-RÉDACTIONNEL)

L'ÉTRANGE FESTIVAL

DOUZIÈME ÉDITION

forumdesimages

DU 1 AU 14 SEPTEMBRE 2004

Forum des Halles, Place Carrée, Porte St Eustache, 75001 Paris, Métro : Châtelet-les-Halles

HOMMAGE À SOGO ISHII

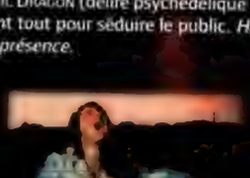
Sogo Ishii est certainement le metteur en scène underground japonais le plus influent de ces trente dernières années (Shinya Tsukamoto en a fait son père spirituel). Il a prouvé qu'on pouvait devenir cinéaste sans passer par le système des studios. Sa carrière a débuté dans les années 70 avec des œuvres ouvertement punk et satiriques et s'est poursuivi dans les années 80 et 90 avec des films toujours plus expérimentaux, refusant toute narration classique. Si CRAZY FAMILY et LE LABYRINTHE DES RÊVES ont connu les honneurs d'une exploitation en France, 80% de sa filmographie reste inédite dans l'hexagone, alors même que des œuvres comme ANGEL DUST (polar serial-killer envoûtant) et ELECTRIC DRAGON (délire psychédélique hypnotique et furieux) avaient tout pour séduire le public. *Hommage en 12 films et en sa présence.*

HOMMAGE À TERUO ISHII

Réalisateur méconnu et méprisé, Teruo Ishii n'en est pas moins un précurseur. Ayant quasiment exclusivement œuvré pour la Toei, il a d'abord besogné dans le polar (la série des GYANGU avec l'immense Ken Takakura) avant d'atteindre une renommée internationale de faible durée avec sa mythique série des FEMMES CRIMINELLES ET AUTRES ENFERS JAPONAIS. Puis il commet en 1969 L'EFFRAYANT DOCTEUR H, un faux pas, qui faillit lui coûter sa carrière, mais qui reste néanmoins son chef-d'œuvre. Tiré d'un récit de Rampo Edogawa, le film est censuré dès sa sortie et reste encore aujourd'hui une cause célèbre au Japon. Il se rachète une conduite en travaillant sur des suites comme celles des STREET FIGHTER avec Sonny Chiba. A la fin des années 90, fait très rare au pays du Soleil Levant, il monte sa propre société de production et tourne des films d'horreur dont un remake de JIGOKU (L'ENFER) de Nobuo Nakagawa. *Hommage en 5 films en sa présence.*

CARTE BLANCHE À ROGER AVARY

L'Étrange Festival offre depuis sa onzième édition une carte blanche à une personnalité du cinéma, représentative de l'esprit de la manifestation et qui retrace son parcours de cinéphile singulier. Après Gaspar Noé, c'est au tour cette année de Roger Avary (le co-scénariste de PULP FICTION et le réalisateur des très subversifs KILLING ZOÉ et des LOIS DE L'ATTRACTION) d'ouvrir sa boîte de Pandore. Au menu, entre autres : LA BÊTE DE GUERRE de Kevin Reynolds, LE CONVOI DE LA PEUR de William Friedkin, FAUST de Jan Svankmajer et SID AND NANCY de Alex Cox. *Roger Avary sera présent avant chacune des projections pour commenter ses choix.*



HOMMAGE À DEREK JARMAN

Dix ans que **Derek Jarman** nous a quittés. Et depuis qu'il a tiré sa révérence, pas une rétrospective en France de son œuvre pourtant protéiforme et d'une créativité débordante. Trop longtemps considéré comme un cinéaste arty, Derek Jarman est avant tout un artiste au sens premier du terme. Comme le prouvent ses courts métrages, qui s'inspirent du travail de Kenneth Anger, mais aussi ses longs métrages qui, de SEBASTIANE (évocation du martyre de Saint Sebastien) à THE LAST OF ENGLAND en passant par WAR REQUIEM, sublime adaptation de l'opéra de Benjamin Britten, offre un panorama d'une œuvre toujours en mouvement, à la recherche de nouveaux territoires visuels, faisant imploser les canons de la narration. *Au menu, 2 programmes de courts et 5 longs métrages en présence de James McKay, indéfectible compagnon de route du cinéaste.*

HOMMAGE À BILL MORRISON

L'Étrange Festival a toujours souhaité rendre hommage à des grands expérimentateurs et **Bill Morrison** est indéniablement l'un d'entre eux. Né aux Etats-Unis, ce cinéaste expérimental travaille sur la désagrégation inévitable de la pellicule photo-chimique. À partir d'images d'archives, il crée un cinéma impressionniste, voire fauviste, rythmé par une musique enivrante (celle de Michael Gordon pour son long métrage DECASIA en est l'exemple parfait) qui s'interroge sur l'effet du temps. La plupart de ses œuvres font partie des collections permanentes du MOMA de New York et du FilmMuseum des Pays-Bas. *Hommage en sa présence.*

THÉMATIQUES & NUITS

C'est à la suite de la projection de LA BATAILLE D'ALGER de Gillo Pontecorvo en 2003, que nous avons l'idée d'aller fouiller dans les recoins sombres de l'Histoire de notre pays et de bâtir une programmation intitulée «LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ» autour de ces œuvres, trop rares, qui ont osé parler de l'envers du miroir. Rares, parce que notre parti-pris a été de ne programmer que des films réalisés par des metteurs en scène français ou dont la carrière a été majoritairement française. Feront partie de ce cycle, AVOIR 20 ANS DANS LES AURES de René Vautier, R.A.S. de Yves Boisset ou encore SECTION SPÉCIALE de Constantin Costa-Gavras. Et pour les amateurs de sarabandes nocturnes deux nuits monumentales : la NUIT OUI FM avec les mythiques LA GRANDE ESCROQUERIE DU ROCK N'ROLL et ELECTRA GLIDE IN BLUE et la NUIT ASIA ARGENTO (en sa présence) avec, entre autres, en avant-première THE HEART IS DECEITFUL ABOVE ALL THINGS, son dernier opus sulfureux, et enchoix personnel, OUT OF THE BLUE de Dennis Hopper.

www.etrangefestival.com

Photo © Régine Crotteau

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Frissons en DVD

sommaire

#84 DVD
Stéphane ne s'est pas pris la tête ce mois-ci pour la rubrique DVD : on ne retrouve que des valeurs sûres ! Leatherface, De Palma, Steven Seagal, Menahem Golan, Riddick, Jason Voorhees ou encore Charles Bronson. Bon, c'est vrai que pour la plupart, ce sont un peu SES valeurs sûres à lui...

#96 ANIME NATION
On l'a échappée belle : pas content de ne pas avoir beaucoup de place pour parler de **Memories** dans la rubrique DVD, Mamadou Rougier étend sa critique dans sa rubrique. C'était ça ou il chantait du Zouk Machine en breton !

#98 PLAY MAD
L'événement jeu vidéo de cette rentrée, c'est le méga-attendu **Doom 3**. Pas forcément la révolution technique annoncée, mais surtout un FPS qui a foutu une sacrée pétoche à notre bien aimé Yannick Dahan. Mais faut dire que Yoshi lui faisait déjà un peu peur dans **Super Mario 3**...

#100 MÉLOMAD
Le retour de la rubrique MéloMad célèbre également l'arrivée d'un petit nouveau dans la famille Mad : Olivier Galliano. Un bon petit gars qui débarque au moment où le monde de la B.O. pleure la mort de plusieurs compositeurs. Bon, pas de vannes ce mois-ci Olivier, mais on te ratera pas le mois prochain !

#101 SANG D'ENCRE
Alors attends Arnaud, je comprends pas tout, là. Il paraît que tu as lu dans un livre que Martin Scorsese faisait de la Science-Fiction en collaboration avec l'auteur de films noirs Patrick Brion ? Non ? Alors attends, j'ai compris : Patrick Brion, il aime la S-F et Scorsese aime Patrick Br... Non ? Bon, je comprends plus rien là ! OK alors... Scorsese réalisateur oui... Patrick Brion, cinéphile oui... Anthologie de Science-Fiction oui... Aaaaaaaah OOOOOOOK ! J'ai pas tout compris mais ça a l'air bien en tout cas !

Horreur made in 70's

SISTERS • MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE • LES FRISSONS DE L'ANGOISSE

PROJETS DE REMAKES EN PAGAILLE, TENTATIVES NOMBREUSES POUR RETROUVER UN CERTAIN TON PROPRE À L'ÉPOQUE... LES ANNÉES 70 SONT À LA MODE, Y COMPRIS AU RAYON FILMS D'HORREUR EN DVD.

Ce mois-ci, ce sont trois films Mad fondamentaux qui débarquent au rayon DVD dans des éditions plus ou moins réussies : **Sœurs de sang** (1973), véritable chef d'œuvre de De Palma qui constitue aussi sa première œuvre phare après des débuts difficiles ; **Les Frissons de l'angoisse** (1975), qui marque une date dans la filmo d'un Dario Argento las des giallo qui, suite à l'intermède **Le Cinque Giornate**, décide de transcender le genre pour en offrir une vision baroque et conceptuelle ; et enfin l'incontournable **Massacre à la tronçonneuse** (1974) du père Tobe Hooper, œuvre sur-analysée qui n'en est pas à sa première édition. Trois films made in seventies dont le traitement de l'horreur, fut-elle seulement psychologique, en remontre à tous ceux, Dark Castle et autres Michael Bay Prods, qui se targuent aujourd'hui de donner un nouveau souffle à un genre qui, hélas, a oublié les raisons de son émergence et de sa survie. Un cinéma de genre, mais pas forcément d'exploitation, qui devait sa réussite d'abord à ses exigences de mise en scène (très souvent expérimentale, comme seront plus tard celles de Raimi et de Jackson), ensuite à la prise en compte, métaphorique et pas forcément consciente, de son contexte socio-historique. Politique avant d'être grand guignol, ce qui valait pour **Zombie** et **Massacre à la tronçonneuse**, comme pour **Sisters** et **Les Frissons de l'angoisse**. Argento est ainsi fascine par la violence des Brigades rouges en pleine ascension en Italie, au point de construire autour du motif rouge sang une œuvre aux multiples interrogations graphiques. Et De Palma, comme d'autres cinéastes underground ou en devenir (dont Oliver Stone) est à ce point marqué par la révolution conceptuelle du cinéma européen, qu'il se lancera dans une recherche formelle constante dont **Sisters** représente une étape déjà incroyablement cohérente. De toutes ces œuvres, liées de plus ou moins près à un genre en pleine effervescence, naît la prise de conscience de la caméra comme instrument politique se suffisant à lui-même. En témoigne un travail hautement subversif sur les points de vue qui anime chacune de ces œuvres et qui révèle au spectateur non seulement le sens de son regard (position de voyeur chez De Palma) mais surtout celui d'une caméra « visible » (voir les hallucinants travellings avant d'Argento). Bref, une notion de point de vue qui manque cruellement aux slashers actuels.

Autant dire qu'au-delà de leurs menus défauts, nos trois DVD du mois font tout de même plaisir. **Sœurs de sang**, qui semble bénéficier du même master que l'édition criterion, risque pourtant d'énerver les puristes, puisque certaines scènes, durant lesquelles Margot Kidder parle en français, ont été recadrées afin que les sous-titres anglais soient invisibles. Une bidouille pas géniale donc pour un master qui, du reste, est d'excellente qualité. Du côté des bonus, le résultat est aussi inégal puisque, hormis « l'autopsie du film », seul making of digne de ce nom sur le second disque (intéressant et bourré d'anecdotes), se cachent sous des titres aussi alléchants que « la genèse de **Sisters** » ou « De Palma : le final cut », de simples interviews, parfois sans aucun rapport avec le sujet en question !! **Les Frissons de l'angoisse**, s'il propose l'interactivité la moins riche des trois en termes de quantité, compense par l'intérêt de son bonus : un docu italien de 2 heures qui retrace la carrière du metteur en scène. Grand public et peu analytique, le docu a tout de même le mérite d'aborder toutes les activités du maître du giallo et de dévoiler des extraits rares (et parfois hallucinants) de ses shows télé comme des coulisses de ses films. On remerciera surtout Wild Side de proposer sur ce double disque la version courte et la version longue restaurée du film (avec 20 minutes de plus !). Enfin l'édition dite « définitive » de **Massacre à la tronçonneuse** n'est pas à proprement parler indispensable, puisqu'elle contient quasiment la même chose que le collector sorti précédemment, mais pourrait faire plaisir aux fans hardcore de Mad Movies. En effet, outre un court-métrage dont la présence m'interpelle encore, et l'ajout du célèbre et excellent making of **A Family Portrait Revisited**, on y découvre un docu made in France, « L'horreur dans la peau » interviewant critiques, réalisateurs et distributeurs français (même Jack Lang !) sur le film et son interdiction en France. Quelques intellos faisandés y vont de leurs interprétations douteuses, mais vous aurez surtout le plaisir d'y découvrir un Damien Granger et un Christophe Lemaire en grande forme. Rien que pour ça...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : WILD SIDE ET STUDIO CANAL. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VF DE **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE**) 2.0 (VO DE **SISTERS**, VO DE **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE**) ET 1.0 (VO ET VF DES **FRISSONS DE L'ANGOISSE** ET VF DE **SISTERS**). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES (SUR LES TROIS) VERSION LONGUE (SUR **LES FRISSONS DE L'ANGOISSE**) INTERVIEWS (SUR **SISTERS** ET **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE**) SCÈNES COUPÉES - GALERIES - BÊTISIER (SUR **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE**) BANDES ANNONCES (SUR **LES FRISSONS DE L'ANGOISSE** ET **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE**) LIVRETS (SUR **SISTERS** ET **LES FRISSONS DE L'ANGOISSE**).

FREDDY CONTRE JASON

DE RONNY YU

Décidément, **Freddy contre Jason** restera comme le projet des rendez-vous manqués. Déjà plombé par un film honteusement timoré, le double DVD aujourd'hui disponible loupe totalement le coche. Il y avait pourtant matière à dire sur les seize longues années de development hell, l'importance de Michael De Luca dans l'évolution du projet, l'apport au scénario de personnalités telles que Stephen Norrington ou Rob Bottin, un temps attachés au poste de réalisateur. Mais les différentes vies du cross-over sont expédiées en quelques minutes très évasives, tandis que le reste des docs, ennuyeux à mourir, dilate au maximum les poncifs des featurettes : pour ceux qui l'ignorent encore, on y apprend qu'une torche humaine est effectuée à base de gel inflammable, qu'un saut câblé c'est dangereux et que le maquillage de Freddy est en mousse de latex. Super ! Encore plus irritant : dès que l'occasion se présente, les bonus courbent l'échine face au ponte de New Line, Bob Shaye. Les scènes coupées, nombreuses mais pour la plupart extrêmement courtes, sont à l'avenant, et finalement seuls les sujets concernant la promotion excitent un peu le dévédévore. L'occasion d'entériner le constat que ce film fut plus traité comme un excellent concept marketing que comme un rêve de fan boy.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - FEATURETTE - SCÈNES COUPÉES ET ALTERNATIVES COMMENTÉES - GALERIES - CONFÉRENCE DE PRESSE - CLIP VIDÉO - BANDES ANNONCES ET TV SPOTS.

Rire du genre...

(FRIDAY AFTER NEXT + SCARY MOVIE 3 + DEUX EN UN + RRRRRRR !!!)

Apparemment, on peut rire de tout. C'est ce que proposent ainsi **Friday After Next**, **Scary Movie 3** et **Deux en un**. Le premier, un direct-to-video, est le troisième volet de la série écrite par Ice Cube et célèbre le retour dans le ghetto, détournant les emmerdes dangereuses qu'on peut y vivre pour mieux en rire. Le puisque sur le même principe, le premier film tapait mouche tandis que celui-ci, volontiers hystérique, lâche le spectateur en route. Le second remplace les frangins Wayans par un David Zucker qui vanne méchamment mais vainement tous les succès du fantastique récents. Et si quatre il y a, ils se retrouvent tous dans la longue fin alternative (15 mn !!!) où Hulk s'enfonce des aliens dans le cul tandis que les combats câblés de **Matrix** filent la gerbe. Bizarre... Le troisième, émouvant, n'appartient pas vraiment au genre si ce n'est qu'il parle bien évidemment de freaks (des frères siamois), les met dans les situations les plus embarrassantes pour mieux révéler leurs qualités au grand jour. Forcément autobiographique de la part des frangins Farrelly, qui se permettent en sus d'égratigner gentiment la place hollywoodienne. Enfin, presque à part, l'outsider français **RRRrrrr !!!** d'Alain Chabat joue sur l'humour à la **Famille Pierrafeu** (donc fantastique) perçé par la touche beauf et neurone des flobins des bois, auxquels le film doit tout, c'est-à-dire pas grand-chose. Au programme du DVD1 des scènes coupées dont une ouverture alternative quasiment sans gags ! Constat général assez flippant : puisqu'il s'agit ici de comédies, les éditions contiennent toutes des bêtisiers pour la plupart consternants, sauf sur **Deux en un**, le seul bon film du lot. Comme quoi, faire rire les gens, c'est aussi une science que certains ont oublié en cours de route...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 : ÉDITEURS : METROPOLITAN, TF1 VIDÉO, FPE ET STUDIO CANAL. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR TOUS) ET DTS (VO ET VF DE **SCARY MOVIE 3** ET VF SUR **FRIDAY AFTER NEXT**). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRES AUDIO (SUR TOUS SAUF **SCARY MOVIE 3**) MAKING-OF (SUR TOUS SAUF **DEUX EN UN**) DOCUMENTAIRE (SUR **DEUX EN UN**) RUSHES (SUR **RRRRRRR !!!**) CLIP VIDÉO - BANDES ANNONCES (SUR **FRIDAY AFTER NEXT**) FINS ALTERNATIVES (SUR **SCARY MOVIE 3**) BÊTISIER - SCÈNES COUPÉES - FEATURETTES (SUR TOUS).

MILLENNIUM - SAISON 1

DE CHRIS CARTER

En 1996, Chris Carter, sollicité par la Fox pour une nouvelle série télévisée, propose ***Millennium***. Mais si le premier épisode cartonne lors de sa diffusion aux States, la série chute rapidement dans les sondages au point de ne vivre que 3 saisons. La raison ? L'extrême noirceur de ses histoires pour commencer, montrant l'agent de la mystérieuse organisation ***Millennium*** Frank Black (Lance Henriksen parfait, le rôle de sa vie) et son incroyable aptitude (un don ? une malédiction ?) à mettre hors d'état de nuire les humains les plus monstrueux que l'on puisse imaginer. D'autre part, ***Millennium*** n'a jamais hésité à montrer visuellement l'horreur sans que, curieusement, la censure ne dise trop rien (sauf chez nous). Enfin, détail d'importance, chaque épisode commence par une citation biblique des plus pessimistes. Le ton est donné, mais l'Américain moyen s'avère de plus en plus mal à l'aise devant ces cauchemars hebdomadaires. Le dernier épisode amorcera l'ébauche d'un grand complot comme les affectionne Carter, mais ne réussira pas à relancer l'audimat de la série dont le statut culte est aujourd'hui incontestable. Dans le monde télévisuel, ***Millennium*** est une sorte de « brebis galeuse », constituant la série la plus noire, violente et terrifiante jamais créée, parfois supérieure à sa grande sœur ***X-Files***, et souvent passionnante. Rayon bonus intéressants, on découvre qu'au début de la série, Chris Carter, plus que puissant, n'avait pas vraiment d'idées pour ***Millennium***, si ce n'est le ton emprunté à **Seven** ! On comprend mieux, mais il fallait oser.

Stéphane THIELLEMENT

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - FEATURETTES - TV SPOTS - AVANT-PREMIÈRES.

OVER THE TOP

DE MENAHEM GOLAN

Cannon titille le routier qui sommeille en vous, surtout que son boss Menahem Golan avoue, des années plus tard, que **Over the Top** constitua une belle arnaque à base de préachats qu'il se mit dans la poche, gardant tout juste quelques cacahuètes pour faire le film promis. Tout le monde se fait donc avoir sur ce film : Stallone, roulé par son agent, les distributeurs qui ont eu un produit largement en deçà des espérances financières et le spectateur qui se gaufre cette guimauve 80's en attendant que des gros se mettent à casser du bras. Premier film de la déchéance stallonienne, **Over the Top** mérite son statut de nullité, d'autant qu'il est présenté ici dans une copie pourrave...Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

Pluie de films noirs
(COFFRET FILM NOIR CLASSIC COLLECTION)

Warner et Universal exhument leurs archives au même moment pour sortir quelques-uns des plus importants films noirs qui soient, un beau panel qui permet d'avoir un juste aperçu de toutes les facettes du genre. On commence par des adaptations littéraires comme **Murder, my Sweet (Adieu ma jolie** - 1944) d'Edward Dmytryk ou **This Gun for Hire (Tueur à gages** - 1942) de Frank Tuttle, qui contiennent tous les impératifs du genre : ton mélancolique et désabusé, protagonistes sans aucune prise sur les événements, lumière à l'héritage expressionniste, goût des ambiances poisseuses ou encore narrations tortueuses et alambiquées. Autre élément inhérent au genre, les femmes fatales témoignent d'une vision de l'amour absolue, autodestructrice et souvent masochiste généralement distillée dans ce type de film. On peut le voir à travers la relation Burt Lancaster/Yvonne DeCarlo dans **Criss Cross (Pour toi, j'ai tué** - 1949) de Robert Siodmak, ou celle de Robert Mitchum et Jane Greer dans **Out of the Past (La Griffe du passé** - 1947) de Jacques Tourneur. Dans ce dernier, un plan chargé en symbolique montre une Jane Greer amusée tandis que les ombres de deux hommes se battant à cause d'elle sont projetées sur son visage, image forte qui sera reprise telle quelle par Brian De Palma dans son **Femme fatale** justement ! Plus difficilement classables, des œuvres telles que **The Set Up (Nous avons gagné ce soir** - cf. chronique Zone 2 in MM 148) de Robert Wise, le brillant **Gun Crazy (Le Démon des armes** - 1949) de Joseph H. Lewis ou encore l'étonnant **Black Angel (L'Ange noir** - 1946) de [illegible] posent comme autant de digressions [illegible] d'un même genre. Outre ses qualités [illegible] dentes, **The Big Clock (La Grande horloge** - 1948) est une occasion de découvrir le talent de John Farrow, cinéaste éclectique et brillant (le plan-séquence qui ouvre son film filerait une érection à David Fincher) dont l'œuvre est malheureusement difficile à voir en France. Notons pour finir qu'un [illegible] dans le lot : **The Asphalt Jungle (Quand la ville dort** - 1950). Le chef d'œuvre de John Huston n'entretient qu'un point commun avec le film noir : une description de la ville comme un lieu de corruption dont il faut s'échapper. Pour « caper movie » à l'aspect quasi-documentaire, surtout dans la description de ses personnages, **The Asphalt Jungle** inspira à Melville son **Cercle rouge**, excusez du peu... Niveau transfert, le bon (pour Universal) et le meilleur (chez Warner) sont à prévoir, même si les bonus ne sont pas légions (des commentaires audio chez Warner uniquement, dont celui de **Gun Crazy** à écouter en priorité !). Last but not least, la sortie chez Universal du chef d'œuvre noir de Billy Wilder, **Assurance sur la mort**, a tout simplement été annulée. Et ça, c'est pas très malin !

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : WARNER ET UNIVERSAL. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 1.0 (VOST ET VF SUR FILM NOIR CLASSIC COLLECTION ET VOST UNIQUEMENT SUR LES AUTRES). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRES AUDIO (SUR FILM NOIR CLASSIC COLLECTION UNIQUEMENT).

HORS DE PORTÉE
DE PO-CHI LEONG

À peine plus regardable que la pathétique **Affaire Von Haken** (où notre saumon agile favori semblait filmé à son insu), et nettement plus nul que l'hilarant **Ultime vengeance, Hors de portée** est un nouveau super Z, tourné en Pologne avec 2 balles cinquante pendant les vacances de Steven ! Le seul chèque du film, duquel notre star grassouillette est quand même producteur exécutif (sic), semble être le salaire minable donné à Matt Schulze (le méchant ridicule de ces grands films que sont **Torque** et **Le Transporteur**), qui cabotine à outrance comme il sait si bien le faire. Pour torcher la chose dans les règles de l'art, Steven a vite oublié Ching Siu-Tung pour aller repêcher un autre has been asiatique : Po-Chi Leong, qui fut un temps célébré pour son **Hong Kong 1941** avec Chow-Yun Fat (en 1984 !!). En résulte une joute finale, pensée comme un duel de samouraï, mais si honteuse qu'elle fait peine à voir... Pour info, le film dure 1h17 et c'est la seule scène d'action après quelques bras cassés en guise d'intro. Par pitié Steven, fais un régime et va supplier Joel Silver de te reprendre...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

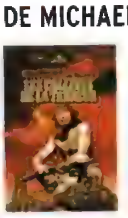
LES NOUVELLES AVENTURES DE SPIDER-MAN - SAISON 1
DE AUDU PADEN

Série 3D animée en Cell Shading et lancée à la suite du succès du film de Sam Raimi, ***Les Nouvelles aventures de Spider-Man*** propose quelques épisodes résolument intéressants, pour peu qu'on passe outre son esthétique cheap. Avec quelques vilains bien exploités (Electro avant tout), un double épisode final qui renvoie à **Spider-Man 2** et des références au comics en veux-tu, en voilà, ce Spider-Man new age tient plus du produit adulte (OK, teenage) que les précédentes tentatives animées. Ne reste plus qu'à virer les compositeurs, abandonner le style, repenser les punchlines embarrassantes et le tour est joué. Et là, vous vous demandez ce qu'il peut bien rester du concept... Spider-Man of course, qui virevolte toujours aussi bien !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - FICHES SIGNALÉTIQUES - FEATURETTES - GALERIES - BÊTISIER - BANDES ANNONCES - MAKING OF - INTERVIEWS.

LES COLLINES DE LA TERREUR
DE MICHAEL WINNER



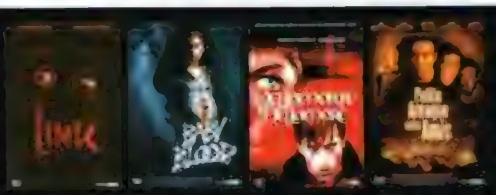
Michael Winner, because **Un justicier dans la ville**, s'est longtemps traîné une réputation de grosse buse réac. Pourtant, deux ans avant d'ouvrir en fanfare sa saga vengeresse, Winner embarquait son acteur fétiche, Charles Bronson, dans un western pro-indien aux allures de survival bien cruel. Comme d'hab', chez le père Winner, on entre directement dans le vif du sujet : un Apache mutique bute un blanc raciste et s'échappe dans la montagne avec à ses trousses une bande d'anciens soldats aigris et de paysans consanguins. S'ensuit une chasse à l'homme où le prédateur s'avère très vite être celui que l'on prenait pour la proie. Viol collectif, personnages brûlés vif, exécutions sanglantes : dans les deux camps, la violence explose de manière irrépressible et même les personnages faisant preuve d'un minimum d'humanité seront emportés par le torrent de la haine. Alors, Winner réac ? Sans doute pas, mais nihiliste, assurément.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF).

Collection Midnight Movies

(LINK + BABY BLOOD + DELLAMORTE DELLAMORE + PETITE ARNAQUE ENTRE AMIS)



Studio Canal poursuit sa collection Midnight Movies qu'il enrichit de trois titres emblématiques, chacun à leur niveau, et d'un inédit absolument pas fantastique. Pourtant, le travail effectué sur certaines de ces éditions n'est pas du tout recommandable. Ainsi, le chef d'œuvre du lot, **Dellamorte Dellamore**, adaptation libre par Michele Soavi d'une storyline extraite du fumetti italien *Dylan Dog* se retrouve zoom-boxé, l'image rognant sur les bords des cadres. Il existe pourtant une copie parfaite en DVD Zone 2 italien ! Ensuite, le sympathique **Link** de Richard Franklin, film d'horreur à base de salopiots de singes vicelards et intelligents, n'est proposé qu'en version française, contrairement à ce qu'indique la jaquette. Même la musique du regretté Jerry Goldsmith ne peut se savourer dans de telles conditions... Reste **Baby Blood**, vendu à son époque comme le premier gore français, qui se paye une mini édition spéciale à petit prix. Une belle manière de revoir ce film sympathiquement gauche qui trahit encore plus aujourd'hui son manque de moyens, mais reste désespérément sincère et réjouissant. Pour finir, l'inédit **Petite arnaque entre amis** (une partie de poker qui vire à l'enfilade) n'a pas vraiment sa place dans la collection, même s'il reste un produit consommable, mais vite oubliable.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF SUR **DELLAMORTE DELLAMORE** ET **PETITE ARNAQUE ENTRE AMIS**, VF UNIQUEMENT SUR **LINK**). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE - FIN ALTERNATIVE - COURT-MÉTRAGE (SUR **BABY BLOOD**) FEATURETTE (SUR **PETITE ARNAQUE ENTRE AMIS**) BANDES ANNONCES (SUR TOUS).

INTERVIEW ALAIN ROBAK, RÉALISATEUR DE **BABY BLOOD**

À propos de la production

Aujourd'hui, avec le recul, j'ai l'impression d'avoir été le seul à faire ce type de films en France, et d'ailleurs, j'ai l'impression que je suis toujours le seul à l'avoir fait ! J'ai toujours aimé le cinéma de genre, et j'ai l'impression que c'est le cas de beaucoup de réalisateurs aujourd'hui, ce qui n'était pas aussi flagrant à l'époque. Je voulais vraiment faire ça, et je cherchais à faire le cinéma le moins cher possible, d'autant que j'adore la série B, voire même la Z. Je pensais qu'en cherchant à être économiquement viable, j'allais pouvoir me lancer dans l'aventure, mais c'était une erreur de penser ça, parce que les producteurs s'en foutaient royalement. Le discours économique n'a pas fonctionné, et je pense que des producteurs m'ont suivi pour d'autres raisons. Pas pour le gore je pense d'ailleurs, considéré comme trop marginal et pas assez français, ce qui est une erreur bien sûr, puisque le Grand Guignol a été inventé en France. C'est d'ailleurs Sam Raimi qui me le disait lui-même, lorsque je l'ai rencontré à Sitges pour la présentation de **Baby Blood** ! Non, je pense que ce qui a convaincu le producteur, Ariel Zeitoun, c'est ma conviction en fait. Le fait que j'avais une patate d'enfer à l'époque et que je croyais vraiment en ce que je voulais faire.

À propos du film et de son parcours

Si on enlève les scènes les plus choquantes, je pense que **Baby Blood** peut se voir comme un film philosophique en quelque sorte. Je ne voulais pas spécialement investir le terrain du cinéma de genre pour en découdre avec les Américains, surtout qu'ils sont plus forts que nous sur ce terrain-là, mais plutôt pour en donner ma vision spécifique, faite à partir de mes expériences, ma vie, ma culture. C'est une erreur de séparer le film de genre et le film d'auteur, comme le fait souvent la critique, parce qu'à partir du moment où l'on filme et qu'on a un point de vue, on fait un film d'auteur. Après, ça peut donner des films ennuyeux, mais je ne voulais pas faire ça avec **Baby Blood**, tout comme je ne voulais pas détourner le gore, ni le trahir. Je ne vois pas le film comme un échec commercial, parce que même s'il n'a pas marché dans les salles, il a cartonné en vidéo club et encore aujourd'hui, on en parle. J'ai même rencontré des gens qui connaissent les dialogues par cœur. Il a pas mal voyagé, a été diffusé aux USA, où Gary Oldman a doublé ma voix, donc celle du bébé, et il a été à chaque fois bien reçu. Rien que ça, pour moi, c'est une sorte de petit accomplissement. Mais en France, on ne sait pas gérer les réalisateurs hors normes alors qu'aux USA, c'est le cas. Je n'ai reçu aucune proposition de travail en France, alors que Wes Craven m'a appelé après avoir vu le film pour me proposer **La Colline a des yeux 3** ! C'est la seule proposition que j'ai eue, et elle vient des États-Unis !

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS

Le souffle de l'aventure

(OPEN RANGE + MASTER & COMMANDER : DE L'AUTRE CÔTÉ DU MONDE)

Deux gros films d'aventure dirigés par deux auteurs et célébrant les fastes de l'âge d'or hollywoodien à travers l'exploration de deux genres parmi les plus marquants : le western et le swashbuckler. Si **Master & Commander** apparaît comme le plus prestigieux des deux (budget maousse, effets spéciaux d'autant plus hallucinants qu'ils sont invisibles), il cède par contre la palme de l'accomplissement artistique au très beau western de Kevin Costner. Là où Peter Weir livre un film d'aventure certes regardable mais qui ne peut s'empêcher de payer son tribut à la réputation intello de son auteur tout en livrant une bataille finale très mal foutue, **Open Range**, avec son petit budget et son équipe soudée, se ressent comme le baroud d'honneur d'un artiste qui campe sur ses positions saines et exigeantes malgré les désillusions qu'il a pu subir par le passé (*« Si je ne réalise plus de films, je serai content d'avoir terminé sur celui-là. »* déclare un Costner fatigué sur le commentaire audio). À ce titre, les bonus des deux films sont très révélateurs car assez proches en apparence, particulièrement les deux making of très complets qui passent en revue la préparation des films de A jusqu'à Z. Weir et Costner y apparaissent tous les deux très concernés et minutieux, mais si Weir y conserve son tempérament de fonctionnaire habile, Costner, lui, donne l'image d'un cinéaste qui n'a plus rien à perdre, certes un brin mégalo mais toujours honnête dans sa démarche. Rien à faire, **Master & Commander** a beau être encensé par ses contemporains, il n'en restera sans doute plus qu'un beau livre d'images assez vain dans quelques années, tandis qu'**Open Range**, au-delà de sa beauté classique inaltérable (quelle photo ! quelle musique ! quel casting !), sent le panache et l'émotion vraie à plein nez.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PATHÉ ET UNIVERSAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DTS (VO SUR **OPEN RANGE**, VF SUR **MASTER & COMMANDER**). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - CLIP (SUR **OPEN RANGE**) GALERIES PHOTOS - TOURNAGE MULTI-CAMÉRA (SUR **MASTER & COMMANDER**) MAKING OF - DOCUMENTAIRES - SCÈNES COUPÉES - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

Coffret femmes fatales

(LA FEMME SCORPION + LES MENOTTES ROUGES)

Sous ce titre accrocheur, HK sort deux films issus du cinéma pop japonais, deux petits bijoux déviants et baroques qui représentent beaucoup plus qu'une curiosité cinéphilique post-**Kill Bill** (Tarantino a emprunté à **La Femme Scorpion** la chanson *Urami Bushi* pour les génériques de son diptyque). Si on est en droit de préférer sa suite **Elle s'appelait Scorpion** (éditée chez Studio Canal), qui verse davantage dans l'onirisme, **La Femme Scorpion** conserve toute l'énergie d'un film d'exploitation, du film de prison de femmes tout en subjuguant le spectateur par ses qualités visuelles et son audace graphique (la scène du drap blanc sur lequel le sang d'un rapport sexuel forme le drapeau japonais). Audace que l'on retrouve également dans **Les Menottes rouges**, au découpage rappelant celui du manga. C'est précisément à ce médium, dont les deux films sont tirés, que les réalisateurs inspirés empruntent énormément, si bien que les silhouettes de la mystérieuse et taciturne Meiko Kaji et de Miki Sugimoto semblent s'être échappées d'une case de BD pour venir se graver sur pellicule. Héroïnes blessées dans leur chair, belles à en crever, elles rallient le spectateur à leur désir de vengeance dans un déchaînement de violence cinématographique jouissif et cathartique.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERT 2.35 (16/9) SON 5.1 (VF SUR **LES MENOTTES ROUGES**) ET 1.0 (VO SUR LES DEUX). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATIONS - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES - LIVRET D'INTRODUCTION.

HOFFA

DE DANNY DE VITO

Suite au succès de **La Guerre des Rose**, De Vito se voit proposée par la Fox une belle enveloppe pour porter à l'écran l'une des figures américaines les plus controversées de l'après-guerre : Jimmy Hoffa, impitoyable boss du puissant Syndicat des Camionneurs. Porté par un scénario brillant de David Mamet, **Hoffa** frappe surtout par sa mise en scène classieuse et fluide, et notamment par son usage de fondus enchaînés boostés par des reprises de motifs visuels. Ces artifices, ainsi que l'aspect presque théâtral de certaines scènes, confèrent à l'ensemble un sentiment d'inexorabilité qui contraste de manière touchante avec l'énergie dévastatrice du personnage principal, grande gueule broyée par sa volonté de puissance. À redécouvrir.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

BARRACUDA

DE PHILIPPE HAÏM

Petit ovni cinématographique sous forme de comédie noire flirtant avec le fantastique (le film fait parfois penser à **Shining**), **Barracuda** permet de retrouver un Jean Rochefort absolument bluffant en quinquagénaire esseulé et psychotique qui décide de séquestrer son nouveau voisin de palier (Guillaume Canet) pour qu'il lui tienne compagnie à vie ! Certaines scènes, comme celle où il s'adresse à la poupée gonflable (à l'apparence assez inquiétante) qu'il croit investie de l'esprit de sa femme sont hilarantes tout en installant un gros malaise, qui persistera jusqu'à un final peu orthodoxe et dérangeant...

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9) SON 2.0. SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS.

1984

DE MICHAEL RADFORD

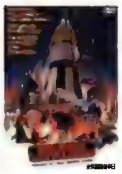
Cette adaptation télévisuelle du roman cultissime d'Orwell s'en sort avec les honneurs. La réalisation de Michael Radford, classique et élégante, parvient à matérialiser un rétrofutur austère et déprimant, qui rend parfaitement justice au livre. Mais le film repose surtout sur les épaules de John Hurt, qui prête ses fêlures au personnage de Winston, bureaucrate névrosé qui essaie de s'élever en vain contre le système incarné par Big Brother, et livre une interprétation absolument bouleversante. Ne serait-ce que pour lui, **1984** mérite d'être redécouvert et de sortir de l'ombre de **Brazil**, l'adaptation officieuse du Orwell par Terry Gilliam.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM TRANSFERT 1.85 (16/9) SON 1.0 (VO ET VF) SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE.

TWILIGHT LAST GLEAMING

DE ROBERT ALDRICH



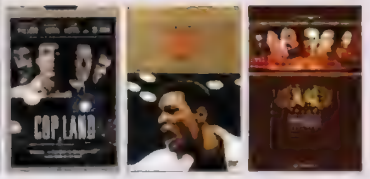
Dernier grand coup d'éclat de Robert Aldrich, **Twilight Last Gleaming** (connu en France sous le titre racoleur d'**Ultimatum pour 3 mercenaires**) nous montre Burt Lancaster et ses deux complices prendre le contrôle d'une base de lancement de missiles nucléaires pour faire chanter le Président des États-Unis. Encore plus politiquement engagé que de coutume (toute la critique de la guerre du Vietnam est absente de la nouvelle originale), son auteur se laisse aller également à expérimenter le split-screen dans toutes les combinaisons possibles et imaginables. À ce stade, il est donc presque inutile de préciser qu'Aldrich rencontra donc d'énormes problèmes et qu'une version amputée d'une heure (non, ce n'est pas une faute de frappe) fut distribuée internationalement. Vu que réhabiliter ce film ne semble intéresser absolument personne, il vous faudra traquer cette édition DVD jusqu'au Japon. On y trouve la tant convoitée version complète dans une copie plutôt propre mais plein cadre (sauf les scènes en split-screen), et les sous-titres japonais sont hélas imposés. La version courte (au format, mais dans une qualité de transfert déplorable) et le trailer du film (en allemand !!!) font office de seuls bonus. On est donc loin d'une édition définitive, très en dessous des standards habituels des éditeurs nippons en tout cas, mais c'est ça ou rien. Et vu la popularité du film, ça pourrait bien être rien pendant longtemps...

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 JAPONAIS ÉDITEUR : NIKKATSU. TRANSFERTS 1.33/1.85 (4/3 POUR LA VERSION DE 144') ET 1.77 (16/9 POUR LA VERSION DE 84') SON 2.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENT : BANDE ANNONCE.

Director's cut

(COPLAND : SPECIAL EDITION + ALI : THE DIRECTOR'S CUT + HERO : DIRECTOR'S CUT)



Si le terme « director's cut » est de plus en plus galvaudé, la faute aux multiples rééditions DVD gorgées de scènes rajoutées dans un but mercantile, on retrouve avec **Ali**, **Hero** et **Copland**, trois films qui redonnent tout son sens à cette appellation. Le premier, **Ali** de Michael Mann, se voit ainsi rallongé de 10 minutes, majoritairement de brefs rajouts épars insistant davantage sur l'aspect socio-politique. Hélas, tous les changements ne semblent pas nécessaires, Mann ayant cru bon de rajouter la voix off du champion à un ou deux endroits inopportuns (notamment lorsqu'Ali fait son jogging à Kinshasa) ou encore de développer le rôle presque subliminal du président du Zaïre, Mobutu, dont les scènes toujours trop brèves n'apportent finalement rien. Le second, **Hero** de Zhang Yimou, nous est montré ici tel que le réalisateur l'avait monté initialement, avant que Miramax ne lui impose 9 minutes de coupes. Pour une fois, le studio aura probablement eu raison puisqu'il s'agit exclusivement d'extensions de scènes déjà existantes, la plupart du temps redondantes et parfois même nuisibles à la scène en elle-même. De plus, le DVD semble avoir été conçu pour emmerder les importateurs ne parlant pas chinois (un logo apparaît toutes les 3 minutes en haut de l'image si vous activez les sous-titres anglais) et la qualité de l'image est inférieure aux éditions précédentes : c'est donc la Palme d'Or du collector le plus dispensable du mois. Tout le contraire du troisième titre, **Copland** de James Mangold, que le réalisateur peut enfin montrer dans sa version d'origine, avant que les résultats des projections tests n'imposent un remontage. On y trouve sans surprise onze minutes supplémentaires de liens complexes entre les personnages et d'aspect westernien plus prononcé, sans compter un plan démystificateur au possible : l'énorme bidon de Stallone au réveil ! La copie enterre largement la précédente et le commentaire audio est à la fois hilarant et très informatif, donc quitte à choisir...

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : MIRAMAX & COLUMBIA. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VOST ANGLAIS POUR **COPLAND** ET VOST POUR **ALI**). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : MAKING OF (SUR ALI) FEATURETTE - SCÈNES COUPÉES - STORYBOARDS - BANDE ANNONCE (SUR **COPLAND**) COMMENTAIRE AUDIO (SUR LES DEUX).

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GUANG DONG FACE VIDEO. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VOST ANGLAIS).

Fondu au noir

(PITCH BLACK - ÉDITION SPÉCIALE + LES CHRONIQUES DE RIDDICK : DARK FURY)

Avec **Les Chroniques de Riddick**, David Twohy était conscient d'effectuer un virage à 180 degrés par rapport à **Pitch Black**, ce dernier servant uniquement d'introduction à une nouvelle trilogie beaucoup plus ambitieuse. Les suppléments de cette édition et l'animé **Dark Fury** sont donc censés développer l'univers de Riddick afin d'effectuer la transition entre le petit film d'horreur et le space opera épique. Mais si cette édition spéciale s'avère complètement dispensable pour peu que l'on dispose déjà du film (bonus pas très intéressants mais surtout ce nouveau Zone 2 ne contient pas la version unrated !), on ne saurait que trop vous conseiller de voir et revoir **Dark Fury**. En confrontant Riddick, le fauve nyctalope, à une collectionneuse de criminels cryogénisés qui souhaite en faire la plus belle pièce de sa macabre collection, Peter Chung s'approprie complètement le personnage et ne trahit en rien l'approche de Twohy. Chung se lâche en outre formellement lors de scènes de combats assez brutales et parfois très originales (l'embuscade dans la neige carbonique). Au final, un très bon animé qui vient apporter sa pierre à l'édifice du mythe Riddick.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 1.85 ET 2.35 (4/3 ET 16/9) SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : ENCYCLOPÉDIE VISUELLE - CARNET DE BORD - COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF (SUR **PITCH BLACK**) INTERVIEW - GALERIES - DÉMO DU JEU VIDÉO (SUR **DARK FURY**).

GOTHIKA

DE MATTHIEU KASSOVITZ

Film d'horreur à l'ancienne, malgré son exécrable script s'inscrivant dans la mouvance de **Sixième sens** et **Apparences**, **Gothika** doit tout à son réalisateur Matthieu Kassovitz qui, pour sa première excursion aux USA, se permet des extravagances stylistiques tellement énormes qu'elles en deviennent ébouriffantes. Il fallait au moins ça pour sauver le film du ratage complet et le défi est relevé haut la main puisque le film se suit comme un agréable shocker virtuose. Reste que si cette simili-édition spéciale propose un contenu un peu plus fourni que son homologue Zone 1, il est permis de rester sur sa faim devant l'aspect assez vain des suppléments. Coincés entre la vidéo de Limp Bizkit, une featurette méga promo et le making of de la vidéo de Limp Bizkit (!!!), les deux commentaires audio de Kasso (dont un en français, exclu bien de chez nous) restent encore ce qu'il y a de plus solide à se mettre sous la dent : des vannes, quelques considérations sur le système Dark Castle et Joel Silver, des vannes, un topo de quelques influences et encore des vannes, voilà ce qui vous attend. Pour finir, un bonus incongru qui tente de prolonger le film, en mettant en scène la description de trois patientes de l'asile fictif du film, vire à la semi-parodie d'émissions TV racoleuses... Reste qu'une édition spéciale 2 DVD est déjà prévue en Zone 1 pour le mois d'octobre (histoire de profiter d'Halloween), et l'on se demande bien ce qu'il vont pouvoir rajouter...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - CLIP VIDÉO - MAKING OF DU CLIP VIDÉO - BANDES ANNONCES.

Émancipation dramatique

(THE FISHER KING + PAÏ : L'ÉLUE D'UN PEUPLE NOUVEAU + 21 GRAMMES)

Trois drames qui mettent en avant l'émancipation de leurs personnages principaux à travers leurs souffrances et le déchirement de leur cellule familiale, mais qui touchent aussi de près ou de loin au genre. Fantastique d'abord en ce qui concerne le **Fisher King** d'un Terry Gilliam qui, à l'époque, revenait de loin après le four de son onéreuse version des **Aventures du Baron de Munchausen**. En résulte un film moins léger qu'il n'y paraît, dans lequel un clodo lunatique complètement anéanti par la mort de sa femme (Robin Williams, à pleurer !) cherche un Graal (encore !) imaginaire qu'il trouvera dans l'amour d'une femme gauche et renfermée. L'histoire de Gilliam en somme, qui retrouve ses amours de petits budgets après s'être perdu chez les sirènes hollywoodiennes incompatibles avec la folie de son talent. Genre épique pour **Paï**. Si le film rate le coche de la grande histoire (pas d'envolées lyriques, ni de souffle épique), il réussit quand même à investir son petit potentiel. Et ce en nous racontant l'accomplissement de la jeune Paï, élue d'un peuple maori attendant celui qui chevauchera les baleines pour le guider, notamment à travers le combat qu'elle mène contre son grand-père, un homme engoncé dans des traditions ancestrales stipulant que le chef de la tribu doit forcément être un homme. « **L'Âme des guerriers** sans les gnons », voilà comment on pourrait surnommer ce **Paï** qui s'attache aux racines maoris dépeintes dans la nouvelle de Witi Ihimaera dont il s'inspire. Film de vengeance pour **21 grammes** enfin, qui suit le parcours de trois personnages (Sean Penn, Naomi Watts et Benicio Del Toro) liés par un accident de voiture dévastateur qui réduira à néant leur vie familiale. Il s'agit du meilleur film du lot qui plus est, poussant l'expérimentation du montage à son paroxysme dans sa première demi-heure, laissant le spectateur dubitatif quant au véritable sujet du film. Une perle noire doublée d'un crève-cœur qui confirme, après l'excellent **Amours chiennes**, le talent singulier de son réalisateur Alejandro Gonzales Inarritu et que l'on recommande vivement aux gros tatoués qui s'imaginent que pleurer au cinéma, c'est pour les gonzesses !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT, FPE & TF1 VIDÉO. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **PAÏ** ET **21 GRAMMES**) DTS (VO ET VF DE 21 GRAMMES) ET 2.0 (VO ET VF DE **THE FISHER KING**). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF (SUR **PAÏ** ET **21 GRAMMES**) BANDES ANNONCES (SUR TOUS).

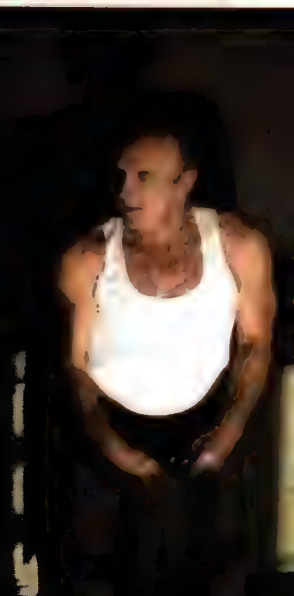
La fabrique de films

(HARD WAY + JERICHO MANSIONS + KILLING ANGEL)

Nouvelle recrue dans l'enfer du petit monde de l'édition DVD, La Fabrique de Films y fait une entrée aussi discrète que remarquée. Certes, les trois titres proposés ne sont pas des joyaux inestimables réputés introuvables, mais de bonnes séries B bénéficiant d'éditions plus ou moins soignées. Et c'est **Hard Way** (polar façon blaxploitation, tout mou malgré Pam Grier et Adrien Brody), titre le moins intéressant de la collection, qui bénéficie de l'interactivité la plus réussie avec un vrai et long making of. Un cran au-dessus, **Killing Angel** arrive parfois à séduire par sa noirceur constante et son histoire cruelle, où un tueur amoureux pense à raccrocher malgré les menaces de son patron. Un premier film assez prometteur, porté par un réalisateur très concerné lorsqu'il s'agit de le défendre, dans un petit documentaire et un commentaire audio revenant sur sa genèse. Quant à **Jericho Mansions**, son interactivité se résumera à une pauvre filmographie. Dommage car c'est bien le film d'Alberto Sciamma (le déjà bien barré **Killer Tongue**) la véritable perle de cette première fournée. Un thriller psychédélique et bizarro dans la veine du **Locataire**, dont Séveon nous avait déjà parlé il y a quelques mois, sur un ton proche de l'hystérie. Reste maintenant à La Fabrique de Films à revoir l'ordre de ses priorités...

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : LA FABRIQUE DE FILMS. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET 2.0 (VO ET VF DE **KILLING ANGEL**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO (SUR **KILLING ANGEL**) INTERVIEW - SCÈNES COUPÉES (SUR **HARD WAY**) FILMOGRAPHIES (SUR **JERICHO MANSIONS**) MAKING OF - BANDES ANNONCES (SUR **KILLING ANGEL** ET **HARD WAY**).

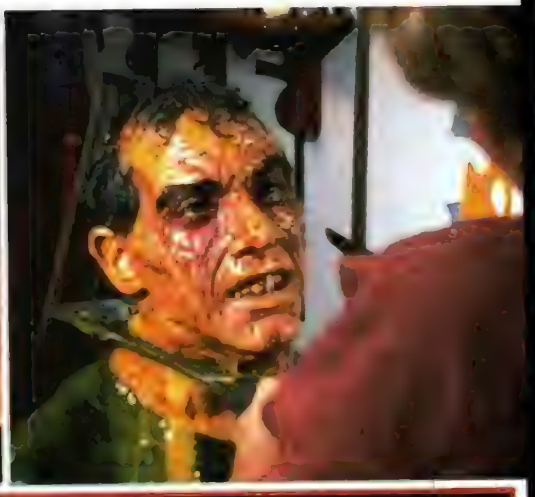


SLIME CITY

DE GREGORY LAMBERSON

À peine arrivés à Big Apple, Alex (Robert C. Sabin, I **Was a Teenage Zombie**) et Lori emménagent dans l'appartement d'un quartier paisible. Mais le lieu va vite s'avérer être hanté par un esprit démoniaque qui ne tardera pas à posséder Alex, en recouvrant son visage d'un eczéma dégueulasse et purulent. Tiraillé de plus par une insatiable soif de violence, le jeune homme se met alors à zigouiller salement tous ses voisins, au grand désarroi de sa copine qui se dit que sa crémaillère risque d'être un fiasco total... Réalisé par Gregory Lamberson (**New York Vampire**), **Slime City** est l'archétype du petit film fauché qui fait tout son possible pour se démarquer des autres. Contrat largement rempli ici. Bénéficiant d'un budget anémique (environ 50 000 dollars, investis majoritairement par Peter Clark, caméraman sur **Elmer, le remue-méninges**), **Slime City** étonne constamment par ses effets spéciaux irréprochables, à mettre au compte des experts Scott Coulter (**The Crow, Le Cavalier du Diable**), Dan Frye (**LXG, Gladiator**) et Tom Lauten (**Toxic Avenger**). Autant fendard (des figurants blacks n'arrivent pas à stopper un fou rire alors que leur pote se fait arracher un bras) que parfois très dérangeant (Alex arrive à devenir inquiétant lorsqu'il demande des comptes à Lori), le film de Lamberson s'achève dans une apothéose de gore, partouze improbable et délirante d'**Antropophagous** et du **Sacré Graal** des Monthy Python. Rien que pour cette scène d'anthologie, **Slime City** mérite tous les honneurs.

Alexandre BUSTILLO



DVD INÉDIT USA, 1989. RÉAL. : GREGORY LAMBERSON. INT. : ROBERT C. SABIN, MARY HUNTER, T.J. MERRICK, DENNIS EMBRY, DICK BIEL. FORMAT 1.33. SON MONO (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : GALERIE DE PHOTOS, TRAILER, MAKING-OF, BANDES-ANNONCES. DIST. : UNCUT MOVIES. UNIQUEMENT À LA VENTE.

BLOODGNOME

DE JOHN LECHAGO

Les Ghoulies étant à la retraite depuis quelques années déjà, le débutant John Lechago en profite sournoisement pour leur piquer la place avec son **Bloodgnome** et ses affreux lutins (qui ne sortent pas des chiottes, eux). Ici, il n'est point question de messe noire ou d'incantations inaudibles pour les ramener à la vie, mais de séances SM très hot, prétexte lourdaud pour de longues scènes inoffensives de soumission, scènes dominées par la légendaire Julie Strain (**Tales from the Crapper, Playtime**, pas le Tati hein !), et les bimbos Athena Demos (**Crawling Brain, Amazon Warriors**), Laurie Jameson (une p'tite nouvelle) et Elizabeth Hayden Smith (**Naked Run**). Difficile dans ces conditions pour les timides gnomes sanglants d'assurer le spectacle. Malgré le design réussi de Todd Rex (le Demonicus en personne, créateur du look du Scarecrow de Manu Itier), les petits salopards aux dents aiguisées se font rares à l'écran. Frustrant, car lorsqu'ils entrent en action, c'est plutôt réussi et saignant, voire même parfois touchant de maladresse, leur animation étant des plus rudimentaires. Reste à Amsell Entertainment d'investir quelques biffetons dans une suite qui, espérons-le, rectifiera le tir.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA, 2002. RÉAL. : JOHN LECHAGO. INT. : MASSIMO AVIDANO, LAURIE JAMESON, JULIE STRAIN, ATHENA DEMOS. FORMAT 1.33 4/3. SON 2.0 (VF). SUPPLÉMENT : BANDE-ANNONCE. DIST. : ANTARTIC.

WEBS

DE DAVID WU

Fidèle monteur de Tsui Hark, John Woo et Christophe Gans, David Wu s'essaye de temps en temps à la réalisation. Son dernier effort en date est donc ce **Webs**, où un groupe d'électriciens découvre un labo abandonné débouchant directement sur une dimension parallèle peuplée de monstres arachnides. Plombé par un Richard Grieco définitivement out, des hommes-araignées terriblement cheaps et un montage des plus pépères (un comble), **Webs** sauve les meubles grâce à sa créature principale : une monstrueuse reine à huit pattes des plus réussies. On se console comme on peut...

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA, 2003. RÉAL. : DAVID WU. INT. : RICHARD GRIECO, KATE GREENHOUSE. FORMAT 1.77 (16/9). SON DD 5.1 (VO ET VF). DIST. : UNIVERSAL.

BUGS

DE JOSEPH CONTI

Le beau et balèze **Mimic** a un petit frère qui s'appelle **Bugs** et qui fait peine à voir à côté de lui. Seulement voilà, le frérot, il en a dans le ventre, et il est prêt à en découdre avec qui veut. Certes, Joseph Conti ne sera jamais Guillermo Del Toro, mais cela ne l'empêchera pas de livrer la meilleure série B possible, dans la limite de ses moyens. Mixant le meilleur de la trilogie des Judas à l'aspect vindicatif d'un **Starship Troopers**, **Bugs** pallie à ses carences (les bestioles, plutôt bien foutues, ont un temps limité à l'écran et c'est interprété avec les pieds), et nous emmène tranquillement jusqu'à son générique de fin. Bien plus fréquentable que **Mimic 2**.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA, 2003. RÉAL. : JOSEPH CONTI. INT. : ANTONIO SABATO JR., ANGIE EVERHEART... TRANSFERT 1.77 (16/9). SON DD 5.1 (VO ET VF). DIST. : UNIVERSAL.

TERMINAL INVASION

DE SEAN S. CUNNINGHAM

– Tiens ? Salut Sean, tu branlais quoi depuis tout ce temps ? Parce que **M.A.L.**, ça date tout de même de 89 maintenant...

– Et bien, je créais. Je créais ce concept fabuleux qu'est **Terminal Invasion**, mon nouveau film avec pleins de stockshots d'**Au revoir, à jamais** dedans. Une bande d'abrutis, dont Bruce Campbell, est coincée dans un aérodrome enneigé alors qu'une invasion d'aliens se profile à l'horizon. Et attention, ces aliens ont le pouvoir de prendre l'apparence de qui ils veulent... Terrifiant, non ?

– Mouais, ça ressemble quand même pas mal à...

– À **vendredi 13** ! Oui, je sais. C'est normal car j'en suis aussi le créateur. Le talent, quoi...

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA, 2002. RÉAL. : SEAN S. CUNNINGHAM. INT. : BRUCE CAMPBELL, CHASE MASTERSON. FORMAT 1.33 4/3. SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : GCT.

MEMORIES

INTERVIEW KATSUHIRO OTOMO ET KOJI MORIMOTO
LA MÉMOIRE DANS LA PEAU

L'UN DES PLUS GRANDS FILMS D'ANIMATION DE TOUS LES TEMPS SORT ENFIN EN FRANCE... AVEC NEUF ANNÉES DE RETARD ET DIRECTEMENT EN VIDÉO ! IL S'OFFRAIT DONC À NOUS DEUX POSSIBILITÉS : SOIT SANCTIONNER LA STRATÉGIE INEXPLICABLEMENT FRILEUSE DES DISTRIBUTEURS FRANÇAIS VISIBLEMENT PARALYSÉS FACE À UN TEL MONUMENT, SOIT OFFRIR À CE ZÉNITH DE L'ART ANIMÉ LA COUVERTURE QU'IL MÉRITAIT, EN INVITANT PAR EXEMPLE KATSUHIRO OTOMO ET KOJI MORIMOTO (**BEYOND**) À NOUS RACONTER SA GENÈSE ET EN LUI OFFRANT UNE PLEINE PAGE DE CRITIQUE DANS LA RUBRIQUE « ANIME NATION »...

Comment a débuté la production de* Memories *?

Katsuhiro Otomo : Initialement, **Memories** était un projet destiné à la vidéo. Mais nous ne sommes pas parvenus à trouver de financement adéquat, seul le studio 4°C, où travaille Koji Morimoto, était vraiment engagé dans la réalisation de l'un des courts-métrages. Finalement, vers 1993, nous sommes arrivés à convaincre Bandaï de participer à notre projet. Il fut donc décidé que **Memories** serait un film expérimental, susceptible de déterminer la viabilité de projets encore plus ambitieux qui pourraient être destinés au marché international. Le problème, c'était qu'au départ, il était question de conserver un budget d'OAV et de profiter de notre notoriété pour projeter le film sur un nombre réduit de grands écrans. Heureusement, nous avns réussi à convaincre Bandaï de la nécessité d'augmenter nos ressources, monétaires et humaines. En fait, c'est à ce moment-là, alors que je travaillais sur **Chair à canon**, que j'ai eu l'idée de développer une uchronie se déroulant pendant la révolution industrielle et qui adopterait un style narratif et graphique plutôt européen. L'idée de **Steamboy** existait donc déjà de manière assez précise en 1994, mais à l'époque les moyens techniques pour concrétiser ma vision étaient insuffisants.

Koji Morimoto : Moi, ça ne m'aurait pas dérangé un petit projet pépère comme **Robot Carnival**. (rires) Je me souviens que réunir les équipes ayant collaboré sur **Akira** et qui s'étaient dissoutes, fut infernal. Au départ, on ne savait même pas quels sujets nous devions aborder. (rires) Il était juste question de réaliser un moyen-métrage et deux courts. Moi, j'imaginais que l'on pourrait réaliser des adaptations bien psychédéliques de *Hair (le manga d'Otomo, pas la comédie musicale - ndlr)* qui alterneraient avec des sujets au pathos plus chargé, comme *L'Adieu aux armes (manga d'Otomo et film de Charles Vidor - ndlr)*. Mais la structure ne semblait pas si équilibrée que cela (rires) et on a donc décidé de prendre comme base du moyen-métrage une bédé courte de Katsuhiro Otomo, *Her Memories*. Mais cette adaptation du *Château des Carpathes* de Jules Verne se déroulant dans l'espace m'a posé beaucoup de soucis, j'ai dû m'y mettre sérieusement. (rires)

K.O. : Je me souviens que les producteurs voulaient que l'on adapte *Fireball (adaptation par Otomo du* Matéo Falcon *de Prosper Mérimée - ndlr)* qui a contribué à me rendre célèbre au Japon. Finalement, nous avons choisi les trois films en cherchant le meilleur équilibre. Nous en voulions un qui soit littéraire, un déjanté, un expérimental. L'idée, c'était que notre œuvre possède une triple dimension : cosmique, aquatique, terrestre...

Le choix des réalisateurs a dû être compliqué...

K.O. : Pas vraiment, même si les noms de Kawajiri et de Mamoru Oshii furent évoqués pour la réalisation de **La Bombe puante**. J'aurais personnellement beaucoup aimé que Yoshiaki mette en scène un film n'étant pas à base d'action pure, genre dont il est le grand spécialiste. Mais Tensai Okamura, qui venait juste de terminer son travail sur **Ghost in the Shell**, a été merveilleux.

Si l'on excepte l'exemple notable de* Cannon Fodder*, il me semble que vous êtes attiré par les structures en molécules courtes. Même* Akira *est une division de scènes assez ramassées qui auraient pu être composées indépendamment. Est-ce inhérent à votre style et cela a-t-il influencé le choix du film omnibus en dépit de son aspect peu commercial ?

K.O. : Pour **Akira**, j'avais consciemment réalisé un découpage privilégiant les scènes courtes, car je me sentais plus à l'aise dans cette configuration. D'ailleurs, c'est encore le cas aujourd'hui. Je pense que cela est dû à ma carrière de mangaka et à ma passion pour les nouvelles. De plus, je n'ai eu de formation de cinéaste que sur le tas. **Chair à canon** représentait donc un double défi pour moi, d'abord technique et ensuite personnel. Je savais que si je souhaitais évoluer comme cinéaste, il fallait que je parvienne à maîtriser un découpage en scènes plus longues. Bon, là, avec un plan-séquence de 15 minutes, j'espère que je n'ai pas abusé. (rires)

Avec Satoshi Kon (Perfect Blue, Millenium Actress), qui a écrit le scénario de* La Rose magnétique*, vous avez réalisé un travail extraordinaire sur la notion d'équilibre, que ce soit au niveau des couleurs, du découpage ou du mélange des genres...

K.M. : C'est vrai que l'on a d'emblée choisi de rester à la frontière de plusieurs idées, ainsi que l'expriment graphiquement de nombreuses scènes, comme celle avec le parapluie et celle où la petite fille chute, qui montre de manière dramatique les conséquences lorsqu'un équilibre est rompu brutalement. De même, concernant la psychologie des personnages, ils sont eux aussi à la recherche d'un équilibre à tout prix, mais chaque concession faite pour atteindre cette plénitude est un pas supplémentaire vers le gouffre. J'ai pensé qu'il était nécessaire d'exprimer toutes ces idées par le biais de la mise en scène. Mais cela n'a pas été aisé, notamment parce que **La Rose magnétique** est l'adaptation d'un manga d'Otomo (*Her Memories*) qui était parfait, et je pèse mes mots, sur tous les plans que je viens d'évoquer. Malheureusement, il était trop court pour donner un film de 40 minutes. Ironiquement, nous nous sommes donc retrouvés exactement dans la même position que celle évoquée dans le film. D'une situation idéalement équilibrée, il a fallu que par des choix « malheureux » on se mette en situation de danger, le but étant évidemment de reconquérir l'équilibre perdu.

En termes d'équilibre, vous avez également formidablement géré celui régissant l'apparition du beau et du laid.

K.M. : Je trouve que l'uniformité est ennuyeuse. Décrire uniquement du beau lui fait perdre de son intérêt, pour autant qu'il soit intéressant, et de sa puissance. Je suis passionné par la mixité et les contrastes. Je base tout mon art là-dessus. C'est pour ça que j'ai sauté sur l'occasion d'adaptation de **La Rose magnétique**, le sujet me convenait bien.

Dans* Memories*, les décors sont plus qu'ornementaux, ils racontent des histoires.

K.M. : On a beaucoup travaillé sur la couleur, notamment sur le noir dans **La Rose magnétique**, qui est une couleur à part entière composée de toutes les autres et dont la richesse est insoupçonnée en Occident *(au Japon, les bédés sont éditées en noir et blanc - ndlr)*. Ce sens du détail me vient de ce que j'ai appris en regardant les films de Terry Gilliam, et notamment **Jabberwocky**, dont le foisonnement graphique est vraiment bluffant. J'adore ses films que l'on peut voir sans se lasser en levant à chaque fois une partie du voile mystérieux qui les recouvre. Gilliam ne prend aucun univers, aucune histoire à la légère et cherche toujours à rendre justice au moindre détail. Même s'il paraît cool je suis sûr que c'est un perfectionniste. En plus, pour **La Rose magnétique**, nous étions plusieurs dans l'équipe à adorer l'architecture.

K.O. : Dans **Memories**, comprendre le décor, c'est comprendre le monde. C'est l'une des différences entre un certain type d'animation japonaise et celle produite par Disney, où la fonction narrative est presque exclusivement véhiculée par le langage, plus rarement par les postures et encore moins par les décors. Au final, le résultat est souvent assez invraisemblable, on est purement dans le monde de l'animation, ce qui forcément pose des limites que personnellement j'aime transcender.

Dans* Chair à canon*, on sent l'influence d'un film comme* Les Sentiers de la gloire *de Kubrick et le poids des travaux de Bilal ou de Mœbius, notamment ceux de l'époque de* Métal Hurlant*. Vous n'avez pas peur des grands écarts...

K.O. : Je suis une éponge qui aime l'athlétisme. (rires) Evidemment, j'adore Mœbius et je connais les œuvres de Bilal et de Kubrick. Or, le sujet et le support de **Chair à canon** permettaient de voyager à travers ce type d'univers. Cependant, il n'y a pas eu de ma part de véritable préméditation. Au départ, il fut même question que l'on réalise **Chair à canon** en animation de volumes, avec des maquettes et des marionnettes. Finalement, j'ai décidé de dessiner moi-même et de m'occuper de la direction artistique. J'ai investi beaucoup de mon âme dans chaque croquis et il est normal que des choses que j'aime soient ressorties. Mais ce court-métrage reste une œuvre très personnelle.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE - BANDES ANNONCES.

L'HORRIBLE DR. ORLOF

DE JESS FRANCO

LE FILM QUI DONNE AU FANTASTIQUE IBÉRIQUE SES LETTRES DE NOBLESSE. SUR LE MÊME THÈME QUE LES YEUX SANS VISAGE, **IL RÉVÈLE LE TALENT D'UN JEUNE AMOUREUX DU FANTASTIQUE, JESS FRANCO, DONT LE NOM ALLAIT POURTANT DEVENIR SYNONYME DE NANARS FAUCHÉS ET DE PRODUCTIVITÉ FRÉNÉTIQUE...**

De Jess Franco, on peut dire les pires horreurs. Qu'il a commis d'effroyables nanars, qu'il s'est abaissé aux plus basses besognes d'Eurociné et d'autres firmes sans scrupules, qu'il s'est fourvoyé dans le X, qu'il a tourné des films à la chaîne au point de s'emmêler les pinceaux... Si l'artisan n'est pas au-dessus de tout reproche, il a aussi réalisé plusieurs œuvrettes de valeur, particulièrement durant la première partie de sa carrière, dans les sixties, avant qu'il ne vende son âme à la série Z.

Parmi les premiers d'une filmographie interminable et labyrinthique que peu sont parvenus à reconstituer, **L'Horrible Dr. Orlof** est à ranger au nombre de ses fleurons. Son existence, Orlof la doit d'abord à l'impossibilité de Jess Franco et d'Eurociné de tourner une adaptation du roman *Le Pain dû* de B. Traven, l'auteur du *Trésor de la Sierra Madre*. Une deuxième association en puissance après le mélodrame **Mariquita, la belle de Tabarin** et, par conséquent, une nouvelle coproduction entre la France et l'Espagne, dont le vigilant comité de Censure interdit le projet. Avec une équipe presque complète sur les bras et quelques comédiens immédiatement disponibles, Franco et le patron d'Eurociné, Marius Lesœur, se replient dans l'urgence sur une autre solution, soit **L'Horrible Dr. Orlof**, un film fantastique autant motivé par l'amour que Jess Franco porte aux classiques de la Universal des années 30/40 que par le succès de la production Hammer. Supposé être adapté d'un roman de gare que le réalisateur publie sous le pseudonyme de David Khune (personne n'a jamais mis la main sur un exemplaire du bouquin), **L'Horrible Dr. Orlof** reprend assez exactement l'intrigue des **Yeux sans visage** que George Franju tourne l'année précédente, en 1960, sur un scénario de Pierre Boileau et Pierre Narcejac, lui-même motivé par un roman de Jean Redon. Alors **Orlof**, remake inavoué des **Yeux sans visage** ? Malgré une menace de procès, Jess Franco s'en défend farouchement, lui qui, dans les années 90, réalisera avec **Les Prédateurs de la nuit**, une nouvelle version d'un **Orlof** dont il n'arrêtera jamais d'exploiter le personnage. Un rôle parfois confié à d'autres (dont Jean-Pierre Bouyxou !) mais le plus souvent à son créateur, Howard Vernon, comédien entré dans l'histoire du cinéma en portant beau l'uniforme de l'officier allemand du **Silence de la mer** de Jean-Pierre Melville.

En 1961, Howard Vernon a donc fière allure dans les habits élégants d'Orlof, médecin qui enlève et tue des jeunes femmes dans le seul but de pratiquer des greffes de peau sur le visage de sa fille défigurée. Situé dans le pays imaginaire de Holfen, *« parce que, selon la censure franquiste, des événements pareils ne pouvaient pas se dérouler en Espagne »* dixit Franco, **L'Horrible Dr. Orlof** obtient rapidement ses galons de classique, rang qu'il tient toujours aujourd'hui. Exploité dans différentes versions plus ou moins déshabillées, la plus prude étant réservée à la très catholique Espagne du Général Franco, il marque d'abord les esprits par sa cruauté, les images d'un scalpel incisant un corps nu et la silhouette imposante de Morpho (Ricardo Valle), le serviteur d'Orlof au regard fixe et à la démarche robotique. *« Je me suis battu pour imposer Ricardo aux producteurs, qui voulaient un nabot grotesque. Au contraire, Ricardo présentait toutes les caractéristiques du jeune premier. »* se souvient un Franco alors fort imaginatif dans le domaine de la terreur gothique en noir et blanc. Noir et blanc comme **Les Yeux sans visage** et surtout dans la tradition des **Frankenstein**, **Dracula** et autre **Loup-garou** d'Universal, les seuls modèles dont le réalisateur revendique l'influence sur **Orlof**.

Des **Orlof**, Jess Franco allait en ficeler d'autres. Des films fantastiques aussi, en pagaille, la plupart calamiteux, bâclés en trois temps deux mesures. Mauvais, mais toujours nantis de deux ou trois plans, parfois de séquences entières, plastiquement admirables, qui rappellent que l'artiste avait bien du talent avant de le gaspiller, une fois sa réputation assise.

Marc TOULLEC

DVD INÉDIT GRITOS EN LA NOCHE. ESPAGNE/FRANCE. 1961. RÉAL. : JESS FRANCO. INT. : HOWARD VERNON, CONRADO SAN MARTIN, DIANA LORYS, RICARDO VALLE, PERLA CRISTAL. FORMAT : 1.66 4/3. SON : 1.0 (VF ET VO).
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

13ème SALON DU LIVRE DE CINÉMA ET DU DVD

Espace des Blancs Manteaux

48, rue Vieille du Temple - 75004 Paris

Du 8 au 10 octobre 2004 • Entrée libre

Horaires : 8 octobre de 16h à 22h - 9 et 10 octobre de 11h à 19h

M° Saint-Paul et Hôtel de Ville. Bus 29.67.75.67

CNC Livre

Cinémathèque française
MUSÉE DU CINÉMA

www.cinematheque.fr

France Culture

→ par Bertrand ROUGIER

Memories

C'EST LE GRAND RETOUR D'OTOMO CE MOIS-CI ET MAD SE DEVAIT DE FÊTER L'ÉVÉNEMENT COMME IL SE DOIT. DU COUP, APRÈS UNE DOUBLE PAGE D'INTERVIEW DANS LE CAHIER DVD, À L'OCCASION DE LA SORTIE DE MEMORIES, VOICI LA CRITIQUE DE CE TRÈS GRAND MOMENT D'ANIMATION.

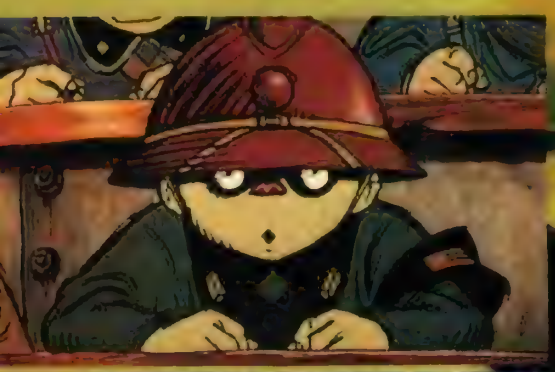
« Le souvenir du bonheur n'est déjà plus du bonheur, tandis que le souvenir de la douleur est encore de la douleur… »

Notre rubrique est donc entièrement dédiée à **Memories**, le film omnibus composé de trois segments, trois chefs-d'œuvre, et auquel la citation de Lord Byron sied comme un gant. Malheureusement, ce monument n'aura pas l'occasion d'illuminer de son sublime éclat nos salles obscures, il sort directement en DVD accompagné d'un intéressant documentaire/making-of de 30 minutes, ce qui demeure une mince compensation en regard de la déception légitime du public qui ne pourra pas admirer les grands dess(e)ins d'Otomo à leurs justes dimensions…

Le premier épisode du triptyque se nomme **La Rose magnétique**, il a été réalisé par Koji Morimoto (**Beyond, Fly the Peek, Noiseman**), l'un des animateurs les plus doués et les plus barrés du Japon. Possédant une trame ressemblant à celle du *Château des Carpathes*, un roman de Jules Verne, il met en scène deux éboueurs de l'espace (non, pas les frères Bogdanoff…) qui vont se perdre dans le labyrinthe de leurs souvenirs, de leurs espoirs… **La Rose magnétique** est un récit fascinant, car Morimoto y accomplit une série d'exploits inoubliables ! D'abord, le DA est d'une richesse graphique et narrative bluffante, mais demeure d'un accès et d'une lisibilité hors du commun. Bien sûr, l'image qui reste dans l'esprit des spectateurs est celle d'Eva, la diva dont toute la puissance érotique est reportée dans la voix. Une voix qui attire à elle, invite au voyage, s'insinue partout (à l'intérieur des spectateurs comme des personnages) et remue profondément le corps et l'âme. Ici, les thèmes abordés sont évidemment ceux des bergers, du souvenir, de la mort, du contraste entre la réalité et le fantasme, entre la recherche du bonheur et sa découverte, entre la saleté « terrestre » et l'idéal « céleste ». Pour traiter ces sujets, on ne s'étonnera pas que Morimoto emploie un rythme à quatre temps : le temps perdu, le temps irrémédiablement passé, le temps qui fuit et celui que l'on cherche à arrêter. La dynamique de la composition des plans, le montage, la musique et les dialogues allient essence poétique et perfection rhétorique, au point que tous les sens du spectateur sont à chaque instant guidés sans faute à l'endroit exact où il est le plus judicieux qu'ils se concentrent. Or, à chaque vision du film, l'emplacement est différent, **La Rose magnétique** révélant de nouveaux secrets, de nouvelles idées, tout en conservant une grille de lecture passionnante, jamais frustrante et n'apparaissant jamais comme parcellaire. On pourrait croire qu'il y a de la magie captive sur cette pellicule, si on ne savait que Murnau, Eisenstein ou Kubrick (franchement, en animation, je ne vois personne ayant obtenu un résultat semblable, pas même Oshii ou Takahata) avaient déjà exploré le même niveau de densité en restant à la portée du public le plus large.

La Bombe puante, réalisé par Tensai Okamoto, montre les pérégrinations d'un salaryman japonais, véritable Gaston Lagaffe aux yeux bridés, entraîné dans un imbroglio rocambolesque sur fond d'espionnage et de fin du monde. Ici, l'action, les symboles, la « caméra » et les protagonistes galopent en tout sens. Pourtant, l'objectif d'Okamoto est simplement la réalisation d'un très bel idéal : la valorisation d'un personnage anonyme atteignant progressivement un statut mythologique. Ce faisant, il venge et réalise les fantasmes de son public cible. Ainsi, en demeurant un spectacle drôle, décomplexant et décomplexé, **La Bombe puante** se paie le luxe d'alterner légèreté (1er niveau de lecture) et sophistication (2ème niveau de lecture, cohérence esthétique). Mais le plus réjouissant demeure évidemment qu'Okamoto parvienne à faire d'un homme ordinaire, c'est-à-dire littéralement sans histoire, le héros d'une aventure trépidante.

Enfin, **Chair à canon** est un tour de force… mémorable. Ici, le génie d'Otomo est de gérer admirablement le rapport fond/forme. Ce fabuleux plan séquence de 20 minutes emprisonne autant la lecture du spectateur que ses protagonistes, masse anonyme ayant appris à accepter la grise nullité de son existence. Chaque image recèle son lot de symboles (par exemple, le XVII, nombre que les Romains considéraient comme le canon de l'équilibre est omniprésent. Il est aussi l'anagramme de VIXI, « j'ai vécu », comme cette cité dont on devine que le cœur a cessé de battre au moment où elle a sombré dans le totalitarisme liberticide). La charge politique est d'autant plus féroce qu'elle est sans ambiguïté et s'expose sur une toile d'une beauté à couper le souffle, car la mise en scène d'une fluidité extraordinaire est sans défaut. Évidemment, en regardant **Chair à canon**, on pense aux **Sentiers de la gloire**. À l'instar de Kubrick, Otomo ne propose dans son brûlot aucune thèse positive, il se contente d'exposer les rouages d'un système absurde, voire démentiel (l'ennemi sur lequel les obus sont tirés n'est jamais montré, au point que l'on peut légitimement douter de son existence). Il ne met en scène ni héros, ni victoire et laisse son pessimisme légendaire exploser, sans manquer de l'humour distancié qui transforme les conjonctures les plus tragiques en farces irrésistibles. Pour Otomo, il s'agit ici de dénoncer des rapports sociaux profondément viciés et le manque de résistance que leur offre l'individu. Les travailleurs sont une foule grimaçante, peu sympathique, n'ayant pas de maîtrise du langage, et que leurs chefs peuvent fractionner en pourcentages corvéables à merci. Cependant, **Chair à canon** ne dénonce pas la guerre et le capitalisme – ou le communisme, ça dépend comment on regarde le film – comme injustes (il se pourrait que parfois ils le soient, justes), mais pointe l'hypocrisie sous-jacente qui régit le fonctionnement des ordres guerriers, productivistes et marchands. Pour le réalisateur, le culte du travail et de la conquête est une idéologie inculquée aux hommes pour les manipuler. Évidemment, le sujet est grave, scolaire, austère ! Il est donc d'autant plus remarquable qu'Otomo, sans trahir ses thèses, réalise une œuvre excitante au point de faire jouir un cinéphile aveugle. Une bien belle vision du cinéma !



Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

➜ par Yannick DAHAN

Aux portes de l'Enfer

ATTENDU DEPUIS PLUS DE 4 ANS, LE TROISIÈME OPUS DE LA SAGA RÉVOLUTIONNAIRE IMAGINÉE PAR ID SOFTWARE EST SORTI SANS PRÉVENIR EN PLEIN MOIS D'AOÛT, TEL UN VULGAIRE PRODUIT DE SÉRIE ESTIVAL, COMME SI LA PRESSION SUSCITÉE PAR L'ATTENTE BAVEUSE DES JOUEURS PC ÉTAIT INSUPPORTABLE. POURTANT, SI DOOM 3 N'EST PAS LE CHEF-D'ŒUVRE ESPÉRÉ, IL POSSÈDE UN ATOUT DE TAILLE QUE NOMBRE DE CONCURRENTS VONT LUI ENVIER...

Doom 3 ACTIVISION, PC

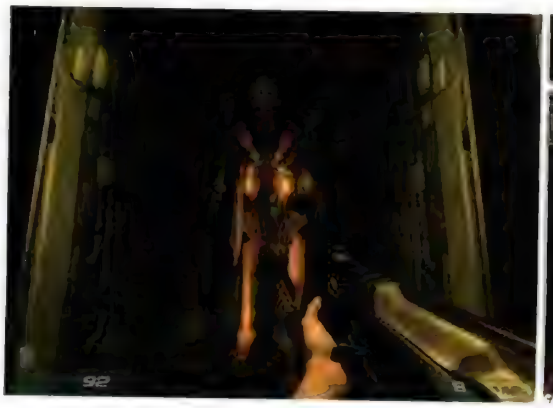
Depuis les origines, le jeu vidéo (comme le cinéma d'ailleurs) a évolué grâce à une dialectique où innovations conceptuelles et révolutions technologiques se nourrissaient mutuellement. Certains titres ont été les acteurs primordiaux de cette dialectique, sorte de « leaders d'opinion » imposant des standards technologiques et/ou conceptuels qui servaient de moule à toute une génération. **Doom**, en 1993, fut l'un d'entre eux, Id Software définissant, après **Wolfenstein**, la quintessence du First Person Shooter (FPS)... ou **Doom**-like comme on allait bientôt l'appeler. Une influence telle que la terminologie propre au jeu vidéo en fut elle aussi modifiée (le terme « frag » vient de là par exemple). Dans la mesure où **Quake** (qui posa les bases du multiplayer), **Duke Nukem**, **Half-Life**, **Quake 3** (premier jeu à avoir réellement conditionné l'achat de nouvelles carte 3D) ou **Farcry** auront à chaque fois imposé de nouveaux standards visuels ou complexifié un gameplay s'éloignant de plus en plus de l'idée simple de **Doom**, à savoir « courir et tirer », il était évident que tout fan qui se respecte attendait **Doom 3** comme le messie. Une nouvelle date dans l'histoire des jeux vidéo qui allait (devait) redéfinir le genre en tout point. Las, avec une telle impatience, il était impossible qu'aficionados et critiques ne soient pas un chouia déçus par le résultat. Peut-être s'attendaient-ils à autre chose qu'à **Doom**... Pourtant, **Doom 3** est non seulement fidèle à son concept originel mais encore correspond, très simplement et à sa manière (telle a toujours été la force de **Doom** : une idée simple !), à la révolution que nous attendions. Pas une révolution si complexe que sa simple énonciation serait sujette à dithyrambe, mais une révolution tellement évidente qu'elle est considérée comme acquise, quand bien même ses implications sur le gameplay redéfinissent notre rapport émotionnel au jeu : **Doom 3** est sans conteste le plus beau jeu actuel, et sa qualité graphique stupéfiante, inédite, parfois photoréaliste (dans le vrai sens du terme !) immerge le joueur, comme aucun autre titre ne l'avait fait auparavant, dans une réalité... « sensible ».

Old school par essence, **Doom 3** est dans la droite lignée des précédents opus et, en cela, son scénario, sa structure linéaire et son gameplay apparaissent antédiluviens. En termes de récit, il s'agit d'un crypto-remake du premier **Doom** dont le pitch, même étoffé, reste un simple prétexte. Vous êtes un « space marine » quelconque envoyé par une puissante corporation sur une de ses bases martiennes. Après avoir été mis au parfum quant à vos prérogatives, vous êtes témoin de l'imbécillité cosmique des scientifiques, qui ouvrent par erreur une brèche menant aux plans infernaux. Des créatures dantesques s'emparent alors de la base et démembrent ses occupants. Of course, c'est à vous qu'incombe la lourde tache de leur mettre la pâtée. Bref, un scénar squelettique prompt à nous laisser zigouiller, shotgun au poing, tous les démons qui se présentent. Du coup, on regrette un peu qu'Id se soit senti obligé d'ajouter par la suite des éléments scénaristiques rébarbatifs. Une des nouveautés inutiles du gameplay est ainsi de devoir vérifier en permanence le PDA que vous possédez pour lire des e-mails inintéressants censés faire progresser l'histoire, ou d'écouter des bandes audio et des video-disks trop longs, dont le seul intérêt est de vous révéler de temps à autre des codes permettant d'ouvrir des magasins de munitions. Une contrainte laborieuse qui casse souvent le rythme du jeu sans pourtant le rendre narrativement complexe.

Cela dit, **Doom 3** souffre avant tout d'un manque flagrant de variété dans son déroulement. Ce n'est pas tant l'extrême linéarité de votre progression qui exaspère (impossible de se perdre dans les niveaux, ou alors faut être dyslexique) que la monotonie des architectures. Dans 90 % des niveaux, vous errerez dans des couloirs métalliques et autres hangars d'usines qui se ressemblent tous, en shootant peu d'ennemis à la fois (le jeu est trop gourmand en ressources). Il est loin le souvenir de ces niveaux à ciel ouvert où des créatures dantesques vous fonçaient dessus par dizaines !

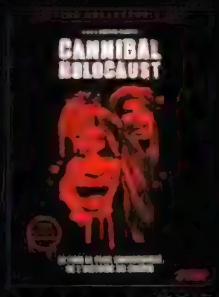
Paradoxalement, c'est la nature monotone (et monochrome) de ces niveaux qui, alliée au réalisme hallucinant des textures et des jeux de lumière, ainsi qu'à une ambiance sonore exceptionnelle, participe de la réussite conceptuelle du jeu. Car **Doom 3** est avant tout un pur jeu concept, dont l'unique but (et il n'y en a réellement aucun autre) n'est pas de révolutionner le FPS (au contraire), mais de vous flanquer la trouille de votre vie. Et jamais, je dis bien jamais, un jeu n'avait filé autant les jetons !! **Silent Hill** et **Resident Evil** peuvent vraiment se rhabiller tant les développeurs d'Id ont su exploiter à merveille les possibilités graphiques de leur nouveau moteur 3D, pour mettre en pratique leur brillante réflexion sur la peur, l'appréhension et les divers moyens de l'instiller. Salles plongées subrepticement dans l'obscurité, râle d'un zombie approchant, ampoule qui se brise à vos côtés, démon débarquant dans votre dos, portes se cabossant lentement sous les coups d'un monstre invisible, tous les moyens les plus éculés sont ici utilisés mais avec un sens incroyable du timing. Si le jeu fait sursauter vingt fois dans les premiers niveaux, histoire de bien nous mettre sur les nerfs, il joue par la suite sur notre appréhension (parfaitement anticipée), entretenue par la « véracité » des lieux, la puissance évocatrice de bruitages exceptionnels et une obscurité tétanisante. Une obscurité quasi-permanente, à peine atténuée par une lampe torche qu'il est impossible d'utiliser en même temps qu'une arme (encore une idée simple mais diablement efficace). Du coup, on se surprend à mettre un quart d'heure pour avancer de dix mètres dans un couloir... finalement vide ! Et la réussite du jeu doit tout à une véritable révolution graphique qui nous fait croire, intimement, à notre implication physique.

Non content d'exiger le passage à une nouvelle génération de cartes graphiques, **Doom 3** se permet le luxe de nous faire vivre des sensations jusque-là inédites. En attendant **Half-Life 2** ?



DVD ZONE 2 NEUFS

Street Trash 20 €



Cannibal Holocaust 20 €

Amazonia 15 €

Cannibalis... 15 €

Cannibal Ferox 15 €

Le Dernier monde... 15 €

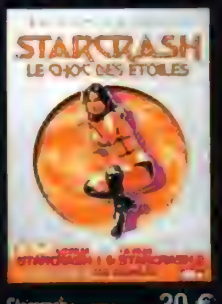
L'Au-delà Collector 20 €

Frayeurs 20 €

La Maison... Collector 20 €

La Malédiction... 20 €

La Louve sanguinaire 10 €

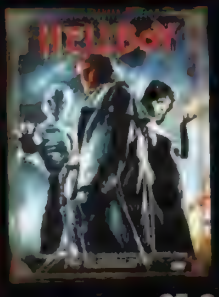


Starcrash 20 €

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

DVD ZONE 1 NEUFS

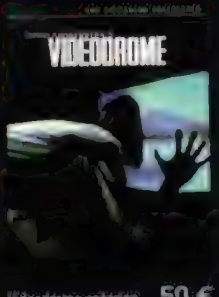


Hellboy 35 €

Kill Bill vol 2 35 €

La Passion du Christ 35 €

THX 1138 director's cut 35 €



Videodrome criterion 50 €

Ginger Snaps 3 35 €

The Punisher 35 €

Man on Fire 35 €

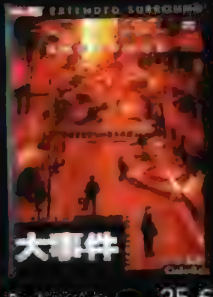
L'Armée... director's cut 50 €

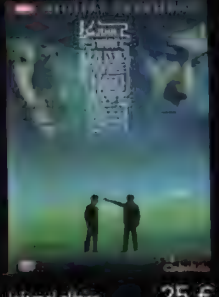
Les Affranchis spec. ed. 35 €

King of the ants 35 €

Le Jour d'après 35 €

DVD ASIATIQUES NEUFS


Breaking news 25 €


Infernal affairs 25 €

Infernal affairs 2 25 €

Infernal affairs 3 25 €

Coffret One armed swordsman 60 €

Old Boy 40 €

Nouveau : disponibilité imports jeux vidéo et DVD musicaux sur commande.

La vente par correspondance est désormais assurée.

Appellez le 01 45 26 81 20

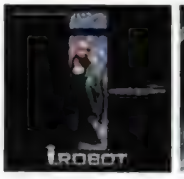
49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (METRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)

TEL : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM - OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 A 19H30

→ par Olivier GALLIANO

I, Robot / Hellboy

MARCO BELTRAMI - VARESE SARABANDE



Avec ces deux scores, Beltrami aura montré une très nette progression, se faisant remarquer, voire même (presque) pardonner par les bofophiles réfractaires. Adepte de la musique bien bourrine quand il le faut, Beltrami étonne à chaque nouvelle composition, et le cadeau qu'il nous fait est considérable. Deux scores différents dans l'âme mais aussi généreux l'un que l'autre. **I, Robot**, plus froid, plus mélancolique, a été composé sur 17 jours seulement. Écouter le fabuleux thème narrant l'histoire de ce robot hanté par sa conscience, avec ses cordes et ses effets sonores procure toutes les émotions dont le blockbuster est dépourvu. Si les deux films ont un point commun, c'est bien leurs morceaux d'action, qui laissent une grande place aux percussions et cuivres, offrant ainsi toute la puissance nécessaire aux images. Mais **Hellboy** jouit d'une plus grande diversité. Entre un thème héroïque fracassant et des musiques d'une poésie rare illustrant les relations entre les personnages principaux, Beltrami est bien décidé à pousser les enjeux du film dans les hautes sphères de l'émotion brute. Non seulement il arrive à nous faire pleurer lors de l'enterrement de Broom, mais en plus il construit tout un univers musical composé d'une chanson d'opéra, de musiques comiques, martiales, gothiques avec une utilisation des chœurs dont lui seul a le secret. Mais c'est surtout l'utilisation du theremin (comme dans **Mars Attacks** !) qui ouvre directement à l'auditeur les portes de l'Enfer. Et pour ceux qui en douteraient encore, le site du compositeur offre des morceaux entiers, certains inédits. http://www.marcobeltrami.com (44 mn et 45 mn)

NEWS

● Quatre nouveaux nouveaux. On déplore la disparition du compositeur Italien Piero Piccioni qui a travaillé avec des réalisateurs tels que Francesco Rosi ou Sergio Corbucci et celle du compositeur Jazz américain David Raksin. Ce dernier avait commencé sa carrière en tant qu'arrangeur sur **Les Temps modernes** de Chaplin, puis il a bossé entre autres avec Vincente Minnelli, Otto Preminger et... Dieu est mort le 21 juillet, à l'âge de 75 ans. C'est effectivement la date qu'a choisie le destin pour nous enlever l'irremplaçable Jerry Goldsmith. Auteur d'une œuvre tournant autour des 300 compositions, il était, comme Bernard Herrmann un « inventeur » dans sa catégorie. Il aura prêté son talent à tout un tas de classiques et de séries B, mais aussi à une multitude de grands réalisateurs, parmi lesquels Franklin J. Schaffner (**La Planète des singes**, Patton, Joe Dante (Gremlins, Small Soldiers), Paul Verhoeven (Total Recall, Basic Instinct) ou John McTiernan (Medicine Man, **La 13e guerrier**, Rivière

Ailleurs, pour qui a aimé composé la musique de **La Malédiction** (un bon Oscar ?), tel aura fait un « monstrueux » cadeau d'adieu en réalisant son excellent et dernier score pour **Prisonniers du temps**. Il y a des belles qui se perdent... Je vous invite à vous rendre sur le site www.mad-movies.com où se trouve un article vraiment plus en détail sur la carrière du maestro. En attendant, ne loupez pas la réédition de **Bandolero !** chez Intrada, limité à 1 500 exemplaires.

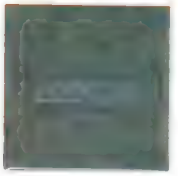
Collateral

JAMES NEWTON HOWARD ET DIVERS - DREAMWORKS

Tout comme Tarantino, Michael Mann étonne souvent par le choix éclectique des morceaux présents dans ses films. Même si l'on n'est pas un fan hardcore des compilations, celle-là se laisse écouter agréablement, mélangeant électro, bossa, techno, rock ou musique de films des 80's. Genre dans lequel J.N. Howard s'exécute sans grand intérêt, excepté le morceau *Vincent Hops The Train*, assez nerveux pour capter notre attention. Malgré quelques machins vraiment peu écoutables (Oakenfold & Audioslave notamment), on remarquera surtout les étonnantes musiques d'Antonio Pinto (**Central Do Brazil**, **La Cité de Dieu**), malheureusement bien trop courtes. L'univers musical des aventures du Tom Cruise décoloré s'annonce haut en couleurs et plutôt cohérent. (52 mn)

Infernal Affairs

CHAN KWOK WING - IMPORT



La musique de film à Hong Kong reste souvent réduite à l'utilisation du synthé, faute de moyens. Malgré tout, le compositeur de **A Man Called Hero** et **Stormriders** s'en sort en offrant une jolie mélodie déclinée tout le long du film. Mais dès qu'il se lance dans des rythmiques plus modernes, le score s'écroule et tombe dans des excès de mode flirtant avec le mauvais goût. Heureusement qu'il redresse légèrement la barre avec le deuxième opus, où le succès du premier se fait sentir : des chœurs, de vrais instruments et de l'électro un peu plus travaillé. Tout ça est dispo dans un joli coffret regroupant les musiques des deux séquelles pour le modeste prix de 20/25 €. Pas de quoi faire le difficile. (30 mn + 48 mn + 39 mn)

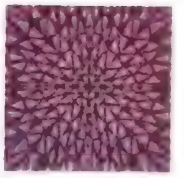
Steamboy

STEVE JABLONSKY - IMPORT

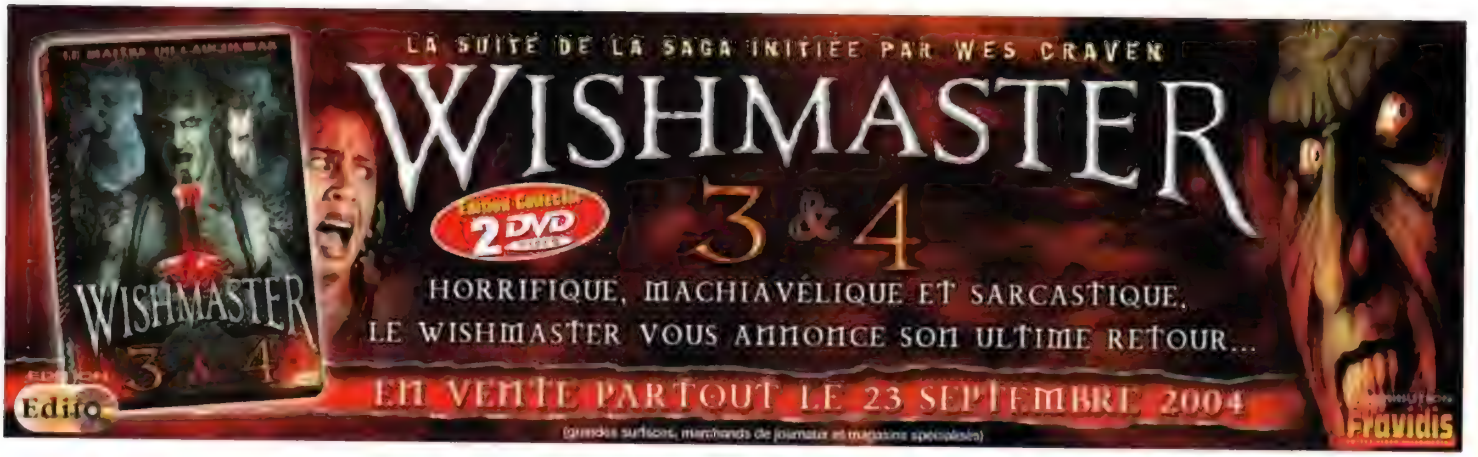
Tout le monde se souvient du score « plus percussif, tu meurs » de Shoji Yamashiro dans le fabuleux **Akira**. Alors, quand **Steamboy** fut annoncé, on s'est dit légitimement qu'on aurait droit à un score fracassant. Petit problème : le nom du mediaventurien Steve Jablonsky (le remake de **Massacre à la tronçonneuse**) est crédité. Cherchez pas plus loin, c'est la bête noire du film. L'album est bourré de morceaux d'action qui peinent à décoller et où apparaissent les limites du compositeur. Quand il pousse la fibre orchestrale pour souligner l'héroïsme, le CD devient réellement inécoutable, voire même affligeant sur la toute fin. Le thème héroïque, qui se veut grandiloquent, peine à faire décoller les émotions, sans parler de *Two Delusions*, censé être tragique. Et si l'on est pas trop difficile, le morceau *The Chase* devrait faire l'affaire pour les curieux. Heureusement que d'après les échos, la musique ne descend pas le supposé nouveau chef d'œuvre de Katsuhiro Otomo. À réserver aux fans de Media Ventures, surtout vu le prix de l'import, 35 € environ. (60 mn)

Oldboy

YEONG-WOOK JO - IMPORT



Encore un CD avec des dialogues sur la musique. C'est d'autant plus dommage que le score de ce film frappadingue est d'une noirceur agréable où les violons et le piano se répondent parfaitement, où les valses contrastent, pêchant par moment, faute d'orchestre conséquent. Yeong-Wook Jo s'était déjà illustré auparavant sur les précédents films de Chan-Wook Park, **If You Were Me** et **JSA** (dispo en import) avec moins de classe, il faut bien le dire. Avec **Oldboy**, il développe une ambiance sombre et triste, zébrée de morceaux de suspense au tempo plus soutenu. Quant à l'ultime valse qui clôt ce film dérangeant, elle n'est pas prête de vous sortir de la tête. À noter aussi la présence de *L'Hiver* de Vivaldi, issu du concerto des *Quatre saisons*. **Oldboy** va vous en changer définitivement la perception, et croyez-moi, ça fait mal... Dernier petit truc : le track listing est composé de titres de films ayant un rapport plus ou moins proche avec le métrage. (59 mn)



→ par Arnaud BORDAS

Le Film noir

PATRICK BRION - ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE - 458 PAGES - 45 €

Martin Scorsese

NICOLAS SCHALLER ET ALEXIS TROSSET - DARK STAR - 258 PAGES - 45 €

Deux beaux (et bons) bouquins de cinoche pour la rentrée, ça ne se refuse pas. Tout d'abord, le *Martin Scorsese* de Schaller et Trosset (tous deux critiques au magazine Première). Le moins que l'on puisse dire, c'est que les deux compères ont soigné le boulot : passant en revue la carrière du barbu de Little Italy (OK, ça fait quelques années qu'il a plus la barbe, mais bon…) de ses premiers courts-métrages à **Gangs of New York**, avec moult anecdotes, décryptages de séquences et autres analyses bien souvent frappées au coin du bon sens, ce bouquin s'affirme comme une sympathique réussite. La richesse de l'iconographie, parfois inédite, renforcée par la qualité du papier et la grandeur du format, ne fait qu'ajouter des bons points à l'ensemble. De plus, il y a dans la ligne éditoriale de l'ouvrage une foultitude de petits détails fort bienvenus qui prouvent la perspicacité et le réalisme des auteurs, comme, par exemple, le fait de préciser pour chaque film son budget et ses recettes, et de considérer du même coup l'influence du succès ou du bide sur l'œuvre de Scorsese (car c'est aussi ça la carrière d'un cinéaste). Autre qualité pas négligeable : mettre la filmo du barbu (oui bon ça va…) en perspective avec ses influences cinéphiliques, ce qui était pour le coup indispensable, mais aussi avec ses relations, qu'elles soient professionnelles ou privées. À ce titre, le livre bénéficie en outre d'un petit billet de Steven Spielberg, grand ami et collègue de l'homme aux sourcils broussailleux (ça par contre, il les a pas rasés…). Petit détail à savoir : pour ceux que ça intéresse, le bouquin sort le 10 septembre dans une diffusion limitée à 2000 exemplaires, donc magnez-vous les gars !

Le deuxième ouvrage classieux du mois est la réédition par les Éditions de la Martinière du *Film noir* de l'indispensable Patrick Brion. Déjà publié il y a quelques années en grand format, le revoilà en format compact, à l'instar des dernières monographies publiées par Brion chez le même éditeur (*Clint Eastwood, John Ford…*). Couvrant la période 1940-1958, désignée sous l'expression générique de « l'âge d'or du film criminel américain », du **Rebecca** d'Alfred Hitchcock au **Traquenard** de Nicholas Ray (sacré film qui laissa, à l'époque, le petit garçon que j'étais tétanisé devant les jambes de Cyd Charisse, lors de sa diffusion dans ***Le Cinéma de minuit***), *Le Film noir* tente de cerner un genre beaucoup plus difficile à délimiter que, par exemple, le film fantastique ou la comédie musicale, qui plus est sur une période aussi courte. Avec son érudition coutumière et communicative, Brion arrive à nous faire comprendre le caractère profondément singulier et protéiforme de ce genre qui a marqué l'histoire du cinéma et produit tant de grands films. Rien que pour ça, mais aussi pour les gambettes de Cyd, merci Monsieur Brion. Le mois prochain, on reviendra à la fois sur Patrick Brion et sur Martin Scorsese, pour la sortie de la nouvelle monographie du Monsieur Cinéma de France 3, consacrée justement à… Martin Scorsese ! (ça tombe bien, non ?)

Nouvelles des siècles futurs

ANTHOLOGIE CONÇUE PAR JACQUES GOIMARD ET DENIS GUIOT - OMNIBUS - 1280 PAGES - 25 €

Les éditions Omnibus, qui au passage font beaucoup de bien à la littérature de genre, nous sortent en ce mois de septembre une nouvelle anthologie qui se présente comme un ambitieux panorama de la SF de ses origines à nos jours, toutes nationalités confondues (avec quand même un avantage certain mais compréhensible pour les anglo-saxons). 80 nouvelles regroupant donc les plus grands (Asimov, Van Vogt, Heinlein, Bradbury, Vance, Herbert, Aldiss, Moorcock, Simmons…) pour des heures de lecture passionnantes et pour savoir d'où viennent beaucoup des influences actuelles du cinéma de SF, à l'heure où des films comme **I, Robot** et **Steamboy** sortent sur nos écrans. Un bouquin essentiel donc, publié dans le format compact et souple auquel nous a habitués l'éditeur.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror**

Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3 / Legend** / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? /**

«Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond / L'Invasion vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon

46 **King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / **«Vendredi 13, l'hécatombe»** / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»

56 **Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira** / les FX d'*Evil Dead 2*...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants.**

58 **Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen** / Cronenberg interview et dossier...

59 **Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 /** la série TV ***Freddy***...

60 **Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss** / «Les méchants du Fantastique»...

61 **Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande Illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...**

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker**...

65 **Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 /** Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5.**

67 **Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula /** int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks*** (série)

71 **Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 /** dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye...**

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6...**

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3**...

82 **Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3...**

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du Monde Perdu à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements / Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... /

Body Bags / The Crow / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 /** Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte /** int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso /** int. carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / *Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. *X-Files* / Toy Story.**

101 **Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures**...

102 **N° SPECIAL *X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...100 pages**

103 **Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers /** Tsui Hark

104 ***X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / Disjoncté /** int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway**

106 **Star Wars édition spéciale / Le Maître des illusions /** int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining** TV...

108 **Men in Black / Scream / Batman & Robin /** rétro **Godzilla /** int. Wes Craven...

109 **Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium***...

110 **Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Été Dernier**...

112 **Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6**...

113 **Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade**...

114 **Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2**...

115 **Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers /** «Rétro gore»...

116 **Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes**...

118 **Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend /** dossier «Slasher»...

119 **Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace**

121 **Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens / La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kaï*** / «Hommage à la *Hammer*»...

129 **Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider** / dossier «*Iroma*»...

130 **Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu /** dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider /** Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 **Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs /** dossier Terry Gilliam

135 **A.I. / From Hell / The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier**

137 **Rollerball / Monstres et Cie / The One /** Peter Jackson de Z à A

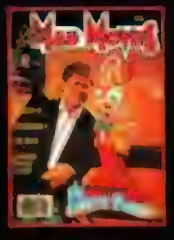
138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes /** Gérardmer 2002

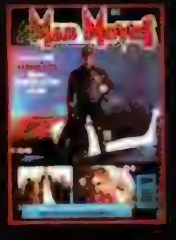
139 Dossier **From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko** / «Les visages de Jack l'Éventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon / Rollerball / Monstres & Cie /** int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room /** «30 scènes inoubliables»

142 **SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE**
Star Wars Episode II / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Échine du diable / Femme Fatale**...





143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / et l'esprit comic-book en 30 films

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / Chos 30 manars assumés

145 Dossier **Minority Report** / **Windtalkers** / **SlimDoe** / **Signes** / **Blood Feast 2** / Int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier **Signes** / **Halloween resurrection** / **xXx** / **Terminator 3** / **Kill Bill** / **Jeepers Creepers 2** / **The Ring** / **Seijun Suzuki** / Int. carrière Jack Hill

147 Dossier **Meurs un autre jour** / **Daredevil** / **X-Men 2** / **Hulk** / **Harry Potter et la chambre des secrets** / **Spider** / **Osamu Tezuka** / Int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier **Les Deux tours** / **Re-Animator 3** / **Spy Kids 2** / **Cradle of Fear** / **Resurrection of the Little Match Girl** / **Les Larmes du tigre noir** / Le cinéma Thaïlandais / Int. carrière Sergio Solima

149 Dossier Gérardmer 2003 / **The Matrix Reloaded** / **Brocéliande** / **Le Cercle** / **Gangs of New York** / **Le Château dans le ciel** / Int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier **Dark Water** / **X-Men 2** / **Hulk** / **The League of Extraordinary Gentlemen** / **Solaris** / **Cabin Fever** / **Leeches** / **Speed Demon** / **Darkness Falls** / **Scarecrow** / Les fantômes japonais / Int. carrière Larry Cohen

151 Dossier **Daredevil** / **Terminator 3** / **Black Mask 2** / **Willard** / **Cypher** / **Traqué** / **Star Trek Nemesis** / Les films comic-books ratés / Int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers **Evil Dead** et **Maléfique** / **X-men 2** / **House of the Dead** /

Animatrix / **Dreamcatcher** / **Destination finale 2** / Génération **Evil Dead** : le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier Les Événements de la rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld** / **Matrix Reloaded** / **Animatrix** / **Basic** / **X-Men 2** / **28 Jours plus tard**

154 Dossier **Hulk** / **Darkness** / **Haute Tension** / **Nuits de Terreur** / **Animatrix** / **Ong Bak** / Int. carrière Steve Wang

155 Dossier **Terminator 3** / Les effets spéciaux de **Matrix Reloaded** / **Abîmes** / **Marc** / **Les Enfants d'Abraham** / **Charlie's Angels 2** / **Détour Mortel** / **The Eye** / **Pirates des Caraïbes** / **Tomb Raider 2** / Int. carrière Sergio Martino

156 Dossier **Underworld** / **Matrix Revolutions** / **Hero** / **Identity** / Les effets spéciaux de **La Ligue des gentlemen extraordinaires** / **Skinned Deep** / **Monster Man** / **Willard** / **Cowboy Bebop**

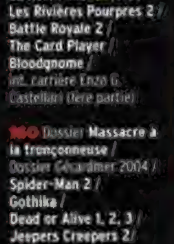
157 Dossier **Freddy contre Jason** / **The Texas Chainsaw Massacre** / **May** / **Infernal Affairs** / **Mystic River** / **Bad Boys 2** / Hommage à Charles Bronson / Int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier **Hellboy** / Dossier **Kill Bill Volume 1** /

Matrix Revolutions / **Gothika** / **Zatoichi** / **Le Monde de Nemo** / **S.W.A.T.** / **Alien** / **Flesh for the Beast** / **Slashers** / Int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier **Le Retour du Roi** / **Mindhunters** / **Les Rivières Pourpres 2** / **Battle Royale 2** / **The Card Player** / **Bloodgnome** / Int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier **Massacre à la tronçonneuse** / Dossier Gérardmer 2004 / **Spider-Man 2** / **Gothika** / **Dead or Alive 1, 2, 3** / **Jeepers Creepers 2** / Int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)



161 Dossier **Van Helsing** / Dossier **Blueberry** / **Manson Family** / **Big Fish** / **Paycheck** / **Open Range** / **L'Hirondelle d'or** / Cheng Pei Pei / **Cannibal Holocaust** / Int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier **May** / **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** / **Immortel** / **Agents Secrets** / **Kiki, la petite sorcière** / **Alive** / **Aragami** / **Azumi** / **Romasanta** / **The Unliving** /

Screaming Dead / Int. carrière Ruggero

163 Dossier **Ong Bak** / **800 Balles** / **L'Armée des morts** / **The Machinist** / **Le Convoyeur** / **Séance** / **Fenêtre secrète** / **La Passion du Christ** / AFM 2004 / Int. carrière Eloy de la Iglesia

164 Dossier **Kill Bill volume 2** / Dossier **Van Helsing** / **Alien Vs Predator** / **Atomik Circus** / **Le Jour d'après** / **Undead** / **La Caravane de l'étrange** / Int. carrière James Ellroy (1ère partie)

165 Dossier **L'Armée des morts** / **Saint-Ange** / **Memories of Murder** / **Casshern** / **Deux Soeurs** / **The Punisher** : le film « le comic-book » / **Wonderful Days** / Int. carrière James Ellroy (2ème partie)

166 Dossier **Spider-Man 2** / Dossier **Hellboy** / **Les Chroniques de Riddick** / **Atomik Circus** / **Le Village** / **I, Robot** / **Ghost in the Shell - Innocence** / **The Storyteller** / Cannes 2004 / Int. carrière Ronny Yu (1ère partie)

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____
ADRESSE ____
CODE POSTAL ____ VILLE ____
PAYS ____

Date d'expiration			Mois/Année

Date et signature obligatoires

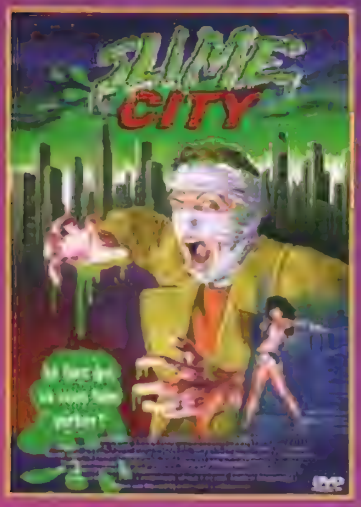
VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman
143 couverture Blade II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164
165	166									

❑ Hors série n°1 John Carpenter
❑ Hors série n°2 Peter Jackson
❑ Hors série Cinémas d'Asie

☐ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case

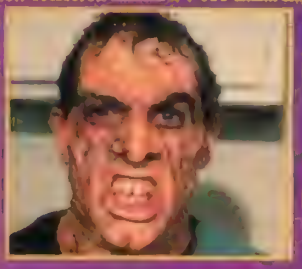
UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !



SLIME CITY est avec EVIL DEAD, BASKET CASE et STREET TRASH l'un des plus grands classiques du cinéma gore américain des années 80. Une œuvre définitivement culte à travers le monde entier qui bénéficie des effets spéciaux les plus répugnants jamais portés à l'écran !
Âmes sensibles s'abstenir...

DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

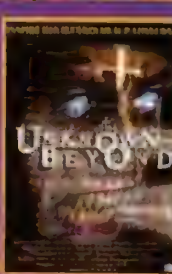


GIRLS SCHOOL SCREAMERS est l'un des films les plus emblématiques de la célèbre firme américaine TROMA et l'un des slashers les plus mythiques de sa génération. Meurtres sanglants, cadavres décomposés, spectres menaçants, GIRLS SCHOOL SCREAMERS multiplie les atrocités dans le seul but de satisfaire pleinement les amateurs de sensations fortes.

DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr



Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 16 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 artides - 5 € ; 4 artides et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2[1]
- ❑ TERROR TOONS
- ❑ FANTOM KILER 3[1] (DVD)
- ❑ GIRLS SCHOOL SCREAMERS (DVD)
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)
- ❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES[1]
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER[1]
- ❑ THE DARKNESS BEYOND
- ❑ DEATH FACTORY (DVD)
- ❑ ROSSA VENEZIA[3] (DVD)
- ❑ PREMUTOS
- ❑ SCRAPBOOK[1]
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ DEMONIUM
- ❑ UNHINGED (DVD)
- ❑ THE NECRO FILES 2[3] (DVD)
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ ANGEL OF DEATH[1]
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ I PISS ON YOUR GRAVE[2]
- ❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)
- ❑ SLIME CITY (DVD)

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.
(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.
Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 55

LES CINQ MILLE DOIGTS DU DR. T.

THE 5 000 FINGERS OF DR. T. 1953. RÉAL.: ROY ROWLAND. SCÉN.: DR. SEUSS, ALAN SCOTT. INT.: PETER LIND HAYES, MARY HEALY, HANS CONREID, ROBERT HEASLEY, JOHN HEASLEY. PROD.: STANLEY KRAMER, COLUMBIA, USA.

Ambitieuse fresque musicale reprenant le thème de l'enfant rebelle s'inventant une aventure extraordinaire avant d'intégrer le monde des adultes, riche de nouvelles expériences. Telle l'Alice de Lewis Carroll ou la Dorothy du **Magicien d'Oz**, le jeune Bart trouve dans l'onirisme un refuge face à la dure réalité de sa vie quotidienne. En rêve, il devient le prisonnier du Dr. T. projetant de faire jouer son concerto pour piano par cinq cents enfants séquestrés (ce qui lui procure les cinq mille doigts en question), ceci sur un clavier gigantesque s'étirant à travers les décors de sa demeure. Ce sujet nous vient du Dr. Seuss, alias Theodor

Les Cinq mille doigts du Dr. T. sur un clavier ininterrompu.

Geisel, un spécialiste du livre pour enfant, à qui l'on doit aussi l'argument du **Grinch** réalisé par Ron Howard. Tour à tour un peu mièvre, moralisateur, ou humoristique, **Les Cinq mille doigts du Dr. T.** vaut surtout pour ses décors expressionnistes et sa plongée dans l'absurde, car les lyriques, pour leur part, ne se hissent jamais à la hauteur des grandes comédies musicales de l'époque.

LA CINQUIÈME DIMENSION

THE NEW TWILIGHT ZONE. 1985. RÉAL.: WES CRAVEN, TOMMY LEE WALLACE, ROBERT DOWNEY, WILLIAM FRIEDKIN, PETER MEDAK, BILL L. NORTON, PAUL LYNCH, JOHN MILIUS, GUS TRIKONIS, JEANNOT SZWARC, JIM MCBRIDE, BRUCE MALMUTH, COREY ALLEN, ETC. PROD.: MGM/CBS ENTERTAINMENT. USA.

Contre toute atttente, ***La Cinquième dimension*** ne s'appelle pas ainsi dans sa version originale. Seule notre Cinq nationale crut bon de l'affubler de ce titre lorsqu'elle diffusa la série en 1986. Conçue par Philippe DeGuere, ***The New Twilight Zone*** mobilise la signature de grands écrivains comme Ray Bradbury, Stephen King, Robert Silverberg, Arthur C. Clarke, Theodore Surgeon, Harlan Ellison et encore plein d'autres, quand elle ne remake pas purement et simplement quelques histoires de la série originale.

LE CINQUIÈME ÉLÉMENT

1997. RÉAL.: LUC BESSON. SCÉN.: ROBERT MARK KAMEN, LUC BESSON. INT.: BRUCE WILLIS, GARY OLDMAN, IAN HOLM, MILLA JOVOVICH, CHRIS TUCKER, LUKE PERRY, BRION JAMES, MATHIEU KASSOVITZ. PROD.: PATRICE LEDOUX, GAUMONT. DISTR.: GAUMONT BUENA VISTA INTERNATIONAL. FRANCE.

À la veille de la Première Guerre Mondiale, des extraterrestres géants viennent récupérer quatre objets symbolisant chacun la terre, le feu, l'eau et le vent, nous promettant de les rapporter trois siècles plus tard, période au cours de laquelle les forces du Mal tenteront de nous envahir. Mais, soyons justes, personne ne s'inquiète, Bruce Willis contrôle la situation, Milla Jovovich roucoule grave, Gary Oldman s'éclate en méchant caricatural, et Chris Tucker se ridiculise à tout jamais dans les affreux

Le Cinquième élément. Milla Jovovich, Jeanne d'Arc du futur... et future Jeanne d'Arc !

costumes de Jean-Paul Gauthier. Mais le script n'a guère d'importance, élaboré comme une recette de cuisine aux « cinq éléments » immédiatement identifiables : **Blade Runner**, **La Guerre des étoiles**, **Brazil**, **Judge Dredd**, **Stargate**, et même un sixième avec **La Mutante**, sorti deux ans plus tôt, ceci pour le personnage de Leeloo Minai, symbole de vie, d'amour, et donc de cinquième élément. Conçue pour le fun, l'action, l'ironie et le tape-à-l'œil, l'œuvre de Luc Besson fleure bon une démagogie ostentatoire qui n'est pas près de réconcilier critique et grand public. (M107P.12).

CIPAYOS - LA TERCERA INVASION

US.: **THE THIRD INVASION, TANGO WAR.** 1989. RÉAL.: JORGE COSCIA. SCÉN.: JORGE COSCIA, JULIO FERRANDEZ EARAIBAR. INT.: GUILLERMO GRAMUGLIA, VIRGINIA INNOCENTI, CARLOS MARCH, CLAUDIO RISSI, ERIC LORRIS, INES ESTEVEZ. PROD.: VICTOR GABRIEL CHIESA, MAGMA PRODUCCIONES. ARGENTINE.

Politique-fiction satirique. Dans un proche futur, les Argentins tentent de préserver leur culture face à l'invasion anglo-saxonne. Et pour mieux symboliser la lutte, les rebelles revendiquent leur ancestral tango, face à de redoutables adversaires adeptes du rock fort. Ce titre de **La Tercera invasion** (la troisième invasion) fait référence à deux premiers essais infructueux de la part des Britanniques pour envahir l'Argentine, en 1806 et 1807. Rancunier, avec ça !

CIRCUIT BREAKER

OU **INHUMANOID.** 1996 RÉAL.: VICTORIA MUSPRATT. SCÉN.: VICTORIA MUSPRATT. INT.: CORBIN BERNSEN, RICHARD GRIECO, EDDIE MCCLURG, LARA HARRIS, ROBBIN GAMMELL, ILIA VOLOKH, RENATO POWELL, CONRAD GOODE, GRANT MATHIS. PROD.: LANCE H. ROBBINS, LIBRA PICTURES. USA.

Vous mélangez bien fort **Alien, Saturn 3** et **Calme blanc**, et vous obtenez ce téléfilm science-fictionnel qui échappe cependant au train-train télévisuel grâce à un pessimisme à toute épreuve. À bord d'un vaisseau spatial, un couple tente de trouver du secours pour leur fillette malade. Suite à un appel de détresse, ils recueillent à bord un être étrange aux sombres projets. Il s'agit en fait d'un androïde (Richard Grieco, parfait dans cet exercice d'inexpressivité satisfaite), qui élimine sauvagement tout le monde dans le but de posséder la femme survivante. Déjà pathétique, l'histoire finit encore plus mal avec la disparition de tous les personnages. Déjà, dans **Bambi**, j'avais pleuré, mais là !!!

CIRCUITRY MAN

1990. RÉAL.: STEVEN LOVY. SCÉN.: ROBERT LOVY, STEVEN LOVY. INT.: JIM METZLER, DANA WHEELER-NICHOLSON, VERNON WELLS, GARY GOODROW, DENNIS CHRISTOPHER, BARBARA ALYN WOODS. PROD.: STEVEN REICH, JOHN SCHOUWEILER, I.R.S. MEDIA. USA.

Méli-mélo cyber-truc aux allures de **Blade Runner**, revisité façon **Mad Max 2**. Dans un monde pollué où la végétation a disparu, une poignée de héros tente le périple Los Angeles/New York, emportant avec eux une valise de bio-composants électroniques, considérés comme précieux par l'ensemble des personnages lancés à leurs trousses. Parmi eux, Plughead, le Circuitry Man en question, le corps pelé et le crâne garni de prises diverses d'où partent des câbles à l'utilité mal définie. Le scénario prétexte ne fait guère illusion, le ton hésite entre drame et comédie, et l'on ne croit pas très fort non plus en cet enfer souterrain illustré par quelques parkings en enfilade. (M93P.60).

CIRCUITRY MAN II : PLUGHEAD REWIRED

1993. RÉAL.: ROBERT LOVY. SCÉN.: STEVEN LOVY, ROBERT LOVY. INT.: JIM METZLER, DEBORAH SHELTON, JUDY TENUTA, VERNON WELLS, DENNIS CHRISTOPHER, NICHOLAS WORTH, TRACI LORDS. PROD.: STEPHEN REICH, PLUG-IN PRODS. USA.

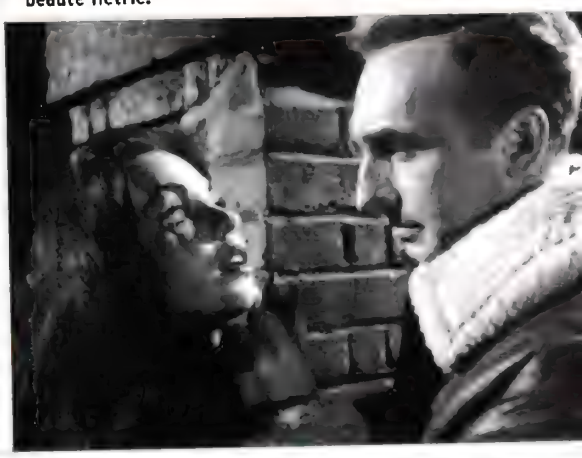
Quelques hommes et femmes de bonne volonté parcourent une terre toujours aussi polluée pour y traquer à nouveau le méchant Circuitry Man. Acclamé à sa juste (?) valeur aux États-Unis, Plughead (soit tête de prises, et non pas prise de tête !) revient trois ans plus tard dans ce logiquement titré **Circuitry Man II**. Hélas, le script se montre encore plus vide que le précédent, et du coup l'équipe s'emploie à composer sur le ton de la comédie pure, comme pour s'excuser façon : *« Oui, c'est très nul, mais au moins on se marre ! »*. Pas tout le monde, les gars, pas tout le monde !

LE CIRQUE DES HORREURS

CIRCUS OF HORRORS. RÉAL.: SIDNEY HAYERS. SCÉN.: GEORGE BAXT. INT.: ANTON DIFFRING, YVONNE MONLAUR, ERIKA REMBERG, JANE HYLTON, DONALD PLEASENCE, CONRAD PHILLIPS. PROD.: JULIAN WINTLE, LESLIE PARKYN RANK/LYNX. DISTR.: RANK. GB.

Dans l'enthousiasme ambiant de l'épouvante à l'anglaise de la fin des années cinquante et du début des sixties, certains réalisateurs connurent un état de grâce furtif qui nous livra quelques chefs-d'œuvre des plus baroques, souvent assortis d'un érotisme assez troublant : **Jack l'Éventreur**, **Crimes au musée des horreurs**, ou encore le fort sadique **Sang du vampire**. Sidney Hayers dirige là

Le Cirque des horreurs. Métaphore saisissante de la beauté flétrie.



un récit parfaitement invraisemblable, mais il le pousse à outrance, mêlant à son intrigue des numéros de cirque dont la plupart s'achèvent en meurtre prémédité par un directeur/chirurgien considérant ses patientes défigurées comme autant de prisonnières à séquestrer. Photographie haute en couleurs, sens de l'ellipse assez radical, métaphore saisissante de la beauté flétrie, meurtres raffinés, suspense savamment distillé, **Le Cirque des horreurs** reste un classique rappelant les plus cruelles bandes de Tod Browning ancrées dans les milieux du cirque, comme **Freaks** ou encore **L'Inconnu**. Avec les ravissantes Yvonne Romain (**La Nuit du loup-garou**), Yvonne Monlaur (**Les Maîtresses de Dracula**) et Erica Remberg, alors l'épouse du réalisateur (**La Nuit des vampires**). (M41P.33).

LE CIRQUE DES VAMPIRES

VAMPIRE CIRCUS. 1971. RÉAL.: ROBERT YOUNG. SCÉN.: JUDSON KINBERG. INT.: JOHN MOULDER BROWN, THORLEY WALTERS, RICHARD OWENS, ADRIENNE CORRI, ELIZABETH SEAL, DAVE PROWSE, ANTHONY CORLAN, SKIP MARTIN. PROD.: WILBUR STARK, HAMMER FILMS. DISTR.: FOX. GB.

La Hammer Films tente en ce début des années soixante-dix le mélange du gothique, du moderne et de l'érotisme dans de nouvelles histoires de vampires aux titres séduisants : **The Vampire Lovers, Lust for a Vampire, Les Sévices de Dracula** et ce **Vampire Circus** réalisé en 1971. S'appuyant tout d'abord sur la tradition (un vampire aristo jette sa malédiction sur les villageois venus le détruire...), le script évolue avec l'installation d'un cirque sur les lieux et la mort inexpliquée de plusieurs citoyens. Avec un pareil titre, le suspense fonctionne assez moyen, d'autant que chaque

Le Cirque des vampires, on s'y lèche les canines...

numéro exécuté en appelle aux pouvoirs surnaturels des membres de la troupe. Mais l'image est belle, les filles séduisantes et les quelques effets spéciaux assez crédibles (dont une décapitation pratiquée à l'arbalète !). Ne pas manquer la prestation de Dave Prowse dans le rôle de l'Hercule du cirque, par trois fois monstre de Frankenstein à la même époque, et plus tard devenu notre Dark Vador préféré dans la série des **Star Wars**. (M17P.15).

LA CITADELLE SOUS LA MER

CITY BENEATH THE SEA. 1970. RÉAL.: IRWIN ALLEN. SCÉN.: JOHN MEREDYTH LUCAS. INT. STUART WHITMAN, TOM DRAKE,

JAMES DARREN, ROSEMARY FORSYTH, ROBERT WAGNER, ROBERT COLBERT, PAUL STEWART, RICHARD BASEHART. PROD.: KENT PRODUCTIONS, IRWIN ALLEN, MOTION PICTURES INTERNATIONAL. DISTR.: WARNER BROS. USA.

De la SF yop-là-boum renouant avec certaines bandes alarmistes des années cinquante. Figurez-vous qu'en 2053, les temps sont durs (pas de quoi s'énerver : depuis l'origine des temps, les temps sont

La Citadelle sous la mer. Bel objet !

durs !). Le gouvernement américain prend donc la décision d'entreposer l'or de Fort Knox et une réserve d'énergie révolutionnaire dans une nouvelle base sous-marine. Hélas, de vilains forbans convoitent ces richesses, tandis que l'on apprend qu'un astéroïde s'apprête à percuter la fameuse quoi ? Eh oui, la fameuse Citadelle sous la Mer ! Y'en a pas beaucoup qui suivent ! Quelques prudents effets spéciaux n'empêchent pas de s'ennuyer ferme à ce spectacle conventionnel mêlant les clichés d'usage à une risible propagande politique encore à célébrer les forces d'intervention outre-Atlantique.

LA CITÉ D'IS

1969. RÉAL.: MICHEL SUBIELA. TV. SCÉN.: MICHEL SUBIELA. INT.: ANDRÉ VALMY, JEAN-PIERRE HERCE, ROLAND MONOD, ISA MERCURE, EVA SIMMONET, YVON SARRAY, RAOUL GUILLET, GÉRARD MUSY. PROD.: ORTF. FRANCE.
Téléfilm produit pour la Première Chaîne en l'an de grâce 34 avant ***La Ferme des célébrités***. Michel Subiela, grand maître du fantastique télévisuel (il adapta Gérard de Nerval, Gaston Leroux, Erckmann Chatrian...) emprunte son sujet aux légendes bretonnes relatives à la disparition de la Cité d'Is. Une copine de l'Atlantide, comme elle engloutie par les flots au quatrième ou cinquième siècle. Tiens, à propos de catastrophe, la secte des Témoins de Jéhovah confirme que la fin du Monde arrivera bien comme prévu le 31 décembre 1999. Prenez vos précautions et ne venez pas pleurer après !

LA CITÉ DE L'INDICIBLE PEUR

OU **LA GRANDE FROUSSE**. 1964. RÉAL.: JEAN-PIERRE MOCKY. SCÉN.: GÉRARD KLEIN, JEAN-PIERRE MOCKY, D'APRÈS JEAN RAY. INT.: BOURVIL, JEAN-LOUIS BARRAULT, RAYMOND ROULEAU, FRANCIS BLANCHE, JACQUES DUFILHO, RENÉ-LOUIS LAFFORGUE, JEAN POIRET. PROD.: ATICA SNC. DISTR.: CASTOR FILMS. FRANCE.

Une satire grinçante où l'on retrouve les personnages décalés de Jean-Pierre Mocky, jetés ici dans l'univers fantasmagorique de Jean Ray adapté à l'écran par le cinéaste lui-même et le célèbre

La Cité de l'indicible peur. Bourvil et Francis ont « la grande frousse ».

Gérard Klein. Non, pas celui qui vous annonce l'arrivée joyeuse de crevettes roses chez les Mousquetaires de la distribution, mais plutôt son homonyme écrivain de SF (*Les Seigneurs de la guerre, Le Gambit des étoiles...*). Une ville de province vit sous la terreur après la fuite d'un repris de justice, tandis qu'un monstre rôde aux alentours. Une série de crimes ensanglante la région et les personnages, à peu près tous caricaturaux, livrent à cette occasion leur véritable personnalité. Sortie sous la ridicule appellation de **La Grande frousse** l'année de sa réalisation, cette œuvre étrange retrouva son titre original pour une seconde sortie en 1972.

LA CITÉ DES ANGES

CITY OF ANGELS. 1998. RÉAL.: BRAD SILBERLING. SCÉN.: DANA STEVENS, D'APRÈS **LES AILES DU DÉSIR** DE WIM WENDERS. INT.: NICOLAS CAGE, ANDRE BRAUGHER, DENNIS FRANZ, MEG RYAN, JOANNA MERLIN, SARAH DAMPF. PROD.: CHARLES ROVEN, DAWN STEEL, ATLAS ENTERTAINMENT. DISTR.: WARNER BROS. USA.

Remake américain des **Ailes du désir**, de Wim Wenders, et parabole magistrale sur l'amour impossible façon « un petit poisson, un petit oiseau s'aimaient d'amour tendre ». L'œuvre vaut surtout pour les compositions saisissantes du couple Nicolas Cage (l'ange) et Meg Ryan, tous deux, d'une sobriété et d'une sensibilité assez rares dans ce genre de produits manufacturés. À la vision du film, une question hautement philosophique vient au cinéphile : à considérer ainsi la quantité d'anges bienfaiteurs penchés sur notre cas, on se demande encore pourquoi la civilisation ne va pas mieux. Cette invasion d'anges devait illuminer les années 90, avec des titres comme **Amour fantôme**, **Hi Honey**, **I'm Dead**, **Un ange de trop**, **Angels**, **Michael**, **Un ange ou presque**, **Au-delà de nos rêves**, etc. Même la France versa son obole au genre, mais, manque d'obole, ce fut le rigolard **Les Anges-gardiens**, de Jean-Marie Poiré, tandis que Wim Wenders lui-même emballait ce thème angélique lors de son **Faraway so Close !** suite annoncée des **Ailes du désir**.

La Cité des anges, Meg Ryan et Nicolas Cage... aux anges !

LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS

1995. RÉAL.: MARC CARO, JEAN-PIERRE JEUNET. SCÉN.: GILLES ADRIEN, MARC CARO, JEAN-PIERRE JEUNET. INT.: RON PERLMAN, DANIEL EMILFORK, RUFUS, JUDITH VITTET, GENEVIÈVE BRUNET, DOMINIQUE PINON. PROD.: CLAUDIE OSSARD PRODUCTIONS, LUMIÈRE, LE STUDIO CANAL +, FRANCE 3 CINÉMA. DISTR.: UGC. FRANCE.

Sur une plate-forme maritime, un affreux démiurge s'ingénie à dérober les songes d'enfants kidnappés pour assurer sa propre survie. Dans le rôle, Daniel Emilfork atteint des sommets inquiétants, crispant un visage au naturel déjà bien tourmenté, rappelant par moments le faciès du célèbre Nosferatu. Bien sûr, il s'agit d'un conte pour enfants, mais pour enfants avertis, car cette nouvelle œuvre du tandem Caro & Jeunet récupère une série de citations puisant leur source à la fois dans le conte de fées cruel et l'univers des anciens films d'épouvante. Après **Delicatessen**, les auteurs reproduisent ces décors de studio irréels, cette photographie monochrome, très fixée sur les ocres, et surtout ce souci de mêler sience-fiction et univers rétro, avec les jouets en peluche, le passage du vitrier colporteur ou encore les 78 tours de Tino Rossi passés au gramophone... L'élégante démonstration vire hélas un peu trop souvent à l'exercice de style, cela au détriment du script. (M95P28).

La Cité des enfants perdus. Daniel Emilfork et Dominique Pinon se la jouent un peu excessifs !

LA CITÉ FOUDROYÉE

1924. RÉAL.: LUITZ-MORAT. SCÉN.: JEAN-LOUIS BOUQUET. INT.: DANIEL MENDAILLE, JEANNE MAGUENAT, LOUIS GHASNE, ARMAND MORINS, PAUL JOURNÉE. PROD.: LUITZ-MORAT, LES FILMS DE FRANCE. DISTR.: PATHÉ CONSORTIUM. FRANCE.

Un savant dompte la foudre et envisage de détruire notre capitale de manière à s'emparer du pouvoir. Déjà, des quartiers flambent et la Tour Eiffel s'écroule, quand on s'aperçoit avec un assez vif plaisir qu'il s'agissait là des fruits de l'imagination fertile d'un écrivain perturbé se prenant pour Fantômas. Film de science-fiction ou bien habile imposture, les avis divergent pour qualifier cette œuvre étonnante dans laquelle le cinéaste, et surtout l'auteur (Jean-Louis Bouquet), mêlent habilement dans une même narration le réel et l'imaginaire.

LA CITÉ PÉTRIFIÉE

THE MONOLITH MONSTERS. 1957. RÉAL.: JOHN SHERWOOD. SCÉN.: NORMAN JOLLEY, ROBERT M. FRESCO D'APRÈS UNE HISTOIRE DE JACK ARNOLD. INT.: GRANT WILLIAMS, LES TREMAYNE, LOLA ALBRIGHT, TREVOR BARDETTE, PHIL HARVEY, WILLIAM FLAHERT. PROD.: HOWARD CHRISTIE, UNIVERSAL. DISTR.: UNIVERSAL. USA.

Invasion minérale des années cinquante à une époque où le danger venait souvent du ciel. Un météorite se répand joyeusement en éclats, qui, au contact de l'eau, prolifèrent au point de menacer de pétrifier la cité (cherchez pas, c'était prévu dans le titre !). Après un bref moment de panique, les rochers mouvants disparaissent sous l'effet de l'eau salée. Tout le monde est donc bien content, et surtout Grant Williams et Lola Albright, qui en profitent aussitôt pour tomber dans les bras l'un de l'autre. Sorti en France le 28 janvier 1959, ce titre fit l'objet d'une adaptation en roman-photos dans le mythique Star-Ciné-Cosmos (n° 20, du 30 juin 1962, vendu à l'époque un nouveau franc. Oui, ben on me dit de donner des chiffres, j'en donne, hein... D'ailleurs si vous aimez ça j'en ai d'autres : 8, 32, 12, 48... Suffit de demander !).

La Cité pétrifiée. Quand les cristaux attaquent !

CITIZEN TOXIE : THE TOXIC AVENGER PART IV

1999. RÉAL.: LLOYD KAUFMAN. SCÉN.: TRENT HAAGA, PATRICK CASSIDY, LLOYD KAUFMAN. INT.: DAVID MATTEY, CLYDE LEWIS, HEIDI SJURSEN, DEBBIE ROCHON. PROD.: LLOYD KAUFMAN, MICHAEL HERZ, TROMA. USA

Cette séquelle tardive aux trois premiers **Toxic** nous menaçait déjà depuis longtemps, avant de sortir en l'an 2000, confirmant ainsi les diverses catastrophes annoncées pour cette date fatidique. Aux manettes, le ponte de la maison Troma, Lloyd Kaufman, accumule les absurdités et les personnages caricaturaux (Master Bator, Mad Cow-boy, The Vibrator, sans compter le retour de Sgt. Kabukiman, devenu alcoolique après l'échec de son film au box-office !). Le récit ne le cède en rien d'ailleurs qui, après la défaite de la mafia des couches-culottes lors de l'attaque d'une institution pour retardés mentaux, expédie ses héros à Amortville, équivalent maléfique de la célèbre Tromaville. À travers une série de gags imparables, les auteurs s'en prennent à tout ce qui nous gri-

saille la vie quotidienne : le racisme, les religions, les anti-avorteurs, la pollution, les politiques, le fascisme, les frustrés sexuels, et les media en général. Une œuvre humaniste, donc, à défendre quoiqu'il arrive. (M127P.8).

CITTA DELL'ULTIMA PAURA

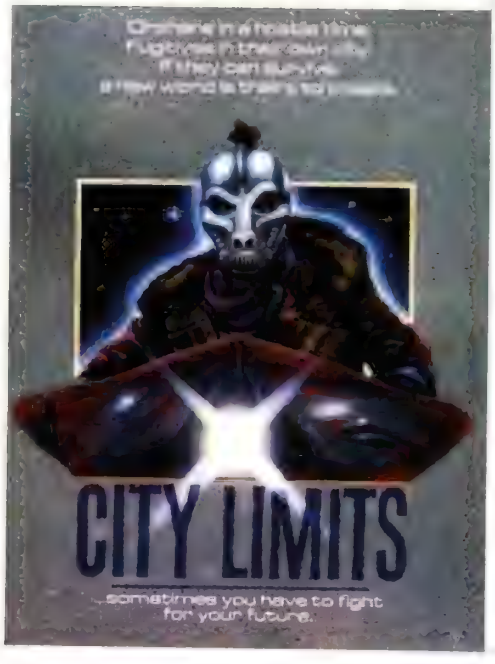
1975. RÉAL. ET SCÉN.: CARLO AUSINO. INT.: MARIO VALDEMARIN, EMANUEL CANNARSA, ALEX FERRERO, FRANCO ANDRESINI, MARISA SOLINAS. PROD. VIGORFILM. ITALIE.

La SF des années soixante-dix aimait à nous décrire des lendemains pessimistes où catastrophes diverses et futur improbable se la jouaient ambiance sado-masochiste. Carlo Ausino décrit pour sa part le monde de l'après holocauste nucléaire, et tente un parallèle risqué entre deux civilisations, celle d'avant et celle d'après la bombe, pour nous les montrer aussi sauvages l'une que l'autre. Au 13ème Festival de Trieste (1975), qui présentait son œuvre, l'auteur voulut bien expliquer sans rire à un public fasciné qu'il trouvait compliqué et trop onéreux de montrer des cadavres allongés, des voitures renversées ou des quartiers détruits pour illustrer sa fin du Monde. Belle franchise en tout cas, mais, bon…

CITY LIMITS

1984. RÉAL.: AARON LIPSTADT. SCÉN.: DON OPPER, JAMES REIGLE. INT.: DARREL LARSON, KIM CATTRALL, JOHN STOCKWELL, DANNY DE LA PAZ, TONY PLANA, ROBBY BENSON, JAMES EARL JONES. PROD.: DON OPPER, SHO FILMS/VIDEOFORM PICTURES/ISLAND ALIVE. USA.

Comme pour le précédent titre, ce récit brosse le tableau de l'humanité à la dérive au lendemain d'une grande catastrophe qui a carrément éliminé tous les adultes. Le héros intègre la bande des « Clipper » où un code d'honneur, proche de la chevalerie médiévale (sauf que les motos remplacent ici les chevaux…), permet aux clans rivaux de respecter un aléatoire modus vivendi et de combattre une certaine faction rêvant d'imposer une dictature guerrière. Entre la comédie, l'anticipation « mad maxienne » et le drame épique, **City Limits** se complaît dans un solide désordre, et



City Limits. La bande des « clippers », petit budget, petits effets !

n'attira guère, ni les prix ni l'attention du public, lors de sa diffusion au 15ème Festival du Rex, en mars 1986. (M41P.52).

CITY OF BLOOD

1987. RÉAL. ET SCÉN.: DARRELL ROODT. INT.: JOE STEWARDSON, IAN YULE, SUSAN COETZER, DUDU MELTZE, KEN GAMPU. PROD.: NEW WORLD PICTURES. USA.

L'action se déroule 20 000 ans avant nous, quand une tribu d'Afrique disparaît sous la menace d'une monstrueuse créature affublée de cinq griffes mortelles (**Freddy** ?). Or, ne voilà t-il pas que, de nos jours, les victimes se multiplient, vraisemblablement trucidées de la même manière (**Freddy 2** ?). Sous des apparences traditionnelles, le script s'évertue aussi à condamner les méfaits de l'Apartheid, d'autant qu'un personnage ressemble assez bien au leader Nelson Mandela, enfermé plus de vingt ans pour raison d'état et divergence politique.

CITY OF SHADOWS

1986. RÉAL.: DAVID MITCHELL. SCÉN.: DAMIAN LEE. INT.: PAUL COUFOS, TIM BURD, MIKE D'AGUILAR, JOHN P. RYAN, ERNST EMANUELL. PROD.: JOHN P. RYAN, DAMIAN LEE, DAVID MITCHELL, CINEPLEX-ODEON FILMS. CANADA/USA.

Dans un futur incertain, la musique des Tangerine Dream accompagne un drame déchirant. Deux frères jumeaux séparés à la naissance, et chacun passé maître dans son domaine, s'affrontent sans pitié. L'un, flic renégat, l'autre tueur en série, spécialisé dans l'enlèvement et le meurtre de jeunes garçons. Retitré **Nightmare City** lors de sa sortie vidéo en Grande-Bretagne.

CITY OF THE DEAD

OU **HORROR HOTEL**. 1960. RÉAL.: JOHN L. MOXEY. SCÉN.: GEORGES BAXT, D'APRÈS MILTON SUBOTSKY. INT.: CHRISTOPHER LEE, PATRICIA JESSEL, BETTA ST JOHN, ANN BEACH, NORMAN MACOWAN, TOM NAYLOR, VALENTINE DYALL. PROD.: VULCAN/AMICUS. GB.

Sinistre affaire de sorcellerie dans un petit village perdu. Autrefois, une sorcière traînée au bûcher profita du court temps imparti pour jeter une malédiction sur ses concitoyens. D'où l'intérêt de ne jamais brûler une sorcière sans se munir auparavant d'un solide baillon. Le script se révèle hélas sans surprise (analogie flagrante avec **Le Masque du Démon**, jusque dans le choix d'un noir et blanc contrasté), mais le cinéaste entretient un climat poétique et envoûtant grâce à de superbes images avantageant les décors de studio. Comme la première scène du bûcher, ou bien la lente progression des morts-vivants encapuchonnés à travers le cimetière noyé de brumes typiquement cormaniennes.

CITY UNDER THE SEA

OU **WAR-GODS OF THE DEEP**. 1965. RÉAL.: JACQUES TOURNEUR. SCÉN.: CHARLES BENNETT, LOUIS HEYWARD, D'APRÈS EDGAR ALLAN POE. INT.: VINCENT PRICE, TAB HUNTER, DAVID TOMLINSON, SUSAN HART, JOHN LE MESURIER. PROD.: DANIEL HALLER, AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES. GB/USA.

Dernière œuvre de Jacques Tourneur, cette odyssée sous-marine emprunte certains éléments à un court texte d'Edgar Allan Poe (*City in the Sea*), mêlés à d'autres nettement plus science-fictionnels. Vincent Price, toujours très habité, y règne sur une race d'hommes-poissons et connaît la jeunesse éternelle grâce à l'atmosphère spécifique du lieu. Film d'effets spéciaux, film d'aventures à la Jules Verne (avec une relecture du Capitaine Némo et un détournement du mythe de l'Atlantide), ce titre donne aussi dans le ton compassé/mélancolique des adaptations d'Edgar Poe produites par l'AIP, avec un Vincent Price qui ici cherche à retrouver son épouse défunte à travers les traits de l'héroïne enlevée à la surface par un de ses monstres amphibies.

City Under the Sea. Vincent Price et Susan Hart sous l'océan, même pas mouillés !

LA CIUTAD SIN HOMBRES

DIE SIEBEN MÄNNER DER SUMURU. 1968. RÉAL.: JÉSUS FRANCO. SCÉN.: PETER WELBECK ET KARL LEDER, D'APRÈS SAX ROHMER. INT.: RICHARD WYLER, GEORGE SANDERS, SHIRLEY EATON, MARIA ROHM, WALTER RILLA, BENI CARDOSO. PROD.: HARRY ALAN TOWERS. ESPAGNE/ALLEMAGNE/GB.

Shirley Eaton, l'orifiée (l'horrifiée ?) de **Goldfinger**, reprend son rôle de **The Million Eyes of Sumuru** réalisé l'année d'avant par Lindsay Shonteff. Sumuru se veut la transposition féminine de Fu-Manchu, imaginée par le même Sax Rohmer. Après sa défaite dans le premier épisode, elle revient armée de sombres projets : exterminer la gent masculine et dominer le monde au moyen de son armée de guerrières cantonnées pour l'heure dans la cité secrète de Femina. Évidemment, ça va pas marcher, sinon on le saurait. Pourtant, le récit laisse à la fin s'échapper l'héroïne, fort dépitée une nouvelle fois, manière de laisser prudemment espérer un troisième épisode en fait jamais tourné.

Akira

Le long-métrage de Katsuhiro Otomo a connu un beau succès. On le tient en général pour un film bien fait : « violent et beau », annonçaient complaisamment en 1991 les affichettes publicitaires. Mais quelles sont vraiment les raisons qui font d'AKIRA une œuvre hors série ?

Ci-dessus :
Tetsuo découvrant, par la souffrance, les pouvoirs grandissants qu'il a absorbé à la suite d'une rencontre hors-normes...

Pour embrasser un tel monument, il est nécessaire de remonter aux sources de sa création.
Lorsqu'il usait encore ses fonds de culottes sur les bancs de l'école, Katsuhiro Otomo était déjà considéré comme un élève turbulent, mais doué en dessin. Il faisait montre d'une détermination farouche lorsqu'il s'agissait d'obtenir ce qu'il voulait avec des crayons de bois et une feuille de papier.
Otomo se forgea une conscience politique et une démarche artistique très tôt, en feuilletant le magazine Com, qui publiait dans les années 60 des gegikas (1) anti-conventionnels. Entrant au lycée, il commença à s'intéresser sérieusement au cinéma (ce qui de son propre aveu changea sa vie). Il dévora les classiques nippons et des métrages plus récents, comme **Japan's Longest Day** (Okamoto), qui possède une multitude de thèmes en commun avec **Akira** (on retrouve aussi beaucoup d'éléments du chef-d'œuvre d'Otomo dans son manga inachevé, *Fireball*). Mais, à cette époque, les films de la nouvelle vague, ainsi que des œuvres comme **Butch Cassidy et le Kid**, **Easy Rider**, **Bonnie & Clyde** et **Macadam Cowboy**, faisaient également fureur. Otomo n'y resta pas insensible. Et, même si c'est la lecture de *Comment devenir Mangaka*, du maître Shotaro Ishimori, qui révéla définitivement sa vocation, ce sont bien dans les films précités (et non pas dans **Blade Runner**, sous prétexte que l'action des deux films se déroule en 2019) qu'il faut rechercher les influences dont fourmille Akira.

CE QUI A PRÉCÉDÉ

Avant d'aborder le volet « cinéma » de notre article, rappelons qu'**Akira** est à l'origine un manga, publié à partir du mois de décembre 1982 en feuilleton de 120 épisodes dans Young Magazine. La version colorisée, sonorisée et donc légèrement censurée de la bédé brûla les yeux et les préjugés des lecteurs français à partir de 1990.
Aujourd'hui, il est considéré comme acquis qu'**Akira** a popularisé les « mangas » en Occident. Il faut néanmoins rappeler qu'en France, dès les années 70, des films tels que **Goldorak** (2), **Le Chat botté**, **Cyborg 009** (tiré d'un manga de Shotaro Ishimori, tiens ?) et même **Le Château de Cagliostro** de Miyazaki, ainsi que des bandes dessinées comme *Le Vent du nord* (de... Shotaro Ishimori), avaient déjà été diffusés, sans parler des produits TV. La situation n'était pas différente aux USA.
D'autre part, si la bédé et le long-métrage furent plébiscités au Japon, les exploitations françaises d'**Akira** (le film sortit en mai 1991) recueillirent uniquement des succès d'estime et des critiques étonnées, dont quelques-unes dithyrambiques. Ainsi, il faut affirmer que le costume de précurseur que l'on fait souvent endosser aux œuvres d'Otomo est bien trop large pour elles. Même au Japon, *Akira* ne révolutionna pas le monde de l'édition. D'autres mangas atteignaient des scores de vente 5 fois supérieurs. Et, dans les salles obscures, **Nausicaä**, **Le Château dans le ciel**, **Honneamise**, **Kamui** et **Harmagedon** (pour ne citer que ceux-là), avaient depuis longtemps déjà, impressionné les rétines des spectateurs. D'ailleurs, on doit voir dans ce dernier long-métrage la matrice d'**Akira**. La production de cette adaptation du fameux manga de Shotaro Ishimori (et oui, encore (3)) débuta en 1982 avant même la publication des premières planches du chef-d'œuvre d'Otomo. Or, le long-métrage de Rintaro est le point de départ de l'animation moderne à tendance réaliste et de son courant « pop ». L'apocalypse, l'urbanisation, l'ésotérisme, l'anarchie et la culture du métissage y explosaient déjà le carcan du grand écran (c'était pareil dans la bédé). Il faut signaler qu'en participant à la création d'**Harmagedon**, Otomo pénétra pour la première fois de sa carrière dans l'univers de l'animation. Aussi, si on ne peut ôter à **Akira** le fait qu'il réussisse une superbe fusion entre le neuvième et le septième art, il ne fut pas celui qui effaça la frontière entre gegika et cinéma.

Photos de cette page, de haut en bas : Tetsuo en pleine phase destructrice, puis auto-destructrice, dans un Néo-Tokyo post-apocalyptique peuplé d'habitants aux croyances mystiques.

En fait, l'incommensurable talent d'**Akira** est d'être parvenu à saisir le mal-être d'une époque, à transcender les angoisses de l'auditoire. Comme nous l'avons précédemment expliqué, quand **Akira** vint lui exploser ses mirettes, le spectateur occidental ne pouvait plus se prévaloir d'une innocence de regard vis-à-vis de l'animation japonaise. Ses capacités de reconnaissance d'un modèle préalable lui permirent d'adhérer au récit et de suivre la démarche graphique et narrative de l'auteur. **Akira** fut donc accueilli avec un formidable enthousiasme par un public-niche éduqué (beatniks, étudiants, cinéphiles, journalistes) qui, par un lobbying forcené de plusieurs années, contribua à transformer la perception que les médias, et par rebond, qu'un public toujours plus large, possédaient des « mangas ».

CONTENANT ET CONTENU

Par contre, il est évident que sur le plan technique, Otomo innova. Bénéficiant du plus gros budget, 8 millions d'euros, jamais alloué à un « anime », il décida de pré-synchroniser sa bande (c'est-à-dire d'enregistrer les dialogues avant la finalisation de l'animation, afin que cette dernière puisse atteindre des sommets de réalisme), ce qui n'avait jamais été fait auparavant au Japon. Ainsi, il obtint un degré surprenant d'intensité dans le jeu de ses personnages, au point que, pour la première fois, on pouvait parler d'« acting » dans le domaine de l'animation commerciale. En 1986, date du début de la production d'**Akira**, un tel exploit paraissait pourtant improbable. En effet, Otomo, qui mourrait d'envie de réaliser un long-métrage, hésitait encore à saisir les rennes d'**Akira** car, la publication de son manga étant loin d'être achevée, il ne savait absolument pas comment conclure le film, ni comment condenser près de 2000 pages en 120 minutes. Finalement, Otomo choisit de se concentrer sur la psychologie d'une poignée de héros et, faute de mieux, d'utiliser pour son film la fin qu'il réservait au manga, en espérant que l'inspiration lui reviendrait pour conclure différemment son colossal roman graphique.
Dans le long-métrage, Otomo accomplit la synthèse de toutes les contre-cultures. Entre autres chevaux de batailles, il définit de manière cinglante l'action politique par sa capacité à manipuler la consommation, l'information, les comportements… La bande ne se satisfait donc pas, comme l'a trop souvent évoqué une mauvaise presse, de déliter de la violence avec plus ou moins de « punch » et de logique. Dans **Akira**, Otomo démontre que cette dernière est une forme dominante des rapports humains, car elle parvient à endosser toutes sortes de raisons psychologiques, d'uniformes sociaux et de travestissements moraux pour s'incarner dans des personnes ou des objets. D'autre part, le maître tisse des relations entre les individus si profondes qu'elles invitent le spectateur à dépasser l'anecdote. En fait, Otomo cherche à faire sortir son public du petit périmètre dans lequel l'enferment les limites géographiques (le Japon est une île) et éthiques. Il s'élève contre l'impérialisme et une société unidimensionnelle où les secteurs de la communication et de l'éducation sont devenus des éléments du système de production au lieu d'être seulement les lieux de reproduction de la culture.
En s'éloignant de la trame de la bédé, Otomo est naturellement revenu à la source de son inspiration cinéphile. Aux films énoncés en préambule il emprunta le gang fraternel, le duo de héros dissemblables que le destin a réuni, et qui fuient éperdument un monde condamné qu'ils exècrent, car il leur nie toute velléité d'indépendance. Évidemment, le quartier dégradé des paumés, des déviants, renvoie sans équivoque à **Macadam Cowboy**. La différence est qu'ici toute la cité, Néo-Tokyo, est construite sur un gros tas de cadavres et doit supporter le poids de la corruption et du péché.

HÉRITAGE ET CONTESTATION

La transfiguration du timoré (Tetsuo), qui est autant habité par ses pouvoirs que par un irrépressible désir de se venger de l'existence, est une excroissance de **Carrie**. Tandis que l'intolérance d'une société profondément hostile aux marginaux, la contestation dure mais sans haine qu'Otomo adresse au système, ainsi que les longues chevauchées à moto, suites de défis et d'errances désabusés, font référence à **Easy Rider**. **Akira** possède également un autre point commun moins glorieux avec le road movie culte de Dennis Hopper. En effet, la répétition naïve de modèles cinématographiques communs indique immédiatement que l'on est en présence d'un premier film.
Cependant, même si dans **Akira** chaque situation est programmée à l'avance pour le spectateur, cela n'empêche pas Otomo de toutes les dynamiser. Pour ce faire, il a découpé son métrage en courts tableaux à la très forte persistance, au point que leur beauté frappe d'emblée et que, même s'ils ne peuvent pas s'interpréter avec les codes habituels, leur sens profond se révèle par contagion. En fait, il y a dans **Akira** une esthétique de la « programmation mentale » ainsi qu'une inflation géométrique fascinantes. L'artiste procède d'une volonté de refaire, de défaire, de parfaire l'origine « manga » de son récit en en multipliant les plans séminaux jusqu'à la surcharge, la rature, la déformation. Ainsi s'exprime la fascination érotique d'Otomo face à l'image qui s'érige et impose son infinie turgescence, doigt d'honneur magnifique dans lequel se reflète la mauvaise conscience du monde… Imparable !

Bertrand ROUGIER

(1) Bandes dessinées recherchant le réalisme de la représentation, aussi bien au niveau graphique, que politique et social, ce qui donne des œuvres souvent très noires.
(2) Il s'agissait en fait de deux épisodes de la série, mis bout à bout.
(3) Si vous cherchiez à savoir qui est l'autre monstre sacré du manga avec Tezuka, et qui est le père spirituel d'Otomo, je crois que vous venez de le trouver…

JAPON. 1988. RÉAL.: KATSUHIRO OTOMO. SCÉN.: KATSUHIRO OTOMO ET IZO HASHIMOTO D'APRÈS LA BANDE DESSINÉE DE KATSUHIRO OTOMO. DIR. PHOT.: KATSUJI MISAWA. MUS.: SHOJI YAMASHIRO. PROD.: HARUYO KANESAKU, SHUNZO KATO, YUTAKA MASEBA, RYOHEI SUZUKI ET HIROE TSUKAMOTO POUR AKIRA COMMITTEE COMPANY, DRAGON PRODUCTION, NAKAMURA PRODUCTION, TELECOM ANIMATION FILM COMPANY ET TOKYO MOVIE SHINSHA CO. VOIX (VO) : MITSUO IWATA, NOZOMU SASAKI, MAMI KOYAMA, YURIKO FUCHIZAKI, TARO ISHIDA… DUR.: 2H04. SORTIE FRANCE LE 8 MAI 1991.

RÉSUMÉ :
1988, Japon. Une bombe d un genre inconnu détruit Tokyo.
2019, Néo-Tokyo. La capitale japonaise renaît de ses cendres. Mais el e est toujours sur la brèche du chaos et de l'apocalypse. Dans la mégalopole, un état policier fait moins régner l'ordre que la terreur, sous prétexte de contrôler les bandes de jeunes qui essaient de survivre… Mais, les rencontres de Kaneda et surtout du chétif Tetsuo avec Akira, un gosse victime d'expériences visant à faire de lui l'arme ultime, vont changer la destinée de la cité…

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vds nombreuses VHS tous genres des années 60 à 80 ainsi que des films très récents voire même inédits. Prix raisonnable et possibilités d'enregistrer sur DVD à la demande. Contactez Patrick au 04 50 38 52 48 (dès 17 h) ou écrivez-moi : Patrick Dovilliers, 50 rue Charcot, 74100 Annemasse.

■ Vds VHS originales : **Face à la mort** 1, **La Marque du Diable 2**, **Arena**. Vds DVD zone 2 originaux : **Battle Royale 2**, **Strangeland**, **Deux sœurs**, **L'Hirondelle d'or**. Vds plus de 40 DVD de la Shaw Brothers. Tél. : 02 38 33 15 64.

■ Vds DVD zone 2 : **Les Enfants d'Abraham**, **Butterfly Murders**, **L'Enfer des armes**, **Django**, **À toute épreuve**, **The Crazies** (coffret Romero), **True Romance**, **Trois histoires de l'au-delà**, **Les Vierges de Satan** (Hammer), **Baron Blood** (Bava), **Millenium Actress** (japanime zone 1), **House of the Dead** (zone 1). 10 € le DVD ou 100 € le tout. Tél. : 06 19 18 12 24.

■ Vends coffrets DVD ***X-Files*** saisons 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9 ; coffrets DVD ***Buffy contre les vampires*** saisons 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 ; ***Cosmos 1999*** l'intégrale ; ***Les Contes de la crypte***; ***Angel***. Prix à partir de 30 €. Tél. : 06 65 09 66 17.

■ Recherche revue coll. Impact n° 26, films asiatiques, arts martiaux, science-fiction, horreur. Faire offre au 06 10 84 27 34 ou envoyer lettre à Guenineche Mohamed, 9 imp. Touville, 93190 Livry-Gargan.

■ Collectionneur recherche adresse d'Atelier de création d'Affiches en Egypte, et BD en E.O. état neuf de Franquin et Jipé ainsi que contact sur les techniques anciennes du travail de l'os et ivoire (création, restauration), et tout objet, revue, etc, sur le domaine de l'érotique et de la pornographie. Écrire à Rémi Campana, 21 rue Ventenat, 76600 Le Havre.

■ Vends ou échange VHS originales et enregistrées (**Les 9 reines**, **Le 51ème état**, **Brazil**, **Génération perdue**, etc), ainsi que des affiches cinéma récentes (**Massacre à la tronçonneuse**, **Ong Bak**, **Kill Bill Vol. 2**, **T3**, **Harry Potter 2**, etc). Petits prix. Recherche DVD zone 2 de **Dagon**, échange possible. Liste contre un timbre à : Melle Carine Tari, 68 rue Jean Jaurès, 83000 Toulon.

■ Passionné de films de genre, cherche même profil pour discuter cinoche et plus si affinités (**Le Mariage de l'horreur** et **Enfants mutants**). Réalisation de courts-métrages amateur sur Perpignan (Pyrénées Orientales). Écrire à Jean-Claude Rey, 1 impasse de la Banque, 66200 Elne.

■ Recherche documents sur la Cannon (Golan/Globus) + vends K7 originales : **Salammbô** (Grieco), **On m'appelle Saligo**, **Pas d'orchidées pour le shériff**, **4 balles pour Joe**, **T'as le bonjour de Trinita**, **Derniers frissons** (J. Franco), **La Papesse** (Mario Mercier), **4 mouches de velours gris**, **The Glove - Gant d'acier**, **Rush 2**, **Le Soviet**, etc. + une dizaine de titres (échange possible). Contactez Matthieu au 06 64 96 21 30.

■ Vends de nombreux produits dérivés cinéma et univers Comics (figurines, bustes, vaisseaux, stand up, gadgets...). Liste sur demande : davanux@wanadoo.fr.

■ Vends coffret ***X-Files*** en DVD saison 1 l'intégrale. Prix 30 €, frais de poste inclus. Tél. : 06 66 85 91 52.

■ Je recherche tout sur le film **Armageddon** avec Bruce Willis. Photos, articles et posters. Marlène Bonnet, 8 rue Chateaubriand Queven, 56530.

■ Je recherche en VHS : **Virus cannibale**, **Redneck Zombies** et **Zombie horror**. Jean Thoron, 25 chée de Dinant, 5000 Namur (Belgique). Tél. : 04 86 18 79 38.

■ Vends DVD zone 1 et zone 2, 10 et 15 €, 400 affiches ciné de 1969 à 1995 lot au détail. Jeux photos, revues : Première, Starfix, Mad Movies, EF, Ciné News, Impact, H-Series, Studio, Clap-Mag, DVD Vision + BD Comics. Liste contre 4 timbres à : M. Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny. Tél. : 06 68 37 00 68.

■ Vends à très bas prix 800 VHS (**Apex**, **Star Crystal**, **La Nurse**, **Xangadix**,...), 100 DVD (**Invader**, **Sur la trace du serpent**, **Morsure**, ...). Liste sur demande à : Jean-Pierre Duhayon, 10 square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Propose liste de 24 pages de revues Mad Movies, Ciné Zine Zone, Monster Bis, Midi Minuit... Fanzines : Star Ciné, Cosmos, Fangoria, vendredi 13, Toxic, Fantastique, SF... VHS films rares + revues sur les vampires Dracula, Christopher Lee. M. Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38420 Le Versoud.

■ Cherche K7 ou DVD (zone 2) du film **Groove Tube**. Contactez Jean au 06 11 36 54 84.

■ Vends Ciné Zine Zone, Monster Bis, fanzines rares, Star Ciné Cosmos, affiches de films. Propose K7 originales rares à prix intéressant. Liste contre un timbre-poste pour la réponse à : Olivier Galanti, 60 rue Tronchet, 69006 Lyon.

■ Recherche en VHS ou DVD, V.F ou V.O : **La Comtesse perverse**, **Le Signe du païen**, **Prisonnière de la tour de feu**, **Modesty Blaise**, **Malia**, **Isabella Duchessa dei Diavoli**. Frédéric Mazel, 143 route Mourre Poussin, 84300 Taillades. Tél. : 04 90 71 20 10, le soir.

■ Vends tout sur **Spider-Man 2**, nombreux anciens numéros de magazines sur le ciné (dont Mad Movies) à 1 € l'exemplaire, et nombreux films en K7 et DVD. Sylvain Plouchard, 4 allée du Jura, 91800 Brunoy. Tél. : 01 60 46 31 72.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« Hey Flipper ! T'es trop fort mec ! T'as trop la classe ! Vas-y mon gars, tape m'en cinq et saute en l'air ! Ah ah j'suis trop content qu'on soit potes tous les deux, c'est cool, entre nous, c'est à la vie, à la...
– Gloups !... Burrrp...

Les cinq premiers à trouver le titre de film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n°166, il fallait reconnaître **L'Exorciste chinois** (1980) de Samo Hung.
Bravo à Raphaël Pillet, Joaquim Fornes, Jean-Marc Simon et Laurent Laplace.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE**
18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Pays _____

Total : _____ €
Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**
Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**
Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**
Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

VOTRE AVIS NOUS INTÉRESSE !

Depuis 30 ans, Mad Movies cherche à vous satisfaire. Pour mieux connaître vos goûts et vos attentes, renvoyez vite ce questionnaire avant le 30 septembre. **1 DVD offert toutes les 10 réponses***. Profitez-en !

Questionnaire à découper (ou à photocopier) et à nous renvoyer à Mad Movies - Enquête 2004 - 6, rue Rodier - 75009 Paris

* 1 seule réponse par nom et par foyer (même nom, même adresse). Offre limitée à 100 DVD jusqu'au 30/09/04

Cochez la(les) bonne(s) réponse(s)

Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de Mad Movies ?
❑ vous l'avez acheté chez votre marchand de journaux
❑ vous êtes abonné
❑ on vous l'a donné ou prêté
❑ vous avez découvert l'existence de ce numéro par le site internet mad-movies.com
❑ vous le chourrez tous les mois

Vous avez acheté ce numéro en
❑ édition normale (magazine seul)
❑ édition avec DVD (pack mag + DVD)

Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté ce numéro ?
❑ la couverture
❑ les sujets actualité
❑ vous l'avez feuilleté chez le marchand de journaux
❑ on vous l'a recommandé

Vous lisez d'autres magazines mensuels régulièrement. Lesquels ?
❑ Première
❑ Ciné Live
❑ Studio
❑ Les Années Laser
❑ DVD Live
❑ DVD Mania
❑ Technikart
❑ les Inrockuptibles
❑ Playstation 2
❑ Jeux vidéo Magazine
❑ Autre(s) : Indiquez le(s) titre(s) :

_____
_____
_____

Vous êtes lecteur de Mad Movies depuis...
❑ ce numéro
❑ moins d'1an
❑ entre 1 et 3 ans
❑ depuis plus de 3 ans
❑ occasionnellement
❑ vous êtes tombé dedans quand vous étiez petit

Vous allez au cinéma
❑ Régulièrement
❑ De temps en temps
❑ Rarement
❑ Jamais

Vous diriez que Mad Movies vous guide plutôt dans vos choix de films ?
❑ Oui ❑ Non

Où avez-vous lu ce numéro ?
❑ tranquille chez vous
❑ dans les transports en commun
❑ au boulot ou en cours
❑ dans les toilettes
❑ au lit avec Madonna

Après lecture, êtes-vous satisfait de ce numéro de Mad Movies ?
❑ très
❑ plutôt
❑ plutôt pas
❑ pas du tout
❑ mon moi est très satisfait, mon surmoi pas du tout

Pourquoi ?
(Merci d'expliquer ci-dessous, ou alors sur papier libre : dix pages maximum)

_____
_____
_____

Parmi ces technologies, vous possédez :
❑ un accès internet
❑ un ordinateur
❑ un écran plat
❑ un écran TV 16/9
❑ un téléphone mobile
❑ un appareil photo numérique
❑ un lecteur DVD
❑ un PDA
❑ un lecteur MP3
❑ un camescope
❑ une console de jeux
❑ un home cinéma
❑ un tire-bouchon laser

Vous êtes abonné
❑ au câble
❑ au satellite
❑ à Canal +
❑ autre
❑ à rien du tout

Comment avez-vous apprécié les rubriques et articles de ce numéro ?
★★★★ Beaucoup aimé
★★★ Plutôt aimé
★★ Plutôt pas aimé
★ Pas aimé du tout

RUBRIQUES :
Courrier des lecteurs
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Notules lunaires
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Notules asiatiques
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

MAD MOVIES

Y'a un truc
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Dans les griffes du cinéphage
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Avis chiffrés
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Mad DVD
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Anime Nation
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Play Mad
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Mejo Mad
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Sang d'encre
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Fantastic Guide
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Petites annonces
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

ARTICLES :
Preview
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Film d'actualité
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Interview carrière
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Dossier
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Film Décrypté
❑ ★★★★ ❑ ★★★
❑ ★★ ❑ ★

Avez-vous des idées de rubriques ou d'articles que vous aimeriez trouver dans Mad Movies ?

_____

_____

_____

Si vous vous connectez à Internet, le faites-vous...
❑ tous les jours ou presque
❑ plusieurs fois par semaine
❑ plusieurs fois par mois
❑ rarement
❑ quand ça marche

Quel type de connection Internet possédez-vous ?

_____

Globalement, êtes-vous satisfait de la formule actuelle de Mad Movies (rubriques, maquettes, qualité de l 'information, conseils techniques, etc.)
❑ Très satisfait
❑ Plutôt satisfait
❑ Plutôt pas satisfait
❑ Pas satisfait du tout

Sur quels points en particulier êtes-vous plutôt satisfait ?

_____

_____

_____

Et plutôt critique ?

_____

_____

_____

Enfin, précisez ici une suggestion éventuelle pour améliorer la formule actuelle

_____

_____

Pour terminer, je dirais...
❑ que vous êtes absolument géniaux
❑ que vous êtes géniaux, absolument
❑ que vous êtes des génies absolus
❑ que cette dernière question est très orientée

Qui êtes-vous ?
Vous êtes
❑ un homme
❑ une femme
❑ vous n'êtes sûr de rien

Quel âge avez-vous ?
❑ moins de 15 ans
❑ entre 15 et 25 ans
❑ entre 26 et 35 ans
❑ plus de 35 ans
❑ vous êtes immortel de toute façon

Votre niveau d'études
❑ BEPC
❑ Bac
❑ Bac +2
❑ Bac +5
❑ Star Academy

Votre profession
❑ étudiant
❑ lycéen
❑ sans emploi
❑ agriculteur
❑ employé
❑ cadre supérieur
❑ chef d'entreprise
❑ artisan-commerçant
❑ ouvrier
❑ enseignant
❑ profession libérale
❑ profession du cinéma
❑ bodyguard
❑ autre

_____

_____

_____

Vous habitez
❑ Paris ou la région parisienne
❑ une ville de - de 20 000 habitants
❑ une ville de 20 à 100 000 habitants
❑ une ville de + de 100 000 habitants
❑ la Transylvanie

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ VILLE _____ PAYS _____

AGE _____ SEXE _____ E-MAIL _____

Conformément à la loi Informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.

POUR LA PREMIÈRE FOIS AU CINÉMA
1 FEMME TUE 200 HOMMES !

AZUMI

UN MANGA-LIVE PAR LE RÉALISATEUR DE VERSUS

VF et VOST en Dolby Digital 5.1 et dts

Bonus : Making of (40 min)
Au cœur de la Bataille (1h25)
Clip vidéo - Croquis et dessins

© 2003 Azumi Production Committee Tous droits réservés © 2004 CTV International Tous droits réservés

F1 VIDEO

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

EN ÉDITION 3 DVD LE 9 SEPTEMBRE

CTV

DOULEUR SOUFFRANCE MORT
LE CAUCHEMAR RECOMMENC
DOOM
Développé par
idsoftware.com
Distribué par
ACTIVISION
18+
www.pegi.info
©2004 id Software, Inc. All rights reserved
Interdit à la vente aux moins de 18 ans.